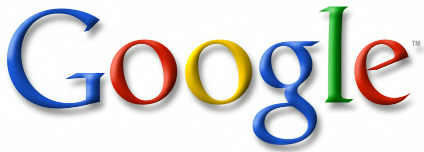


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

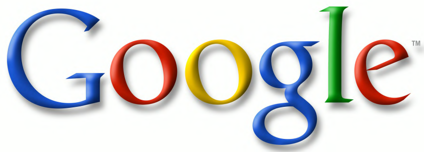
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



B 1,044,113


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LES

POËTES FRANÇAIS

RECUEIL DES CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA POÉSIE FRANÇAISE

depuis les origines jusqu'à nos jours

AVEC UNE

NOTICE LITTÉRAIRE SUR CHAQUE POËTE

PAR

MM. CHARLES ASSELINEAU — HIPPOLYTE BABOU
CHARLES BAUDELAIRE — THÉODORE DE BANVILLE — PHILOXÈNE BOYER
CHARLES D'HÉRICAULT — ÉDOUARD FOURNIER — THÉOPHILE GAUTIER
JULES JANIN — LOUIS MOLAND — A. DE MONTAIGLON
LÉON DE WAILLY, ETC.

PRÉCÉDÉ D'UNE

INTRODUCTION PAR M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. EUGÈNE CRÉPET

TOME TROISIÈME

TROISIÈME PÉRIODE : DE BOILEAU A M. DE LAMARTINE

PARIS

GIDE, LIBRAIRE, 5, RUE BONAPARTE

1861

LES

POËTES FRANÇAIS

LES

POËTES FRANÇAIS

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

LES

POËTES FRANÇAIS

RECUEIL DES CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA POÉSIE FRANÇAISE

depuis les origines jusqu'à nos jours

AVEC UNE

NOTICE LITTÉRAIRE SUR CHAQUE POËTE

PAR

MM. CHARLES ASSELINEAU — HIPPOLYTE BABOU
CHARLES BAUDELAIRE — THÉODORE DE BANVILLE — PHILOXÈNE BOYER
CHARLES D'HÉRICAULT — ÉDOUARD FOURNIER — THÉOPHILE GAUTIER
JULES JANIN — LOUIS MOLAND — A. DE MONTAIGLON
LÉON DE WAILLY, ETC.

PRÉCÉDÉ D'UNE

INTRODUCTION PAR M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. EUGÈNE CRÉPET

TOME TROISIÈME

TROISIÈME PÉRIODE : DE BOILEAU A LAMARTINE

PARIS
GIDE, LIBRAIRE, 5, RUE BONAPARTE
1861

Tous droits réservés.

L . COM.
LIBERMA
SEPTEMBER 1988
17686

LES POËTES FRANÇAIS

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

BOILEAU

1636 — 1711

Si j'avais à écrire une biographie de Boileau, je n'aurais qu'à piller Daunou. Si je voulais résumer et expliquer les variations successives de l'opinion littéraire sur le compte du premier de nos poëtes critiques, j'aurais bientôt fait de copier M. Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi* et son dernier volume de *Port-Royal*. Daunou, avec sa merveilleuse sagacité de rapporteur, a réuni et discuté en quelques pages toutes les pièces du dossier biographique de Nicolas. Il n'a laissé aux biographes futurs que l'amusement du commentaire et de la libre interprétation. Quant à M. Sainte-Beuve, nul n'a, mieux que lui, restauré la noble figure de Boileau, si grossièrement bafouée dans toutes les guerres civiles, dans toutes les frondes de la république des lettres. Avant de rendre complète justice à ce grand nom, et pour qu'il fût désormais à l'abri de tout outrage de la part des sots admirateurs, des passionnés adversaires, des ignorants de toute origine et de tout parti, M. Sainte-Beuve a patiemment confronté les divers témoignages historiques des deux derniers siècles et du nôtre sur une de nos gloires les plus nationales. Il a relevé les erreurs de jugement, les préjugés d'école, les illusions de perspective, les entraînements des passions et des circonstances qui ont si souvent

contribué à rabaisser Nicolas presque au niveau de Gilles, son frère; celui qu'on appelait Boileau le grammairien, Boileau le critique. Et non-seulement le poëte a vengé le poëte, sans le surfaire par esprit de réaction, mais le peintre historien a ranimé le grand homme (*great-man*) dans le cadre même de sa vie passée; ce qui nous a permis enfin d'envisager le patriarche d'Auteuil dans son vrai jour, de comprendre le rôle et la fonction de cette redoutable autorité, de ce caractère si droit et si aimable, de cet esprit novateur et correcteur, de cette raison aussi fière dans ses haines qu'intrépide et indépendante dans ses amitiés.

Oui, voilà le véritable Boileau! Je le reconnais du premier coup, je l'estime toujours, je l'admire quelquefois, et quelquefois aussi je me surprends à l'aimer cordialement comme l'aimèrent sans doute ses meilleurs contemporains, dans cette solitude d'Auteuil, aussi glorieuse en son temps que le fut plus tard celle de Ferney. Je laisse de côté sa biographie anecdotique, cette collection de petits faits de la vie privée que tout le monde sait par cœur aujourd'hui. Ce que je voudrais tenter ici, c'est la biographie de l'esprit de Boileau, cet esprit dont la supériorité, comme le dit Brossette, se révèle plutôt par la conversation que par les écrits. La conversation de cet initiateur littéraire, de cette espèce de Royer-Collard poëte et critique; sa conversation à Versailles, au cabaret, dans les salons, chez les libraires, au théâtre, dans son jardin et jusque dans son lit, où il passe la franche matinée en vrai Parisien qu'il est; ses lectures et ses récitations animées par tout le prestige de l'acteur, du mime excellent et de l'habile metteur en scène, eurent évidemment sur son époque une influence beaucoup plus grande que les diverses éditions de ses œuvres poétiques et critiques. De telles œuvres, si nettement datées, si appropriées au moment, si bien venues à heure fixe, ressemblent d'une manière frappante à des pièces de théâtre, à des chansons, à des causeries, à des plaidoyers d'avocat, à des harangues d'orateur: elles sont faites, sans nul doute, bien plutôt pour être jouées, chantées, mimées et déclamées, que pour être lues avec recueillement, dans le silence du cabinet. Boileau le savait lui-même mieux que nous. Aussi lançait-il ses écrits comme des paroles volantes, que mille échos se renvoyaient, de Paris à Auteuil et d'Auteuil à Versailles, avant qu'elles ne fussent happées au vol par un libraire et triomphalement exposées dans la galerie du Palais. Il les récitait avec feu, avec adresse, et non pas seulement chez ses Mécènes, chez

ses francs amis, chez ses admirateurs, les Lamoignon et les Arnauld, mais jusque chez les amis douteux, tout prêts à devenir des ennemis, comme le Père Ferrier ou le Père La Chaise, confesseurs du roi.

Qui aurait pu refuser de l'entendre? Il débitait avec tant d'agrément les nouveautés de son esprit! Au reste, quand il avait mis la main sur un auditoire, il ne lâchait pas prise; il le soulevait, il l'étreignait, et se réjouissait à le sentir palpiter sous son regard : car il ne voulait pas lire à des bustes. Il regardait ses gens dans les yeux, le terrible homme, et les eût volontiers saisis au collet pour les mettre à genoux devant lui. Peu lui importaient les louanges en l'air; il demandait à être loué après débat contradictoire, comme on est jugé. Donc, en l'écoutant, on respirait à peine; et si l'on paraissait ne pas comprendre, il insistait avec plus de force, reprenant sans se lasser des files de vers, se répétant avec plaisir, et variant ses intonations comme un parfait comédien. Les cervelles les plus distraites étaient maîtrisées; les mémoires les plus rebelles, entamées coup sur coup, retenaient forcément ses vers comme des entailles. Boileau, quoi qu'on en pût dire, s'imprimait dans les esprits ou s'y gravait en se récitant. Autant d'auditeurs, autant d'exemplaires vivants de son œuvre que le moindre vent feuilletait et faisait parler. Avant d'avoir publié un seul volume, le jeune Boileau était célèbre.

D'où lui vint cette célébrité? De son rare talent, sans doute, de son talent de lecteur et d'auteur : mais il y eut des motifs plus sérieux pour que les applaudissements, mêlés aux cris de haine, saluassent de tous côtés les premières satires. On fut émerveillé de tant d'audace; on fut peut-être ravi de tant d'à-propos. Ce qu'il attaquait, ce qu'il venait renverser, pesait lourdement à son siècle du poids de ces vieilles choses consacrées auxquelles on ne croit plus, et qu'on s'imagine respecter parce qu'elles ennuient. Boileau décoiffa Chapelain, et de rire! On s'aperçut que le vieux monarque littéraire n'avait pour couronne qu'une perruque à calotte, et la gaieté satirique éclata partout victorieuse : elle se répandit jusque sur le calme visage de ce froid Colbert, que les courtisans avaient surnommé le Nord. Plus d'ennui : donc plus de respect. Un culte nouveau allait s'établir dans les lettres.

Boileau devina (et ce fut son mérite) qu'il s'agissait à la fois d'une réforme et d'une renaissance. De là, condamnation sans merci des doucereux, des extravagants, des burlesques et des précieux, qui auraient fini par faire dégénérer la langue en jargon; de là le retour décisif à l'antiquité grecque et latine, où la langue française devait puiser, avec

la clarté, son caractère principal qui est le signe même de notre nation : le caractère de l'universalité classique. Une philosophie rationnelle avait déjà donné le coup de grâce à la scolastique. Boileau adopta franchement la méthode de Descartes, pendant qu'Arnauld lui-même la défendait. Tout en restant chrétien comme Port-Royal, il s'avoua cartésien. N'est-ce pas ce qu'un fin critique a voulu indiquer, en appelant Boileau molino-janséniste? On nous permettra de développer cette spirituelle indication, qui s'applique aussi exactement au génie qu'à la conduite du satirique.

Habile autant que résolu dans son rôle de chef de parti littéraire, Boileau se maintint en bonnes relations avec les solitaires de Port-Royal comme avec leurs adversaires. Il ménagea longtemps les jésuites les plus distingués, tels que le Père Ferrier, le Père La Chaise, le Père Bouhours et le Père Bourdaloue, dont il disait à la présidente de Lamoignon, qui lui avait envoyé le portrait du célèbre prédicateur :

Enfin, après Arnauld, ce fut l'Illustre en France
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

« Si M. Despréaux me chante, avait dit gaiement Bourdaloue lui-même dont le nom avait été accolé à celui d'Escobar dans une chanson de table, si M. Despréaux me chante, je le prêcherai. » Il le prêcha peut-être quelquefois, mais comme il avait été chansonné, *currente lagena*, au dessert. Ce fut par égard pour les jésuites que l'auteur de l'épître sur l'*Amour de Dieu* ajouta dans cette épître ces huit vers que désapprouvait Racine :

Oui, dites-vous, allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande
A pour moi, *dit ce Dieu*, l'amour que je demande.
Faites-le donc, et sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve;
Marchez, courez à lui : qui le cherche, le trouve,
Et plus de votre cœur il paraît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Le Père de La Chaise en fut si enchanté qu'il les lui fit répéter huit fois en s'écriant : « *Pulchre, bene, recte!* Cela est vrai, cela est indubitable. Voilà qui est merveilleux. Il faut lire cela au roi. » Et pourtant cette épître, qui fit tant de bruit, avait été rimée à la suite d'une discussion avec le Père Cheminais, discussion aussi vive que celle qui eut

lieu chez M. de Lamoignon entre Boileau et un autre jésuite, à propos de Pascal, sur lequel le fidèle ami d'Arnauld n'entendait pas raillerie. On sait comment madame de Sévigné, dans une lettre à sa fille, raconte le débat auquel nous venons de faire allusion : « On parla, dit-elle, des anciens et des modernes. Despréaux soutint les anciens à la réserve d'un seul moderne qui surpasse, à son goût, les vieux et les nouveaux. (Il y avait là, outre les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon le Père Bourdaloue, son compagnon et Corbinelli.) Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit; il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit : Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : Ah! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. Le jésuite reprend et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*. Despréaux lui dit : Mon Père, ne me pressez point. Le Père continue; enfin Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit : Mon Père, vous le voulez. Eh bien! c'est Pascal, morbleu! — Pascal! dit le Père tout étonné. Pascal est beau autant que le faux le peut être. — Le faux! dit Despréaux, le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable. On vient de le traduire en trois langues. Le Père répond : Il n'en est pas plus vrai pour cela. Despréaux s'échauffe là-dessus, et, criant comme un fou, entame une autre dispute; le Père s'échauffe de son côté, et après quelques discours fort vifs de part et d'autre, Despréaux prend Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre, puis revenant et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, et alla rejoindre la compagnie qui était dans la salle où l'on mange... » Ici finit l'histoire, ajoute madame de Sévigné, ici le rideau tombe. Eh non! l'histoire a une suite, le rideau se relève, mais à quelques années de là, au moment de la fameuse satire de *l'Équivoque*.

La persécution et le martyre des jansénistes avaient tourné Boileau contre les jésuites qui l'attaquèrent dans le *Journal de Trévoux* et l'empêchèrent, par le crédit du Père Le Tellier, de publier une dernière édition de ses œuvres. Alors, et seulement alors, il y eut une rupture éclatante. Jusque-là Boileau s'était interdit, quoiqu'il aimât beaucoup à parler de théologie, toute discussion publique sur la doctrine de Jansénius et celle de Molina. Il ne défendait Pascal, en vérité, que par des raisons littéraires; il voyait en lui l'ennemi des

casuistes du dogme, sans aucun doute : mais ces casuistes du dogme (chose très-importante à remarquer!) étaient en même temps des casuistes de la langue, des corrupteurs du style et de l'expression, comme les mauvais auteurs qui enflammaient la bile du satirique. Boileau défendait *les Provinciales* comme il défendait *les Précieuses ridicules* de Molière, car il avait vu dans ces deux ouvrages les premiers indices de la réforme littéraire qu'il se sentait prédestiné à accomplir; réforme qui, dans son esprit, avait pour auxiliaire une véritable renaissance, et c'est pour cela qu'il s'occupa de vers latins, bien que né d'un père sicambre *(de patre sicambro)*; c'est pour cela qu'il encouragea de tous ses efforts les bonnes traductions; c'est pour cela que, dans la querelle célèbre des Anciens et des Modernes, il prit si chaudement parti pour les Anciens.

Qui étaient les Modernes en effet? Les Scudéri, les d'Urfé, les Pellisson, les La Calprenède, les Cotin, les Deshoulières. Le jeune Despréaux les trouvait caducs, aussi bien les rodomonts à l'espagnole que les raffinés à l'italienne et les bredouilleurs marotiques. En haine de ces faux Castillans, de ces faux Italiens et de ces faux Gaulois, il s'en allait directement se retremper dans les eaux vives de l'antiquité, à la source sacrée de l'éternelle jeunesse. Nul ne sut mieux que lui ce qu'il fallait pour renouveler la littérature épuisée. Il eut de bonne heure un dessein formé, une volonté instinctive et précise, ou, comme nous dirions de notre temps, un violent parti pris. Nous pouvons bien aujourd'hui accorder un regret à quelques victimes de ce justicier, reconnaître et décrire avec sympathie de véritables talents qu'il a culbutés sans miséricorde. Mais nous devons convenir que toutes ces exécutions étaient opportunes parce qu'elles étaient nécessaires. « Ce n'est pas l'esprit qui manque aux Français, disait Boileau, ni même le travail : c'est le goût; et il n'y a que le goût ancien qui puisse former parmi nous des auteurs et des connaisseurs. » Oui, le goût ancien, éclairé toutefois par la raison moderne, ajouterons-nous bravement en son nom; car, en vérité, le sévère réformateur ne cherchait à dérober aux anciens que ce qu'il souhaitait aux modernes; « l'or du bon sens, » la simplicité noble, l'abondance réglée, la suite logique des idées, le choix mesuré de l'expression, en un mot tout ce qu'il entendait par sa fameuse maxime : « Rien de trop! »

Cette doctrine de la raison, appliquée aux œuvres de l'esprit, était alors une nouveauté singulière. Aussi tous nos vrais classiques, au rebours de leurs prédécesseurs qui étaient d'inclination épicuriens-

gassendistes, furent-ils de sentiment chrétiens-cartésiens. Molière lui-même, qui avait étudié sous Gassendi, pencha un beau jour vers Descartes, ainsi que le témoigne cette curieuse anecdote empruntée aux *Mémoires pour la vie de Chapelle*.

Molière et Chapelle remontaient la Seine, dans un bateau qui les ramenait d'Auteuil, en compagnie d'un minime. Comme ils parlaient de philosophie devant le minime attentif à leur conversation, Molière voulut forcer son ami d'avouer que le système de Descartes était supérieur à celui d'Épicure, rajeuni par Gassendi. « Le minime, pris à témoin de cette vérité, parut en convenir par un signe approbatif. Chapelle, toujours fidèle à Gassendi, fait une exposition ingénieuse de son système. Autre signe approbatif de la part du minime. On s'échauffe, on dispute; on objecte, on répond; on repart, on réplique; et sur chaque chose que l'un ou l'autre dit, le minime, sans proférer un mot, applaudit de la mine et du geste. Enfin on arrive devant les *Bons-Hommes;* le minime se fait mettre à terre, et prend congé de nos philosophes, en louant la profondeur de leur science. Une besace dont il chargea son bras en sortant leur apprit que l'arbitre de leur dispute n'était qu'un frère-quêteur... Le comique de l'aventure dérida le front de Molière et le fit sourire. Chapelle rougit et s'emporta contre son ami, qui le commettait sans cesse avec des ignorants. »

Si Chapelle trouvait Molière trop cartésien, que devait-il penser de Boileau et de Racine, auteurs en commun de cet *Arrêt burlesque* en faveur de Descartes, où l'on saluait l'avénement de cette « inconnue, nommée la Raison? » Quoique dans cette pièce, qui fait date au XVII[e] siècle, les gassendistes, les malebranchistes et même les pourchotistes soient mentionnés à côté des cartésiens, il est clair qu'il s'agit surtout de défendre ces derniers contre les théologiens de l'Université de Stagyre (c'est-à-dire de Paris) qui cherchaient à faire confirmer par le Parlement la « défense à toutes personnes, à peine de la vie, » d'enseigner toute autre doctrine que celle d'Aristote. Cette défense, obtenue en 1624, le doyen de la Faculté de théologie, Claude Morel, le syndic Denis Guyard et quelques autres docteurs se vantaient déjà d'en obtenir le renouvellement, lorsque Boileau, aidé de Racine, débarrassa M. le premier président Lamoignon des sollicitations de la Sorbonne en publiant par centaines les copies de cet *Arrêt burlesque, donné en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres ès-arts, médecins et professeurs de l'Université de Stagyre, au pays des chimères*. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire quelques pas-

sages de cette pièce historique : « Vu par la Cour la requête présentée par les régents, maîtres ès-arts, docteurs et professeurs de l'Université, tant en leurs noms que comme tuteurs et défenseurs de la doctrine de maître Aristote, ancien professeur royal en grec, et précepteur du feu roi de querelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquéreur de l'Asie, Europe, Afrique et autres lieux ; contenant que depuis quelques années *une inconnue, nommée la Raison,* aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite université, et, pour cet effet, à l'aide de certains quidams factieux, prenant les surnoms de gassendistes, cartésiens, malebranchistes et pourchotistes, gens sans aveu, se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote... Et non contente de ce, aurait entrepris de diffamer et de bannir des écoles de philosophie les *formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, eccéités, pétréités, policarpéités*, et autres êtres imaginaires..., ce qui porterait un préjudice notable, et causerait la totale subversion de la philosophie scolastique... ; Vu les libelles intitulés *Physique de Rohault* [1], *Logique de Port-Royal*, Et même l'*Adversus Aristotelem* de Gassendi, et autres pièces attachées à ladite requête ; la Cour ayant égard à ladite requête... enjoint à tous régents, maîtres et professeurs d'enseigner comme ils ont accoutumé... et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des écoles de ladite université, lui fait défense d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée *janséniste et amie des nouveautés*... Et à cet effet sera le présent arrêt affiché aux portes de tous les collèges du Parnasse, et partout où besoin sera... » Boileau ne s'inquiétait guère, on le voit par cet extrait, d'être regardé comme un janséniste et un ami des nouveautés, c'est-à-dire un cartésien ; il courait de lui-même au-devant de l'accusation, et pour bien marquer d'ailleurs sa mission essentiellement littéraire, il spécifiait que l'*Arrêt burlesque* avait été rendu dans la grand' chambre du Parnasse. Même en attaquant les docteurs scotistes, il restait fidèle à son rôle, il battait en brèche les scolastiques de la littérature, les pédants, qu'il détestait pour le moins autant que les rodomonts et les précieux. Arnauld le seconda par un Mémoire, et Molière par ses comédies.

Cette vocation de satirique, à laquelle s'adonna si franchement le jeune écrivain, démentait le caractère qu'on lui avait attribué dans son enfance. On l'avait jugé inoffensif et doux. Son père disait volontiers de

[1] Célèbre cartésien.

ce cadet : « Colin est un bon garçon, il n'a point d'esprit, il ne dira de mal de personne. » On voulait faire de lui un bénéficier, un docteur; il étudia la théologie en Sorbonne, se laissa tonsurer et obtint le titre de prieur de Saint-Paterne. Peu s'en fallut aussi qu'il n'exerçât la profession d'avocat, mais il ne fit qu'essayer les deux robes, et reprit aussitôt l'habit bourgeois, qu'il porta toujours, même à Versailles, avec une indépendance parisienne.

Sa première inclination pour la satire lui vint peut-être dans le galetas où il passa les fraîches années qu'égayent les sourires et les caresses des mères. L'enfance de Colin fut triste, plus triste que celle de Cendrillon qui avait au moins, pour réchauffer ses petits pieds, la chaleur pénétrante du foyer maternel. « Ayant perdu sa mère de bonne heure, raconte Monchesnay, et son père étant tout occupé de ses affaires, l'éducation de ce grand poëte fut abandonnée à une vieille servante, qui le traitait avec empire ; et il avait encore une autre domination à essuyer, c'était celle de Gilles Boileau, son frère aîné, grand ami de Cotin et de Chapelain, et de plus très-jaloux du mérite naissant de son cadet qui passa ses premières années dans une guérite au-dessus du grenier de la maison, où il fut pour ainsi dire relégué jusqu'à quinze ans. Il nous disait souvent que si on lui offrait de renaître aux conditions onéreuses de sa première jeunesse, il aimerait mieux renoncer à la vie. Cependant l'excellence de son naturel surmonta toutes les disgrâces de son éducation. »

Au haut de cet observatoire aérien, d'où il voyait monter dans l'air brumeux la fumée des cheminées du Palais, mêlée à l'encens de la Sainte-Chapelle, Colin dut souvent écouter, roide dans sa guérite comme une sentinelle, les échos de ces bruits de quartier qui retentirent plus tard dans les premières satires et les premiers chants du *Lutrin*. Je me le représente volontiers, cet enfant, au-dessus des toits de la cité, curieux, inquiet, réfléchi, dépité, s'exerçant à crier : « Qui-vive? » aux chats de gouttière, et songeant que dans cette maison où s'agitent une douzaine de frères et de sœurs, il n'a point de famille parce que son père l'oublie, et que sa mère est morte. Le jeune solitaire, tout en repassant ses auteurs latins et grecs, lisant les romans à la mode, et sentant déjà des tintements de rimes dans ses oreilles ombrageuses, rêvait déjà peut-être d'avoir un beau jour une guérite en face de l'Académie, une guérite littéraire d'où il crierait: « Qui-vive ? » aux méchants poëtes et aux plats auteurs.

La sentinelle en effet jeta son cri d'alarme, et toute la Cité, l'Aca-

démie et les ruelles, en frémirent. Le cri était impertinent, imprévu, moqueur, satirique. Or il ne faisait pas bon en ce temps-là pratiquer le métier de la satire. Avant d'avoir les rieurs de son côté, on avait à ses trousses une émeute de mécontents. Comme M. Despréaux était prêt à donner ses satires, lisons-nous dans le *Bolæana*, ses amis lui conseillèrent de n'y point fourrer Chapelain : « Ne vous y trompez pas, lui disait-on, le décri de la *Pucelle* ne l'a pas encore tout à fait décrié auprès des grands. M. de Montausier est son partisan déclaré; M. de Colbert lui fait de fréquentes visites... Eh bien! insistait M. Despréaux, quand il serait visité du pape, je soutiens ses vers détestables. Il n'y a point de police au Parnasse, si je ne vois ce poëte-là quelque jour au Mont-Fourchu. » On avait d'autant plus de raison d'avertir Boileau que M. de Montausier, en épousant la célèbre Julie, avait épousé tout l'hôtel de Rambouillet. Ce grand seigneur aimait tellement la satire qu'il proposait d'envoyer Boileau aux galères, avec une couronne de lauriers sur la tête. Un autre grand seigneur, le marquis de Vardes, ayant fait couper le nez à un satirique comme Boileau, le comte de Bussy, quoique académicien, approuvait fort M. de Vardes. Et ce n'était pas seulement la noblesse que Boileau avait à craindre. Les robins eux-mêmes étaient furieux. Un fameux avocat, M. Fourcroi, fit courir dans la ville, à l'apparition des satires, cet avis imprimé : « On fait à savoir à tous ceux qui n'ont pas lieu d'être satisfaits des satires nouvelles qu'ils aient à se trouver un tel jour, et à telle heure chez le sieur Rollet, ancien procureur, où se tiendra le bureau des mécontents desdites satires, afin d'aviser aux intérêts des honnêtes gens mêlés dans icelles. »

Boileau, qui s'était bravement écrié :

J'appelle chat un chat, et Rollet un fripon,

dut se réjouir de l'*avis*, comme de la *critique désintéressée* de l'abbé Cotin, où « un homme de bréviaire, un digne ecclésiastique » lui reprochait son *antinomie*, « et de s'être trompé au choix des matières, et encore davantage dans la manière de les traiter. » Mademoiselle de Lamoignon, elle-même, la bonne âme, le sermonnait doucement sur son humeur satirique; mais Boileau répliquait gaiement : « Quoi, vous ne permettriez pas une satire contre le Grand Turc? — Non, il ne faut jamais dire du mal de personne. » Même au confessionnal, il arrivait à Boileau d'être sévèrement morigéné. « Quelle est votre profession? lui

demandait un digne prêtre. — Poëte. — Vilain métier! et dans quel genre? — Satirique. — Encore pis! et contre qui? — Contre les faiseurs d'opéras et de romans — Achevez votre *Confiteor.* » L'Horace chrétien acheva son *Confiteor;* mais il ne fit pas pénitence du péché de moquerie littéraire, car il continua de plus belle à satiriser, jusqu'à ce que le grand Arnauld, son ami, lui donnât solennellement l'absolution, dans cette remarquable lettre à Perrault qui le venge avec tant de force des attaques de ses adversaires. « Je vous supplie, Monsieur, écrivait Arnauld à l'auteur de l'*Apologie des femmes,* je vous supplie de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne cet avis en vrai ami. On doit avoir du respect pour le jugement du public; et quand il s'est déclaré hautement pour un auteur, ou pour un ouvrage, on ne peut guère le combattre de front et le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains efforts du cardinal de Richelieu contre *le Cid* en sont un grand exemple; et on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre adversaire :

En vain contre le Cid un ministre se ligue;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Jugez par là, Monsieur, de ce que vous devez espérer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les ouvrages de M. Despréaux dans votre préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçu dans le monde, à la cour, à Paris, dans les provinces, et même dans tous les pays étrangers où l'on entend le français. Il n'est pas moins certain que tous les bons connaisseurs trouvent le même esprit, le même art et les mêmes agréments dans ses autres pièces que dans ses satires. Je ne sais donc, Monsieur, comment vous vous êtes pu promettre qu'on ne serait point choqué de vous en voir parler d'une manière si opposée au jugement du public... » A quoi Boileau répondait, dans l'enivrement de sa reconnaissance : « .... Je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait un si grand plaisir; et quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne saurais plus lui en vouloir du mal puisqu'elles m'ont attiré une si honorable apologie. Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre lettre... »

Que lui importaient, après cela, les criailleries? Il avait pour lui tout

ensemble Port-Royal et la cour. Madame de Thianges avait fait cadeau au petit duc du Maine d'un jouet représentant la *Chambre du sublime*, dont Boileau, armé d'une fourche, interdisait l'entrée aux mauvais auteurs. Le roi Louis XIV avait déjà permis à son vice-roi littéraire de lui adresser en plein Versailles ces paroles remarquables : « Je suis né un an avant Votre Majesté pour célébrer les merveilles de votre règne. » Ne fallait-il pas pour cela faire impitoyablement table rase? Boileau s'y employait sans relâche, comme si le roi lui eût adressé à lui-même le mot historique : « Otez-moi ces magots. » Les magots littéraires étaient condamnés sans appel; ils devaient disparaître, et ils disparurent, quoiqu'il y en eût de fort jolis et même de respectables. Les volontés royales s'accordaient à merveille d'ailleurs avec les instincts de Boileau. Celui-ci pouvait donc tout oser, et, dans son indépendance d'esprit, il osa même plus d'une fois tenir tête à ses protecteurs, à ses admirateurs. On connaît son mot à Louis XIV, qui lui présentait des vers de sa façon : « Rien n'est impossible à Sa Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle a parfaitement réussi. » On sait sa réponse au prince de Condé, dans la chaleur d'une discussion : « Dorénavant, je serai toujours de l'avis de M. le Prince quand il aura tort. » Une autre anecdote, qui le place aussi en face du grand capitaine du siècle, prouve bien mieux encore l'indépendante franchise de Despréaux. M. le Prince louait vivement Benserade : « Ses rondeaux sont clairs, parfaitement rimés, et disent bien ce qu'ils veulent dire. » Despréaux, qui ne put s'empêcher de sourire, répondit tout simplement : « J'ai eu autrefois une estampe qui représente un soldat qui se laisse manger par les poules ; au bas sont ces deux vers :

Le soldat qui craint le danger
Aux poules se laisse manger.

Cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce que cela veut dire ; cela ne laisse pas que d'être le plus plat du monde. » La réplique était originale, hardie et nettement ironique. Condé ne se fâcha pas. On ne se fâchait pas avec un tel homme, quand on l'admirait ou qu'on l'aimait.

Il est à remarquer, à la louange du poëte, que pendant le cours d'une vie assez longue il ne perdit ni un protecteur, ni un ami. Sa liaison avec Port-Royal ne l'empêcha pas de soutenir Molière ; il ne sacrifia pas Racine à l'auteur des *Femmes savantes ;* il ne se brouilla jamais

avec Chapelle, quoique celui-ci le critiquât publiquement, et lui décochât, sans scrupule, des épigrammes comme la suivante :

> Qu'avecque plaisir du haut style
> Je te vois descendre au quatrain !
> Mon Dieu ! que j'épargnai de bile
> Et d'injures au genre humain
> Quand, renversant ta cruche à l'huile,
> Je te mis le verre à la main!

Il demeura toujours en bons rapports avec La Fontaine, quoique ces deux caractères nous semblent de loin inconciliables. Tous ses amis lui pardonnaient ses franchises, parce qu'ils sentaient bien que Boileau était la raison incarnée, comme le disait l'avocat Mathieu Marais. Or, sans la raison de Boileau, point d'unité possible, point d'amitié littéraire, point de concert durable entre des intelligences rivales. L'influence du poëte critique sur Racine, Molière et La Fontaine a été admirablement définie en quelques mots par M. Sainte-Beuve : « Sans lui, Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des *Bérénice;* La Fontaine moins de fables et plus de contes; Molière lui-même aurait donné davantage dans les *Scapins*, et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misanthrope*. En un mot, chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts. »

Cela veut-il dire que Boileau soit pour notre époque un homme supérieur à ses glorieux amis? Non, il fut en son temps la pierre de touche qui leur eût manqué peut-être; il fut ce premier lecteur auquel on songe involontairement quand on écrit; il fut presque la conscience littéraire du génie ; il fut, de plus, le roi du public, qu'il avait moitié deviné, moitié formé, qu'il gouverna près d'un demi-siècle, et qu'il soumit, par son exemple, à l'admiration des grands écrivains. Cette royauté littéraire, nous le répétons, il l'exerça aussi pleinement par sa conversation et ses lectures de société que par ses écrits. Auteuil, grâce à lui, devint réellement une résidence royale. On s'y arrêtait en revenant de Versailles ; on y allait en pèlerinage de Paris (le mot est de Bossuet). On y venait de toute la France. L'Angleterre s'y faisait représenter par Addison, et l'Europe entière connaissait le nom de Boileau. « Il est heureux comme un roi, dit Racine, dans sa solitude d'Auteuil. » Vrai monarque littéraire, en effet, qu'on eût pu appeler, non pas Votre Majesté, mais Votre Solidité, comme Louis XIV appelait Madame de Maintenon.

La solidité ou, pour revenir au terme exact, la raison, tel est le

mérite, telle est la faculté dominante, et je dirai même le génie de Boileau. Je ne m'arrêterai pas à discuter les qualités et les défauts des *Satires*, des *Épîtres*, de l'*Art poétique*, du *Lutrin* : ces écrits sont classiques ; on les sait par cœur. Il y a partout du bon sens, de la force, de l'agrément, un tour d'esprit très-particulier, je l'avoue. Que de maximes heureuses, que de vers-proverbes, que de francs portraits, que de petits tableaux de maître ; et j'ajouterai bravement, si l'on veut, que de nouveauté dans l'expression, dans l'image, dans la métaphore, dans le dessin du plan, dans le moule de la phrase ! Mais, en résumé, où est la vraie poésie ? où est l'élan naïf ? où est la grâce céleste ? où est l'inspiration ? Dans les vers les mieux frappés, malgré tant de savants artifices, malgré tant d'art, il y a une gêne, un poids, un embarras, un lest, peut-être, qui empêche l'idée de jaillir ou de s'envoler. Chez Boileau certainement, l'écrivain aussi bien que l'homme a été court d'haleine, et, tranchons le mot, asthmatique. Pour bien comprendre, au XVII[e] siècle, ce que c'est que la poésie, on n'a qu'à rapprocher le *Bûcheron* de Boileau du *Bûcheron* de La Fontaine. La raison toute seule est du côté de Despréaux ; mais de l'autre, il y a la vie, l'imagination, le sentiment, sans qu'on ait affaire, je pense, à un insensé. L'imagination, le sentiment, la vie, eh ! grand réformateur du grand siècle, ne serait-ce pas la poésie même ? Il faut bien le dire en terminant, non-seulement la raison ne fait pas les poëtes : elle serait même impuissante à faire un critique. Ce n'est certes pas avec la méthode de Descartes ou avec la logique de Port-Royal qu'on rédigera le code de la poésie. En littérature, et surtout en poésie, l'imagination est souveraine : humilions donc la raison devant les grandes imaginations, ou, ce qui est la même chose, devant le génie.

HIPPOLYTE BABOU.

Consulter sur Boileau : le *Bolœana* de Monchesnay ; les *Éloges* de Valincour, de de Boze et de d'Alembert ; les *Vies* de Desmaizeaux et de Goujet ; les *Mémoires* de Racine le fils ; la *Correspondance* de Brossette et celle de Jean-Baptiste Rousseau ; les *Récréations littéraires* de Cizeron-Rival ; et les *Lettres à la comtesse de La Rivière*, publiées par M[lle] Poulain de Nogent ; le *Segraisiana*, le *Ménagiana*. Parmi les travaux de la critique moderne, il faut lire la *Notice* de Daunou et le chapitre consacré à Boileau, dans le cinquième volume de *Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve.

L'ART POÉTIQUE

(Chant premier)

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents :
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme;
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme :
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même.
Ainsi, tel autrefois [1] qu'on vit avec Faret [2]
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :

[1] Saint-Amant, auteur du *Moïse sauvé*. — [2] Grand ami de Saint-Amant, célèbre par son amour de la *dive bouteille*.

L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales.
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales [1].
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez pas d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

[1] Vers de Scudéri, auquel tout ce passage fait allusion.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur;
J'évite d'être long, et je deviens obscur;
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue;
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
  Heureux qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin [1] entouré d'acheteurs.
  Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté:
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes:
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et, jusqu'à d'Assouci [2], tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.

[1] Célèbre libraire du temps, dont le nom revient fréquemment dans les vers de Boileau. — [2] Auteur d'ouvrages bouffons, dont le principal a pour titre : *Ovide en belle humeur.*

Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives,
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère;
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse [1],
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

[1] Scudéri disait, pour s'excuser d'écrire si vite, qu'il avait ordre de finir. (*Note de Boileau.*)

Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier;
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.

Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase:
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
— De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
— Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid;
Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit!
— Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
Ainsi, toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse:
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs.
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

ÉPITRE VII

A MONSIEUR RACINE

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser La Champmeslé.
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte,
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu;

L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc, qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel, qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire, ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leur avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
  Imite mon exemple; et, lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
  Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire,
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucault, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer!
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage!
  C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,

Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché [1] préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence, ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon!

ÉPITRE XI

A MON JARDINIER

Laborieux valet du plus commode maître
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvait naître,
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de La Quintinie;
Oh! que de mon esprit, triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!
Mais parle; raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile,
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des Quatre Fils Aymon [2],

[1] Jean Briocchi, dit Brioché, charlatan italien, qui tenait au bout du Pont-Neuf, vis-à-vis la rue Guénégaud, un théâtre de marionnettes, assidûment fréquenté par les laquais et le populaire. On sait sa fameuse querelle avec Cyrano de Bergerac. — [2] Maugis, l'un des personnages de ce célèbre roman du moyen âge.

Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire[1]?
Mais non; tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit[2]
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France[3].
Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.
Que penserais-tu donc, si l'on t'allait apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène, et s'use le cerveau
Pour te faire à toi-même, en rimes insensées,
Un bizarre portrait de tes folles pensées?
Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui fallait toujours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.
Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi?
Oh! que tu changerais d'avis et de langage,
Si, deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout à coup devenu poëte et bel esprit,
Tu t'allais engager à polir un écrit
Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fît des plus secs chardons des œillets et des roses,
Et sût même au discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité;

[1] Recueil de formules magiques à l'usage des sorciers. — [2] Boileau partageait, comme on sait, avec Racine, la charge d'historiographe du roi. — [3] Allusion aux romans du moyen âge que renferme le cycle de Charlemagne.

Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à Daguesseau, sût satisfaire Termes;
Sût, dis-je, contenter, en paraissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour.
Bientôt, de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirais, reprenant ta pelle et ton râteau :
J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues,
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
Prendre, dans ce jardin, la lune avec les dents.
Approche donc, et viens : qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est dans le repos même au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poëtes
Les neuf trompeuses Sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos sous leurs ombrages frais.
Dans ces tranquilles bois, pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.

Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis, sur leurs pas soudain arrivent les remords,
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique, et les gouttes cruelles;
Guénaud, Rainssant, Brayer [1], presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi
Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Je te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère;
Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune,
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon ;
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.

[1] Fameux médecins du temps.

SATIRE III

— Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier [1] ?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie;
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on, par quelque édit, réformé la cuisine?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
— Ah! de grâce, un moment! souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
« Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain;
N'y manquez pas, au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo [2] n'en a point de pareilles;
Et je gagerais bien que, chez le Commandeur,
Villandri [3] priserait sa séve et sa verdeur.
Molière avec *Tartufe* y doit jouer son rôle,
Et Lambert [4], qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire, en un mot, et vous le connaissez.
— Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. — A demain. — C'est assez. »
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré, que, ravi de me voir,

[1] Un arrêté royal venait de supprimer un quartier des rentes de l'Hôtel-de-Ville. — [2] Fameux marchand de vin. — [3] Homme de qualité, assidu commensal du commandeur de Souvré. — [4] Célèbre musicien du temps.

Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir,
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière :
« Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière,
« Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content;
« Vous êtes un brave homme : entrez, on vous attend. »
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout *Cyrus*[1] dans leurs longs compliments.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée ;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.
  Notre hôte, cependant, s'adressant à la troupe :
« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
« Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
« Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
« Ma foi, vive Mignot[2] et tout ce qu'il apprête! »
Les cheveux cependant me dressaient sur la tête :

[1] Roman de Mlle de Scudéry. — [2] Pâtissier célèbre du temps.

Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande; et d'abord,
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux qui, mêlé de lignage,
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Hermitage,
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traitresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais, qui l'aurait pensé? Pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin, quand le rôt à paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées;
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient, pour renfort, leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance,

Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers:
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage,
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point:
« Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
« Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
« Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
« Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.
« Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût;
« Ces pigeons sont dodus; mangez, sur ma parole.
« J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
« Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
« Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
« Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;
« Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine:
« J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier
« Roulé dans mon office en cornets de papier. »
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre*;
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.
  Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,

Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés;
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point, un jambon, d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence;
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers et portaient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée;
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'État;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard;
Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,

Impose à tous silence, et, d'un ton de docteur :
« Morbleu ! dit-il, La Serre est un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant ;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à : *Je vous hais,* tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire
Qu'un jeune homme...— Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : *Un auteur sans défaut,*
La raison dit Virgile, et la rime Quinault.
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate ;
Et puis, blâmer Quinault... Avez-vous vu l'*Astrate*?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'*Anneau royal* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
— Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poëte ;
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
— Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard, avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
— Peut-être, a dit l'auteur pâlissant de courroux.
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous ?
— Mieux que vous, mille fois, dit le noble en furie.
— Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,

A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
— Je suis donc un sot, moi? Vous en avez menti, »
Reprend le campagnard; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage;
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront, l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable;
Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on peut me retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

SATIRE IX

A MON ESPRIT

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis céler :
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;

Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie, il faut vous dire tout.
On croirait à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui, dans le fond, sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gauthier [1] en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles :
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,

[1] Célèbre avocat du temps de Boileau.

Entonner en grands vers la Discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter, au défaut d'un Homère;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur :
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et, du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le libraire?
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité;
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus.
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre!
Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre [1];
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.

[1] Détestables écrivains du temps.

Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent, dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard[1] !
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière ;
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière ;
Le *Moïse* commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hesnault,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra : chacun, à ce métier,
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui, de tout temps,

[1] Recueil de chansons du temps.

Les auteurs à grands flots déborder tous les ans;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon!
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
« Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la *Pucelle*,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace [1].
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin;
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs; mais tout n'irait que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière
Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière. »
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.

[1] Allusion à une épigramme de Saint-Pavin contre Boileau; épigramme qui se trouve citée dans la spirituelle notice que notre collaborateur, M. Hippolyte Babou a consacrée à ce poëte. (*V.* notre deuxième volume, p. 520.)

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : « l'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles? »
Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
« Alidor! dit un fourbe, il est de mes amis;
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde. »
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer *Attila*;

Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave-né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès, de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché;
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
« Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose? »
Voilà ce que l'on dit. — Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des auteurs, qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. »
Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le *Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue,
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
  La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier,
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre Muse;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
  Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?

Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
Délivrer de Sion le peuple gémissant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, les palmes idumées?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
  La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyée de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
  Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile;
Pradon, comme un soleil, en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés,
Perrin... Bon, mon Esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures;
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages,
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que saurait-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
— Je vous crois, mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon Dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut...—Quoi?—Je m'entends.—Mais encor?—Taisez-vous!

FRAGMENT

DU POËME *LE LUTRIN*

(Chant second)

. . . .

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit! que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir,
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile.
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi .
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie;
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser!
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas... » La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

FRAGMENT

DE LA *SATIRE X*

. . . .
. . . .

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine;
Que si la famélique et honteuse lésine,

Venant mal à propos la saisir au collet,
Elle te réduisait à vivre sans valet,
Comme ce magistrat de hideuse mémoire,
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.

Dans la robe on vantait son illustre maison.
Il était plein d'esprit, de sens et de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ces vertus en lui ravalait la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui, deux bons chevaux de pareille encolure
Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin, que leur bouche au râtelier laissait,
De surcroît une mule encor se nourrissait.
Mais cette soif de l'or, qui le brûlait dans l'âme,
Le fit enfin songer à choisir une femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit dans une avare et sordide famille
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille;
Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Rien ne le rebuta : ni sa vue éraillée
Ni sa masse de chair bizarrement taillée;
Et trois cent mille francs, avec elle obtenus,
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse; et bientôt son hôtesse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt, de chez eux tout rôti disparut.
La pain bis, renfermé, d'une moitié décrut.
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent,

Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent.
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement souffletées,
Avaient à coups de pied descendu les montées,
Et, se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître
Que toujours il servit et qu'il avait vu naître,
Et qui, de quelque somme amassée au bon temps,
Vivait encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait; il fallut s'en défaire:
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leurs logis, libres et triomphants.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine;
On condamna la cave, on ferma la cuisine.
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait.

Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied, dans les ruisseaux, traînant l'ignominie.
Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme, aux bons jours, composait sa parure?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,

Ses coiffes d'où pendait, au bout d'une ficelle,
Un vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'elle?
Peindrai-je son jupon bigarré de latin
Qu'ensemble composaient trois thèses de satin,
Présent qu'en un procès, sur certain privilége,
Firent à son mari les régents d'un collége;
Et qui, sur cette jupe, à main rieur encor,
Derrière elle faisait lire : *Argumentabor?*

. . . .
. . . .

STANCES

A MOLIÈRE

Sur la comédie de l'*École des Femmes*.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis, sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité;
Chacun profite à ton École:

Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux!
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant:
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

ÉPITAPHE

DU GRAND ARNAULD

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin;
De tous les faux docteurs confondit la morale :
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

VERS

A METTRE EN CHANT [1]

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passait à contempler Silvie
Ces tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimais alors, que je la trouvais belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisait des présents si tendrement reçus.
Que je l'aimais alors, que je la trouvais belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

ÉPIGRAMME

A UN MÉDECIN

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Lubin, ma muse est trop correcte;
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas savant architecte.

[1] Ces vers, écrits pour mademoiselle de Bretouville, furent mis en musique par Lambert, en 1671, et le roi prenait plaisir à se les faire chanter de temps en temps par l'illustre mademoiselle de Leuffroy. (*Note de Brossette.*)

Ils ont fourni, de nos jours, à M. V. Massé, le thème de l'une de ses plus charmantes inspirations. (*Note de l'éd.*)

JEAN HESNAULT

MORT EN 1682[1]

On a confondu sous le nom de *libertins* et d'*athées* une quantité de beaux esprits du XVIIe siècle, tels que Hesnault, Pavillon, Chapelle, Saint-Pavin. Avaient-ils réellement donné des preuves d'athéisme? Je ne le crois pas. C'étaient de très-aimables sceptiques, mais non pas des sceptiques sans retour, puisque la plupart ont fini chrétiennement; c'étaient de doux épicuriens qui alliaient, dans leurs petits vers, la morale de Gassendi à la métaphysique galante de l'auteur du *Grand Cyrus;* c'étaient, en un mot, des gassendistes voyageant au pays de Tendre, et se moquant un peu de l'idéal héroïque, romanesque, chevaleresque et pastoral, que leurs aînés avaient révéré. Tout en regrettant les beaux temps d'Amadis, l'un d'eux ne s'écriait-il pas gaiement :

> Toutes les *Veuves* et les *Blonde*
> Ont beau courir les champs et faire des merveilles,
> On se moque de leurs Lignons,
> Dès qu'on a vidé deux bouteilles?

Ils en vidaient souvent plus de deux, ces joyeux compagnons, et ce qui le prouve, c'est qu'ils furent presque tous goutteux avant de se

[1] La date de la naissance de ce poëte est inconnue. En l'absence de documents positifs qui nous permettent de lui assigner, par ordre chronologique, le rang auquel il aurait rigoureusement droit, nous croyons pouvoir le placer auprès de madame Deshoulières, son élève en poésie. *(Note de l'éd.)*

convertir. La foi ne leur revint que lorsqu'ils sentirent la coupe mal assurée dans leur main tremblante. On pourrait appliquer justement à chacun d'eux ce que madame Deshoulières a finement dit du poëte Linière, celui qu'on avait surnommé l'Athée de Senlis :

On le croit indévot, mais, quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond Tircis n'est pas impie;
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant catholique que moi.
Pour suivre aveuglément les conseils d'Épicure,
Pour croire quelquefois un peu trop la nature,
. . . .
On s'égare aisément du chemin de la grâce.
Tircis y reviendra; ce n'est que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort :
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

Parmi ces Tircis épicuriens, il en est un qui semble moins léger que les autres, plus philosophe et plus tourmenté d'une certaine inquiétude poétique dont les beaux esprits, ses émules, n'ont pas le moindre soupçon. Un critique pénétrant l'a fort bien démêlé, au premier coup d'œil, dans la cabale de madame Deshoulières. Ce demi-original, ce demi-philosophe, ce demi-poëte, à qui un sonnet ampoulé donna un moment de gloire, valait beaucoup mieux que le fameux sonnet de l'*Avorton*. Il avait l'humeur indépendante, puisqu'il écrivit contre Colbert, après la disgrâce de Fouquet; il avait assez de connaissances et d'études solides, puisqu'il essaya de traduire *Lucrèce*. Qui sait même si cette traduction, brûlée sur l'ordre d'un confesseur, n'accusait pas un véritable talent poétique? Il lui manqua, pour sortir des rangs et pour se faire compter, deux petites choses fort nécessaires en ce monde : les circonstances, la volonté. Si les circonstances avaient placé Jean Hesnault à côté de Voiture, peut-être le fils du boulanger aurait-il partagé les succès du fils du marchand de vin parmi les beaux esprits de la société polie et aristocratique de l'hôtel de Rambouillet. Se sentant dépaysé, il n'eut aucune ambition; il se laissa mollement aller à la fine paresse, au dégoût souriant, à la dédaigneuse indulgence des vrais épicuriens; il prêcha le plaisir, nargua l'immortalité; il badina comme un étourdi avec la Muse, au lieu de la poursuivre avec la patiente ardeur des esprits réfléchis et passionnés.

Qu'en résulta-t-il? Des morceaux épars de littérature futile, comme le *Bail du cœur de Chloris*, où se rencontrent pourtant ces jolis vers pleins de saveur et d'accent :

. . . Deux globes plus blancs que la neige nouvelle,
Aux côtés du cœur flanqués,
Où les pôles sont marqués
D'une framboise éternelle;

la *Consolation à Olympe*, les *Lettres*, moitié prose, moitié vers, *à Sapho*, *à Iris;* les contrats de galanterie allégorique signés par Le Désir et Le Respect, notaires. Çà et là, pourtant, on rencontre une étincelle poétique, le vers suivant, par exemple :

Pour être Muse vierge a-t-on l'accent plus doux?

Que sauver de tout cela? que citer? Mon embarras aurait été grand, je l'avoue, si je n'avais rencontré dans un recueil un sonnet fort beau, qui n'est pas celui de l'*Avorton*, beaucoup trop admiré en son temps. Celui-ci est adressé à M. le prince de Condé et à M. le duc d'Enghien, sur la naissance de M. de Bourbon. Je le donne ici, avec deux autres pièces, comme la marque éclatante de ce qu'eût pu être Jean Hesnault.

Hippolyte Babou.

SONNETS

Ministre avare et lâche, esclave malheureux [1],
Qui gémis sous le faix des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme respecté sous un titre onéreux;

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux!
Contemple de Fouquet les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux!

Il part plus d'un revers des mains de la fortune :
La chute, comme à lui, te peut être commune :
Nul ne tombe innocent d'où te voilà monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et, quand il a besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour:
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour :
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

[1] C'est à Colbert que s'adresse cette véhémente invective. Elle atteste la courageuse fidélité qu'à l'exemple de La Fontaine, de madame de Sévigné et de quelques autres personnages du temps, Hesnault sut garder au surintendant disgracié dont il avait été le protégé. (*Note de l'éd.*)

Ainsi, lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous et ne se connaît pas!

SONNET

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ ET A M. LE DUC D'ENGHIEN

Sur la naissance de M. le duc de Bourbon.

Princes, le plus pur sang n'est pas le plus fertile :
Ne demandez jamais trop de fécondité;
On ne va point en foule à l'immortalité;
Alexandre et César n'eurent qu'un sang stérile.

On voit de vos pareils un second entre mille.
Le reste échappe à peine à la stérilité,
Et, sans se diviser dans la postérité,
De héros en héros jusqu'à la fin défile.

Condé, tu n'as qu'un fils; Enghien, tu n'en as qu'un;
Avec cent demi-dieux ce sort vous est commun :
Votre race est illustre, et non pas inféconde.

Vous avez fait assez pour ne jamais mourir:
Par de simples mortels laissez peupler le monde,
Héros! vous ne naissez que pour le conquérir.

MADAME DESHOULIÈRES

1638 — 1694

Il y a de madame Deshoulières un joli portrait signé par mademoiselle Chéron, son amie, qui l'a représentée belle et triomphante encore et l'étoile au front, quoique âgée de plus de cinquante ans. La beauté de cette *dixième muse*, de la *Calliope moderne*, de l'illustre précieuse Dioclée, de la glorieuse académicienne de Padoue et d'Arles, dont les poésies furent souvent récitées et applaudies au Louvre, en pleine Académie française, cette beauté languissante, à brusques réveils, dura un peu plus en effet que sa gloire littéraire. Avant que les beaux yeux n'eussent pâli, l'auréole poétique s'était éteinte; et mademoiselle Chéron, vers 1690, était à peu près la seule personne qui vît distinctement une étoile sur le front d'Amarillis. Madame Deshoulières elle-même avait eu sans doute le pressentiment de ce malheur quand elle avait dit, en se mirant dans sa glace :

> Amarante, vous chanterez
> Sans que personne vous écoute.

Ce nom harmonieux de Deshoulières, si retentissant autrefois, ne se lie aujourd'hui, dans la plupart des mémoires, qu'au lointain écho des *Vers allégoriques à mes enfants :*

> Dans les prés fleuris
> Qu'arrose la Seine, etc.,

de ces fameux vers qu'on a voulu arracher à leur auteur pour les restituer à Coutel. Comment se fait-il pourtant que ce faible écho se prolonge, et que ce nom presque oublié ne soit pas mort tout entier? C'est en vain que Racine a poursuivi l'amie de Pradon; c'est en vain

que Boileau a cruellement accroché, dans sa galerie satirique, ce portrait d'Amarillis qui ressemble si peu, hélas! à celui de mademoiselle Chéron :

. . . . C'est une précieuse,
Reste de ces Esprits, jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
De tous leurs sentiments cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
. . . .
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.

Despréaux, je le veux bien, est un peintre fidèle, et je reconnais bon gré, mal gré, dans sa précieuse l'image exacte de madame Deshoulières, qui tient avec Perrault pour les modernes contre les anciens; qui préfère hautement Pradon à Racine; qui, par amour de la littérature romanesque, pastorale, raffinée, aristocratique, de l'hôtel de Rambouillet, abhorre d'instinct la littérature raisonnable, directe, logique et noblement bourgeoise, de l'époque de Louis XIV; qui d'un autre côté, affiliée par son maître Hesnault au philosophe Gassendi, se trouve à de certains moments plus voisine de Voltaire, avec son épicurisme à la Ninon, que des élèves de Descartes et de Port-Royal; qui enfin, venue trop tôt ou trop tard, appartient à la fois plutôt à la Fronde et à la Régence qu'au siècle régulier de nos a 'eurs classiques. Je conviendrai même, à la suite du législateur d· Parnasse de Versailles, qu'elle se rattache « à l'école du mauva , sens, » et qu'en résumé c'était « une folle. » Il y a de la folie, bien évidemment, à garder un culte pour le passé, à s'élancer naïvement du côté de l'avenir en méconnaissant le présent : car c'est le présent qui règne et qui a raison, puisqu'il est le plus fort. La folie de madame Deshoulières est donc incontestable, mais elle est curieuse et touchante; elle donne à sa figure je ne sais quelle grâce d'hérétique tendre et hardi, généreux et souffrant.

L'hérésie en littérature, quoi qu'en puissent dire les pédants, est aussi légitime, et j'ajouterais volontiers aussi nécessaire qu'en religion. Tout critique intelligent, aujourd'hui, se ferait honneur de répéter le mot de l'Apôtre : « *Oportet hæreses esse.* » Si l'orthodoxie littéraire a ses gloires consacrées, l'hérésie poétique a ses victimes intéressantes, ses impérissables martyrs, ses âmes du purgatoire ou des limbes, et même ses illustres damnés. On est trop porté à croire

que, dans les lettres et dans les arts, il n'y a qu'une sorte d'immortalité : l'immortalité orthodoxe, officielle et, pour ainsi dire, nationale et universelle, proclamée et votée à l'unanimité. Celle-ci est dévolue au génie : elle est la récompense des intelligences droites, logiques et claires, qui ont eu l'instinct de leur temps, la science de l'à-propos, et, tranchons le mot, la faculté politique ou administrative dans le domaine des arts et des lettres. Mais il y a une autre sorte d'immortalité qui, pour être moins générale et plus contestée, n'en est pas moins reconnue par tous les esprits clairvoyants, doués du sens historique et du jugement philosophique. Celle-là tient aux circonstances plus qu'au siècle, à la personne individuelle plus qu'au génie collectif, à l'humeur plus qu'au caractère, à la liberté, au caprice, à l'imagination plus qu'à l'autorité, à la raison, à la règle. C'est l'immortalité du *mauvais goût*, s'écrierait un docteur de la loi littéraire! Oui, du mauvais goût, j'y consens; mais il y a un mauvais goût charmant, un mauvais goût immortel.

Mauvais goût, mauvaise compagnie, ces deux expressions ont souvent défrayé les propos intolérants des puritains de toute sorte; et que de fois pourtant la mauvaise compagnie s'est trouvée la bonne, et le mauvais goût, le grand goût! Il a suffi pour cela d'une révolution dans les mœurs, d'un changement dans les modes ou de la quantité de fortune ou de génie qui confère le privilége de l'inviolabilité. Quelquefois ce n'a été même qu'une affaire de perspective : Corneille a eu du mauvais goût; Mirabeau a été de mauvaise compagnie.

Le mauvais goût de madame Deshoulières résulte de certaines modes de sentiment, de raisonnement, d'esprit et de style, qui ne sont, il est vrai, ni le sentiment, ni le raisonnement, ni l'esprit, ni le style par excellence, mais qui en offrent de curieuses formes extérieures, avec des caprices d'étoffe, des bizarreries de couleur, des ajustements de draperie, des ornements délicats fort intéressants à relever pour l'enseignement des artistes. Qui de nous, en un jour d'étude et de loisir, ne s'est diverti à considérer, chez un marchand d'estampes, quelque vieille collection de gravures de modes? Du fond des cartons poudreux s'élevait bientôt comme une poussière enivrante de jolies choses fanées. On souriait avec une douce ironie à l'aspect d'un nœud d'épaule, d'une rosette de corsage, d'un falbalas de dentelles, d'une échelle de rubans, où la grâce avait laissé un vague reflet, la vie élégante une lueur, l'art et la poésie une empreinte légère de quelque doigt divin. Et qu'était-ce donc, si tout à coup, parmi ces colifichets

du vieux temps, brillait le regard ou la lèvre d'une de ces reines de la mode qui ont enchanté toute une génération ? L'ironie s'envolait d'elle-même, et la rêverie de l'esprit finissait par bercer et attendrir le cœur.

Madame Deshoulières a été une des reines de la mode poétique. Par sa destinée presque étrange, qui la jette subitement dans un cachot après l'avoir enivrée de louanges dans une petite cour princière, qui fait à la fois d'une belle jeune fille intelligente l'amie passagère de Condé, l'élève de Gassendi, la compagne d'une héroïne comme Philis de La Tour du Pin, amoureuse des champs de bataille et des bords du Lignon; par mille incidents romanesques, Antoinette de La Garde semblait élevée pour un rôle de véritable reine : j'entends une reine de l'esprit. Si elle n'a été qu'une favorite de la mode poétique, une muse de salon et de théâtre, qu'importe ? elle a montré dans ce rôle bien de la grâce, parfois de la sensibilité, de la mélancolie, et, ce qu'on ne sait pas assez, de la verve cavalière et galante, comme dans cette chanson d'amazone bachique, enivrée, qui fait sonner ses éperons sous la table du banquet :

Ah ! que chez le colonel Stoup
La débauche est charmante !
On y mange, on y boit beaucoup,
On y rit, on y chante.
Puisse-t-il sain, riche et content,
Vivre cinq ou six fois autant
Que Jean de Vert !

. . . .

Quand je suis avec mes amis,
Je ne suis plus malade.
C'est là que je me suis permis
Le vin et la grillade.
N'en déplaise à monsieur Chevart,
Je n'en irai qu'un peu plus tard
Voir Jean de Vert.

Fi de ces esprits délicats,
Qui, prenant tout à gauche,
Voudraient bannir de nos repas
Certain air de débauche !
Je ne l'ai qu'avec les buveurs,
Et je suis aussi froide ailleurs
Que Jean de Vert.

Je m'arrête ici, et cela suffit bien. Mais qui était donc ce colonel

Stoup? Nous voilà fort loin des Tircis, des Silvandres et des Damons. Ce n'est pas, à coup sûr, pour une telle poésie que Fléchier aurait envoyé, du fond de son diocèse, un gâteau de miel de Narbonne à l'illustre Amarillis. Le colonel Stoup, qui l'aurait effrayé, aurait sans doute réjoui, dans son exil, le vieux Bussy-Rabutin, et je parierais qu'il n'aurait pas déplu à madame de Sévigné dans ses jours de franchise hardie. La pièce intitulée le *Songe*, que nous citons tout entière, est d'un autre ton et d'un autre style. On y devine, on y rencontre, avec une surprise joyeuse, comme un lointain pressentiment de la poésie moderne. Le *Songe* est en effet bien plus près des *Méditations* que certaines pièces mélancoliques de Parny et de Millevoie.

HIPPOLYTE BABOU.

A MADAME ***

SONGE

Les ombres blanchissaient, et la naissante aurore
Annonçait dans ces lieux le retour du soleil,
Lorsque dans les bras du sommeil
Malgré des soins cuisants, je languissais encore
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il sait ébranler le plus ferme courage,
Dont il sait enchanter les plus vives douleurs.
De toute ma raison ayant perdu l'usage,
Je croyais être, Iris, dans un sombre bocage
Où les rossignols tour à tour
Semblaient me dire en leur langage :
Vous résistez en vain au pouvoir de l'Amour;
Tôt ou tard, ce dieu nous engage :
Ah! dépêchez-vous de choisir.
J'écoutais ce tendre ramage
Avec un assez grand plaisir,
Quand un certain oiseau, plus beau que tous les autres,
Sur des myrtes fleuris commença de chanter
Doux rossignols, sa voix l'emporta sur les vôtres;
Je vous quittai pour l'écouter.
Dieux! qu'elle me parut belle!
Qu'elle s'exprimait tendrement!
Sa manière était nouvelle,
Et l'on rencontrait en elle
Je ne sais quel agrément
Qui plaisait infiniment.
Pour avoir plus longtemps le plaisir de l'entendre,
Voyant que, sans s'effaroucher,
Cet agréable oiseau se laissait approcher,
J'avançai la main pour le prendre.

Je le tenais déjà, quand je ne sais quel bruit
Nous effraya tous deux : l'aimable oiseau s'enfuit.
Dans les bois, après lui, j'ai couru transportée,
Et, par une route écartée,
Je suivais son vol avec soin :
Soit hasard, soit adresse,
Malgré ma délicatesse,
Dieux! qu'il me fit aller loin!
Enfin, n'en pouvant plus, il se rend : je l'attrape,
Comme j'en avais eu dessein;
Et, folle que je suis, j'ai si peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon sein.
O déplorable aventure!
Ce malicieux oiseau,
Qui m'avait semblé si beau,
Change aussitôt de figure,
Devient un affreux serpent,
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait sa nourriture.
Ainsi, loin de goûter les plaisirs innocens
Dont sa trompeuse voix avait flatté mes sens,
Je souffrais de cruels supplices.
Le traître n'avait plus sa première douceur,
Et, selon ses divers caprices,
Il troublait ma raison et déchirait mon cœur.
Par des commencements si rudes,
Voyant que les plaisirs que je devais avoir
Se changeaient en inquiétudes,
Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir
Dont il voulait me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'imposteur.

ALLÉGORIE

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, emprisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous, qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris.
Il rit de mes craintes;
Et, sourd à mes plaintes,

Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende!
Hélas! il le sait;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages;
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats

Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va, chez Téthys,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

A UNE JEUNE-FEMME

TROP FIÈRE DE SA BEAUTÉ

Tant qu'on est belle, Iris, il est vrai qu'on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus;
Mais on a peu de temps à l'être;
Et longtemps à ne l'être plus.

RACINE

1639 — 1699

Le génie dramatique de Racine est désormais à l'abri de toute discussion. Personne, à l'avenir, ne touchera plus qu'en les révérant à des œuvres élevées et pures, délicates et tendres, profondes, passionnées, idéales, comme *Britannicus* et *Andromaque*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Mithridate*, *Bérénice*, *Esther* et *Athalie*. Aux yeux de qui sait lire les poëtes, c'est-à-dire les sentir et les juger, la douceur, la pureté, la tendresse, ne sont si admirables chez le glorieux disciple de Port-Royal que parce qu'elles accompagnent la grandeur, l'étendue, la force; divine harmonie qui se résume en deux mots, la majesté gracieuse! Ceux qui ont tant persifflé jadis les Achille et les Hippolyte doivent reconnaître maintenant que leurs amoureux sataniques et leurs capitans ravagés ne sont guère plus vivants que les langoureux subtils de la tragédie classique. *Théramène* lui-même, ce confident si honni par de naïfs parodistes, nous semble aujourd'hui moins suranné que ces confidents masqués du drame moderne qu'on pourrait baptiser tous ensemble d'un même mot générique : *Therameno Therameni*. Les ignorants seuls peuvent contester encore la souple richesse d'une versification harmonieuse qui ne manque jamais, quand il le faut, de césures imprévues, d'enjambements heureux, ni d'énergiques rejets, ni de frappants contrastes. Au centre du XVIIe siècle, et tout à fait au bout d'une des plus vastes perspectives de l'histoire littéraire, le monument immortel du poëte s'élève lumineux et triomphant. Si, comme toutes les œuvres humaines, il s'est dépouillé en vieillissant des beautés factices qui le décoraient dans sa nouveauté, il n'a du moins rien perdu de sa noble ordonnance, de son ensemble magnifique, de son caractère

historique et personnel. Le grand Racine vaut définitivement le grand Corneille, comme le grand Turenne vaut le grand Condé.

Né à La Ferté-Milon, dans une famille anoblie qui avait un cygne dans ses armes, Jean Racine quitta de bonne heure le foyer paternel. Dès qu'il sentit frissonner ses ailes, le jeune cygne s'envola vers Paris. Il était fait pour se mirer dans les belles eaux de Port-Royal-des-Champs, pour se baigner à l'ombre des blanches statues dans les grands bassins de Versailles, pour visiter les rives tranquilles de l'Ilissus et du Tibre, pour soupirer enfin son chant suprême au-dessus des cimes sacrées de la Palestine, parmi les colombes de Sion.

Les débuts du poëte furent modestes. Élevé à l'école des Granges par de pieux et savants jansénistes, il consacra ses premiers vers à la description de leur illustre retraite. Un sentiment lyrique, plein de naïveté enfantine, anime doucement le *Paysage de Port-Royal*, composé de sept odes dont voici les titres : *Louange de Port-Royal en général ; le Paysage en gros ; Description des bois ; l'Étang ; les Prairies ; des Troupeaux et d'un Combat de taureaux ; les Jardins*. Les graves impressions de cet esprit religieux, aussi bien que les mouvements de surprise, de curiosité, de sensibilité, la floraison même de cette âme toute neuve, durent consoler et réjouir les solitaires attristés de la vallée de Chevreuse. Sous le regard de ses maîtres, Racine, touché de leurs vertus, célébrait avec candeur la sainteté de leur sanctuaire :

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du Ciel bien-aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable.
C'est dans ce chaste paradis
Que, règne en un trône de lis,
    La virginité sainte :
C'est là que mille anges mortels,
    D'une éternelle plainte,
Gémissent au pied des autels.

C'était l'Éliacin de M. Le Maître, c'était le Joas de M. Lancelot, c'était l'enfant de bénédiction de sa tante Agnès de Sainte-Thècle, qui devait succéder un jour à la mère Angélique. Mais le jeune néophyte ne restait pas toujours à l'ombre du cloître ; il s'échappait des bras de la religion pour courir les champs en liberté. Toutes les voix de la nature lui parlaient alors : ses grands yeux, miroirs intelligents, renvoyaient à son imagination mille tableaux de la vie rustique et pastorale. Il décrivait

avec la fidélité d'une première émotion ce qu'il avait contemplé, entendu, senti, le long des buissons en fleurs, ou sous les voûtes tremblantes des grands bois. Le poëte charmé n'oubliait dans sa verve familière aucun détail pittoresque, ni « l'or mouvant des moissons, » ni « les javelles blondes, » ni les longues allées de la forêt,

Droites, penchantes, étoilées,...

ni « les grands prés, si beaux et si verts, » ni les jeux aériens de

L'hirondelle voltigeante
Rasant les flots clairs et polis,...

ni les gazouillements des clairs ruisseaux,

C'est là qu'en paisibles replis
Dans les beaux vases de leurs lits,
Ils arrosent les herbes,...

ni les aiguillons enflammés de cette chaleur violente

Qui dans les champs et les vallons
Brûle les avides sillons,...

ni les fraîches haleines des zéphyrs qui viennent, au soleil couchant,

... Baiser avec amour
La feuille tremblotante.

Abeilles et papillons se poursuivaient dans son esprit, comme dans les splendeurs du soir:

Là l'on voit aussi sur les herbes
Voltiger ces vivantes fleurs,
Les papillons, dont les couleurs
Sont si frêles et si superbes :
C'est là qu'en escadrons divers,
Ils répandent dedans les airs
Mille beautés nouvelles,
Et que les essaims abusés
Vont chercher sous leurs ailes
Les pleurs que l'Aurore a versés.

Même en fermant les yeux, il aurait vu passer la biche haletante, et

le chevreuil bondir par-dessus les houx, et défiler gravement « en bandes hautaines, » les cerfs, « ces arbres vivants. »

En présence de la nature, Racine, jeune encore, avait une sensibilité de peintre qu'il ne retrouva plus, ou qu'il dédaigna sciemment, à l'âge de sa maturité poétique. Déjà les hymnes du bréviaire romain, dont il essayait de rendre les sévères beautés au retour de ses promenades, éveillaient en lui des facultés plus viriles. La cloche qui sonne à matines, à laudes, à vêpres, chassait les prestiges de l'imagination; elle avait pour échos des vers pleins de grandeur et de sérénité religieuse :

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit...

Un roman d'Héliodore, qui tomba sous sa main, *Théagène et Chariclée*, éloigna pour un temps le jeune Racine de la pure doctrine et de ses maîtres. Brusquement jeté dans le siècle, épris tout à coup d'ambition et de gloire, tourmenté par son cœur, il sembla se détacher à la fois de ses deux premières muses, la Nature et la Religion. Chez son oncle le chanoine, à Uzès, au moment même où il était sur le point de prendre le petit collet, il ne songeait ardemment qu'aux succès de théâtre. A Paris, d'abord mis en relation avec Chapelain et Perrault, et puis avec La Fontaine et Molière, enfin avec Boileau, il s'exposa sans crainte aux réprimandes de sa tante de Port-Royal, aux sévérités de ses austères instituteurs, aux attaques de ses rivaux, aux injustices du public. Un succès le consolait d'une chute; les caresses de la Duparc et de la Champmeslé mettaient du baume sur les blessures de sa vanité. Pourtant cette âme tendre se laissait aller à l'ironie; cet esprit, naturellement sérieux, s'échappait soudainement en saillies comiques. Il écrivait *les Plaideurs*, il blessait Nicole et Arnauld par ses petites lettres à l'auteur des *Hérésies imaginaires;* il persiflait ses critiques et ses envieux, les Créqui, les d'Olonne, les Fontenelle, les Boyer, les Longepierre, les Deshoulières. Le souci de sa gloire avait même effacé le souvenir de cette mystérieuse et idéale maîtresse qu'il avait chantée sous le nom de Parthénisse[1] :

J'ai toujours dans l'esprit tes yeux et ton visage,
J'ai toujours Parthénisse au milieu de mon cœur...

Le complet échec de la tragédie de *Phèdre*, humiliée devant la *Phèdre*

de Pradon, réconcilia le poëte avec Arnauld et Nicole. Il se retira du théâtre, se maria, devint, avec Boileau, historiographe de Louis XIV, et porta de plus en plus sa pensée vers Dieu.

Muet pendant douze ans, son génie ne se réveilla que pour obéir à une fantaisie de madame de Maintenon. Alors parut *Esther;* alors se dressa, dans sa funèbre majesté, le spectre royal d'*Athalie*. Le génie lyrique de Racine, longtemps enfoui dans la tragédie où quelquefois pourtant on le sentait tressaillir, son génie lyrique, retrempé aux sources du christianisme, éclata magnifiquement dans ces deux belles œuvres où le chant impose au dialogue sa poétique domination. La muse chrétienne s'écria :

Cieux, abaissez-vous!...

et les cieux s'abaissèrent, comme pour une nouvelle révélation.

Racine avait rompu tout commerce avec les lettres profanes : il lisait les épîtres de saint Paul, et glorifiait la Charité, fille de la Grâce. Il écoutait la voix menaçante ou plaintive des prophètes, d'Isaïe ou de Jérémie, et s'éloignait pieusement

... Des citernes trompeuses,
D'où l'eau fuit à tout moment.

Le beau cantique spirituel *Sur les vaines occupations des gens du monde* fut la dernière œuvre du poëte. Racine, détaché du monde, n'aimait plus que Dieu et le roi. Dès que Louis XIV lui retira son sourire, il se réfugia tout en Dieu : il quitta saintement Versailles pour cette Jérusalem céleste dont il avait entrevu sur la terre l'inaltérable sérénité.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres complètes de Racine, édition de Lefèvre (*Bibliothèque des auteurs classiques*), 1837.

CANTIQUES

PLAINTES D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL ÉPROUVE AU DEDANS DE LUI-MÊME

Mon Dieu, quelle guerre cruelle,
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais;
Je veux : mais (ô misère extrême !)
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord,
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :
« Enfants des hommes, dit-elle,
« De vos soins quel est le fruit ?
« Par quelle erreur, âmes vaines,
« Du plus pur sang de vos veines,
« Achetez-vous si souvent
« Non un pain qui vous repaisse,
« Mais une ombre qui vous laisse
« Plus affamés que devant. »

Le pain, que je vous propose,
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre,
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez et vivez.

O Sagesse! ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes :
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel;
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde :
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

CHŒUR D'ESTHER

(Acte III.)

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler,
Comme l'eau sur la terre, ils allaient le répandre;
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre,
L'homme superbe est renversé;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.
. . . .

UNE AUTRE.

Ton Dieu n'est plus irrité;
Réjouis-toi Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tristes captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré!
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous;
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui, dès l'enfance, en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable;
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui, dès l'enfance, en connaît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour;
Il excuse notre faiblesse;

A nous chercher même il s'empresse;
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni! que son nom soit chanté!
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité!

ÉPIGRAMME

SUR LA TRAGÉDIE D'*ANDROMAQUE*

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

CHAULIEU

1639 — 1720

Le nom de Chaulieu éveille dans l'esprit une image très-nette : on se figure tout de suite une belle tête de vieillard épanoui, riant et pétillant sous sa blanche chevelure, un patriarche de la volupté, une espèce d'Anacréon gaulois et rabelaisien, un abbé de Thélème, qui sait par cœur Horace et Tibulle; c'est le berger débraillé du troupeau d'Épicure à la fin du XVII[e] siècle. Comme poëte, on le voit escorté de son ami La Fare, de son maître Chapelle, de Saint-Aulaire et d'Hamilton, ainsi qu'il est représenté dans le *Temple du Goût*. Dans toute sa personne, la vie éclate et déborde; il a des étincelles dans les yeux, la chanson sur les lèvres et le verre à la main. L'abbé, malgré le poids des ans, serait la mobilité même, si ses pieds n'étaient enchaînés; mais quel est l'épicurien qui ne soit devenu goutteux ? Chaulieu a la goutte, comme tous ces philosophes « videurs de quartes, aux nez rouges et lumineux, » qu'a célébrés si gaillardement, en rimes redoublées, le compagnon de voyage de Bachaumont.

A l'aspect de ce vieillard anacréontique, on ne se douterait guère que l'ambition a tourmenté ce beau front couronné de pampre et de myrte. Guillaume Amfrye de Chaulieu rêva pourtant dans sa jeunesse tout autre chose que l'aimable gloire du « premier des poëtes négligés » de son temps. Quoi qu'en dise Saint-Simon, qui le traite d'*homme de peu*, il était de bonne souche, puisque, selon le témoignage de l'abbé d'Estrées, il avait pour ancêtre un certain Roulph Amfrye qui eut l'honneur de combattre l'Anglais sous l'étendard de Charles VIII. Fils d'un maître des comptes, d'un conseiller à brevet, employé par Anne d'Autriche et par Mazarin, il avait naturellement ses entrées dans le monde de l'intrigue et de la brigue. Condisciple des

La Rochefoucauld, il parut de bonne heure dans les plus grandes maisons du royaume. Il se lia avec les Bouillon, les Condé, les Vendôme, et, trouvant l'occasion d'accompagner M. de Béthune dans son ambassade auprès de Sobieski, il espéra un instant de rester en Pologne avec le titre de résident de France. M. de Béthune revint sans grands résultats, et Chaulieu reparut à sa suite, ne rapportant de son voyage que le fruit amer de ses mécomptes, une expérience précoce qui lui fit prendre une belle résolution : celle de s'attacher, pour être libre, à un maître qu'il pût dominer. L'abbé ne tarda pas à s'installer au Temple, entre les deux Vendôme, le duc et le grand-prieur. Il y gagna d'être bientôt comblé de bénéfices; il devint abbé d'Aumale et de Poitiers, de Chenel et Saint-Étienne, seigneur spirituel et temporel de Saint-Georges en l'île d'Oleron; il eut à peu près trente mille livres de rente. Sa philosophie d'épicurien n'en demandait pas davantage. Chaulieu, guéri de l'ambition, se résigna sans effort au bonheur. Il vécut à la Vendôme, c'est-à-dire dans un tourbillon d'ivresse, de bombance et de volupté quelquefois très-voisine de la crapule. Son tempérament énergique, et peut-être aussi son amour des lettres, si frivole qu'il fût, le sauvèrent de l'abrutissement où tomba son ami La Fare, que le chevalier de Bouillon appelait M. de La Cochonnière.

Quand on relit les poésies de Chaulieu, qui ne furent jamais imprimées de son vivant, mais qui sortirent un beau jour, pour le public, des portefeuilles du prince d'Auvergne, de madame de Bouillon et de M. de Talvende, neveu de l'abbé, on est étonné qu'elles aient si peu gardé la rebutante odeur de l'hôtel Vendôme. Sans doute la grossièreté n'en est pas tout à fait bannie, mais là même où elle se montre sans voile, elle est toujours sauvée par le naturel, par le rapide courant d'une verve étourdie, par mille souvenirs de l'antiquité poétique, gracieuses images dont le docteur Atterbury, le fameux évêque de Rochester, se trouvait charmé. Les contemporains de Chaulieu, d'ailleurs, ne s'offensaient pas de certaines libertés qui choqueraient les moins sévères d'entre nous. Ils le regardaient presque unanimement comme le *poëte de la bonne compagnie*. Ce surnom lui fut maintenu assez longtemps pour que l'abbé Prévost, dans *le Pour et le Contre,* y trouvât un prétexte d'attaquer vertement la prétendue influence de la bonne compagnie sur les écrivains. Voici la boutade assez singulière de l'abbé Prévost : « .... Benserade et Voiture ont écrit pour la bonne compagnie de leur temps; celle d'aujourd'hui ne goûte guère leurs ouvrages. Écrire pour la bonne compagnie n'est autre chose que suivre le goût à la mode,

tel qu'il est, bon ou mauvais. Croit-on que ce soit la bonne compagnie qui ait formé Corneille, Racine, Despréaux? Ne sont-ils pas devenus des auteurs célèbres par la supériorité de leur génie et de leurs talents, et par leur grande application au travail? La vraie bonne compagnie pour les auteurs, ce sont, à mon gré, les écrivains anciens et modernes qui se sont distingués. Le beau monde, qu'ils fréquentent trop, les rend bien souvent ignorants et présomptueux. La plupart des écrivains célèbres ont vécu dans la retraite et dans l'isolement. » La thèse me paraît trop sérieuse, à propos de Chaulieu; mais il faut bien qu'ici même elle ait son application, puisque dans son *Portrait*, l'ami de La Fare semble regretter pour sa gloire le temps consacré à divertir les ducs :

> Heureux si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,
> J'avais pu résister au séducteur plaisir
> De pouvoir quelquefois occuper le loisir
> Des héros que souvent a divertis ma Muse.

Eh! sans doute, si Chaulieu n'avait pas tant fréquenté le Temple, Anet, Saint-Maur et Sceaux, il n'aurait pas laissé couler sans mesure, et souvent sans cadence, tant de *vers de société* qui n'ont point de rapport avec la poésie, même facile. Comment n'aurait-il pas suivi le « goût à la mode » lui surtout, dont les impromptus ne furent jamais composés à loisir? De là tant de madrigaux, de bouquets, d'odes-chansons et de lettres rimées en vers libres et en style marotique. Il est bien difficile aujourd'hui d'accepter ce que repoussait déjà le goût élevé du XVII[e] siècle, les *pieça*, les *meshui*, les *oncques*, les *si que*, et les *dits* et *redits* de tant de petites pièces chevrotantes. La Fontaine seul, avec son adorable naïveté, se fait pardonner encore ces bégaiements de la langue poétique. Chaulieu n'est pas assez riche de son fonds pour avoir droit à la même liberté enfantine. Il faut négliger dans ses œuvres presque la moitié de ce qu'il a rimé pendant qu'il aimait mademoiselle Rochois, de l'Opéra, ou madame d'Aligre. Ainsi qu'on le lui a reproché, il dogmatisait alors l'inconstance et prêchait l'infidélité, selon ses propres expressions. La galanterie (je ne dis pas l'amour), la galanterie décente lui faisait l'effet d'un *sacrement :* le mot est de lui, on le devine. Comme je l'ai déjà laissé entrevoir, il est bon de n'aborder le poëte qu'au moment de sa vieillesse, à l'heure où mademoiselle Delaunay appuie sa main sur la béquille philosophique de l'Anacréon gaulois. Chaulieu connut mademoiselle Delaunay chez madame la duchesse du Maine.

La cour de Sceaux était alors dans tout son éclat. Pendant que les solennelles figures de Louis XIV et de madame de Maintenon se contemplaient l'une l'autre avec un ennui royal, des fêtes charmantes se donnaient à Saint-Maur, chez M. le Duc, petit-fils du grand Condé; à Fresnes et à Passy, chez M. de Nevers, le duc poétissime, le duc pindarissime ou sénéquissime, comme l'appelait Chapelle; à Sceaux et dans tous ces jolis endroits semés autour de la petite ville, Châtenay, Aunay, Plessis-Piquet, chez la duchesse du Maine et chez ses amis, éparpillés à de petites distances du château. La résidence de Sa Gracieuse Altesse Anne-Bénédicte-Louise de Bourbon était le chef-lieu d'un joyeux empire, dont les diverses parties correspondaient entre elles par de galants commerces. La baronne de Sceaux écrivait en vers au baron de Saint-Maur, ou, pour mieux parler, au seigneur de la Sainte-Mauritanie. M. de Malezieu, surnommé *le Curé*, l'abbé Genest, dont le nez démesuré servait de texte à une foule d'anagrammes et d'épigrammes, tenaient la plume pour la baronne; l'abbé de Chaulieu épuisait l'encre du baron. Quelquefois ce dernier rimait pour son compte et envoyait à madame du Maine des pièces légères, telles que celle qui a pour titre dans ses œuvres : *Sur une bourse dont M. l'abbé de Vaubrun fit présent à la duchesse.* Les adresses mêmes des épîtres poétiques, échangées entre Sceaux et Saint-Maur, étaient dictées par les muses familières, ainsi que l'attestent les deux suscriptions suivantes :

Soit rendu le présent paquet
Au reclus du Plessis-Piquet.

. . . .

Soit rendu ce paquet avec son enveloppe
A la moderne Pénélope.

Le reclus, c'était l'abbé Genest; la Pénélope, c'était la duchesse du Maine. On faisait des vers, et le plus souvent marotiques, à propos du moindre événement. La levrette Jonquille et le singe Jeannot furent honorés d'un quatrain lorsqu'ils fermèrent les yeux à la lumière. On jouait à la poésie comme aux échecs, et parfois les deux jeux n'en faisaient plus qu'un. L'abbé Genest, battu sur l'échiquier par Malezieu, perdait une ode, et, dans son désespoir de rhétorique, s'écriait :

Accourez, troupe divine,
Venez vite à mon secours;
Vite, on en veut à mes jours,
On m'égorge, on m'assassine!

On veut... quelle injuste loi!
On prétend... c'est fait de moi!
On m'ordonne... Ah! dieux, je tremble,
Mon cœur n'est plus qu'un glaçon...
Une ode! une ode! il leur semble
Que ce soit une chanson.

Odes et chansons se valaient en effet. On croyait naïvement que pour être sublime il suffisait d'être enjoué, comme l'abbé Chaulieu l'affirme sans hésiter dans ces deux vers :

Ce tour aisé, cet enjoûment
Qui seul peut faire le sublime.

Quelle singulière poétique! Elle venait en droite ligne de maître Chapelle qui l'avait transmise au maître abbé. Fort heureusement, la musique prêtait son concours à la poésie. Les flûtes, les hautbois, les clavecins et les trompettes accompagnaient les virelais, les ballades, les triolets et les rondeaux. On avait de plus des pièces de théâtre et des fêtes magiques, auxquelles présidait le plus souvent Malezieu, secondé par un artificier d'un talent miraculeux, M. de Villeras, ancien capitaine au régiment de Piémont. Ce dernier donnait à la société de Sceaux le spectacle d'un tournoi de feu où combattaient des chevaliers ardents montés sur des coursiers enflammés, et autres enchantements d'une invention délicate. Les cérémonies de l'ordre de la Mouche à miel étaient aussi le prétexte de mille divertissements. On peut voir, dans une petite pièce curieuse, *le Prince de Cathay*, le détail de la réception des chevaliers :

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, seigneur de Samarcand,
Jurez, digne fils du grand Khan.

GRAND CHOEUR.

Il principe di Samarcand,
Il digno filio del grand Khan,
Ha jurato, ha jurato, ha jurato.
Sia recivuto, sia recivuto.

Cela ne ressemble-t-il pas à la cérémonie du mamamouchi, dans *le Bourgeois gentilhomme?*

Viva sempre, viva ed in honore cresca
Il novo cavalier della Mosca!

La devise de l'ordre était : *Piccola sì, ma fa pur, gravi le ferite;* le signe, une médaille attachée avec un ruban citron. Il y avait des chevaliers et des chevalières. La fée Ludovise, madame la duchesse du Maine, portait le titre de *Dictatrice perpétuelle de l'ordre incomparable.* On prêtait serment par le mont Hymette en ses belles mains. Ce serment-là, Chaulieu l'aurait prêté bien volontiers. Mais, étant si fréquemment retenu au Temple ou à Saint-Maur, l'ami des Vendôme et de M. le Duc aurait-il pu promettre, avec chaque récipiendaire, d'obéir en tout à la fée Ludovise, de se trouver à Sceaux quand l'ordre y tiendrait chapitre, d'escalader les meules de foin, de quelque hauteur qu'elles pussent être; de protéger les mouches à miel et de s'en laisser piquer, de conserver précieusement la médaille et d'apprendre à danser la furstemberg, la forlane, le pistolet, l'amitié, la chasse, la derviche, les tricotets, la sissonne et madame de La Mare. Pour escalader et pour danser, pour être un bon chevalier de la Mouche, il n'aurait pas fallu être goutteux. L'abbé de Chaulieu ne porta donc jamais la médaille au ruban citron, quoiqu'on se disputât chaudement cette faveur. Le nombre des chevaliers et des chevalières était limité. « Dès qu'il y avait quelque place vacante, raconte mademoiselle Delaunay, toutes les personnes de la cour briguaient pour l'obtenir. » Un jour que le chapitre de l'ordre avait préféré le président de Romanet aux comtesses de Brassac et d'Uzès, il parut à Sceaux une protestation en termes juridiques, adressée au président. On soupçonna Malezieu et Genest d'en être les auteurs; sur quoi mademoiselle Delaunay fit les vers suivants :

N'accusez ni Genest, ni le grand Malezieux
D'avoir produit l'écrit qui vous met en cervelle :
L'auteur que vous cherchez n'habite point les cieux ;
Quittez le télescope, allumez la chandelle,
Et fixez à vos pieds vos regards curieux ;
Alors, à la clarté d'une faible lumière,
Vous le découvrirez, gisant dans la poussière.

Les deux écrits, prose et vers, n'avaient-ils point été soufflés à mademoiselle Delaunay par Chaulieu? Ce qui est certain, c'est qu'après cette heureuse hardiesse, suivie d'une spirituelle lettre à Fontenelle à propos d'un certain prodige qui se passait chez une mademoiselle Tétar, la femme de chambre de madame du Maine, sans quitter son titre abhorré, devint par le fait secrétaire et lectrice de la duchesse. On lui permit alors d'avoir part aux divertissements des *grandes nuits.*

Elle composa pour ces fêtes des intermèdes et des comédies de circonstance. L'une de ces pièces s'appelait *l'Engouement*. Chaulieu y jouait un rôle sous le nom de Dorante. Une autre roulait sur la découverte du Carré magique, longtemps rêvée par *l'Empérière de Sceaux*. Des allégories mythologiques en précédaient la représentation. Le Bon Goût amenait les Grâces, les Jeux et les Ris. Les Grâces dansaient, les Jeux dressaient les tables de biribi, les Ris préparaient le théâtre avec quantité de gambades légères.

Toute cette petite littérature de Sceaux avait un caractère quelque peu suranné. On y copiait le style des romans de chevalerie, la naïveté apprêtée des lauréats de la reine Marguerite, les grâces cavalières et galantes des poëtes de la Fronde. En écoutant les rimes de l'abbé Genest, de Malezieu, de Nevers, d'Hamilton, de Chaulieu lui-même et de tant d'autres beaux esprits, on se serait cru dans une autre France que celle du XVIIe siècle. Boileau s'est assis déjà pourtant à son tribunal de législateur poétique; Molière a paru sur ses tréteaux bientôt changés en glorieux théâtre; la prose de Descartes et de La Bruyère, de Pascal et de Bossuet a déjà marqué la langue française d'une empreinte décisive; l'harmonie des vers de Racine a charmé l'oreille des princes; les classiques règnent souverainement! Mais il ne faut pas croire pour cela que la poésie facile est morte, et qu'on a rasé la plus petite des cimes du Parnasse. Les traditions du petit vers narguent l'Académie et s'en vont filtrer d'une génération à l'autre. La cour de Sceaux donne un asile royal aux Muses de Lilliput, en attendant qu'elles mettent un œil de poudre et retroussent galamment leur robe pour monter au petit degré de madame de Pompadour. Voltaire donne la main à Chaulieu, et Voltaire entend bien qu'on le sache : il y a telle pièce de lui, adressée à Chaulieu lui-même, où il revendique l'honneur de succéder au patriarche de la poésie légère. Dans cette pièce curieuse, datée de 1716, Voltaire suppose qu'après avoir évoqué Chapelle, il demande à ce franc gassendiste le secret de

Ces vers aisés, ces vers coulants,
De la nature heureux enfants,
Où l'art ne trouve rien à dire.
« L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître.
Il faut que Chaulieu soit le tien. »

A cette époque (quatre ans avant sa mort) Chaulieu était aveugle, presque octogénaire, et il rimait encore des vers galants pour mademoiselle Delaunay.

> Launay qui souverainement
> Possédait le talent de plaire.
> . . . .
> Coquette, libertine, et peut-être friponne. . .

Launay acceptait, à titre de compliments, ces amoureuses offenses d'un vieillard qui ranimait son cœur éteint en s'échauffant contre une idole insensible. Elle se plaisait sans doute à dire de soi-même tout le mal imaginable devant cet adorateur forcément désintéressé. Ce jeu amusait l'abbé, qui rêvait dans son coin aux prétendues folies de sa maîtresse. Il soupçonnait beaucoup et faisait semblant de gronder afin d'être grondé à son tour. On le tyrannisait suivant son désir : il n'était plus le maître dans sa maison. S'il chassait un laquais, on le forçait de le reprendre à l'instant. C'était chaque jour un nouvel abus de pouvoir, et l'esclave ravi baisait les anneaux de sa chaîne. Il avait fini par conquérir le droit d'envoyer un billet tous les matins et son carrosse tous les soirs. Les plus beaux fruits de sa *figuerie* étaient acceptés sans déplaisir, ainsi que ses petits soupers au Temple. Mais un jour le galant abbé voulut s'émanciper; il offrit de l'argent : mille pistoles ! Mademoiselle Delaunay pouvait congédier son vieil adorateur. Elle se contenta de le morigéner doucement : « Je vous conseille, lui écrivit-elle, en reconnaissance de vos généreuses offres, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes; vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendrait au mot. » Et l'abbé de répondre tout uniment : « Oh ! je sais bien à qui je m'adresse. » Touchantes relations, et fort douces pour les deux amis ! Mademoiselle Delaunay avait sans doute répété bien des fois à Chaulieu ce propos d'Orphise à Dorante, dans sa comédie de *l'Engouement :* « Il me faut un ami de confiance, occupé de moi sans que je le sois de lui ; un ami intime, cela est bon à cent choses.... Dorante, vous le serez !... » Et Dorante était ravi de son emploi. Quand Chaulieu s'éteignit, il laissa un grand vide dans une existence liée à la sienne par des rapports si familiers. « Je sentis vivement, dit mademoiselle Delaunay, la perte que j'allais faire d'un ami qui semblait s'être chargé de répandre de l'agrément dans ma vie, tout autant qu'elle en pourrait comporter; en effet, j'en eus encore d'occupés de ce qui m'était utile, mais personne ne reprit cette aimable fonction auprès de moi. »

Chaulieu connut donc *in extremis* la passion sincère, la tendresse délicate, ce qu'on appelait alors « le sentiment. » Ce dernier mot, comme celui de « nature, » revient souvent avec un sens équivoque dans les écrits de Chaulieu. L'abbé du XVII[e] siècle savait déjà, sous Louis XIV, quelques mots de la langue de la Régence. Il se vantait d'ailleurs de ne respecter que le mérite personnel, et traitait volontiers de chimères les dignités et le nom, lui, le contemporain et l'ami de Dangeau. C'est qu'involontairement, par le caractère, par les opinions et même le langage, sauf les imitations marotiques, il appartenait tout entier au XVIII[e] siècle, dont il semble d'avance tracer le programme dans cette maxime étrange :

« Parler bagatelle, parler raison. »

HIPPOLYTE BADOU.

DES LOUANGES DE LA VIE CHAMPÊTRE

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude;

Quoi! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté;

Et, plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserais dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits?

C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

. . . .
. . . .

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avaient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée!

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.

Ah! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux,
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,

Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.

Déjà la vieillesse s'avance;
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt, au bout de ma carrière,
Chez toi, je joindrai mes aïeux.

Muses, qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant, du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre

Où de ces arbres, dont exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui d'une coiffure de fleurs
Avec son teint à leurs couleurs
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse;
Parlons à Lisette d'amours :
C'est le conseil de la sagesse.

A MADEMOISELLE DE LAUNAY

Launay, qui souverainement
Possèdes le talent de plaire;
Qui sais de tes défauts te faire un agrément,
Et des plaisirs du changement
Jouir, sans paraître légère
Même aux yeux d'un fidèle amant;
Coquette, libertine, et peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens, dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable;
Que, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendrait une autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

Que ne te dois-je point? Sans toi, dans l'indolence
Coulaient mes derniers jours à l'ennui destinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi seule, ranimant, par d'inconnus efforts,
D'une machine presque usée
Les mouvements et les ressorts,

As fait renaître encor dans une âme glacée
Les fureurs de l'amour et ses premiers transports.
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison?
Il n'en était plus temps, et déjà ton adresse
M'avait fait avaler ce funeste poison
Que tu sais préparer avec délicatesse;
Et j'étais hors d'état d'écouter la raison,
Quand elle m'a voulu reprocher ma faiblesse.

Comment te résister? Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir;
Je louais ton esprit avant de te connaître.
        Ta seule réputation
Formait l'intelligence et l'inclination
        Qu'une aveugle prévention
Sans m'en apercevoir, malgré moi, faisait naître;
Je te cherchais partout quand tu vins à paraître.
Un charme, plus puissant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds secrets tout à coup d'une chaîne
    Si forte en sa légèreté,
    Que je sacrifiai sans peine
    A ce doux penchant, qui m'entraîne,
    Mon repos et ma liberté.
Qui jamais comme toi du charme de l'esprit
    Fit sentir toute la puissance?
    De tout ce que l'étude apprit
Il semble que tu veux affecter l'ignorance;
    Tu sais avec discernement
D'un esprit cultivé ménager l'abondance;
    Le tout avec tant d'agrément
    Qu'à la plus abstraite science
    Tu conserves l'enjouement
    De la plus simple connaissance.
Sur tes moindres discours l'imagination
    Jette des fleurs avec largesse,

Sans rien ôter à la justesse
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne
Répand cet agrément, qu'on ne peut exprimer;
Ces grâces, que nature donne,
Et qui se font sentir à qui te sait aimer,
N'était-ce pas assez? Un son de voix flatteur
Portait à tous moments dans mon âme embrasée
D'une délicate pensée
La douce illusion et le tour enchanteur.

Jours sereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,
Où jadis plus d'une conquête
De myrte et de laurier vint couronner ma tête?
Jeunesse des plaisirs, beaux jours, vous n'êtes plus;
Et déjà l'âge qui s'avance
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.
Dans cette juste défiance
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.
Je te parlais d'amour; tu te plus à m'entendre.
Les jours étaient trop courts pour nos doux entretiens;
Et je connais peu de vrais biens
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.

Heureux à qui le ciel donne un cœur assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel était le bonheur,
Tel que je crois qu'il devait rendre
Les plus heureux amants jaloux de mon erreur!

SUR LA MORT DU MARQUIS DE LA FARE

La Fare n'est donc plus ! la Parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chère moitié !
Pourquoi, cruelle, par pitié,
A tous mes vœux inexorable,
Me laisses-tu traîner ici de tristes jours ?
Étranger dans le monde, il m'est insupportable ;
J'y languis, privé du secours
Et de ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.
Je te perds pour jamais, ami tendre et fidèle,
Toi dont le cœur toujours conforme à mes désirs
Goûtait avec le mien la douceur mutuelle
De partager nos maux ainsi que nos plaisirs :
Flatté que ta bonté ne me fît point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiais, sans perdre ton estime,
Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.
La trame de nos jours ne fut point assortie
Par raison d'intérêt ou par réflexion ;
D'un aimant mutuel la douce sympathie
Forma seule notre union :
Dans le sein de la complaisance
Se nourrit cette affection,
Dont en très-peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte passion.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère ;
En longs habits de deuil les Muses, les Amours,
Et ces divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funèbre ont indiqué les jours :
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil ;

Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.

Puisse la fidèle histoire,
Cher La Fare, des honneurs
Que t'ont rendus les neuf Sœurs
Aux siècles à venir faire passer ta gloire!
J'espère, et cet espoir seul console mon cœur,
Qu'en éternisant ta mémoire
J'éterniserai ma douleur.

J'appelle à mon secours raison, philosophie;
Je n'en reçois, hélas! aucun soulagement.
A leurs belles leçons insensé qui se fie!
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède;
Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur toute ma vertu cède.

O mort! faut-il en vain que je vous sollicite?
L'ordre que la nature a mis
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis;
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte.
En vain je cherche encore ici quelque agrément;
Mes jours sont un tissu de douleur et de peine:
Chaque heure, chaque instant m'apporte un changement,
Me dérobe un plaisir, ou me fait un tourment.
Pourquoi n'osé-je rompre une fatale chaîne
Qui m'attache à la vie et m'éloigne du port?
Il faudrait au moins que le sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de son sort.

HAMILTON

1646 — 1720

Je n'ai jamais traversé la forêt de Saint-Germain sans me souvenir à la fois de Shakspeare et d'Antoine Hamilton. N'est-ce pas sous ces ombrages que l'histoire copia, vers les dernières années du XVII° siècle, les plus romanesques inventions de l'idylle et de la comédie ? La Cour de Jacques II exilé n'affecta-t-elle pas les mœurs pastorales et galantes de l'agréable compagnie que le poëte d'*As you like it* réunit autour d'un souverain sans couronne sous les chênes de cette forêt des Ardennes où le vent d'hiver siffle moins haut que les sarcasmes de Jacques le Mélancolique ? Antoine Hamilton lui-même n'est-il pas le frère cadet de Jacques, comme lui contemplateur désabusé d'un monde qu'il ne se déciderait pas à quitter, comme lui dériseur des folies amoureuses qui furent, tant que dura la jeunesse, son tourment, son charme et sa gloire, comme lui sensible encore, après tant d'illusions perdues, aux chansons et aux petits vers ? Tous deux ont de l'imagination dans leur esprit ; tous deux trouvent la nouveauté de l'expression dans le naturel de la parole (et il pourrait être piquant de comparer les étincelantes divagations de Jacques attendri par les larmes du daim qui va mourir à la *Relation d'une partie de chasse près du marquisat de Nointel,* où Hamilton brode les plus sémillantes variations sur la misère d'un pauvre cerf traqué par les veneurs) ; tous deux, dans leur retraite, ont gardé les délicates habitudes des palais où ils apprirent la vie ; ce sont demi-dieux citadins qui, en émigrant aux bois, n'ont pas daigné se travestir en Faunes ! Jacques est plus poëte, je le sais bien, et son caprice, moins régulier, a des ailes ! C'est que Jacques est né au royaume de féerie, entre le nid d'Ariel et le berceau de Juliette ; Hamilton a vécu au royaume de France, entre Bussy et Fontenelle !

N'insistons pas sur un parallèle où Hamilton aurait trop à perdre.

Isolée, sa figure prend tout son prix et gagne aisément la faveur. On se plaît à l'intimité de ce courtisan fidèle au malheur, de ce soldat des causes désespérées qui ne mesura jamais son courage à l'espérance du succès, et qu'on voit dans les armées de Louis XIV, en Irlande, à la Boyne, aux côté de Berwick, et plus tard au premier rang des partisans imprudemment dévoués du chevalier de Saint-Georges, partout opiniâtre dans sa foi, partout intrépide avec grâce. Quand il sort des camps ou des séances du conseil privé d'Irlande, aux soupers des Vendôme, aux nuits blanches de la duchesse du Maine, à ces refuges à demi-secrets du bel esprit qui s'enfuit à Marly devant le Père La Chaise, il apporte *ce bon coin de singularité* dont parle Saint-Simon, et c'est fête pour les plus délicats quand cet Écossais, dans ses récits nuancés, leur offre, on l'a pu dire, comme la fleur de la sociabilité française! N'écoutez pas Voisenon qui, après des années, soutient, sur le témoignage fort suspect en ce point du comte de Caylus, qu'Hamilton n'était aimable que dans ses livres. Les petits-fils ne pardonnent pas aux aïeux d'avoir excellé dans le genre où à leur tour ils cherchent fortune et gloire. Le comte de Caylus eut ses prétentions légitimes d'élégance et d'urbanité; Voisenon lui-même fut quelques hivers à la mode; mais tous deux le savaient bien, à leur meilleurs festins, ils n'offraient que la desserte affadie d'Hamilton. Ils ne pouvaient pas contester les *Mémoires* de Grammont et Zénéide; ils se consolaient en contestant l'insaisissable, la personnalité du mondain. Hamilton leur a échappé tout entier. Pour gagner son procès, il a provoqué une enquête chez Coulanges, chez Chaulieu, chez le vieux Despréaux lui-même, enchanté de cette politesse, de ce tour dégagé, de ce tempérament inimitable; les échos de Saint-Germain, de Sceaux et du Temple ont résonné à l'envi; un portrait sincère nous a rendu le visage du causeur ingénieux et concis. Les médisans ont été condamnés sans appel.

Voisenon eût-il dit vrai. Hamilton aurait de quoi faire oublier ces défaillances de quelques soirées. Qu'importent ses propos d'un jour? Il est encore le modèle et la loi vivante de nos entretiens. Il raconte la cour de Charles II et la cour de Charles II nous est plus présente que le salon de lord Holland, que la chambre de madame Récamier, et, tant que dure la magie du léger volume, nous oublions, nous trahissons plutôt l'histoire pour le roman; nous répétons avec Dryden :

> The world was then so light,
> . . . .
> Joy ruled the day, and love the night;

« Le monde était si léger alors; la gaieté régnait le jour, et l'amour gouvernait la nuit; » nous ne voulons pas de la réalité sombre, nous récusons Pepys qui dresse la liste des assassinats, qui peint l'encan des consciences, la débauche devenue un métier, et Charles II presque imbécile, bégayant ses discours du trône devant un troupeau de nobles lords que réclament les cachots de Newgate, sinon les gibets de Tyburn! Il raconte Grammont son beau-frère, et en même temps que Grammont nous revoyons ses héritiers confondus avec ses devanciers, les Alcibiade et les Buckingham, le prince de Ligne et Georges Selwyn, le duc de Lauzun et le comte d'Orsay, Robert Lovelace et Pelham, et tous auraient le droit de jalouser celui qui sut toute l'élégance sans en avoir codifié les formules, celui qui, presque seul, se garda de la dignité théâtrale et de la simplicité convenue, ces écueils ordinaires des dictateurs de la mode. Dans les sujets les plus éphémères, Hamilton a mis à force d'art un intérêt qui ne s'éteindra pas; ses médaillons de femmes dureront comme cette galerie d'Hampton-Court où brille, en tant de toiles exquises, le génie pénétrant de Peter Lely; il a parodié les *Mille et une Nuits*, et, dans ses parodies piquantes où perce parfois une velléité de sentiment, Beaumarchais a pris un titre, presqu'un sujet; Alfred de Musset a trouvé le ton et le moule de sa prose égayée; Thomas Moore a peut-être découvert la veine heureuse de Lallah Roukh. Qu'ajouterai-je? un juge d'un goût bien sûr, Grimm avait raison dans cette apologie : « Sans pensée, quelquefois même sans image, Hamilton, trouve encore le moyen d'écrire avec finesse et d'un ton agréable; c'est toujours le ramage le plus ingénieux qui se puisse imaginer [1]; » Horace Walpole ne perdait pas son temps quand il prenait tant de soins pour l'édition d'Hamilton, dont la dédicace agréa si fort à la clairvoyante aveugle Du Deffand; Byron enfin n'avait pas tort quand il demandait assidûment conseil à Grammont pour l'éducation de son Don Juan. Hamilton, lui aussi, eut sa Muse.

Ce n'est pas dans les vers trop nombreux dont le conteur du *Bé-*

[1] Ajoutons cette autre appréciation bien décisive et qui délimite à merveille la fantaisie d'Hamilton. « Le comte d'Hamilton est presque toujours original, « il a beaucoup de plaisanterie et une grande gaîté dans l'esprit, beaucoup de « ressource, beaucoup de chaleur, beaucoup de fécondité, ou pour mieux dire « beaucoup d'extravagance dans l'imagination; et ce que je regarde comme un « talent fort singulier : il sait intéresser et même émouvoir jusque dans les fic- « tions les plus extravagantes et les plus impertinentes. »

(*Correspondance littéraire*, juillet 1755.)

lier et des *Facardins* parsemait ses récits et ses lettres, ce n'est pas dans les chansons, bouquets et rondeaux, dont son œuvre est alourdie, que la Muse est surtout visible. Faut-il pourtant mépriser ces rimes qui amusèrent et qui ravirent une société d'ordinaire difficile dans ses plaisirs? Boileau, en recevant l'épître du comte de Grammont qu'on lira tout à l'heure, remerciait en ces termes Hamilton, secrétaire ce jour-là et remplaçant de son beau-frère : «... Je l'ai lue avec un plaisir extrême, tout m'y ayant paru également fin, spirituel, agréable et ingénieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à redire que de ne pas être assez longue; cela ne me paraît pas un défaut dans un ouvrage de cette nature où il faut montrer un air libre, et affecter même parfois à mon avis un peu de négligence. » Qu'on n'accuse pas le censeur d'Auteuil de flatterie et de compliments obligés, Voltaire, dans un de ses contes les mieux enlevés, a rendu hommage à celui qui maniait si allégrement

Ces vers moins allongés et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

A vrai dire, les longues poussées de vers octosyllabiques à rimes doublées et redoublées, qui abondent chez Hamilton sonnent maintenant pour la plupart à nos oreilles comme les volées d'un carillon dont le temps aurait fêlé le timbre; ses pastiches marotiques manquent d'exactitude, et souvent le trait de ses chansons est émoussé. Mais n'arrachons pas ces fleurs fanées de notre sol français; telles qu'elles sont, après avoir enchanté une race choisie, elles ont refleuri, elles refleuriront encore pour parer plus d'une jeune boutonnière. Ce n'est pas en prose seulement qu'Alfred de Musset s'est souvenu d'Hamilton. Relisez le *Rondeau du pâté chaud* et les *Trois marches de marbre rose*.

La vieillesse d'Hamilton fut triste. Le monde dont il avait été le peintre et le poëte se dépeuplait tous les jours. Grammont était mort; sa femme, la belle Hamilton des *Mémoires*, atteinte par la petite vérole, cachait dans une pieuse retraite sa beauté perdue et ses regrets. Hamilton à la fin imita sa sœur. Il avait vécu sceptique, presque impie,

Médisant de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on;

il mourut en bon catholique. Repentirs *in extremis*, conversion du voluptueux exigée par la fuite des années, et certifiée dans des vers lourds et tristes! N'insistons pas sur un détail qui aurait ses amertumes, et

pour finir par une plus riante image, replaçons Hamilton, ainsi que l'aime l'avenir, dominant Horace Walpole et le prince de Ligne, ces deux Français de Belgique et d'Angleterre, tous deux ses panégyristes et ses émules, assis entre celles qu'il a aimées, la belle Temple et la belle Middleton, et suivant à travers un nuage transparent les filles de sa fantaisie légère, les Fleur d'épine, les Mousseline et les Sapinelle.

PHILOXÈNE BOYER.

Les œuvres d'Hamilton, souvent réimprimées, ont été réunies au complet en trois volumes in-8, par M. Renouard en 1812.

On pourra consulter sur Hamilton, Horace Walpole (*passim.*); M. de Feletz (*Mélanges*); Vinet (*Chrestomathie française*, 3e volume); M. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, tome I); H. Rigault (*Journal pour Tous*, 1856); et surtout M. Sayous (*Histoire de la littérature française à l'étranger*, tome II). — M. Bulwer a ressuscité Hamilton dans son beau roman de *Devereux*, et mistress Jameson, qui a recommencé l'*Histoire des femmes de la cour de Charles II*, a dignement loué leur premier historien.

ÉPITRE A BOILEAU

AU NOM DU COMTE DE GRAMMONT

Des bords de la rivière d'Eure,
Lieux où, pour orner la nature,
L'art fit jadis quelque fracas;
De ces lieux, aujourd'hui brillant de mille appas,
Gens qui n'estiment point Voiture,
M'ont engagé dans l'embarras
D'un nouveau genre d'écriture
Dont vous ferez fort peu de cas,
Et que l'écrivain du Mercure,
Pour grossir le recueil de ses galants fatras,
Trouverait d'un style trop bas :
On veut que je vous prouve en rime,
Moi qui n'en suis qu'à l'alphabet,
Que, pour ces lieux charmants où chacun vous estime.
Vous devez pour un temps et quitter le sublime,
Et vous arracher à Babet.
En vain je m'en défends; on ne veut point d'excuse :
Écrivez, me dit-on; peut-on être en défaut
Quand du gentil Voiture on révère la Muse
Et les prologues de Quinault?
Révolté contre l'ironie,
Je soutiens par dépit, en termes absolus,
Que j'aime l'auteur d'Uranie
Jusque dans ses lanturelus,
Que ses rondeaux sont au-dessus
De la Taurique Iphigénie,
Et des vacarmes rebattus
Que vient faire dans sa manie
La belle-fille d'Égyptus.
Mais, par ce discours inutile.

Ayant attiré leur courroux,
D'une manière plus docile
Je leur dis : A quoi songez-vous?
L'art de rimer pour moi fut toujours un mystère;
Et, dans mes efforts superflus,
Inspirez-moi les vers que je ne sais point faire,
Ou permettez-moi de me taire,
Sans prendre, en dépit de Phébus,
Une route si téméraire;
Assez d'idylles, de rébus,
De bouts rimés et d'impromptus
Excitent partout sa colère :
Est-il pour vous si nécessaire
De renchérir sur ces abus?
Ce n'est qu'aux lieux ou l'indolence,
Dans la retraite et dans l'aisance,
Ignore jusqu'aux moindres maux;
Ce n'est qu'aux lieux où, dans un plein repos,
Le jugement et l'élégance,
Du bon goût tenant la balance,
Pèsent le choix de tous les mots;
Ce n'est enfin que parmi ces coteaux
Où Phébus à longs traits répand son influence,
Que l'harmonieuse cadence
Fait naître la rime à propos;
Et cet art n'a de résidence
Que chez l'illustre Despréaux.
Chez nous, chétifs rimeurs, le dieu des vers, de glace,
N'échauffe qu'en pointe de vin,
Ou bien quand un couplet malin
Peint quelque Iris à triste face;
Mais sur Auteuil, comme au Parnasse,
Il épanche son feu divin;
C'est là que, près de lui, tient la première place
Cet élève fameux qui chanta le lutrin,
Qui le premier ouvrit tous les trésors d'Horace,

Qui des replis obscurs du grec et du latin
Démêla Juvénal, développa Longin,
Déguisés sous l'ignoble crasse
Des traducteurs de chez Barbin.
Tels chantres ont le goût trop fin
Pour espérer qu'ils fassent grâce
A des vers qui sont de la classe
Des madrigaux de Trissotin.
Nous donc qu'un même sort menace,
Pour éviter même disgrâce
A nos sornettes mettons fin;
Notre Pégase est un roussin
Que la moindre traite embarrasse,
Et qui, bronchant dès la préface,
Est rétif à moitié chemin.

CHANSON

Celle qu'adore mon cœur n'est ni brune ni blonde;
Pour la peindre d'un seul trait,
C'est le plus charmant objet
Du monde.

Cependant de ses beautés le compte est bien facile;
On lui voit cinq cents appas,
Et cinq cents qu'on ne voit pas
Font mille.

Sa sagesse et son esprit sont d'une main céleste;
Mille attraits m'ont informé
Que les Grâces ont formé
Le reste.

Du vif éclat de son teint quelles couleurs sont dignes?
    Flore a bien moins de fraîcheur,
    Et sa gorge a la blancheur
        Des cygnes.

Elle a la taille et les bras de Vénus elle-même;
    D'Hébé la bouche et le nez;
    Et, par ses yeux, devinez
        Qui j'aime.

RONDEAU

Que de beaux yeux dans les vers, les romans!
Tout en est plein dans nos recueils galants;
Par tout pays ce lieu commun domine;
Chez l'Espagnol, chez la gent sarrasine,
C'est un refrain qu'on met à tous les chants

Aux opéras, beaux yeux sont triomphants;
Ils rendent fous les Atys, les Rolands;
Et l'on n'entend parler chez Proserpine
    Que de beaux yeux.

Pour contenter et le cœur et les sens,
J'aimerais mieux d'aimables sentiments,
Des bras bien faits, une peau blanche et fine,
D'autres appas dont on juge à la mine,
Trésors heureux, cent fois plus séduisants
    Que de beaux yeux.

CONTRE LA MODE DES RONDEAUX[1]

Mal-à-propos ressuscitent en France
Rondeaux qu'on voit par belles dénigrez;
Mal-à-propos, selon l'antique usance,
Devant les yeux d'inexperte Jouvance,
Gaulois discours ores[2] se sont montrez.

Blondins propos seroient mieux savourez
Près de tendrons en fleur d'adolescence
Du vieil Marot vient la fine éloquence
Mal-à-propos.

Vous, jeunes gars, bien fringans, bien parez,
Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour navrez[3]?
Quittez rondeau, sonnet, ballade, stance;
En bon français contez-leur votre chanse,
Et soyez sûrs que jamais ne viendrez
Mal-à-propos.

[1] Nous conservons à cette pièce écrite dans le style marotique, qu'elle prétend censurer, l'orthographe surannée qui est l'accompagnement nécessaire des archaïsmes empruntés à la langue du XVIe siècle. — [2] Aujourd'hui, de nos jours. — [3] Blessés.

LA MONNOYE

1641 — 1728

Dans sa liste des écrivains du siècle de Louis XIV, Voltaire s'exprime ainsi sur La Monnoye, qu'il appelle un excellent littérateur : « Il fut le premier qui remporta le prix de poésie à l'Académie française, et même son poëme du *Duel aboli*, qui remporta ce prix, est, à peu de chose près, un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits en France. » L'éloge nous paraît maintenant fort exagéré; mais si nous nous reportons à l'année 1770, où parut une édition des *OEuvres choisies de feu monsieur de La Monnoye*, en deux beaux volumes in-quarto, nous verrons que le successeur à l'Académie de l'abbé Régnier-Desmarais était encore regardé comme un des grands hommes qu'avait fournis à la France cette riche province de Bourgogne, si fertile en talents. L'édition dont nous parlons est ornée d'un portrait de l'auteur, et d'un frontispice allégorique, dont nous ferons la description, parce que frontispice et portrait attestent la haute opinion qu'on avait alors de la gloire du poëte La Monnoye.

« Le portrait de M. de La Monnoye, dit l'éditeur, Rigoley de Juvigny, a un peu au-dessus de lui la statue d'Apollon qui l'a toujours favorisé, et qui semble l'inspirer. » Sa main gauche tient un livre où l'on a gravé cette inscription : *Non nisi grandia canto.* Sa main droite tient la trompette de la poésie héroïque. Devant lui brillent les couronnes que lui décerna l'Académie française; derrière lui se dessinent, à demi cachés par une ample draperie, les in-folios d'une bibliothèque. Le frontispice n'est pas moins curieux que le portrait. Il se compose d'une urne, entourée d'une couronne de chêne, surmontée d'un casque, et soutenue par un socle décoré d'un trophée d'armes. Le vase, fêlé par le bas, laisse échapper une tige de laurier. Le fond du tableau est

occupé par une pyramide et les avenues d'un temple élevé à la mémoire des grands hommes. Il paraît que l'urne est supposée renfermer les cendres des héros que la Muse de l'auteur a immortalisés. Les deux allégories ont la même signification évidemment : elles donnent à entendre que La Monnoye fut un grand poëte lyrique ou épique.

Si nous avions à peindre aujourd'hui l'auteur des *Noëls bourguignons*, le savant collecteur de tant d'anecdotes littéraires, le traducteur aisé de tant d'épigrammes, d'odes et de madrigaux, latins, grecs, italiens, espagnols, le premier lauréat de l'Académie française, nous supprimerions bien vite la statue d'Apollon, la trompette héroïque, et même les couronnes, pour élargir les rayons de la bibliothèque merveilleuse où La Monnoye poursuivit d'un regard curieux tous les feux follets de l'érudition. Nous respecterions la vaste perruque du savant, mais nous laisserions voir les bas rosés des vignerons de la Côte-d'Or. Ce qu'il y a de pompeux et de fastueux dans le portrait serait remplacé par quelque chose de familier, de vif, de piquant et de sincère. La physionomie de l'auteur s'accorderait ainsi un peu mieux avec le caractère de l'œuvre. La Monnoye revivrait, avec ses traits bourguignons, à peine modifiés par l'influence de la vie parisienne. On aurait, je crois, le vrai La Monnoye

Cet excellent homme, demi-poëte et demi-critique, cet homme ingénieux, docte et modeste, rirait de bon cœur aujourd'hui s'il lui était donné de contempler l'immense vanité de ses héritiers, les demi-poëtes et demi-critiques de notre temps. « Vous avez rimé en français, leur dirait-il : mais où sont vos vers italiens, espagnols, latins et grecs? Vous avez écrit des articles de revue : mais avez-vous relevé les erreurs d'un Baillet, d'un Ménage, d'un Bayle, et fourni des documents aux Le Duchat, aux Gibert, aux Coste, aux d'Olivet? Vous êtes de l'Académie française : mais avez-vous été élus à l'unanimité? » Et je crois que les arrière-petits-neveux de La Monnoye, quoique frottés de romantisme, de lyrisme, de pédantisme, laisseraient paraître malgré eux une petite rougeur pudique devant cet aïeul souriant et clairvoyant.

Il serait assez difficile d'admirer encore après Juvigny, ou de louer après Voltaire l'auteur du *Duel aboli* : mais je me garderais bien de le passer sous silence, dans une collection de poëtes français. A l'époque où il entremêla ses vers et sa prose, le souffle de la poésie lyrique s'était bien affaibli. La Monnoye, certainement, n'était pas un grand poëte : mais qui donc faisait résonner avec éclat la trompette héroïque, au moment où l'Académie le couronnait? Le lauréat bourguignon

aurait pu se croire un Pindare; sa modestie éclairée le sauva de ce ridicule. Voici ce qu'il écrivait de Dijon, en 1690 (il était né en 1648), à son compatriote l'abbé Nicaise, chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris : « Quatre ou cinq pièces que l'Académie a honorées de ses prix n'ont pas dû faire concevoir une si haute idée de mon mérite, et je n'ai pas prétendu de mon côté, qu'elles dussent être un engagement à m'ériger en auteur. J'ai l'avantage de n'avoir rien jusqu'ici fait imprimer de mon chef; en sorte que, si l'on a vu quelque chose de moi, ç'a été sans ma participation... On se trompera bien fort si l'on s'imagine que je fasse mon capital de la poésie. Elle fatigue l'esprit, et c'est un métier un peu trop pénible pour un paresseux comme moi... Sans un agréable loisir, il est difficile de s'appliquer... Assurez-vous que je ne vous envoie pas la moindre bagatelle grecque, latine ou française que je ne l'aie travaillée de mon mieux; et quand il s'y trouve des fautes, que ce n'est pas la précipitation de l'ouvrier, mais son peu d'habileté qu'il en faut uniquement accuser. » Que nous sommes loin de cette ingénuité, de cette bonhomie, de cette sage dignité littéraire! On aime tendrement La Monnoye pour ces qualités devenues si rares. Comme il a vécu dans l'intimité du génie antique et moderne, il se défie avec esprit de son propre talent, et ne s'approche qu'avec respect de l'autel de la poésie.

N'allons pas croire pourtant à trop de naïveté chez ce bonhomme. Il encense en grands vers le roi Louis XIV, mais il rime trois épigrammes coup sur coup, lorsqu'il se voit taxé à mille francs : mais il décoche un malin distique, le jour où il apprend qu'il est ruiné par le Système, qui a fait de ses billets de banque des chiffons de papier. C'est un déniaisé qui, malgré ses pieuses traductions de la glose de sainte Thérèse, des hymnes de Santeul et de Coffin, s'expose, par son édition du *Menagiana* et ses *Noëls bourguignons*, à la censure des docteurs de Sorbonne, et nous ne répondrions pas, malgré sa sagesse conjugale, qu'il n'eût un peu justifié l'anagramme de son nom : « io amo le donne. » Beaucoup de madrigaux, d'épigrammes et de chansons peuvent donner à réfléchir sur sa prétendue sagesse. Quand il s'adresse aux Climènes et aux Iris, le galant Bourguignon est assez précis dans ses galanteries; il sait parfaitement ce qu'il veut, ce qu'il demande, et s'il ne l'obtient pas, il se venge tout doucement par un bon mot. Nous avons affaire à un homme du XVIIe siècle qui annonce déjà les hommes du XVIIIe. Sauf quelques réserves commandées par les bienséances de son temps, La Monnoye est un libre par-

leur et un libre penseur. Les érudits et les poëtes sont d'ailleurs, quelle que soit leur époque, fort sujets à caution en fait d'orthodoxie; je ne veux citer qu'un petit fait, relativement à La Monnoye, je ne veux faire qu'un rapprochement très-simple qui expliquera le *mezzo termine* de cet esprit demi-religieux, demi-sceptique. On trouvera dans le second volume de l'édition in-quarto, à côté du pieux sonnet adressé à M. de Condom, ces vers singuliers à un autre prélat, Héliodore, évêque de Tresca, l'auteur de *Théagène et Chariclée*,

Mitre, fardeau lassant, disait Héliodore;
J'aurais grand besoin d'ellébore
Si pour te conserver je brûlais mon roman.
Ma tête à l'avenir sera plus honorée
Pour avoir su produire un livre si charmant,
Que pour avoir été mitrée.

Supposez que La Monnoye eût porté la mitre comme Bossuet ou comme Héliodore, et qu'on l'eût menacé de brûler ses *Noëls*, son *Menagiana*, ou ses *Remarques sur les jugements des savants*, que serait-il arrivé? La Monnoye eût été capable de devenir un païen, un athée, un libertin, un esprit fort. Mais grâce à la protection d'un cardinal, il échappa même aux censures de la Sorbonne, et mourut chrétiennement à Paris, en 1728. Il était né à Dijon en 1641, avait été reçu avocat au parlement de cette ville après avoir suivi son cours de droit à Orléans; et quoique poëte, quoique savant, ses compatriotes l'avaient vu exercer avec exactitude pendant vingt-quatre ans sa charge de conseiller-correcteur à la chambre des comptes. « A Dijon, disait-il avant de quitter la province, je ne suis qu'un simple correcteur : à Paris, je serai forcément un bel esprit, profession aussi dangereuse que celle de danseur de corde. » Ce qui n'empêcha pas le correcteur dijonnais de venir à soixante-dix ans danser sur la corde à Paris.

HIPPOLYTE BABOU.

SONNET

A UN AMI SEXAGÉNAIRE

Ami, c'est bien assez d'être époux une fois,
Sauve ta liberté, fuis les secondes chaînes;
Je crois bien que des ans tu ne sens pas le poids,
Que tu peux même encore approcher les Climènes;

A ton âge pourtant, lorsque l'on fait un choix,
Les suites de l'hymen sont assez incertaines.
Des conseils suborneurs n'écoute point la voix,
Et, comme un autre Ulysse, évite les sirènes.

Je sais qu'on te propose un objet enchanté
Qui joint à la naissance une extrême beauté,
En esprit, en vertus, aux anges comparable.

D'un si rare parti je fais beaucoup d'état;
Mais j'en sais un pour toi mille fois plus sortable:
C'est, ne l'échappe point, ami, le célibat.

A BOSSUET

NOMMÉ A L'ÉVÊCHÉ DE CONDOM, EN 1669

Un des fameux souhaits du grand fils de Monique
Fut d'entendre de Paul la foudroyante voix,
Telle qu'on l'entendit retentir autrefois
Dans les temples d'Athène et de Thessalonique.

Mais ce que ne put voir ce miracle d'Afrique,
Grâces à Bossuet, aujourd'hui je le vois :
La bouche qui ravit le plus grand de nos rois,
Est celle par où Paul à la France s'explique.

Oui, Paul en Bossuet nous est venu des cieux;
Je le connais au feu qui brille dans ses yeux,
A cet éclat de zèle, à cette voix qui tonne.

Mais le comble, après tout, de mon heureux destin,
C'est de voir tout ensemble, en la même personne,
L'éloquence de Paul et le rang d'Augustin.

INSCRIPTION

POUR DES LIVRES

Ici rangés au gré du maître
Qui de nos œuvres a fait choix,
Nous le divertirons peut-être,
Et l'endormirons quelquefois.

Auteurs que j'estime et que j'aime,
Imprimés chez Barbin, Elzévir, Le Petit,
Qu'à mon tour ne puis-je, de même,
Vous imprimer dans mon esprit!

Savoir ensemble instruire et plaire
N'est pas une petite affaire.
Un auteur est assez heureux,
Quand il sait faire l'un des deux.

O vous! qui par le dos voyez tant d'écrivains,
Les uns géants, les autres nains,
N'en jugez point par l'apparence :
L'esprit, plus que la taille, en fait la différence.

A BOILEAU

AU SUJET DE SA SATIRE SUR L'ÉQUIVOQUE

Dans ces vers beaux à merveille
Qui semblent venus du ciel,
On sent la douceur du miel
Et l'aiguillon de l'abeille.
Mais si l'abeille, toujours,
Trouve la fin de ses jours
Dans sa piqûre caustique,
Boileau, dis-moi par quel sort
Ici ton aiguillon pique
Seulement après ta mort?

INSCRIPTION

POUR UNE FONTAINE

L'onde qui, claire et douce, à boire nous convie,
Après mille détours va se perdre en la mer.
Pécheur, vois dans cette eau l'image de ta vie;
Si le cours en est doux, le terme en est amer.

ÉPIGRAMME

Tu dis partout du mal de moi;
Je dis partout du bien de toi.
Mais vois quel malheur est le nôtre:
On ne nous croit ni l'un ni l'autre!

EUSTACHE LE NOBLE

1643 — 1711

Les romanciers et ceux qui se plaisent à raconter les aventures amoureuses n'ont pas négligé la vie romanesque d'Eustache Le Noble; les historiens littéraires ont à peine gardé son souvenir. Tous les curieux connaissent l'amant de *la belle épicière:* tout le monde ignore les œuvres de l'écrivain. Qui a lu *Fradine ou les Ongles coupés?* Qui a lu *les Noyers*, ce poëme satirique dont Boileau louait l'esprit et la grâce, en *pardonnant* les imperfections à la jeunesse de l'auteur? Qui sait un mot de ses romans, de ses promenades, de ses dialogues, de ses odes, de ses fables, de ses sonnets, de ses comédies? Quel érudit lettré a parcouru un seul des vingt volumes qui contiennent ses œuvres complètes?

Voilà le destin de ces esprits faciles!

Capables de tout, ils gâtent tout par leur précipitation; prodigues d'eux-mêmes, ils se répandent sans réserve, à travers tous les sujets, et se livrent sans choix à tout ce qui les sollicite; vifs, gracieux, légers, ils sont lus, goûtés et applaudis par le siècle qui passe avec eux; le siècle qui les suit ne les connaît plus.

Peut-être Eustache Le Noble fût-il parvenu à garantir son talent de cette facilité dangereuse qui donne trop promptement des succès éphémères, peut-être eût-il poursuivi et atteint la perfection qui assure la durée des œuvres; mais il eut devant lui des ennemis puissants qu'il ne put vaincre : les passions et la misère. La folie des plaisirs le saisit tout jeune et ne lui laissa point de trêve. Bien qu'il fût d'une maison honorée et sans souillure, baron de Ténelière et de Saint-Georges, procureur général au parlement de Metz, fils d'un lieutenant général au bailliage de Troyes, petit-fils d'un conseiller d'État, il n'eut *contre l'entraînement des sens* ni le respect de lui-même, ni le respect de sa famille et de sa charge. Accusé d'avoir fabriqué de faux actes, con-

damné, enfermé à la Conciergerie, il ne pleure pas ses fautes, il ne prend pas la résolution de les réparer par une vie plus sage et plus retenue; l'amour entre avec lui dans la prison. Sous les mêmes verrous Gabrielle Perreau, *la belle épicière*, expiait ses désordres et la colère de son mari. A peine Le Noble la vit qu'il l'aima. Avec l'amour lui revint la gaieté, et c'est à la Conciergerie qu'il composa ses ouvrages les plus légers et le plus vivement écrits.

Les relations des *Causes célèbres* disent avec quelle habileté il fit évader sa maîtresse; les chroniques indiscrètes du temps font entendre qu'il dut lui-même sa délivrance à la ruse d'une amante passionnée qu'elles ne nomment pas, mais qu'elles désignent clairement, la fille de madame Deshoulières.

Laissons aux amateurs de curiosités les mystérieuses anecdotes, et pénétrons dans cette triste chambre de la rue de la Lune, où Eustache Le Noble et Gabrielle Perreau cachèrent, pendant plusieurs années, leur amour, leurs enfants et leur misère. C'est là que la vie littéraire de Le Noble prend une physionomie distincte. Il n'a qu'un talent, celui d'écrivain; il n'a qu'une ressource, son travail; il ne peut, comme avant sa ruine, rimer pour son plaisir; il ne peut être non plus le protégé, le pensionné d'un grand seigneur; il faut qu'il soit tout simplement un homme de lettres, qu'il vive de sa plume, de sa prose et de ses vers. Cette situation indépendante qui est l'honneur des écrivains de nos jours était, au XVIIe siècle, une nouveauté; on ne l'acceptait pas librement et par choix; la nécessité l'imposait à Le Noble. Il se mit, comme on disait alors, aux gages des libraires. Il obtint la permission de publier régulièrement des dialogues satiriques sur les affaires du temps. La vivacité de son esprit, la légèreté de son style le rendaient, plus que personne, propre à ce travail rapide, où les traits, les saillies, les épigrammes devaient *voler à toutes les pages*. Le succès fut très-grand et très-suivi, depuis les premiers dialogues entre Pasquin et Marforio, jusqu'à la lettre du sieur Disanvray, bourgmestre de Bruxelles, au sieur Deguizetout, directeur des gazettes hollandaises.

Là se termina cette longue publication, où une prose claire et incisive est fréquemment coupée par des fables, des épigrammes, des sonnets et même des odes.

C'est surtout dans ses fables que Le Noble gaspilla les heureuses facultés dont il était doué. On sent qu'il a le mouvement, l'esprit, la grâce; mais soit insouciance, paresse ou manque de temps, il ne tra-

vaille, il ne cultive rien; tout vient à l'aventure. Le mouvement se change en désordre, l'esprit tourne aux concetti, et de la grâce naturelle qu'il trouve sans la chercher il tombe, sans paraître y prendre garde, dans de grossières trivialités. Quelquefois il se replie sur lui-même, il rassemble ses forces et cherche à lutter contre de plus grands écrivains. Il ne réussit ni en chantant, après Boileau, la *Prise de Namur,* ni en refaisant *le Chêne et le Roseau;* mais dans *la Mort et le Bûcheron*, s'il n'égale point La Fontaine l'inimitable, il atteint à une précision, à une netteté, égales au moins à celles de Boileau et de J.-B. Rousseau, dans la même fable.

Ses sonnets, ses épigrammes, ses pièces amoureuses, sont les meilleures de ses œuvres en vers; un goût plus pur, une élégance plus cherchée les distingue, et, quelle que soit la pente du sujet, jamais un mot n'y fait soupçonner le héros des aventures tour à tour brillantes et tristes que nous avons effleurées en passant.

Cette réserve nous touche et nous incline à l'indulgence pour des erreurs et des passions auxquelles son esprit semble n'avoir pas eu de part, et qui, malgré son courage et ses efforts, le menèrent à la plus profonde misère. Pendant les dernières années de sa vie, il vécut d'une faible somme que lui envoyait M. D'Argenson, le lieutenant de police, et la paroisse de Saint-Séverin, sur laquelle il mourut, l'enterra par charité.

Quelques pièces de vers de cet ingénieux poëte méritent de vivre, en elles-mêmes d'abord, et surtout *pour conserver la mémoire d'un écrivain qui fut, par sa vie littéraire, une singularité au* XVII*e siècle.*

JEAN MOREL.

Les œuvres d'Eustache Le Noble ont été publiées en 20 vol. in-12, à Paris, 1718, chez Pierre Ribou, seul libraire de l'Académie royale de musique, Quai des Augustins, *A l'image de saint Louis.*

RENCONTRE AMOUREUSE

Un jour, poussant un cerf, dans l'ardeur de la chasse,
Des chiens et des piqueurs j'abandonnai la trace;
Seul, je perce et m'égare au plus épais du bois,
Je sonne, crie, et rien ne répond à ma voix;
Je suis, quitte, reprends cent différentes routes,
Mais rien ne s'offre à moi, rien n'éclaircit mes doutes;
Enfin, sans reconnaître où me guide le sort,
De la sombre forêt je rencontre le bord.
Dans un petit vallon où la Seine serpente,
Je vois près d'un château couler son onde lente;
J'y vois sur le rivage un amas tout confus
D'arbres sans ordre épars et de buissons touffus
Qui, couvrant de leur ombre et l'herbe et l'onde pure,
Redoublaient la fraîcheur, nourrissaient la verdure.
De chaleur et de soif également pressé,
Je descends, et déjà, le visage abaissé,
Dans le creux de la main puisant l'eau que je baise,
De mes poumons ardents je tempérais la braise,
Quand tout à coup j'entends se répandre à la fois
Un bruit mêlé de ris et d'éclatantes voix.
Je me lève, et, marchant droit au bruit qui s'augmente,
Je suis d'un pas léger la rive tournoyante;
Je m'approche, et, couvert de ces buissons épars,
Lance, sans être vu, de curieux regards.
Six nymphes, à mes yeux, d'un lin subtil vêtues
Parurent, se jouant dans les ondes battues.
L'une s'étend sur l'eau; l'autre inonde et poursuit,
Un déluge à la main, sa compagne qui fuit.
Deux autres, employant la force et la souplesse,
A remonter les eaux combattent de vitesse,
Du bras rompent la vague, et de cris s'animants,
Traînent leurs corps penchés sur les flots écumants.

Mais une autre plus loin, dont l'éclat les efface,
Fait briller ses attraits, son adresse, sa grâce;
Elle coupe, elle fend, d'un juste mouvement,
Et des bras et des pieds le liquide élément,
Voit bouillonner les eaux près de sa belle bouche,
Se retourne, et s'en fait une paisible couche;
Tantôt son souple corps sous les eaux disparaît,
Tantôt de l'onde ouverte on croit qu'elle renaît.
Moins belle, en se levant, l'étoile matineuse
Sort du sein de Téthys humide et lumineuse,
Et du flot écumeux qui lui donna le jour,
Moins aimable sortit la mère de l'Amour.
Enfin, d'un jeu si doux la fortune se lasse,
Dans de flottans amas sa toile s'embarrasse;
Pour s'en développer son intrépide cœur
De ses bras agités redouble la vigueur :
Elle lutte le flot, mais, malgré son courage,
Plus elle fait d'efforts, moins elle se dégage;
Contre ce qui l'attache en vain elle combat,
Sa prudence succombe et sa force s'abat,
Sa languissante voix à peine est entendue.
La troupe désolée en gémit éperdue...
Dans l'onde je m'élance, et, par d'heureux efforts,
De mon bras vigoureux j'atteins ce faible corps.
Un gazon la reçoit étendue et pâmée...
Je l'aimai, je la vis, et sa reconnaissance
Qu'échauffaient mes soupirs, qu'animait ma constance,
Crut devoir tout à qui la sauvait du trépas.
Le reste, tu le sais, Amour : ne le dis pas!

SONNET

AU PAPE

Pontife souverain, que, d'un commun suffrage,
L'Église a fait asseoir sur le trône sacré,
Grand pilote, qui joins dans le plus haut degré
La tendresse au pouvoir, la sagesse au courage,

Ton vaisseau ne souffrit jamais un tel orage;
Jamais de pareils coups il ne fut déchiré :
Mais il attend de toi le repos désiré,
Et le ciel à tes mains en réserve l'ouvrage.

Réunis en ton sein tes enfants divisés,
Confonds l'aveugle erreur des ligueurs abusés;
Parle en père commun : il faut que l'on t'écoute.

Arrête les torrents de tant de sang chrétien;
Tu sais quel est son prix, et que sa moindre goutte
Au Dieu qui s'est fait homme a coûté tout le sien.

LA FARE

1644 — 1712

Il y a toute une lignée de poëtes qui feraient douter absolument de l'immortalité de l'âme, si la psychologie n'était qu'une science expérimentale. On ne peut songer qu'avec un sourire d'ironie à l'âme immortelle d'un Chapelle, d'un La Fare, d'un Parny, d'un Bertin. Ces épicuriens semblent tellement étrangers à l'idée d'un autre monde, qu'on les trouve presque dépaysés dans celui-ci. La nature humaine, chez eux, se réduit fatalement ou volontairement à je ne sais quel instinct d'oiseau babillard, gourmand, lascif et léger. Tant que la jeunesse dure, l'oiseau chante et picore au hasard, saisissant le plaisir au vol et jouant en plein soleil du bec et des ailes; mais quand la vieillesse arrive, il arrive souvent que la jolie créature aérienne devient tout à coup une laide bête à quatre pattes, une bête ruminante, paresseuse, immonde, attirée uniquement par l'odeur de la truffe et les miasmes du bourbier. La Fare, cet ami de Chaulieu a prouvé mieux que personne et sans effort qu'à l'abbaye d'Épicure il y a toujours eu des troupeaux et des volières : il a été de la volière, il a été du troupeau.

Né dans un château du Vivarais, Charles-Auguste, marquis de La Fare, entra dans la vie par une porte brillante. Mestre de camp du régiment de Languedoc, qui avait été commandé par son père, il fut présenté au roi sous les auspices de la duchesse de Montausier, l'amie de sa famille, dans tout l'éclat de la première jeunesse : il avait à peine dix-huit ans quand il parut à la cour. Naissance, figure, agréments, relations, le jeune ambitieux avait tout pour réussir. En 1664, il fut du ballet de Vincennes; il obtint plus tard le guidon, puis la sous-lieutenance des gendarmes-dauphin. L'expédition de Hongrie, où il

avait figuré comme volontaire, lui avait déjà donné une espèce de gloire romanesque, lorsqu'à la bataille de Senef il mérita, par sa constance héroïque, les félicitations du grand Condé : la compagnie des gendarmes-dauphin, sous ses ordres, demeura exposée au feu pendant huit heures, « sans autre mouvement, dit madame de Sévigné, que celui de se presser à mesure qu'il y avait des gens tués. » A cette époque, le marquis de La Fare ne se doutait guère qu'il dût s'illustrer un jour, comme poëte épicurien, par les jolis vers de l'*Ode sur la Paresse;* il rêvait peut-être le bâton de maréchal, que l'avenir réservait à un de ses fils; mais la fortune le traita tout à coup comme un autre Bussy-Rabutin. Il n'eut pas même la satisfaction d'être fait brigadier, quoique M. de Luxembourg le désirât. Le ministre Louvois, tout en reconnaissant les droits de La Fare, déclara impérieusement que « cela ne servirait de rien. » Après de telles paroles, le héros de Senef n'avait plus qu'un parti à prendre : vendre sa charge. Il la vendit en effet au marquis de Sévigné, enseigne dans sa compagnie, et quitta le service du roi, ce qui, pour un gentilhomme de son temps, était une manière de suicide.

Comment La Fare avait-il encouru la haine de Louvois ? Il raconte lui-même sa témérité avec un singulier détachement, dans un passage de ses *Mémoires*. La maréchale de Rochefort, aimée du tout-puissant ministre, et qui l'avait été aussi du chancelier Le Tellier, avait eu par malheur de la bonne volonté pour La Fare. « Ils s'imaginèrent, dit celui-ci, que j'en étais connu et mieux traité que je ne l'étais effectivement. Il y avait plus de coquetterie de ma part et de la sienne que de véritable attachement. Quoi qu'il en soit, ç'a été l'écueil de ma fortune... » Un autre, à la place de La Fare, aurait patiemment attendu la mort ou la disgrâce du ministre. Il s'imagina, l'impatient méridional, « que cet homme était immortel. » Sa conduite en cette circonstance s'explique très-bien par une réflexion de ses *Mémoires :* « Si le tempérament ne fait pas tout, il entre dans tout. » Le tempérament de La Fare était celui des Languedociens, qui ressemblent souvent aux créoles : un mélange d'ardeur et de langueur, d'enthousiasme et d'abattement, de fougue et de paresse. Ni madame de Sévigné, ni madame de Coulanges, avec leur froide vivacité parisienne, n'avaient pu deviner le vrai caractère du marquis. « Je suis dégoûtée de la passion de La Fare, écrivait la marquise à sa fille; elle est *trop grande* et *trop esclave.* » De son côté, madame de Coulanges, qui l'avait tenu, elle aussi, pour un amoureux extravagant, et qui avait vu la *grande*

passion s'éteindre, le *grand esclavage* cesser, soutenait que le marquis n'avait jamais été amoureux, « que c'était tout simplement de la paresse, » et ajoutait en badinant qu'elle ne le saluerait plus, parce qu'il l'avait trompée. La Fare passionné, La Fare esclave de sa passion, La Fare libre et paresseux, tout cela est exactement vrai. Durant ses relations avec madame de La Sablière, il passait d'abord douze heures chez sa maîtresse; puis, ne trouvant plus rien à lui dire, il finit par jouer à la bassette devant elle, par ennui, par paresse, par abattement. N'est-ce pas de lui qu'il veut parler, dans ses *Mémoires*, lorsqu'il raille les gens « qui font l'amour à la montre et toujours à la même heure » ? Capable de s'abandonner tout entier à l'imprévu, il était aussi fort disposé à subir la tyrannie de l'habitude. A quoi bon lutter contre la destinée, contre la fortune, contre l'inclination rapide ou lente? à quoi bon l'effort? à quoi bon la volonté? à quoi bon la contrainte? L'épicurien La Fare ne se croit parfaitement libre et maître de son sort que lorsqu'il est emporté ou abattu par son tempérament. Pour ses amis et pour lui, mais pour lui surtout, la liberté humaine, c'est la liberté du fleuve et du ruisseau, du torrent et de la mer, ou même, au déclin de la vie, la liberté de l'étang et du bourbier. Chez les Vendômes, au château d'Anet ou au Temple, chez la duchesse du Maine, à Sceaux, ou chez M. le Duc, à Saint-Maur, et plus tard chez le Régent, au Palais-Royal, le marquis de La Fare, en vers et en prose, a partout et toujours professé la même philosophie, celle de l'instinct naturel. Aussi, dans les pièces légères que nous donnons de lui, trouvera-t-on peut-être plus de variété que dans les poésies de son maître Chaulieu. Ce n'est pas que le disciple soit au-dessus du maître : non, les talents se valent, l'instinct littéraire est le même; une seule chose diffère en eux, le tempérament, qui pour Chaulieu fait songer à la grasse Normandie, et pour le marquis de La Fare, à cette paresseuse et ardente race du Languedoc qui jette tant de créoles sur le pavé de Paris.

Saint-Simon raconte du même coup, dans ses *Mémoires*, la fin du gros Comminges et du marquis de La Fare : « Deux hommes d'une grosseur énorme, de beaucoup d'esprit, d'assez de lettres, d'honneur et de valeur, tous deux fort du grand monde, et tous deux plus que fort libertins, moururent en même temps.... La Fare était capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, après l'avoir été de Monsieur.... La Fare était un homme que tout le monde aimait, excepté M. de Louvois, dont les manières lui avaient fait quitter le service, aussi

souhaitait-il plaisamment qu'il fût obligé de digérer pour lui. Il était grand gourmand, et au sortir d'une grande maladie, il se creva de morue et en mourut d'indigestion. Il faisait d'assez jolis vers; mais jamais, ni en vers ni en prose, rien contre personne. Il dormait partout les dernières années de sa vie. Ce qui surprenait, c'est qu'il se réveillait net et continuait le propos où il se trouvait, comme s'il n'eût pas dormi. » A ce dernier trait, qu'ajouter? Il donne toute la physionomie du vieux La Fare, qui retrouvait encore à soixante-huit ans, selon son expression,

> Le sel que la nature a mis
> Sur ma langue et dans mes écrits.

HIPPOLYTE BABOU.

Voir les *Poésies de M. le marquis de La Fare, Amsterdam, chez Bernard,* 1755; consulter Saint-Simon, les Mémoires de La Fare, la Correspondance de madame de Sévigné, etc.

STANCES

SUR LA PARESSE

A l'abbé de Chaulieu

Pour avoir secoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raison l'homme s'enorgueillit!
Il vit frugalement, mais c'est par avarice;
S'il fuit les voluptés, hélas! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue et triste expérience,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus;
Je sais, sans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'est à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable paresse;
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix,
C'est par toi que j'espère une heureuse vieillesse :
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah! de combien d'erreurs et de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les âmes possédées
Ne peuvent reconnaître et suivre une autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus ferme courage
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

. . . .

Ami, dont le cœur haut, les talents, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourraient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les désirs et la vivacité,

Laisse-toi gouverner par cette enchanteresse
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfère, crois-moi, les dons de la paresse
Aux offres d'une vaine et folle ambition.

A LA COMTESSE DE CAYLUS

M'abandonnant à la tristesse,
Sans espérance, sans désirs,
Je regrettais les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse.
« Sont-ils perdus, disais-je, sans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que je fis, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
Par l'ennuyeuse Indifférence? »
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : « Tircis, ne te plains plus.
Je vais mettre fin à ta peine :
Je te promets un regard de Caylus. »

MADRIGAL

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir;
Coulez, enfants de ma paresse;
Mais si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur :
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur,

DUFRESNY

1648 — 1724.

« Tout est amusement dans la vie; la vertu seule mérite d'être appelée occupation. Les uns s'amusent par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour, les hommes du commun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire, et moi je m'amuse à considérer que tout cela n'est qu'amusement. Encore une fois, tout est amusement dans la vie, et la vie même n'est qu'un amusement en attendant la mort. » Qui donc prend si lestement les choses, et quel est ce philosophe en gaieté ? Saluez, s'il vous plaît. Nous sommes presque devant un fils de France, et ce n'est pas la faute de la jardinière d'Anet, sa bisaïeule, si ce beau garçon au fin visage qui écrit à cette heure la préface de son meilleur livre, entre une belle fille et une bouteille vide, seules parures de sa chambre en désordre, ne brille pas aux petits appartements, et n'appelle pas Louis XIV mon cousin. Tout comme un autre, il est petit-fils de Henri IV, et vous devinez, à ses maximes qu'il pratique, en pieux héritier, la morale du vert-galant. Saluez, ou plutôt tendez la main à cet enfant prodigue, soldat et poëte, journaliste et jardinier, musicien et agioteur, Charles Rivière Dufresny, Parisien! C'est un Gaulois de la grand'ville, comme Villon, comme Charron, comme Molière, comme Chapelle; comme est Regnard, comme sera Voltaire. Par tant de rares qualités d'esprit, il se placerait peut-être parmi les plus dignes représentants de l'illustre compagnie, si, plus que tous les autres ensemble, il n'était un Parisien, un de ces naturels qu'il a dépeints « toujours agités et toujours actifs, commençant mille choses avant que d'en finir une, et en finissant mille autres avant de les avoir commencées. » Il ne sait pas, il ne veut pas savoir le prix du recueillement, cette rançon de la véritable gloire, et sa pensée incontinente va s'éparpillant à ce vent de l'occasion qui ne souffle pas d'ordinaire du

côté de l'avenir. Mais qu'importe à notre Dufresny? Son logis est en fête aujourd'hui, et, par miracle, il a fait des économies d'amusement pour demain.

Relisez, parcourez au moins l'œuvre de Dufresny, vous aurez de quoi deviner les meilleurs chapitres de son histoire intime. Il connaît, pour en avoir pâti, les *patelinages* et les *trigauderies* de ces aigrefins experts dans l'art « de déposséder et d'abîmer leurs voisins avec justice » ; il a coudoyé « ces médecins d'épée, enjoués, galants, badins, et qui traitent la médecine cavalièrement ; » il a consulté ces profonds docteurs qui décident « quand ils ont fait seulement trente ou quarante questions sublimes » ; il a eu affaire à ces juges « dont le premier mouvement est toujours pour les belles plaideuses, et il n'ose le leur pardonner; mais que leur second mouvement ait été une fois pour la justice, il les admire » ; ruiné dans les tripots, il a songé que « le jeu est une espèce de succession ouverte à tout le monde », et il ne lui a pas déplu d'être un généreux légataire; cet Ulysse du Cours-la-Reine et des Tuileries ne s'est point soucié d'éviter les sirènes; il a voulu plutôt étudier dans toutes leurs volières « ces oiseaux amusants, volages d'inclination, faibles de nature, forts en ramage..., paons dans les promenades, pies-grièches dans la vie domestique, colombes dans le tête-à-tête » ; il a hanté la nation policée des femmes du monde, la tribu sauvage des provinciales, la caste errante des bohémiennes ; puis, au retour de ces vagabondages, curieux encore de fruits nouveaux et désireux d'un plus simple amour, il a épousé en seconde noces sa blanchisseuse, non pas seulement pour lui payer son mémoire. Toutes ces belles folies tous ces excès d'une âme enivrée ont leur écho dans les comédies alertes de Dufresny, dans ses aimables chansons, dans *ses amusements sérieux et comiques d'un Siamois*, un livre qu'on peut ouvrir sans ennui, même quand on vient d'achever pour la vingtième fois Labruyère! Partout pétillent les saillies heureuses de ce poëte qui veut être gai quand même, qui nargue le malheur, et dont la muse est la jeunesse :

« J'admire la jeunesse et sa vivacité!
« Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
« De l'excessive crainte à l'espérance folle;
« Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole;
« Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court;
« En un seul jour aimant, et perdant son amour,
« Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite,
« Voulant, ne voulant plus; sans règle, sans conduite
« Sans arrêt, sans raison: que de défauts elle a,
« Cette jeunesse; on l'aime avec ces défauts-là! »

Ainsi dit la soubrette Nérine dans la *Réconciliation normande!* Ainsi aimerions-nous à dire, en repensant à tant de fragments bien inspirés, à tant de scènes faciles, à tant de fantaisies brillantes. Un critique au sourcil sévère, M. Nisard, a récemment malmené Dufresny. Il lui prête un parti pris d'esprit à toute outrance qui, ce semble, jurerait avec l'abondante effusion de cette nature dont la marque originale est la naïveté. « Les paysans de Dufresny, » dit le juge un peu dur, « ne sont que Dufresny en paysan... Ses personnages ne songent qu'à faire honneur à celui qui les souffle. On se trouve de l'esprit en lisant Molière; en lisant Dufresny, on craint d'être un sot. Et comme c'est l'espèce de peur qu'on pardonne le moins, on se venge du livre en le fermant. Cependant, il faut avoir beaucoup d'esprit pour en avoir comme Dufresny, plus qu'il n'est besoin; et à ne parler que de *la Coquette de village*, il n'était pas donné à tout le monde de trouver tous les traits dont Molière n'eût pas voulu pour Célimène. » Pourquoi Molière et pourquoi Célimène? Dufresny n'eut jamais l'idée d'une rivalité avec le grand contemplateur. Jamais écrivain ne prétendit moins compter parmi les maîtres immortels,

> Contemporains de tous les hommes
> Concitoyens de tous les lieux!

Il voulait seulement exister au jour le jour, et divertir les autres avec les choses qui l'avaient diverti! Il y réussissait à merveille, et, chemin faisant, sans y tâcher, en plus d'une rencontre, il trouva la poésie. Les *Lendemains* et la *Belle dormeuse* ont leur saveur d'Anacréon. N'estimerait-on pas d'ailleurs singulièrement Dufresny, rien qu'en comptant les fameux esprits dont il reste le créancier, lui le prodigue négligent, lui le débiteur universel? Regnard lui a acheté cent écus *Attendez-moi sous l'orme;* mais il lui a bel et bien dérobé le plan du *Joueur;* Montesquieu a écrit les *Lettres persanes* en se souvenant du Siamois; Voltaire dépouillait Dufresny quand il prétendait créer le *Freeport de l'Écossaise;* et, à côté du grand larron, le larronneau Collé prenait sans façon son *Jaloux honteux de l'être*, dans une pièce presque oubliée de ce trouveur de filons d'or. Je ne voudrais pas dénombrer les emprunts de nos modernes vaudevillistes; mais le jour où la France aura son Gozzi, le jour où la comédie fantastique montera sur notre scène affranchie, l'innovateur donnera peut-être un pieux souvenir à l'auteur des Fées, des Chinois, de la baguette de Vulcain, de tant d'autres inventions légères. Essayistes, moralistes d'hier et d'aujourd'hui, ne l'oubliez pas,

il fut des vôtres. Joubert, et vous aussi, Bulwer, quand vous vantez les avantages de la maladie, vous êtes, le saviez-vous? les copistes de Dufresny. Je vous renvoie à sa Lucinde. Et vous, ingénieux nomenclateur qui, rapprochant tous les sommets, avez, d'une expression de génie, nommé Homère bouffon celui qui raconta Pantagruel, avez-vous lu, dans le *Mercure de France*, le parallèle d'Homère et de Rabelais, lestement esquissé par Dufresny l'improvisateur ?

Laissons donc Molière dans son Olympe, et n'allons pas, comme Marivaux, égaler Dufresny à Corneille; mais n'abaissons pas trop ce paresseux infatigable dont les ébauches rapides ont laissé tant de marques vivantes. Sedaine fut plus juste que le moderne critique. Il consacra l'argent que lui rapportaient les représentations du *Philosophe sans le savoir* au paiement d'un buste de Molière pour le foyer de la Comédie française. Houdon ayant fini son œuvre, il restait du marbre. « Qu'on en fasse, dit l'excellent Sedaine, le buste de notre ami Dufresny. » Où n'aimerait-on pas à revoir cette figure narquoise et voluptueuse? Où n'a-t-il pas marqué sa trace? « Sans savoir la musique, il composait des airs pour ses pièces, et les chantait à Grandval qui les lui notait. Il faisait de charmantes découpures, et formait des paysages d'un effet très-original avec des fragments d'estampes qu'il déchirait et collait sur du carton [1]. » Après avoir dessiné à Vincennes le jardin de son ami l'abbé Pajot, il fut sur le point de tracer les jardins de Versailles pour son cousin Louis XIV. Ce n'est pas Bridgeman, ce n'est pas Brown, ce n'est pas Kent qui ont inventé les jardins anglais; c'est Dufresny qui, là comme ailleurs, portait les audaces d'une libre imagination. Si Lenôtre fut chargé de créer Versailles, si le plan de Dufresny, irrégulier, pittoresque, charmant, fut repoussé par le roi, c'est que « Louis XIV ne pouvait en conscience faire infidélité à Lenôtre, c'est-à-dire à l'ordre et à la symétrie ; tout son système monarchique en eût été ébranlé [2]. »

Arrêtons-nous. A quoi bon raconter les misères de ce pauvre homme que le roi de France n'était pas assez riche pour mettre à son aise? Sa vieillesse semblait devoir être à l'abri de ces tourments. Mais le système de Law abattit Dufresny, plus que n'avaient jamais fait le lansquenet ou les oiseaux des Tuileries. Que la fourmi opulente de Ferney consigne en ces vers prosaïques, la plus sèche et la plus cruelle des remontrances :

[1] Vitet, *de la Théorie des Jardins*. — [2] Id. *ibid.*

. . . Dufresny, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur;

nous resterons fidèles à la cause des cigales; nous n'insulterons pas ceux qui nous ont charmés, nous saluerons d'un sourire mélancolique ceux qui ne furent hostiles qu'à eux-mêmes, les Sheridan et les Dufresny qui, en écrivant leurs comédies, oublièrent la formule d'Aristote: « La tragédie nous apprend à fuir la vie, la comédie à l'arranger; » et qui, en contemplant leurs désastres, ne maudirent pas, ne doutèrent pas, assez contents de la vie, puisqu'ils avaient encore le droit d'aimer la poésie, la musique et les roses.

Philoxène Boyer.

Il faut lire sur Dufresny Cizeron Rival (*Amusements littéraires*); Niceron, les frères Parfait (*Histoire du théâtre français*); Geoffroy (*Cours de littérature dramatique*); Vitet (*Sur la théorie des jardins*); Jules Janin (*Histoire de la littérature dramatique*, t. VI); Arsène Houssaye (*Galerie du* XVIII*e siècle*). Osera-t-on rappeler que M. Théodore de Banville et l'auteur de la précédente notice ont essayé de faire une comédie avec le mariage de Dufresny, déjà exploité plus d'une fois par le Vaudeville et l'Opéra-Comique (*le Cousin du roi*, 1857)?

CHANSONS

LES LENDEMAINS

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Silvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, seconde affaire;
Pour le berger le troc fut bon:
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Voulut donner mouton et chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

LA BELLE DORMEUSE

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir;
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous réveille,
Favorisez ma trahison;
Vous soupirez, votre cœur veille,
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvu qu'amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe,
Profitez d'une douce erreur;
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

1669 — 1741

Le grand mouvement littéraire qui se produisit en France au milieu du XVIe siècle, et qui, dans ses audaces naïvement généreuses, n'hésita devant aucune tentative, créa l'ode dans notre littérature, en prenant pour point de départ, selon son goût de procédés savants, l'imitation des poëtes antiques. Sous l'influence de la Grèce et de Rome, tous les modes du genre furent dès lors essayés. On voulut, et l'on crut ingénument faire à loisir du Pindare, de l'Horace et de l'Anacréon. On prétendit lutter avec les maîtres de souplesse de forme, et d'ingénieuse invention dans la composition et la variété des rhythmes. Tous ces efforts d'esprits délicats et pleins d'adoration pour l'art exquis des anciens eurent en effet des résultats dont les successeurs profitèrent amplement, sans trop sembler tenir compte de tout ce que les premiers chercheurs avaient apporté. Il y eut, au lendemain de la conquête de ce nouveau continent poétique, comme un concert d'ingratitude envers ces courageux aventuriers qui, les premiers, avaient mis le pied sur la plage inexplorée, et qui avaient entrepris sur-le-champ, avec une ardeur pleine de foi et tout à fait touchante, les plus profonds et les plus essentiels défrichements. Malherbe, tout en les condamnant avec sa sèche sévérité, savait au fond tout ce qu'il avait recueilli de ces primitives et hasardeuses entreprises. Ceux qui le suivirent immédiatement s'efforcèrent, comme lui, d'épaissir le voile d'oubli sur l'œuvre des hardis devanciers. Moins d'un siècle après, lorsqu'à son tour apparut Jean-

Baptiste Rousseau, tout, dans le sens des heureux usurpateurs, était accompli, et le nouveau venu n'était pas homme à remonter religieusement aux sources premières, à s'y retremper avec audace, et à reprendre de plus haut que l'avénement du maître consacré de son temps les traditions de l'art qu'il abordait. Ébloui par les richesses poétiques du siècle dont il voyait la fin, il ne songeait guère à chercher au delà les filons d'or que gardaient cependant, sous leur profond éboulement, les anciennes mines abandonnées. Il ne faut pas que son apparente prédilection pour un talent poétique d'une époque ancienne et ses fréquentes tentatives de poésie marotique nous fassent illusion. En étudiant le charmant trouvère de la reine Marguerite et négligeant avec un aveugle dédain tout le grand mouvement littéraire qui lui a immédiatement succédé, Rousseau n'entendait guère demander aux origines du XVIe siècle qu'un piquant pastiche des formes vieillies d'une phase de notre langue, s'accommodant avec ragoût aux instincts satiriques fortement prononcés dans sa nature. Pour la pénétrer et la comprendre, cette nature complexe où le factice joue un rôle si dominant, cherchons donc à la suivre dans son entier développement.

Nous ne croyons pas que d'abord Jean-Baptiste Rousseau, obéissant aux entraînements d'une vocation décidée, se soit résolûment tracé le plan d'une carrière de poëte lyrique. Il ne s'est pas dit non plus, sous l'influence d'une vue réfléchie, que ce XVIIe siècle, si riche en presque tous genres de poésie, avait laissé une large place à prendre dans le domaine exclusif de l'ode. Non, Jean-Baptiste Rousseau a d'abord fait des odes comme il a fait des épigrammes, comme il a fait des comédies, selon l'occasion souvent, selon l'instinct caustique de son esprit, selon aussi le besoin de demander des ressources à l'ingrate et noble profession qu'il embrassait. On incline sans peine à se persuader que sa première et plus décisive ambition fut celle du théâtre. Ce qu'il rêva le plus ardemment, au début, ce fut la gloire de poëte dramatique. Il fallut la sévère leçon de l'insuccès et les dégoûts venant d'échecs coup sur coup réitérés, pour l'y faire renoncer ; encore ne refoula-t-il jamais qu'avec amertume au fond de lui-même cette douce chimère. En y regardant de près, nous voyons que partout où fut forcée d'errer cette triste vie sans repos, la préoccupation de la scène suivit le poëte, et l'intérêt toujours très-vif qu'il prenait aux nouvelles œuvres qui s'y produisaient n'est pas pour nous la seule et vague preuve de cette assertion formelle : il en est de plus concluantes. Sept ans seulement avant sa mort et déjà plus que sexagénaire, il envoyait, de Bruxelles, aux *comédiens ordinaires*

du roi, dont il ne connaissait plus un seul, une comédie en cinq actes et en vers, triste et débile enfant de sa vieillesse, destiné à un plus dur affront que les aînés de sa muse comique, car cette dernière œuvre dramatique de Rousseau fut refusée d'emblée et n'a jamais eu les malheurs de la représentation. Elle a pour titre l'*Hypocondre*, et, comme il est certain qu'elle est bien peu lue et bien inconnue, même de la plupart des lettrés, il est bon de dire que ce titre ferait à tort supposer que Rousseau en a puisé la donnée dans des dispositions intimes ou des circonstances personnelles. Le fond de la pièce est pris du théâtre anglais, et il est dénué de tout intérêt. Le style est sans verve et sans un éclair de sentiment ou de vraie gaieté. L'auteur dramatique, dans Rousseau, fit là une dernière faute et souffrit d'un dernier mécompte. On ne songerait pas même à rappeler cette partie obscure de la vie et de l'œuvre du poëte, si elle ne servait à constater ce faible persistant de l'auteur pour un genre qui ne convenait point à ses facultés. Dans ses premières comédies, écrites à l'âge où toutes les ambitions se font pardonner, il y avait du moins, sinon un bon ouvrage dramatique, quelques scènes bien faites, une diction assez ferme, quoique toujours sans richesse, quelques caractères sèchement mais nettement dessinés. Rien n'est plus oublié et ne serait plus disparu d'ailleurs que ce théâtre de Rousseau, et, comme de tant d'autres pièces médiocres, on ne saurait rien du *Flatteur*, du *Capricieux*, des *Aïeux chimériques*, des opéras de *Jason* et de *Vénus et Adonis*, sans l'embaumement consacré des *Œuvres complètes*. Tels furent cependant les débuts littéraires de Jean-Baptiste Rousseau. Combien nous sommes loin des vrais et éclatants indices d'une vocation de poëte lyrique!

Et cependant, Rousseau, talent laborieux, imagination procédant d'abord de l'étude, Rousseau a su acquérir et développer, non jusqu'au degré tout à fait supérieur, il est vrai, quelques-unes des qualités du poëte lyrique. Il a du nombre par moments et de l'éclat par intermittence. Il compose son cadre avec tout autant d'habileté qu'il faudrait, si l'imagination, la pensée et la verve soutenue pouvaient mieux le remplir. Il trouve l'expression et l'image, mais il est trop souvent inégal dans le choix et le goût de l'image et de l'expression. Son vers, sa strophe, sa marche générale sentent l'effort constant. Le coup d'aile ne l'enlève pas par son impulsion spontanée. La volonté, la réflexion, le travail se substituent sans cesse au fécond entraînement de l'inspiration. L'ampleur des dons essentiels du poëte lyrique fait défaut : un profond essoufflement à chaque instant vous en avertit. On sent avec malaise,

comme devant le chanteur qui force son organe, que l'artiste appelle à l'aide toutes les ressources du métier, pour dissimuler ses secrètes faiblesses et pour se soutenir dans ses défaillances. Il puise à pleines mains aux économies de son éducation savante pour suppléer à ce qui manque dans les richesses naturelles; mais, hélas! de ce côté, rien ne supplée, et les plus habiles efforts n'aboutissent, en somme, qu'à tromper parfois la conscience de l'artiste incomplet et à faire illusion souvent aux nombreux esprits qui n'ont pas le sentiment immédiat du beau.

Il faudrait sans doute étudier Jean-Baptiste Rousseau dans le détail de son œuvre pour ôter à ces observations ce que, de prime abord, elles semblent avoir de trop rigoureux. Le développement de cet examen sortirait des conditions d'un travail qui a surtout pour but de saisir, dans un écrivain, les caractères généraux. Ce que nous voulons, c'est apprécier sommairement les grandes divisions du monument poétique de l'auteur des odes et des cantates.

Les sources bibliques abondent en éléments de poésie de toute nature. Chez les peuples chrétiens on devait, par la force des choses, y puiser largement. Quelques-unes des plus hautes conceptions de la poésie moderne, de ces créations immenses qui n'ont rien au-dessus d'elles, sont, on le sait, émanées de là. A côté du trésor des données épiques et dramatiques, le poëte y trouve encore, nombreux comme les feuilles d'une forêt, les sujets de pur lyrisme. De toutes parts, les thèmes les plus élevés, les plus gracieux et les plus tendres s'offrent à l'imagination. Le sentiment humain, dans toutes ses diversités et ses profondeurs, y est tout prêt à vibrer dans les chants des nouveaux interprètes. Après bien des devanciers dans notre langue, Jean-Baptiste Rousseau vint à son tour s'en inspirer; mais comme on sent vite qu'il n'a pas, en dirigeant sa pensée vers ces hautes régions poétiques, obéi à une impulsion sincère, profonde et spontanée! Les odes sacrées de Rousseau ont surgi des circonstances sociales où le poëte se trouva dans sa jeunesse. Né dans les rangs inférieurs, le sentiment légitime de sa valeur personnelle le poussa de bonne heure à vouloir en sortir. Le mérite seul ne suffisait pas alors à l'effort de cette ambition : il fallait de puissants patronages; Rousseau en sentait l'utilité plus que personne; il les chercha et fit tout ce qu'il fallait pour plaire et les acquérir. Ce besoin de hauts patrons, si profondément inhérent aux mœurs littéraires du temps, était d'ailleurs dans les goûts autant que dans les nécessités d'existence de Rousseau. Sa vie entière s'est passée sous les diverses

influences de cette tutelle. Il importe aussi de considérer attentivement l'époque exacte des débuts littéraires du poëte. A ce moment, la cour de Louis XIV, vieilli et tombé dans une solennelle morosité, ne gardait plus des jours brillants de gloire et de plaisir que l'urbanité des formes et la majesté triste d'une royauté dévote. Madame de Maintenon y donnait le ton en toutes choses. Elle ne s'intéressait plus guère aux tentatives de la poésie, qui devait lui sembler à peu près morte; mais pour avoir quelque chance de lui agréer, à elle et aux siens, il était à propos d'incliner sa muse vers tous les motifs de la poésie sacrée. Rousseau songea dans ce but à traduire un psaume, et, l'œuvre terminée, il la fit habilement tomber dans les mains du maréchal de Noailles, qui lui commanda de donner suite à ce genre de composition. Ces paraphrases poétiques des versets de la Bible réussirent en cour, et mirent l'auteur sur le chemin des grandes protections. Après avoir étudié de près la vie et les instincts de l'homme et du poëte, il n'est pas possible que la critique éclairée assigne une autre cause déterminante à la pensée de Jean-Baptiste, une origine plus personnelle et plus intime à ses productions lyriques puisées aux sources saintes. Aussi, malgré les habiletés — très-inégales d'ailleurs — de versification, ces poésies, en général, manquent-elles de l'accent pénétrant qui jaillit de la vraie émotion religieuse, et, envisagées du pur côté de l'art, elles n'ont pas non plus le grand caractère des hymnes prophétiques. L'onction élégiaque du psalmiste y est trop souvent appauvrie par des substitutions qui détonnent dans la gamme de sentiments que présente le texte. Des sources fraîches de Siloé il ne reste, en bien des endroits, que de maigres filets d'eau qui n'invitent plus la lèvre du voyageur fatigué des routes arides. En sortant de l'étude des odes sacrées de Rousseau, il faut relire les chœurs de Racine et la prophétie de Joad pour se rendre fidèlement compte de l'effet général de ces translations de la poésie hébraïque, quand elles passent de nouveau sur la harpe d'un grand poëte. Sans trop s'inquiéter alors de la précision historique du détail et de la couleur, on ressent l'émotion qui vient de l'art élevé, et l'on ne songe à rien demander de plus.

Les odes écrites à l'occasion d'un fait politique ou d'un événement de cour ont, quelques-unes du moins, les qualités de versification du traducteur des psaumes; elles ont aussi des défauts qui leur sont particuliers. Le premier de tous, le plus fréquent et le plus choquant, c'est le ton d'enthousiasme de parti pris. Rien n'est glaçant comme ces délires simulés de fièvre poétique. Il en résulte inévitablement des hy-

perboles qui font sourire, des discordances qui blessent le goût et la raison. Le manque de proportion entre l'appareil en quelque sorte officie et le sujet pour lequel il se déploie avertit sur-le-champ du vide de l'inspiration et de la stérilité de la donnée. Cette froide comédie des transports sibylliques, qui donc pouvait-elle tromper et charmer? qui prit jamais au sérieux ce fictif désordre puisé dans le classique souvenir de la grotte Delphique, quand le poëte s'écrie :

> Un dieu vient échauffer mon âme
> D'une prophétique fureur.
> . . . .
> Apollon m'inspire et m'éclaire;
> C'est lui, je le vois, je le sens;
> Mon cœur cède à sa violence,
> Mortels, respectez sa présence,
> Prêtez l'oreille à mes accens,

et toute cette solennité oraculaire pour la naissance d'un fils de prince? Plus loin le poëte dit qu'à cette occasion

> Les éléments cessent leur guerre...
> . . . .
> On ne craint plus l'herbe mortelle;
> Et le crocodile *infidèle*
> Du Nil ne trouble plus les eaux;
> Les lions dépouillent leur rage,
> Et dans le même pâturage
> Bondissent avec les troupeaux.

La Harpe a-t-il grand tort de trouver que ces idées tombent platement dans le lieu commun et touchent de près au ridicule? *Poésie d'écolier,* écrivait-il en analysant quelques-unes de ces strophes; et, en vérité, ce n'est pas à ce propos qu'on est disposé à protester contre ses sévérités parfois un peu lestes; et les pédants sans goût sont seuls, dans cette circonstance, à se scandaliser de son jugement. C'est cependant un thème charmant de poésie virgilienne que l'auteur a prétendu transposer et fondre ainsi dans ses strophes qui le défigurent. Mais les esprits faits pour sentir la vraie poésie ne se rappellent que par contraste l'harmonieuse simplicité de l'*Ultima Cumæi venit jam carminis ætas*.

Malgré la poétique de convention qui autorisait trop le factice em-

ploi des traditions mythologiques de l'antiquité, il faut encore reprocher à Rousseau d'avoir poussé le système jusqu'au plus excessif abus. Relativement à lui, quelle délicate modération à cet égard dans ses illustres devanciers! Ce n'est point même à ceux-là qu'il faut le comparer, dans l'exubérance de ces froides ressources de poëte rhétoricien, c'est aux petits rimeurs frivoles et glacés qui l'ont suivi. Il a contribué plus que personne à leur donner le ton faux de cette poésie vide et redondante, où les noms des divinités du polythéisme deviennent une substitution banale de l'image simple et vive, où l'on se joue avec les Apollon, les Cupidon et les Vénus, comme avec des hochets qui passent puérilement de main en main. Les Dorat, les Bernis, et les autres de cette famille, tiennent de plus près, sous ce rapport, à l'école de Jean-Baptiste, qu'on n'a songé à le signaler. Lebrun-*Pindare*, malgré la diverse influence des courants de l'esprit de son temps, qui le modifièrent profondément quant au caractère des idées, est encore un disciple direct de cette école, et comme un fidèle représentant des traditions de cette poétique. Tous deux d'ailleurs, Rousseau et Lebrun, eurent la prétention de procéder immédiatement, dans l'ode sérieuse, du grand poëte des fêtes Olympiques; Jean-Baptiste, dans quelques passages de sa correspondance, se targue ingénument d'avoir surpris le secret de ce *beau désordre*, comme on disait un peu à la légère; il se croit intimement entré dans l'intelligence d'un art impossible à renouveler; il trahit les satisfactions du rare initié aux suprêmes mystères. Eh! mon Dieu! ni l'élève de Despréaux, que le maître ne voulut pas plier ainsi sans doute à la religion de la lettre morte, en lui enseignant les avantages de l'étude des chefs-d'œuvre antiques; ni le successeur lyrique de Jean-Baptiste, qu'avec une sorte d'accent moitié naïf, moitié railleur, on avait affublé du surnom de Pindare; ni Rousseau, ni Lebrun, n'ont autre chose à démêler avec l'un des poëtes les plus autochthones et les plus populaires de la vie hellénique, que quelques gauches imitations d'une nature de poésie qui reste grande et belle dans ses rapports avec le monde pour lequel elle était faite, et qui ne peut avoir de raison d'être reprise à nouveau.

En général, Rousseau, dans la composition de ses odes, obéit à un principe d'école qui est faux et diamétralement opposé au procédé naturel, aux conditions vraies de la poésie lyrique. Au lieu de s'inspirer de l'émotion personnelle, de s'abandonner à l'idée spontanée, il se préoccupe avant tout de l'imitation des maîtres. Suivant l'occasion et le genre du sujet qu'il veut aborder, il cherche d'abord les motifs de

sa composition dans quelque œuvre consacrée d'un grand poëte antique le plus souvent, d'un moderne aussi quelquefois. Et dans ce dernier cas, il faut restrictivement appliquer la remarque à l'imitation de quelque éminent écrivain de notre langue; car Rousseau, ne sachant aucun idiome étranger, ne s'était jamais inquiété des ressources variées de fécondation que pouvaient offrir à son système de composition poétique les littératures des autres nations. Suivant les tendances dominantes du goût aveuglément exclusif et dédaigneux de son époque, il est probable encore que, plus préparé par l'étude des langues à puiser à ces sources nouvelles, il eût répugné à étendre de ce côté ses procédés d'emprunt. Il s'en tenait donc surtout aux anciens; et, sans se rendre assez compte de ce qu'il y a d'intimement inhérent à la vie antique dans cette muse si spontanée de la Grèce, dans ces chants si attiques et si fraternels encore de la lyre latine, il prenait trop à tout propos le soin inopportun de s'approprier leur idées, leurs sentiments, leurs cadres particuliers; il s'efforçait trop de transposer dans son style leurs expressions les plus originales et les plus accentuées. Un poëte plus fort, et versificateur d'une habileté plus consommée que celle de Rousseau, n'arriverait encore, en s'emprisonnant dans ce système, qu'à une poésie de rhéteur, où le centon et le *concetti* jouent le principal rôle, et apportent incessamment de fâcheuses disparates dans l'originelle inspiration. Mais, on peut n'en pas douter, l'auteur des odes et des cantates ne se sentait pas très-riche de son fond natif de pensée et d'imagination; il n'avait pas davantage cette certitude de l'artiste franchement supérieur, qui se sait maître de son instrument et qui se confie à la force impulsive de son talent; il avait besoin d'une voix plus sûre et plus forte pour donner le diapason à son organe timide, et plus exercé que naturellement vibrant. Un vrai poëte lyrique est une âme plus grandement et plus simplement remuée par tous les souffles qui la traversent.

Dans les *épîtres*, genre de poésie essentiellement personnel, on devait s'attendre à ce que Rousseau fût plus franc de ton et de langage; cette forme appelle d'elle-même une sorte d'abandon qui fait sa grâce; mais c'est précisément ce charme d'abandon que l'auteur n'a jamais connu. Il ne pouvait renoncer ainsi à ses habituels procédés d'esprit, toujours artificiels et concertés. Comme dans les odes il se préoccupait d'imiter et de transposer Horace et Pindare, dans les épîtres il s'enferma dans le parti pris de pasticher Marot. Eh bien! rien, à notre avis, de moins frappé au vrai coin de l'esprit et du style de Marot que les épîtres où

Jean-Baptiste prend pour modèle l'aimable causerie rimée du badin conteur de la cour des Valois. Jamais deux natures ne furent d'ailleurs plus différentes, au fond, que celle de ce fin maître Clément, si naturel dans ses allures, si ouvert et si vrai, et celle de Rousseau, âcre d'essence, sentant toujours le calcul et l'effort, et devenue de plus en plus aigre et pénible, sous l'influence de trop réelles causes d'amers chagrins. Il y a pourtant, dans ces compositions, si souvent dures et tourmentées, et malgré ces formes artificielles de langage soi-disant marotique, il y a, çà et là, des morceaux fermes et solides, où l'idée est plus abondante que dans la plupart des autres productions du poëte. Mais ils sont noyés dans de bien insipides longueurs et parfois dans un bien obscur fatras.

Les *Allégories* écrites dans le même procédé de style, d'un tour embarrassé et d'une facture laborieuse, ont un défaut plus capital encore, et nous laissons La Harpe le signaler, nous associant bien volontiers à son sentiment : « elles sont mortellement ennuyeuses. »

On a trop facilement fait à Rousseau un mérite d'invention au sujet de l'idée et de la forme des cantates. A l'époque où elles parurent, on avait un peu perdu de vûe qu'il se retrouve bien des morceaux analogues dans les poëtes antérieurs. Sans doute, Jean-Baptiste Rousseau, en resserrant le cadre, a composé plus habilement ces sortes de petits tableaux lyriques; quelques-uns même contiennent assurément les meilleurs procédés de sa versification très-travaillée; mais en somme, qu'est-ce au fond? Une scène de *libretto*, dont la donnée a souvent peu d'intérêt, dont le style n'est pas supérieur aux bonnes pages de Quinault, et dont le vers, moins souple que celui de Quinault, ne convient pas autant aux moyens de la langue musicale. On sait que les cantates furent d'abord écrites pour la musique, et (ce qu'il faut encore rappeler), par circonstance et par ordre, pour complaire au protecteur du moment.

Où donc est la supériorité du poëte, de cet écrivain désigné tant de fois par les pédagogues, qui ne sentent ni ne comprennent, comme le *prince des poëtes lyriques?* Ce n'est pas d'aujourd'hui pourtant qu'on s'est aperçu de ce qu'il manquait de cordes à cette lyre renommée; et nous pourrions entourer notre sentiment de bien des témoignages autorisés, se rattachant à toutes les phases de la critique, depuis l'avénement de Rousseau : abstenons-nous de ce recensement. Prince détrôné de la souveraineté de la lyre, Rousseau reste roi d'un domaine littéraire, plus modeste et plus resserré dans ses limites; mais, selon le mot d'un

autre poëte, « il n'est que d'être roi... » En littérature, comme ailleurs, on se garde, quelle qu'elle soit, de dédaigner la plus humble couronne.

La vraie supériorité de Jean-Baptiste Rousseau demeure tout entière dans son talent pour l'épigramme. Là il est à son aise, il est chez lui; il y réussit à souhait, parce que le jeu lui plaît; il s'y échauffe comme d'une fièvre communicative de malin plaisir. Il en sait d'ailleurs varier la forme et le ton avec un art de maître. Tantôt c'est une satire condensée, où chaque vers frappe, où chaque mot brûle; tantôt c'est une anecdote dont le tour piquant électrise le rire. Quelquefois encore c'est un petit tableau de mœurs, où les vices de la société de son temps s'étalent à nu : l'idée en est souvent libre et la couleur un peu crue; mais le genre comporte ces licences, pourvu que l'art les sauve de la grossièreté sensuelle par sa valeur. Ainsi, Rousseau, secondaire et insuffisant dans le haut lyrisme, dénué de la mollesse et de la grâce qu'exige particulièrement l'ode horatienne, Rousseau a touché le but suprême dans un petit genre, sans doute, mais où la perfection est rare, comme elle l'est partout. Il a réussi, parce qu'il était dans le vrai de ses instincts et de ses facultés. En un mot, il a fait des odes, sacrées ou profanes, par calcul et par circonstance; il a composé des épigrammes par goût et par vocation. Il appelait, dit-on, ces petites pièces, « les *gloria patri* de ses psaumes, » et, en détournant honnêtement ces deux mots latins de leur allusion un peu légère, on peut affirmer que le père de ces filles courtvêtues gardera par elles sa plus durable gloire.

Dans le cours de cette étude, toute consacrée à la pure discussion du talent de l'artiste, on peut noter, en nous le reprochant, que nous avons beaucoup négligé l'élément biographique. Mais, outre que, dans le cadre de ce livre, il ne doit être que subordonné et subsidiaire, il eût trop, en envahissant la partie essentielle, détourné la critique de son principal but. La vie traversée d'orages de Jean-Baptiste Rousseau a été bien des fois racontée; elle l'a été, de son temps, avec des entraînements passionnés qu'expliquent les inimitiés profondes suscitées par l'agressive nature du poëte; elle l'a été aussi par des apologistes médiocres et oubliés. Malgré ces témoignages, cependant, bien des points en restent inéclaircis. Mais aujourd'hui, que nous importe? on connaît assez les traits essentiels de la physionomie de l'homme, dans la mesure du rapport où ils sont nécessaires pour expliquer l'artiste : qu'avons-nous besoin de plus?

Nous n'avons pas plus que nos devanciers la solution définitive de cette fameuse question des couplets satiriques, qui furent cause de l'exil où s'écoulèrent, dans l'amertume des regrets et l'esclavage des hautes protections, l'âge mûr et la vieillesse de Jean-Baptiste Rousseau. Ce que recueille de plus clair, à ce sujet, l'impartiale conscience de la postérité, c'est que le poëte fut à la fois coupable et victime. Il commença la guerre avec une imprudente méchanceté, et les amours-propres saignants la lui firent implacable, avec toutes armes envenimées. Peu d'hommes soulevèrent contre eux des ressentiments plus acharnés. Faut-il s'étonner, après cela, que le malheureux écrivain ait consumé la dernière partie de sa vie, si combattue, en tristes préoccupations d'œuvres vindicatives. Aujourd'hui, dans le lointain du temps où ces montagnes de haine et de colère s'amoindrissent et s'effacent, on songerait moins à l'en accuser qu'à l'en plaindre, si ces œuvres étaient littérairement belles, si elles avaient dans l'art une haute valeur; mais elles sont loin de remplir ces suprêmes conditions qui élèvent toute pensée. Partagées en deux moitiés dont le malheur fut la funeste ligne de séparation, l'œuvre et la vie de Jean-Baptiste ont, l'une et l'autre, leur meilleure part dans la première. L'ode au comte du Luc, écrite dans les premiers temps de l'exil, et quelques belles strophes, éparses dans les odes qui la suivirent, se détachent seules de ce fond de décadence du goût et du talent de Rousseau. Il fit, on le sent bien, de courageux efforts pour ne pas laisser tarir en lui toute source de poésie. A travers les incertitudes et les chagrins de cette amère existence de proscrit, il persistait dans sa méthode accoutumée d'étude et d'imitation des grands modèles; il entretenait, avec quelques amis restés fidèles, une correspondance où l'intérêt littéraire est tout dominant. Jusqu'aux heures de plus en plus assombries d'une vieillesse assaillie d'infirmités et tombée dans l'isolement, il aima passionnément les lettres. Il faut tenir compte de cette ardente volonté, de cette opiniâtre aspiration vers les régions élevées; mais ces qualités n'ont jamais suffi à constituer le poëte lyrique de premier ordre. Ce n'est pas sans doute dans un temps antérieur au nôtre qu'en France il convient de le chercher. Le sentiment contemporain ne se trompe pas, en revendiquant pour le siècle présent ces couronnes de lierre que les peuples antiques réservaient aux maîtres de la lyre.

PIERRE MALITOURNE.

Voir les Œuvres complètes de J.-B. Rousseau, édition de Lefèvre, Paris, 1820; 5 vol. in-8°. — Consulter les études particulières et les observations éparses de La Harpe, de d'Alembert, de Marmontel, de Voltaire, de Lefranc de Pompignan, de Vauvenargues, de l'abbé de Gourcy, d'Écouchard-Lebrun, de M. Sainte-Beuve. — V. *Mémoires sur la littérature*, de Palissot, *Trois siècles littéraires*, art. J.-B. Rousseau, par l'abbé Sabatier, etc.

ODE

AU COMTE DU LUC

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes Sœurs, caressantes, dociles,

Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne;
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme,
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait, d'un vol rapide,
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux, si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;

Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

Puissantes déités, qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts :
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle,
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels :
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages;
Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels amis de l'innocence
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque,
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi;
Lachésis apprendrait à devenir sensible;
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons:
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes;
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux mêmes suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux:

Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse :
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue :
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus :
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une paix orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants;
Et que s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confîra de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette longue barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une noble carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse, en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,

Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois, c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

ODE

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS

Pour une personne convalescente.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève

De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante,
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisais à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours!

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi:
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits.
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments;
La mort aveugle et muette
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

ÉPIGRAMMES

Le traducteur qui rima l'*Iliade,*
De douze chants prétendit l'abréger:
Mais par son style, aussi triste que fade,
De douze, en sus, il a su l'allonger.
Or, le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine:
Hé! finissez, rimeur à la douzaine!
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine:
Rendons-les courts en ne les lisant point.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en règnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros!

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait des rôles différents.

Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Par nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous, d'en bas, la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et, quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

LAMOTTE-HOUDART

1672 — 1731

Une des périodes les plus ignorées de la littérature française est celle qui embrasse les trente premières années du XVIIIe siècle. Les grands poëtes classiques sont morts; les splendeurs du règne de Louis XIV s'éteignent dans la tristesse et le néant; les beaux esprits de la Régence ne semblent occupés que de plaisirs et de débauches; on dirait que la séve de l'intelligence s'arrête épuisée. Mais, en France surtout, la vie de l'esprit ne cesse jamais; sous une mort apparente croissent et se développent des germes inconnus; la pensée revêt des formes nouvelles appropriées à des hommes nouveaux. Le commencement du XVIIIe siècle fut un de ces moments de transition, et, par les résultats qui en devaient sortir, l'un des plus intéressants que présente notre histoire.

Tandis que la duchesse du Maine faisait de sa cour de Sceaux le temple des galanteries délicates et des gracieuses frivolités, quelques sociétés d'hommes choisis commençaient à mêler aux conversations sur les lettres et les arts des discussions nouvelles sur l'homme et ses destinées, sur les peuples et les gouvernements. Ils s'exerçaient à l'observation exacte, à l'analyse des faits, à la précision scientifique du langage; ils appliquaient la doctrine du doute : c'était le berceau de l'esprit philosophique. En même temps, Voltaire, qui devait donner son nom à son siècle et à ce mouvement nouveau des idées, préparait sa réputation par *la Henriade* et par la tragédie d'*OEdipe*.

L'influence et l'autorité littéraires appartenaient alors à deux hommes qui étaient loin de prévoir la supériorité de Voltaire : c'était Fontenelle et Lamotte-Houdart. Liés de l'amitié la plus étroite, ils dirigèrent dans la même voie leur vie et leur talent. Tous deux, sans estimer, sans

aimer la versification, firent des vers; tous deux composèrent des églogues et des opéras; tous deux, en une prose claire, élégante et spirituelle, soutinrent les mêmes paradoxes. Fontenelle eut un esprit plus vaste, embrassa plus de connaissances. « Mais, disait-il, Lamotte a été aveugle pendant vingt-quatre ans; pour être plus riche que nous, il ne lui a manqué que des yeux et la possibilité de l'étude. »

Fontenelle et Lamotte, l'abbé Mongault, le géomètre de Mairan et l'abbé de Bragelonne se réunissaient tous les mardis chez la marquise de Lambert; là, ils discutaient et critiquaient, jugeaient les modernes, attaquaient les anciens, demandaient que les sentiments et les enthousiasmes fussent soumis à la raison, que les éternelles personnifications mythologiques fissent enfin place aux idées abstraites dont elles n'étaient qu'une fausse représentation, que le poëte cessât d'être l'esclave de règles inutiles, absurdes et nuisibles. Des rhéteurs maladroits avaient réduit la poésie à un agencement fixe de syllabes cadencées, à la césure et à la rime, à l'emploi méthodique des tropes qu'ils décomposaient et multipliaient; les novateurs proclamèrent la poésie indépendante de la langue qui l'exprime, et, entraînés de la vérité à l'erreur par la violence de leurs raisonnements, ils mirent au premier rang la poésie en prose, et condamnèrent, au nom de la logique, la langue logique de la poésie, le vers!

Pourquoi, disaient-ils, enchaîner la pensée dans des liens qui la gênent, lorsqu'elle peut s'exprimer librement en prose? N'est-ce pas une difficulté créée à plaisir, un jeu puéril? La césure et la rime valent-elles qu'on leur sacrifie la netteté de l'expression, la fermeté de la langue? N'est-il pas temps de quitter les molles périphrases et les inutiles remplissages? N'est-il pas temps d'en venir à la vérité? Pourquoi faire parler en vers sur la scène des personnages qui dans la réalité parlent en prose? Pourquoi enlever à l'action sa liberté, à l'auteur des ressources nombreuses et variées d'intérêt, en exigeant l'unité de lieu et l'unité de temps? N'est-ce pas détruire la vraisemblance que l'on prétend garder? Les anciens eux-mêmes en ont usé plus librement; et du reste, pourquoi toujours imposer aux modernes l'exemple des anciens?

C'était renouveler toute la querelle de Boileau et de Perrault. Lamotte ne craignit pas d'engager la lutte; il s'attaqua au premier et au plus illustre des poëtes grecs; il essaya de démontrer que les beautés d'Homère sont perdues au milieu de défauts sans nombre. Il critiqua le caractère de ses dieux, la vanité et la grossièreté de ses héros, leur

impiété, leurs colères; les discours qu'ils s'adressent dans la mêlée; il tourna en ridicule les répétitions, le vague des sentences, la prolixité des peintures et des énumérations. Il poussa plus loin l'audace. Pour montrer la supériorité de la prose sur les vers, il avait eu la candeur de mettre en prose les vers d'une scène de *Mithridate*, et parce que les débris des vers de Racine avaient pu, même en perdant leur rhythme et leur couleur, produire une prose ferme et nombreuse, il avait cru prouver d'une manière invincible l'excellence de son système. Il osa plus contre Homère : sans savoir un mot de grec, et l'avouant lui-même, il fit en vers, d'après la traduction de madame Dacier, un abrégé en douze chants des vingt-quatre chants de *l'Iliade*. Il affirma de bonne foi qu'il voulait ainsi retrancher tous les défauts du grand poëte, pour ne lui laisser que ses beautés. Son œuvre fut le triomphe de ses ennemis; elle était lourde, monotone, sans passions, sans grâce, sans vie. Madame Dacier écrivit une aigre défense d'Homère; elle insulta plus d'une fois Lamotte dans les *Causes de la corruption du goût;* Jean-Baptiste Rousseau lança des épigrammes acérées; la dispute s'échauffa à un tel point, qu'elle fut sur plusieurs théâtres de Paris le sujet de petites pièces, où les différents adversaires n'étaient pas difficiles à reconnaître. Fénelon, que Lamotte avait mis souvent au rang des premiers poëtes, et dont il avait présenté le *Télémaque* comme un exemple victorieux de la poésie en prose, fut choisi pour juger la querelle : « Ma conclusion, dit-il, est qu'on ne peut trop louer les modernes qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. Une si noble émulation promet beaucoup; elle me paraîtrait dangereuse, si elle allait jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux. » Mais Fénelon avait une connaissance trop approfondie des lettres grecques et un sentiment trop exquis des beautés d'Homère, pour n'être pas ému d'une telle profanation. Il écrivit à Lamotte avec cette grâce fine et imperceptiblement ironique, dont il avait le secret : « Je ne puis vous dissimuler ce que j'ai senti. Ma remarque tombe sur notre versification et non sur votre personne. C'est que les vers de nos odes, où les rimes sont entrelacées, ont une variété, une grâce et une harmonie que vos vers héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci fatiguent l'oreille par leur uniformité. »

Des travaux critiques de Lamotte, de ses discussions, de son aversion innée pour l'enthousiasme, de son amour des raisonnements et de la déduction, il est permis de conclure, sans avoir lu un vers de lui, qu'il ne fut pas poëte. C'est aux sciences que le destinait la nature de son

intelligence. Il avait toutes les qualités d'un excellent géomètre : une logique étroite, le culte de la précision, la tendance mathématique aux abstractions. Il fit des odes, des fables, des églogues, des opéras, des tragédies ; mais on lui demanderait en vain le souffle de la vraie poésie, le sentiment ou la passion. Il n'émeut jamais, il plaît rarement; son style est souvent dur et heurté ; il tombe dans l'obscurité par la recherche de la concision.

A quoi tint donc l'immense réputation que Lamotte eut de son vivant et qui lui survécut à peine quelques années? A la nouveauté des questions qu'il soulevait et qu'il défendait avec talent, et surtout à une qualité dont le charme est souvent fugitif, à l'esprit. L'esprit de Lamotte n'a ni l'éclat, ni le mordant; il est aimable. C'est par une politesse spirituelle qu'il répondait aux invectives de madame Dacier, et qu'il mettait le public de son côté ; c'est par une grâce spirituelle que ses œuvres gagnaient les suffrages et désarmaient les critiques. Ses fables qui n'ont presque jamais le naturel, la vie, ni le sentiment, méritent encore, grâce au charme de l'esprit, qu'on ne les néglige pas tout à fait. Ses odes anacréontiques sont loin sans doute d'Anacréon et de ses exquises délicatesses, mais, malgré trop de recherche, elles se distinguent par une invention ingénieuse alliée à de gracieux détails.

Là où l'esprit ne peut jamais remplacer la poésie, dans les odes lyriques, Lamotte se montre à nu, tel qu'il est, sec, froid, tourmenté, prosaïque. Fontenelle, entraîné par son affection, ou par ses paradoxes, mettait les odes de son ami au premier rang; Voltaire, dans un moment de passion contre Jean-Baptiste Rousseau, leur donna le nom de chefs-d'œuvre. Il suffit presque toujours d'en lire le titre pour sentir la partialité de ces jugements. *Le Devoir, la Fuite de soi-même, la Réputation, le Désir d'immortaliser son nom* : voilà sans doute des sujets dignes des méditations d'un philosophe pratique, mais non des inspirations d'un poëte lyrique. Cependant quelques strophes de Lamotte tirent du mouvement logique des pensées, de la netteté et de la justesse des expressions, et de l'harmonie suffisamment accentuée du rhythme, un genre de beauté qu'on ne peut nier, et qui, sans leur mériter le nom de poésie, explique la gloire éphémère de leur auteur. Je fais ici allusion à quelques passages des odes sur *l'Émulation*, sur *la Mort de Louis XIV*, et de l'ode à *la Paix*.

Quels que soient les défauts de l'écrivain, la froideur de son imagination, l'étroitesse et le peu d'élévation de ses idées, on sent une force

dans cette ardeur qui le pousse à la lutte, et on en suit avec intérêt les résultats. Il avait désiré toutes les gloires littéraires, il les poursuivit toutes avec une persistance que les infirmités ne calmèrent jamais, et, jusqu'au dernier jour, applaudi au théâtre, recherché des salons, honoré de l'amitié des princes, élevé au premier rang par ses amis, vainqueur de ses ennemis qu'il avait lassés par ses répliques spirituelles, ou désarmés par sa douceur et sa bonne foi, il dut croire qu'il laissait après lui une réputation inaltérable. Fontenelle, en effet, lisant son éloge à l'Académie, lui décerna sans hésiter le nom de grand poëte. Mais quelques années plus tard, ses œuvres tombaient presque toutes dans l'oubli.

Il nous est facile aujourd'hui d'être plus justes que Fontenelle, et d'affirmer que Lamotte ne fut pas un poëte ; mais soyons plus justes aussi que les acharnés détracteurs qu'il eut, après sa mort, dans ce XVIII[e] siècle où il a tenu une grande place, et ne dédaignons pas un écrivain dont les œuvres furent pendant trente ans l'objet des plus vifs éloges et le thème de controverses passionnées.

JEAN MOREL.

Les œuvres de Lamotte ont été recueillies et publiées en 1754 ; 10 vol. in-12.

FABLES

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE

Un jour la montre au cadran insultait,
Demandant quelle heure il était.
— Je n'en sais rien, dit le greffier solaire.
— Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus?
— J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire;
Je ne sais rien que par Phœbus.
— Attends-le donc, moi je n'en ai que faire,
Dit la montre; sans lui, je vais toujours mon train.
Tous les huit jours, un tour de main:
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
— Écoute; voilà l'heure... Elle sonne à l'instant:
Une, deux, trois et quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle. Mais, tandis que la montre décide,
Phœbus, de ses ardents regards,
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts.
— Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge:
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter:
Je te conseillerais de suivre mon usage:
Si je ne vois bien clair, je dis: « Je n'en sais rien. »
Je parle peu, mais je dis bien.

C'est le caractère du sage.

LES AMIS TROP D'ACCORD

Il était quatre amis qu'assortit la fortune;
Gens de goût et d'esprit divers.
L'un était pour la blonde, et l'autre pour la brune;
Un autre aimait la prose, et celui-là les vers.
L'un prenait-il l'endroit? l'autre prenait l'envers.
Comme toujours, quelque dispute
Assaisonnait leur entretien ;
Un jour, on s'échauffa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportaient; raison n'y faisait rien.
—Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il serait doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même;
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problème,
Et l'on se proposa d'aller prier les dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au temple d'Apollon
Présenter leur humble requête;
Et le dieu sur-le-champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'est-à-dire qu'il leur donna
Sentiments tout pareils et pareilles pensées.
L'un comme l'autre raisonna.
— Bon, dirent-ils, voilà les disputes chassées.
Oui, mais aussi voilà tout charme évanoui ;
Plus d'entretien qui les amuse.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous : oui.
C'est désormais entre eux le seul mot dont on use.
L'ennui vint : l'amitié s'en sentit altérer.
Pour être trop d'accord nos gens se désunissent.

Ils cherchèrent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contredissent.

C'est un grand agrément que la diversité :
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

LA ROSE ET LE PAPILLON

. . . .
. . . .

Il était une rose en un jardin fleuri,
Se piquant de régner entre les fleurs nouvelles.
Papillon aux brillantes ailes,
Digne d'être son favori,
Au lever du soleil lui conte son martyre ;
Rose rougit et puis soupire.
Ils n'ont pas, comme nous, le temps des longs délais ;
Marché fut fait de part et d'autre.
« Je suis à vous, dit-il ; moi, je suis toute vôtre. »
Ils se jurent tous deux d'être unis à jamais.
Le papillon content la quitte pour affaire,
Ne revient que sur le midi :
« Quoi ! ce feu soi-disant si vif et si sincère,
Lui dit la rose, est déjà refroidi ?
Un siècle s'est passé (c'était trois ou quatre heures)
Sans aucun soin que vous m'ayez rendu :
Je vous ai vu, dans ces demeures,
Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'est dû.

Ingrat, je vous ai vu baiser la violette,
Entre les fleurs simple grisette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux;
Toute noire qu'elle est, elle a charmé vos yeux.
Vous avez caressé la tulipe insipide,
La jonquille aux pâles couleurs,
La tubéreuse aux malignes odeurs.
Est-ce assez me trahir? Es-tu content, perfide? »
Le petit-maître Papillon
Répliqua sur le même ton :
« Il vous sied bien, coquette que vous êtes,
De condamner mes petits tours;
Je ne fais que ce que vous faites;
Car j'observais aussi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voyais sourire
Au souffle caressant de l'amoureux Zéphire !
Je vous passerais celui-là;
Mais, non contente de cela,
Je vous voyais recevoir à merveille
Les soins empressés de l'abeille;
Et puis, après l'abeille, arrive le frelon;
Vous voulez plaire à tous, jusques au moucheron.
Vous ne refusez nul hommage;
Ils sont tous bienvenus, et chacun a son tour. »

C'est providence de l'amour
Que coquette trouve un volage.

REVUE D'AMOURS

STANCES

Il n'est rien, dit-on, que je n'aime;
Vous me le reprochez toujours:
Hier, pour en juger moi-même,
Je rassemblai tous mes Amours.

L'un, à la fin de sa carrière,
Le carquois vide, l'arc baissé,
Portant un flambeau sans lumière,
De vieillesse était tout cassé.

L'autre, ne battant que d'une aile
Qui le soutenait à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Était déjà presque endormi.

L'un, de dépit, rompait ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau;
Une ingrate causait ses larmes,
Qu'il essuyait de son bandeau.

L'autre, rebuté des caprices
De l'objet qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services
Était tout prêt à s'envoler.

Avec eux, charmante Climène,
Parurent encor mille Amours,
Que je reconnaissais à peine,
Pour m'avoir servi quelques jours.

Mais un autre, dont, ce me semble,
La beauté les effaçait tous,
Sur un portrait qui vous ressemble
Attachait ses regards jaloux.

Aussitôt qu'on le vit paraître,
Toute la troupe s'envola;
Et je n'en veux plus laisser naître;
Il me suffit de celui-là.

GRÉCOURT

1684 — 1743

Quel dommage que l'abbé Jean-Baptiste-Joseph Willart de Grécourt n'ait pas vu le jour trente ans plus tard, et n'ait pas pu recevoir les ordres des mains de l'abbé de Voisenon ! Le diacre eût été digne du grand vicaire. Tous deux jetèrent de côté avec le même sans gêne le caractère dont ils étaient revêtus et les devoirs qu'ils avaient à remplir; pareil appétit les entraîna tous deux vers le fruit défendu; ils suivirent insoucieusement la pente, et chacun d'eux le cueillit du mieux qu'il put. Grécourt se jeta plus avant et plus effrontément dans le plaisir; il en parla plus nettement, sans périphrase et sans pudeur; il chanta plus vivement le vin et plus hardiment les femmes; mais il avait une santé robuste, et Voisenon un corps débile; mais il n'était que diacre, et Voisenon avait failli devenir évêque.

Le grand vicaire fit le *Sultan Misapouf;* le diacre fut peut-être le premier qui chanta la *gaudriole,* sans pointe madrigalesque, sans recherche, et souvent sans esprit, pour le seul plaisir de dire de gros mots. Aujourd'hui, grand vicaire et diacre seraient mis au ban de la société polie. Au XVIIIe siècle, le grand vicaire fut choyé, caressé, fêté; le diacre, invité par les grands, chanta ses refrains aux meilleures tables, et les ducs et pairs firent chorus. De tels faits disent toute une époque.

Une édition des œuvres de Grécourt, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, porte, à sa première page, cette note manuscrite du marquis de Paulmy : « J'ai connu l'abbé de Grécourt; il avait l'air pesant

et le ton provincial; il contait longuement et n'était point trop amusant en conversation. » Ce n'était donc point pour la grâce ou pour la vivacité de son esprit que le duc d'Aiguillon et le maréchal duc d'Estrées voulaient l'avoir auprès d'eux. Le maréchal d'Estrées était un fort honnête homme, mais dont les manies allaient jusqu'au désordre; après avoir collectionné des étoffes, des porcelaines, des diamants, des bijoux, qu'il entassait dans des coffres et dont il ne s'inquiétait plus, il se prit à aimer les livres rares et précieux; il rassembla cinquante-deux mille volumes qui, toute sa vie, dit Saint-Simon, restèrent en ballots. Il avait cependant quelque savoir et de l'esprit, et se plaisait aux fortes saillies de l'abbé de Grécourt. Il lui faisait prendre place aux magnifiques repas qu'il donnait, et l'emmenait souvent dans ses voyages aux États de Bretagne.

Le duc d'Aiguillon avait un penchant au grossier libertinage, qui convenait mieux encore à Grécourt que les repas et les gais propos du maréchal. Le château d'Aiguillon, à Véret, lui était ouvert; il y passait des mois entiers; il l'appelait son paradis. Le duc, la princesse de Conti, le père Vinot, de l'Oratoire, écoutaient ses vers et lui indiquaient des sujets. Bonne table et vins exquis excitaient les sens et la gaieté; contes et couplets gaillards naissaient tous les jours; les mots les plus lestes étaient les plus applaudis. On portait la santé de l'abbé, on rappelait l'unique sermon qu'il eût fait, ses belles paroles sur la médisance, les satires qu'il y avait mêlées contre les femmes de la ville de Tours, où il avait prononcé cette belle et unique homélie, dont l'étrange succès devait lui interdire à jamais la chaire. Deux ouvrages furent publiés par cette société frivole et dépravée. Le premier, qui parut en 1728, avait pour titre la *Suite de la Nouvelle Cyropédie;* le second fut imprimé au château même de Véret, en 1735. Il se composait d'un grand nombre de poésies libres et obscènes que le duc d'Aiguillon avait rassemblées avec soin; il portait en tête: *Recueil de poésies choisies, rassemblées par les soins d'un cosmopolite.* Heureusement pour les mœurs, il ne fut tiré qu'à douze exemplaires.

La vie de Grécourt s'écoula ainsi au milieu des plaisirs, dans l'insouciance de toute morale et de tout devoir. Des places lui furent offertes, il les refusa; Law, le contrôleur général des finances, voulut se l'attacher, il répondit par la pièce de vers intitulée : *le Solitaire et la Fortune.* Rien ne put le tirer de sa chère paresse; les revenus d'un canonicat qu'il avait à Tours lui suffisaient pour assurer sa vie, lorsqu'il quittait pendant quelques jours le maréchal d'Estrées et le duc

d'Aiguillon. Il était né épicurien, il vécut jusqu'au dernier jour en épicurien, répétant ce refrain qu'il avait pris pour devise :

L'homme difficile est un sot.

Il n'y a peut-être pas d'écrivain qui ait, plus que lui, abusé d'un talent facile et d'un esprit toujours prompt, ni qui ait pris moins de souci de ses œuvres. La plupart de ses vers étaient des impromptus qu'il n'écrivait pas, et qui furent perdus lorsque d'autres ne prirent pas le soin de les conserver. Il ne publia aucune édition de ses poésies; ses vers couraient le monde, mais il ne les fit pas imprimer. Le *Philotanus* seul parut de son vivant; mais il est à peu près prouvé que ce poëme n'est pas de lui; d'après le marquis de Paulmy, il faut l'attribuer à un oratorien de Tours, probablement le père Vinot. Les éditions de Grécourt, qui parurent toutes après sa mort, sont pleines de pièces qui ne lui appartiennent pas, les unes de Voltaire, d'autres de Piron, de Chaulieu, de Bernard. Dans le plus grand nombre de celles qui sont de Grécourt, on trouve la même négligence et la même facilité. Quelques-unes sont piquantes, d'autres sont plates et grossières; presque toutes sentent la paresse : il semble voir l'auteur, après un long repas au château de Véret, les coudes appuyés sur la table, le cerveau plein de fumées un peu lourdes, laissant tomber ces rimes de ses lèvres pour exciter le rire épais du duc d'Aiguillon ou pour charmer les oreilles peu chastes de la princesse de Conti.

JEAN MOREL.

La première édition des œuvres de Grécourt fut publiée en 1747, chez la veuve Bienvenue, 2 vol. in-12. — L'édition de 1764, en 4 vol. in-12, est plus complète, mais renferme beaucoup de pièces qui ne sont pas de Grécourt.

LE FAUCON ET LE PIGEON

Maître Faucon, par la faim aux abois,
Allait en quête et sortait de son bois;
Il voit de loin une jeune Colombe,
A tire-d'aile avance, plane, tombe
Sur la pauvrette, et se met en devoir
De la croquer. « Quoi donc! votre pouvoir
Est votre loi? cria l'oiseau timide.
On est vainqueur, quand le combat décide;
Mais quelle gloire est-ce à votre vigueur,
De triompher de moi, qui meurs de peur?
Allez forcer l'Épervier à se rendre,
Ou le Milan; ils pourront se défendre. »
Notre Faucon lui répond d'un ton sec :
« Défendez-vous, vous avez votre bec.
— Hélas! mon bec n'a de force et d'adresse
Que pour donner quelque goût de tendresse
A mon ami. — Quel est ce bel ami?
— C'est un Pigeon sous ce toit endormi.
— Faut l'éveiller, et qu'il vienne à votre aide.
— Non, s'il vous plaît, de grâce; le remède
Serait encor plus cruel que le mal. »
Comme ils parlaient, le petit animal,
Se réveillant, vient se perdre lui-même,
Et bec à bec, il se fait égorger.
L'amour prudent avait vu le danger;
L'amour ardent ne voit que ce qu'il aime.

L'AMOUR MOUILLÉ

Pendant que, la paupière close,
Lassé du travail et du bruit,
L'homme tranquillement repose
Dans le silence de la nuit,
L'Amour vint frapper à ma porte.
« Qui heurte si tard de la sorte?
Criai-je, en sursaut réveillé.
— Hélas! C'est un enfant mouillé,
Répond-il; ouvrez, je vous prie.
Il pleut, mes pas sont égarés.
Ne craignez rien, de grâce, ouvrez! »
A ce discours, l'âme attendrie,
Une lampe en main, à l'instant,
Je cours ouvrir à cet enfant.
Ses ailes, son arc et sa trousse
Me donnèrent quelque soupçon;
Mais il avait la mine douce,
Et l'air d'un aimable garçon.
Je le fais entrer, je l'essuie,
Je prends ses mains, et, peu à peu,
Je les réchauffe auprès du feu;
En un mot, je lui rends la vie.
Sitôt que le froid l'eut quitté,
« Voyons, me dit-il, si la pluie
A mon arc n'aurait rien gâté. »
Après ces mots, il se retire
Trois pas en arrière, et, soudain,
Me décoche un trait dans le sein,
Et me dit d'un air scélérat :
« Félicite-moi, camarade,
Mon arc est en fort bon état;
Mais je crois ton cœur bien malade.

PIRON

1690 — 1773

Grimm a fort bien jugé Piron : « C'était, dit-il, une *machine à saillies*, à épigrammes, à traits. En l'examinant de près, on voyait que ces traits s'entre-choquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bons mots, de ne pas faire d'épigrammes par douzaines, que de ne pas éternuer. » Elle éternua cinquante ans, la machine à saillies, et Dieu ne bénit Piron qu'une fois : ce fut le jour où *la Métromanie* fut saluée au Théâtre-Français comme un chef-d'œuvre. Quoique cette comédie, purement anecdotique, soit restée presque classique en France, je doute que parmi les bons juges on persiste à la regarder comme un ouvrage de génie. La philosophie de l'histoire littéraire nous a plus d'une fois démontré qu'il y a, hélas! chefs-d'œuvre et chefs-d'œuvre, comme il y a fagots et fagots. En réalité, Piron ne fut jamais célèbre : il a eu le malheur de n'être que fameux. S'il garde encore de nos jours une certaine popularité, on peut dire sans injustice qu'il la doit à un grand scandale : il y a sur sa mémoire une tache éclatante que rien n'a pu effacer.

Je ne m'explique pas, je l'avoue, pourquoi, dans ces derniers temps, Piron a trouvé des défenseurs, des champions, des apologistes, et même de nouveaux éditeurs. Un érudit, M. Ludovic Lalanne, a commencé la réhabilitation de cet auteur, en publiant dans un journal quelques fragments assez remarquables de poésies sacrées. Le branle une fois donné, on a mis en vente deux éditions nouvelles de celui qu'on est convenu d'appeler le plus salé des Bourguignons. M. Honoré Bonhomme a mis au jour des lettres et des poésies inédites, en les faisant suivre de quelques griffonnages de mademoiselle Quinault et de mademoiselle Quenaudon, dite de Bar, la maîtresse et la femme de

Piron. Cette publication a été naturellement appuyée d'une préface justificative et admirative. M. Édouard Fournier est venu à son tour remuer le fatras biographique et littéraire de l'ami de Collé, de Gallet, de Gentil-Bernard. Il a fait aussi sa préface, ou, pour mieux parler, son apologie. Qu'est-il résulté, en somme, de tout cela? Piron est-il réhabilité? Sa physionomie a-t-elle été ramenée à l'expression véritable et définitive? Devons-nous solennellement rendre hommage à un grand caractère trop longtemps calomnié, à une gloire nationale trop longtemps méconnue? Oui, telle est l'opinion des apologistes imprévus de Piron. Ils traitent avec un saint respect la machine à saillies; ils croient que cette machine est vivante, ou plutôt qu'elle n'est qu'une apparence trompeuse, sous laquelle palpitent noblement une imagination, une conscience, une âme humaine. A les en croire, Piron fut presque un homme de génie malheureux, et peu s'en faut que son existence à Paris ne nous soit donnée comme un long maryre héroïquement et gaiement accepté. Regardez un peu cette mine de roi de Cocagne, vive, fleurie, rubiconde. Vous croyez avoir devant vous un chansonnier égrillard, un épicurien du Caveau, un dévot affolé de Bacchus, de Priape et de Momus. Ah! détrompez-vous : sous le masque du faune et du satyre, il y a un Prométhée dijonnais, une espèce de Job gaulois, une victime marotique de l'implacable fatalité!

Votre fatalité, je la connais; elle a embouché la trompette de la Renommée, et je sais fort bien que sans elle Piron eût été moins vite connu et peut-être aussi plus réellement malheureux. « Lorsqu'il commit cette impiété, dit M. Bonhomme, il était âgé de vingt ans, il avait été défié à la lutte par son jeune ami Jehannin, le joyeux sybarite, le paresseux par excellence; et comme il nous l'apprend lui-même,

Il ne mit à l'hymne folle,
Jeunesse et vin de concert,
Que le temps de la parole
Et que celui du dessert.

C'est donc une débauche d'esprit et de table, une véritable surprise des sens que cette composition... » A la bonne heure! L'*Hymne folle* ne sera qu'une étourderie bourguignonne, un *Évohé* des bacchantes de la Côte-d'Or. Piron a déploré lui-même, avec beaucoup d'humilité, cette déplorable erreur de sa jeunesse. On a répété souvent, après lui, qu'il l'avait suffisamment expiée par soixante ans d'une vie irréprochable,

par un repentir sincère et public. S'est-il assez confessé de son péché, le pauvre homme? N'en a-t-il pas fait exemplairement pénitence, en se donnant sans relâche la discipline sur le dos de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de d'Alembert, de tous les damnés philosophes du XVIIIe siècle? Le sincère désir de recevoir l'absolution le conduisit même à chanter le *De profundis* en vers français, afin que les mérites de la poésie sacrée rachetassent le scandale d'une poésie indignement profane. On le vit, son ode au cou, et le cierge en main, faire chrétiennement amende honorable au parvis du Parnasse; devant les gens de cour, devant l'Académie, devant le clergé, devant tout le public, il se frappa vingt fois la poitrine en cadence, jetant à pleine voix le « *me, me, adsum qui feci!* » Le public contempla la figure renversée du malheureux pécheur, et, frappé jusqu'à l'âme de ce spectacle édifiant, il ne put oublier désormais ni le péché, ni le repentir, ni surtout le nom de Piron. Les spectateurs intelligents de cette *chrétienne palinodie* (ce sont les mots de Piron) en devinèrent aisément le sens et la portée. Le malin Fontenelle ne faisait que traduire une opinion qui était dans l'air, lorsqu'il disait à ses confrères de l'Académie : « Si Piron a fait la fameuse ode, il faut bien le gronder, mais l'admettre; s'il ne l'a pas faite, fermons-lui notre porte. »

Tous les protecteurs ou bienfaiteurs de l'écrivain dijonnais, la marquise de Mimeure, le comte de Livry, le marquis de Lassay, le comte de Saint-Florentin, le duc de Nevers, le comte de Maurepas, durent, à un certain moment, j'en suis sûr, murmurer à peu près le mot de Fontenelle : « Si Piron a fait la fameuse ode, etc. » Les uns l'accueillaient pour son péché, les autres pour son repentir; il avait ainsi la faveur des libertins et des dévots. Et vite, les cadeaux de gibier, de vin et d'argent; les cinquante louis oubliés sur la cheminée, les pensions de la cour et des courtisans, les contrats de rente par-devant notaire, qui dispensaient de toute reconnaissance à cause de l'anonyme gardé par le bienfaiteur. Est-ce là de la fatalité?

Remontons à l'origine : prenons le jeune Piron à son début, dans sa ville natale. A peine échappé de l'officine de son père, Aimé Piron, apothicaire et poëte, nous le trouvons en relation avec son ami et son tentateur Jehannin, qui fut plus tard conseiller au parlement de sa province. Il est tout de suite connu à Dijon pour sa joyeuse humeur, ses saillies, ses espiègleries, son entrain de bon convive. Un beau jour, l'*Hymne folle* est improvisée, copiée, colportée; elle arrive dans les mains du procureur général qui mande auprès de lui le coupable.

Piron est menacé de poursuites : mais on l'autorise à renier son œuvre, et à déclarer qu'elle a pour auteur le premier président Bouhier. Le premier président a lu les vers scandaleux, il a souri peut-être, et le voilà devenu en un clin d'œil l'ami et le protecteur du jeune païen.

Durant les neuf années qui suivirent, Piron se partage entre Besançon et Dijon. Après avoir hésité entre les trois professions qu'on lui offre, l'Église, la médecine, le barreau, il choisit enfin le barreau et prend ses degrés. Je ne sache pas que l'*Hymne folle* l'ait empêché d'être reçu avocat à Dijon. Dans ses querelles avec les Beaunois, où sa vie un instant fut en danger, son honneur ne fut jamais mis en question. Ses adversaires, les chevaliers de l'arquebuse, le poursuivirent, l'épée dans les reins, pour se venger de ses malignes épigrammes; mais ils eussent volontiers fêté l'auteur de l'*Hymne folle*, si le Dijonnais n'eût pas échauffé de ses lazzis les longues oreilles des citoyens de Beaune.

Il part à vingt-neuf ans pour Paris. Serait-il par hasard chassé de Dijon ? Ses compatriotes l'ont-ils exilé comme un criminel, comme un lépreux, comme un paria ? Non, il s'en va muni de lettres de recommandation adressées à MM. de Belle-Isle. Obligé un instant, pour subsister, de faire la besogne d'un copiste, il s'impatiente, il languit et jure contre la destinée; mais bientôt nous le voyons admis chez madame de Mimeure, comme Voltaire; et chez madame de Tencin, recevant au jour de l'an, comme les autres gens de lettres, les étrennes de velours. Le Sage et Fuselier ayant abandonné le théâtre de la foire, Francisque, l'entrepreneur de ce spectacle, vient offrir, pour une pièce à un seul personnage, trois cents écus d'avance à celui qui n'était encore que l'auteur de l'*Hymne folle*. *Arlequin Deucalion* réussit, et, dans cette parade, le vaniteux Dijonnais a l'imprudence ou la malignité de blesser le plus susceptible des Parisiens. Voltaire qui connaît l'*hymne folle*, en donne lecture à la marquise de Mimeure, qui pousse les hauts cris, se bouche les oreilles, et se fâche à la fois contre l'auteur et le lecteur de cette étrange fantaisie. La marquise va sans doute fermer sa porte à Piron ? Non pas : la porte reste ouverte, et, sur ces entrefaites, Piron vient rendre visite à sa protectrice. On le gronde bien fort, il est vrai; mais, dès qu'il a confessé son péché : « Allons, dit la marquise, relevez-vous, grand benêt. » Le *grand benêt* demeura tellement en faveur dans cette maison, qu'il finit par épouser la dame de compagnie de madame de Mimeure, mademoiselle Quenaudon, qu'on avait rebaptisée de Bar. Il est vrai que, sur ses vieux jours, madame Piron tomba en démence, et qu'il lui arriva de battre plus d'une fois

son *grand benêt*, son *grand binbin* de mari. Il n'en est pas moins certain qu'elle apporta en dot à *Binbin* deux bonnes mille livres de rente.

Ce n'est point, je pense, auprès de Collé, de Gallet, de Gentil-Bernard, de La Bruère et des autres fondateurs du Caveau, que le souvenir de l'ode trop gaillarde put nuire à la réputation de Piron. Il dut se chanter, rue de Buci, chez le traiteur Landel, bien d'autres témérités, bien d'autres obscénités peut-être.

En quelle circonstance, et auprès de qui donc, Piron reçut-il le châtiment de l'erreur de sa jeunesse? Un académicien venait de mourir : Piron est proposé, accepté, presque élu, malgré ses épigrammes contre l'Académie. Une seule voix crie au scandale. Boyer, évêque de Mirepoix, fait à Sa Majesté la lecture que Voltaire avait faite autrefois à la marquise de Mimeure. Louis XV cède à l'évêque et prononce le *veto* royal. La fatalité apparait enfin ; l'expiation commence. Oui, mais combien de temps durera-t-elle? soixante ans, comme l'affirme Piron? Non pas: une minute! Montesquieu vole chez madame de Pompadour, lui débite sans doute l'*Hymne folle*, et, comme il était de l'avis de Fontenelle, il obtient pour « son cher confrère » une pension de mille livres sur la cassette du roi. L'Oreste dijonnais se déclare lui-même, dans une de ses lettres, enchanté de ce dénoûment; il avait l'essentiel, disait-il, le reste n'etait que bagatelle. Il eut, de plus, l'honneur d'être complimenté à ce sujet par quatre députés de l'Académie, et la vaniteuse satisfaction de laisser à la postérité une épigramme dans une épitaphe :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Il ne fut rien en effet, lui qui, se vantant de son néant, se prenait pour un homme de génie; rien qu'une intelligence provinciale, un esprit ambulant et forain, un vaniteux fanfaron, accusant sans cesse d'envie ceux qu'il envia perpétuellement. Une de ses épigrammes, où il peint un grivois en costume de pénitent, se confessant à un jésuite, le peint lui-même avec une exactitude frappante. Je ne suis, dit le grivois, ni moliniste, ni janséniste,

Non, je suis du parti qui se rit des deux autres.

Voilà bien Piron, qui se croit supérieur aux philosophes parce qu'il demeure étranger à toute philosophie, et supérieur aux vrais chrétiens,

parce que, malgré sa palinodie, malgré son *De profundis*, malgré ses psaumes, il se moque de la religion, et mange gaillardement de la viande en carême! Oh! le bon Gaulois! et qu'on a sagement fait, avouons-le, de réhabiliter le caractère de ce vulgaire sceptique et de ce vulgaire rimeur, qui s'écriait avec je ne sais quelle emphase candide :

> Je vécus nul, et certes je fis bien :
> Car après tout, bien fou qui se propose,
> De rien venant, et redevenant rien,
> D'être ici-bas, en passant, quelque chose.

Profitons de cet aveu. Laissons ce bouffon dans sa nullité, quoiqu'un grand scandale lui ait donné ce que le vrai talent ne donne pas à d'autres : l'immortalité littéraire. Le public se serait peut-être étonné de ne pas trouver le nom de Piron dans une collection de poëtes français. Tel est, en réalité, le seul motif qui nous ait déterminé à reproduire dans son vrai jour la physionomie de l'auteur de tant de vers improvisés, où l'on ressaisit l'écho affaibli de la verve de Marot, du babil de Chapelle, de l'insouciance épicurienne de Chaulieu et de La Fare. La source poétique, où cet esprit provincial est allé puiser, ne jallit pas de très-haut ni avec beaucoup d'abondance. Mais chez lui, elle s'affaiblit encore, se ternit, se souille, et se perd dans les sables. Il n'en reste plus qu'un peu de fange et un peu de bruit.

Hippolyte Babou.

N. B. On peut consulter l'édition de l'auteur (1758), l'édition de Rigoley de Juvigny (1776) et celles plus récentes de M. Édouard Fournier (Delahays), de M. Honoré Bonhomme (Poulet-Malassis).

ÉPITRES

AU MARQUIS DE L...

Marquis, vivant en marquis,
Et non de ceux-là sans nombre
Qu'on ne voit marcher suivis
Que de leur malheureuse ombre :
Recevez un bon avis.

Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,
Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique ou sauvage,
Ou farouche, ou familier.
Déférez au bel usage :
Et pour cela, que le sage
Et glorieux Templier,
Corps aussi léger qu'une âme,
Et fourreau qu'usa la lame,
A jamais chez vous, seigneur.
Soit le poëte de Madame,
Et moi, celui de Monsieur.
Apollon vous les envoie,
Comme beaux faiseurs de feux
Et d'artifice et de joie.

Ils seraient bien malheureux
De ne pas valoir, tous deux,
Deux perroquets, ou deux singes.
L'un, à travers les brouillards,
Jette parfois des cominges;
L'autre emplit l'air de pétards.

La fusée, haute et superbe,
Du mortier de l'un saillit :
De l'autre côté, jaillit
La girandole et la gerbe.
L'un, joli newtonien,
Historien, algébriste,
Ne douta jamais de rien :
L'autre, un peu pyrrhonien,
Est bon pantagruéliste.
Cavalier ambitieux,
L'un piquant droit vers les cieux,
Met Pégase hors d'haleine :
L'autre va rasant la plaine,
Mais assez haut pour ne pas
Tremper ses ailes dans l'onde;
En même temps, assez bas
Pour que la cire ne fonde.

Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau,
Et l'éloge, ou la censure.
Pompeux, brillant et mignard,
Le premier, pour sa chaussure,
Prend les échasses de l'art;
L'autre, naïf et sans fard,
Les patins de la nature.
La marquise, et vous, marquis,
N'êtes-vous pas bien lotis?
Faites, elle et vous, fanfare!
Pour deux lots si précieux.
Elle aime le beau, le rare;
Vous le vif et le joyeux.
Eh bien! quoi de plus sortable?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable
D'épopée ou d'opéra,

Et vous, de quoi rire à table.
Et quand la source faudra,
La ressource y subviendra :
Tous deux avons nos patentes
Pour piller, à cet effet :
Lui, le trésor des quarante,
Et moi, celui du buffet.

Pour jetons, (car, en ce monde,
Chacun vit de son métier :
De son trictrac, Radegonde ;
Barnabas, de son psautier ;)
Pour jetons, chaque séance
Pourra valoir au premier
Le plus beau souris de France :
Souris plein de bienséance,
Et de finesse et d'esprit :
Souris, quand il applaudit,
Vraiment doux et balsamique ;
En ce que, parlant aux yeux,
Seul, il dit plus, et dit mieux
Qu'un éloge académique.
Du goût enfant délicat,
Dont la gentillesse éclose
Semble ajouter à l'éclat
Des perles et de la rose,
Qui, par un juste retour,
Des attraits doublant la dose,
L'embellissent à leur tour.

Le trop heureux coryphée
Aura de plus, à coup sûr,
D'encens très-rare et très-pur
Quelque petite bouffée :
C'est tirer l'huile du mur ;
Car, hélas ! le grand, le brave,
Et l'infortuné *Gustave*

Pleure en vain pour en avoir :
Zaïre et son *Orosmane*
Ont vidé tout l'encensoir,
En dépit du *métromane*.

Pour autre honoraire encor,
(Peste ! c'est le jeton d'or,
Celui-ci dont je m'avise !)
Il aura de la marquise,
En guise de paroli,
Quelque chansonnette exquise
Du gracieux *Gondouli*,
Encor plus gai, plus joli,
Quand de cette aimable dame
La flexible voix met l'âme
Au petit couplet gascon,
Et, d'une façon légère,
Mêle aux grâces de Cythère
Le beau feu de l'Hélicon.

C'est payer son poëte en reine.
Vous fourniriez le pendant :
Le vôtre aura cependant,
Dans un seau de porcelaine,
Vin natal à son côté,
Soif de chantre, hiver, été;
Égal appétit, sans faute;
Esprit et cœur en gaieté,
Excellent visage d'hôte,
Grande chère, et liberté.

Puis après maintes rasades
De vin blanc, jaune et clairet;
Le moka, l'eau des Barbades,
Et quelques airs de *Mouret*,
Vous lui donnez l'accolade;
Et, faisant une gambade,

Mon gaillard enfin s'évade,
Muni d'un ordre à *Miret.*

A MONSIEUR DE SAINT-FLORENTIN

A la façon des beaux esprits
Qui payent l'or en bagatelles,
J'assemblais des rimes nouvelles
Pour vous payer de trois perdrix,
Jointes à l'un de vos écrits
Plus précieux mille fois qu'elles,
Encor qu'elles fussent sans prix,
Et qu'il n'en soit guère de telles.

J'en étais là, quand, à propos,
Votre Basque, des plus dispos,
Ayant grimpé mes cinq échelles,
Me remit encore deux oiseaux.

Étaient-ce canards ou vanneaux,
Faisans de la Chine, ou sarcelles?
Dites-le-moi; mais le huis clos
Rentré dans le petit enclos,
Ce fut un beau bruit de femelles!

« Mon Dieu! mon oncle, qu'ils sont beaux!
Voyez cette queue et ces ailes;
Tenez, admirez ces dentelles,
Ce piqué, ce point, ces réseaux!
Vivent ces couleurs naturelles!
Ah! des *Houdris* et des *Vanloos,*
Je défierais bien les pinceaux
Et les palettes immortelles
De rendre ces bleus, ces ponceaux,

Ces blancs, ces gris, ces isabelles!
Tuer ces jolis animaux!
Il est des âmes bien cruelles!
C'est être bien *Caligula!*
D'où viennent des bêtes si belles?
De Quimper, ou de Bengala?
Ou de l'autre côté du globe?
Qu'elles viennent d'où l'on voudra,
Soit d'en deçà, soit d'en delà,
Mon oncle, il me faut une robe,
Mot à mot, comme celle-là. »

Monseigneur, mot à mot, voilà
Ce que la plus folle des nièces,
Pleurant presque, et tapant des pieds,
Disait en baisant les trois pièces
De gibier que vous m'envoyez.

Et pendant ce temps-là, ma chatte,
Plus folle qu'elle encor cent fois,
Grimpant sur mon dos, patte à patte,
Et par-dessus mon omoplate
Élançant ses crocs de grivois
Et son joli petit minois
Animé de deux yeux d'agate,
Haussant sa queue en automate,
Me pétrissait à sa façon;
Et, peu soucieuse du nom
De reconnaissante et d'ingrate,
Qu'une aubaine si délicate
Vint d'Amérique ou du Japon,
De vous, Monseigneur, ou d'un autre,
Que j'en fusse honteux ou non,
Grommelait une patenôtre
Qui sentait sa dévotion
Bien moins que sa tentation;

Et patenôtre, dont l'hommage
Avait pour objet, de l'oiseau
Que ma nièce trouvait si beau,
La chair bien plus que le plumage.

Cependant, sage en ses projets,
Ma vigilante cuisinière
Avait plume et chair pour objets,
Comptant, tout bas, de la dernière
Me faire faire bonne chère,
Et de l'autre enfler mes chevets.

Pour la chère entière, elle est faite:
Elle a deux fois été complète;
Roi jamais ne fut mieux traité;
Nièce, oncle et chatte en ont tâté.
Mais, tant qu'on voudra, que l'on mette
Le duvet dans mon oreiller,
Je n'en vais pas mieux sommeiller;
J'ai contracté dette sur dette.
Ma reconnaissance est complète;
C'est de quoi jour et nuit veiller.

ÉPITAPHES

Ami passant, qui désires connaître
Ce que je fus: je ne voulus rien être;
Je vécus nul, et certes je fis bien;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
De rien venant, et retournant à rien,
D'être ici-bas, en passant, quelque chose.

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

ÉPIGRAMMES

CONTRE L'ACADÉMIE

En France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième, on fait asseoir mon homme;
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme;
Plus n'en avez prose, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES

Je ferai peindre un satyre bien gras.
Nez aplati, front sans pudeur aucune,
Queue au derrière, oreilles de Midas,
De Cerbérus les trois gueules en une,
Mordant partout, aboyant à la lune.
Bref, en carré deux morceaux de linon
Je ferai pendre au col du compagnon,
L'ourlet bien blanc et la toile bien bleue.
De prime abord, à ce portrait mignon,
Je gage, abbé, que ton chien battra queue.

CONTRE L'ABBÉ LE BLANC

La Tour va trop loin, ce me semble,
En nous peignant l'abbé Le Blanc.
N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
Faut-il encor qu'il soit parlant?

CONTRE LE POETE ROI

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec et guindé, souvent froid, toujours dur,
Qui ne peut plaire et peut encor moins nuire,
Ayant l'usage et non l'art de médire,
Pour ses méfaits dans la geôle encagé,
A Saint-Lazare, après ce, fustigé,
Honni, moqué, bafoué pour ses rimes,
Chassé, battu, conspué pour ses crimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun répond : C'est le poëte Roi!

CONTRE VOLTAIRE

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
  Vinot le thuriféraire,
Le prince des badauds, Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois.
Du mien ne tirons qu'une flèche
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui.
Malheur à lui seul, s'il en sèche!
Louons quelque autre auteur que lui.

RACINE LE FILS

1692 — 1763

Chez les Égyptiens, les professions étaient héréditaires : mais jamais en France aucune loi n'a contraint les fils à suivre la carrière des pères de famille. Comment se fait-il donc que Louis Racine ait voulu marcher sur les traces de Jean Racine ? A peine sorti du collége, cet ambitieux cadet effrayait déjà sa mère par la vivacité de son goût pour la littérature. Madame Racine l'envoya chez Boileau qui le chapitra vertement : « On n'a point vu de grand poëte fils d'un grand poëte ; et d'ailleurs vous devez savoir mieux que personne à quelle fortune cette gloire peut conduire. » Malgré cette semonce, le jeune Louis continua de rêver à la gloire littéraire. Il essaya pourtant de faire son droit, il prit sa licence ; après quoi, dégoûté sans doute du barreau et caressant toujours sa chimère, il entra sous l'habit ecclésiastique dans la congrégation de l'Oratoire. S'il eût persisté dans ce dernier parti, Racine le fils aurait été sans doute un excellent oratorien. Il préféra s'adonner tout entier à la poésie, et ce fut dans la maison même de Notre-Dame des Vertus qu'il composa le poëme de *la Grâce*.

La tragédie l'avait d'abord attiré, mais ayant toujours sous les yeux l'*Œdipe* de Sophocle, et *Athalie*, une crainte respectueuse l'empêcha de se hasarder au théâtre. « Mon ambition, dit-il, fut mon salut. » Le poëme de *la Grâce* ne réussit pas. Cet ouvrage de janséniste lui valut

une piquante épigramme de je ne sais quel prélat : « J'aimerais mieux que vous fissiez des comédies, » et une épître satirique du jeune Arouet, moins âgé que lui de deux ans.

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques
De ton Jansénius les leçons fanatiques.
Quelquefois je t'admire et ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père.

. . . .

Tu le sers en esclave et je l'adore en fils;
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce;
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens et non pas des docteurs.

Voltaire aurait pu ajouter : « Soyons surtout des poëtes. » Le *docteur* Louis Racine, en dépit de cette admonestation polie, demeura tout à la fois docteur et versificateur. Au poëme de *la Grâce* succéda celui de *la Religion*, accompagné de poésies détachées, parmi lesquelles il n'y a guère à signaler que cette *Ode sur l'Harmonie*, vantée par La Harpe, où le fils de l'auteur de *Phèdre* rend pieusement hommage, en véritable enfant de chœur, à Homère, à Virgile, à Horace, à Malherbe, à Corneille, à Boileau, à Racine, à La Fontaine, et même à Jean-Baptiste Rousseau.

Le poëme de *la Religion* eut un grand succès. Il devint presque classique, bien qu'il ne méritât guère cet honneur. Tout ce que nous pouvons dire à sa louange, c'est qu'il est supérieur à celui du cardinal de Bernis sur le même sujet. Le didactique Racine était bien digne de donner des conseils à l'abbé Delille et à Lebrun. Après avoir frappé vainement à la porte de l'Académie française (il était déjà de l'Académie des inscriptions), le triste poëte sembla tourner le dos à la poésie, et, ruiné par le Système, il accepta du cardinal de Fleury la place d'inspecteur général des fermes en Provence. Un malheur de famille, la perte de son fils, décida Louis Racine à quitter le monde. Quand Delille alla visiter l'auteur du poëme de *la Religion*, il le trouva jardinant dans un petit enclos du faubourg Saint-Denis, n'ayant pour toute société que son chien, et ne lisant plus d'autres livres que des ouvrages de piété.

Désabusé de ses rêves, le fils de Racine s'était fait peindre, l'œil fixé sur ce vers de *Phèdre :*

> Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Parmi les Égyptiens littéraires de notre temps, on en compte beaucoup, j'en suis sûr, qui ont eu la présomption de Louis Racine ; mais on en trouvera peu qui songent à finir leur carrière comme il a terminé la sienne, par un trait de résignation et de modestie.

HIPPOLYTE BABOU.

La meilleure édition des œuvres de Louis Racine est celle de Lenormand, 1808, 6 volumes in-8, contenant un éloge de l'auteur, par Lebeau. Voir le *Nécrologe* de Palissot, année 1766, et l'abrégé de sa vie dans la *Galerie française.*

INSTINCT PATERNEL ET MATERNEL DES OISEAUX

. . . .

Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi, qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent il repousse la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères!
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.

Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive, tout part. Le plus jeune, peut-être,
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés !

LES CIEUX, LA MER, LA TERRE

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez !
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu, du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours ?

Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux :
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.

La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié !

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein :
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu;
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

(*La Religion.*)

PANARD

1694 — 1765

« Plus d'une fois à table, et, comme on dit, entre deux vins, j'avais vu sortir de cette masse lourde et de cette épaisse enveloppe des couplets impromptus pleins de facilité, de finesse et de grâce... Jamais l'extérieur n'annonça moins de délicatesse. » Qui parle ainsi de Panard? C'est Marmontel, qui l'avait surnommé le La Fontaine du vaudeville. Nous admettons volontiers, chez l'ami de Gallet, de Piron, de Collé, la facilité, même la finesse; mais la délicatesse et la grâce, à moins que ces mots n'aient changé de sens, il est assez difficile de les reconnaître dans l'auteur naturel et insouciant des couplets en forme de verre et de bouteille. Comme Vadé, comme Gallet, comme Béranger lui-même, Panard se mit à rimer sans études, ainsi qu'une source jaillit sans connaître les principes de la physique. Relégué dans une petite place de bureau, il s'ignorait peut-être et ne songeait guère à se faire une réputation, lorsqu'il fut découvert par le comédien Legrand, qui mit gaillardement en perce ce tonneau de vin clairet. Une fois le premier jet échappé, ce vin de la chanson coula jusqu'à la lie. Panard moins que personne eût songé à comprimer un seul instant le flot vermeil qu'il voyait s'épancher avec la plus naïve allégresse. Il ressemblait encore plus à La Fontaine par le laisser aller de sa vie que par le caractère de son talent. Si l'on représentait Bacchus enfant comme on représente l'Amour, on pourrait emprunter quelques traits à cette figure toute ronde, où la volonté n'a jamais pesé du poids d'un fétu.

Que savait Panard de lui-même et du monde? qu'en voyait-il? Tout juste ce que voit et ce que sait l'enfant le plus simple d'un pays perdu. Il était né les bras ballants et les mains ouvertes, ce joyeux Chartrain

qui ne s'aperçut pas un seul jour dans sa vie qu'on pût naître avec des doigts crochus. Il s'égaya pourtant bien des fois aux dépens des procureurs et des notaires, mais comme on s'égaie des Scapins et des Frontins, de tous les larrons fantastiques de la comédie italienne. En réalité, Panard ne croyait pas au mal, au calcul, à l'artifice, à la lutte, à la nécessité, à la volonté, à ce qui lui aurait fait perdre le gracieux équilibre de son innocente ivresse. Ses amis étaient obligés de songer pour lui aux détails les plus vulgaires de l'existence. Abandonné à son instinct somnolent, il serait peut-être mort de faim ou de froid, à la belle étoile. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il lui eût été impossible de mourir de soif, à moins qu'on ne l'eût exilé dans la Palestine, sur les bords du Cédron. Panard aimait le vin avec tendresse, avec passion, avec une sorte de piété idolâtre. Il en parlait en souriant et en pleurant : car c'était un bachique sensible à ses heures, quoique son humeur n'eût rien de morose. Quand il se mirait dans son verre plein de rubis en fusion, il serait tombé à genoux pour remercier avec larmes le dieu de tous les chansonniers, le dieu des bonnes gens.

Le verre de Panard, je l'ai admiré dans son ample étui de maroquin : c'est une relique de l'ancien Caveau, précieusement conservée dans les archives du Caveau moderne. On le retire de l'étui avec respect les jours de cérémonie et de festivité chantante. Il passe de main en main, d'un bout de la table à l'autre ; on le contemple, on l'étreint doucement, on le révère ; mais personne n'oserait le remplir jusqu'aux bords, afin de le vider d'un seul trait. Le verre de Panard a, dit-on, l'exacte mesure d'une bouteille de bordeaux. Panard le vidait sans effort, avec une aisance héroïque. Aussi mourut-il d'apoplexie.

Ce bon homme, que des amis indiscrets auraient voulu lancer dans les belles sociétés où Collé triomphait, où Vadé apprenait aux marquises le langage des halles, ce bon homme était si étranger aux affaires du monde qu'il fut le premier à baptiser Louis XV du surnom de *bien-aimé*. Au XVIIIe siècle, tous les chansonniers sont royalistes. Leur Épicure, commodément attablé au cabaret, ne veut entendre parler ni de pamphlets, ni de religion, ni de politique, ni de philosophie séditieuse. La société de la rue de Buci n'aurait jamais accepté un successeur de Marigny ou un devancier de Béranger. La chanson française qui avait été frondeuse, et qui devait être un jour philosophique et libérale, se contentait alors d'être bachique. Ce qu'on célébrait avant tout, dans ses faciles couplets, c'était l'ambroisie de Bourgogne et le

nectar de Champagne, c'était le vin ruisselant dans les verres, et tachant du même coup la nappe et la chanson. Quand le rédacteur du *Mercure* demandait à Panard quelques vers pour son journal, le chansonnier montrait au journaliste sa boîte à perruque, en lui disant : « Fouillez, prenez ! » Marmontel, usant et abusant de la permission, retirait de la boîte toute sorte de petits chiffons rougis de vin, et Panard de s'écrier : « Le vin, c'est le cachet du génie. » Il était, j'en suis sûr, de bonne foi, lui qui gémissait très-sincèrement de ce qu'on avait enterré Gallet sous une gouttière : « Gallet, disait-il, qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau. »

Jusqu'à Désaugiers, Panard, que La Harpe mettait au-dessus de tous les chansonniers, est resté le classique représentant de cette muse légère, étourdie, joyeuse, ignorante et chantante, qui régna si long-temps au cabaret, le verre en main, le sourire aux lèvres, et la feuille de vigne sur le front; une petite bacchante-grisette, la vraie bacchante des Parisiens !

A côté de Panard, il faut nommer ici, ne fût-ce que par superstition historique, l'épicier Gallet, son grand ami, le vrai fondateur du Caveau.

Ce fut dans l'arrière-boutique de l'épicier que se réunirent d'abord, à sa table, les joyeux convives qui, plus tard, mirent à la mode le cabaret du traiteur Landel. Gallet avait de l'entrain, de la facilité, même de l'esprit. Mais on s'aperçut, raconte Rigoley de Juvigny, qu'il faisait l'usure, et on le pria par écrit, un beau jour, de dîner partout ailleurs qu'au carrefour Buci. Ses affaires ayant mal tourné, il fit banqueroute, et se réfugia au Temple, où ses créanciers, ne pouvant l'arrêter, le poursuivaient sans cesse de leurs mémoires; ce qui lui fit dire ce bon mot : « Je loge au Temple des Mémoires. » On en cite un autre de lui, qu'il dit à un prêtre qui venait l'administrer *in extremis* : « Ah ! M. l'abbé, vous venez me graisser les bottes; cela est inutile car je m'en vais par eau. » Il venait de subir douze ponctions; il était condamné à mourir d'hydropisie. Est-il bien essentiel d'ajouter qu'avant sa mort il remboursa tous ses créanciers, intérêt et principal ? Parmi tous ses amis de la Pointe Saint-Eustache, ses anciens convives de l'arrière-boutique, un seul lui demeura fidèle jusqu'à la fin : ce fut l'honnête Panard, qui s'écriait dans sa douleur de l'avoir perdu : « Un ami de trente ans, avec qui je passais ma vie ! à la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble !... Je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui. Il est mort; je suis seul au monde. Je ne sais plus que devenir. »

Marmontel, qui avait connu Panard et Gallet chez un joaillier de la place Dauphine, après avoir fait dans ses *Mémoires* l'éloge de Panard, se résume sur Gallet par ces mots : « C'était un original et un vaurien. »

Les vers de Gallet n'ont jamais été réunis en volume; ils sont éparpillés dans les recueils du temps, où nous nous garderons bien d'aller les chercher.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres de Panard, 4 vol. in-12, Paris, 1763. — Œuvres choisies publiées par Armand Gouffé, 3 vol. in-18, 1803. Consulter le *Nécrologe des hommes célèbres de la France*, les *Mémoires de Marmontel*, le *Journal historique* de Collé.

DESCRIPTION DE L'OPÉRA

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

J'ai vu Mars descendre en cadence;
J'ai vu des vols prompts et subtils;
J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois.

Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et, lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu la Vertu, dans un temple,
Avec deux couches de carmin
Et son vertugadin très-ample,
Moraliser le genre humain.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu trotter, d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns;
J'ai vu des morts friser la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavottes
J'ai vu des fleuves sautillants;
J'ai vu danser deux matelotes,
Trois Jeux, six Plaisirs et deux Vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en ut-mi-la.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu souvent une Furie
Qui s'humanisait volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser au bord du Styx;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur;
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

LES HOCHETS

VAUDEVILLE

On l'a dit, et je le répète,
L'homme est toujours à la bavette;
Mille puérils passe-temps
Ne quittent jamais son idée :
On a des hochets en tous temps;
A tout âge, on a sa poupée.

Médor, toujours à sa toilette,
Pour ses habits seuls s'inquiète;
De se voir et se faire voir
Il a toujours l'âme occupée :
Son hochet est dans son miroir,
Et sa figure est sa poupée.

Césarion n'a dans la tête
Que bataille, exploits et conquête;
Cet illustre et vaillant guerrier
Brave le salpêtre et l'épée :
Son hochet est dans le laurier;
La gloire devient sa poupée.

Gourmandin, fameux parasite,
Aux bonnes tables rend visite;
Son cœur, grand ami du buffet,
Ne cherche que franche lippée :
Le verre lui sert de hochet,
Et la bouteille est sa poupée.

L'abbé muguet souvent se mire,
Grimace, minaude, s'admire;

Tous ses soins sont pour son toupet
Et sa perruque retapée :
Sa tabatière est son hochet;
Sa tête lui sert de poupée.

COUPLETS MORAUX

Pour faire un repas agréable,
Faut-il couvrir toute sa table
De ces ragoûts et de ces mets
Inventés par de fins gourmets?
Non, non; je fais toujours grand'chère
Quand j'ai le manger nécessaire
Sur un petit couvert bien blanc,
Avec ce qu'il faut de lumière,
Un verre net et du vin franc.

Tenté par le gain qu'il espère,
Le nautonier, pour satisfaire
Nos appétits extravagans,
Va s'exposer aux ouragans;
Mais ce qu'il amène en nos rades
Ne sert qu'à nous rendre malades;
Et nous n'en serions pas plus mal
Si l'épice et l'eau des Barbades
Restaient dans leur pays natal.

Cependant, ô fous que nous sommes!
C'est la fureur de tous les hommes
D'entasser et de se munir
Pour les besoins de l'avenir :

Leurs corps et leurs esprits s'épuisent
Pour avoir des meubles qui nuisent,
Des trésors que l'on tient secrets,
Des habits que les vers détruisent,
Des livres qu'on ne lit jamais.

CHANSON A BOIRE

Téméraires buveurs, dont l'audace trop vaine
Prétendait effacer les bachiques héros,
Qu'il m'est doux de vous voir, étendus sur l'arène,
Ronfler sur un débris de flacons et de pots!
Je triomphe, Bacchus; viens couronner ma gloire:
Répands dans l'univers le bruit de mes exploits,
Et que l'on chante ma victoire
Partout où tu donnes des lois.

ÉPIGRAMME

Lorsque le chantre de la Thrace
Dans les sombres lieux descendit,
On punit d'abord son audace
Par sa femme qu'on lui rendit.
Mais bientôt, par une justice
Qui fit honneur au dieu des morts,
Ce dieu lui reprit Eurydice,
Pour prix de ses divins accords.

VOLTAIRE

1694 — 1778

Poésie et critique, philosophie, politique, histoire, sciences même, au XVIIIe siècle, tout mouvement de l'esprit et toute forme littéraire relèvent absolument de Voltaire. L'universalité de ce génie n'a jamais été mieux résumée que par Rivarol. « Voltaire régnait, dit-il, depuis un siècle; il ne donnait de relâche ni à ses admirateurs, ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue son universalité personnelle; et c'est un problème de plus pour la postérité. »

Oui, Rivarol a raison; pour la postérité encore plus que pour son temps, Voltaire est demeuré un problème. Ses derniers panégyristes et ses derniers détracteurs l'ont si étrangement interprété de nos jours qu'il est presque devenu sous leur plume une sorte de personnage légendaire. Non, Voltaire n'a jamais existé, me suis-je écrié bien des fois, en voyant son nom chatoyer parmi les feux de Bengale d'une ridicule apothéose, ou traîner sa mémoire à l'égout par je ne sais quels exécuteurs des basses-œuvres littéraires. J'aurais mieux aimé le nier tout à fait que de le reconnaître au milieu des saints ou au milieu des infâmes. Mais toute incertitude et toute confusion s'effacent heureusement, dès qu'on retrouve par hasard et qu'on publie à l'improviste quelque fragment nouveau de son immense correspondance. Le voici

dès lors qui reparaît tout entier, avec cette vive clarté de ses yeux et de sa parole, avec ce sourire étincelant et mordant, avec ce geste libre et familier, avec cette physionomie expressive et saisissante, qui ne laissent aucune ressource et aucun prétexte aux mystificateurs intéressés. Dès que ses fines lèvres s'entr'ouvrent, amis et ennemis disent d'une seule voix : « C'est lui, c'est bien lui ! » Quel autre aurait donc ce mouvement, cette chaleur, cette fierté d'âme, ce langage si adroitement éloquent, et cet air de Français cosmopolite sans lequel, il y a cent ans, on n'était bon qu'à être jeté par les fenêtres?

Après tant de siècles classiques, exclusivement consacrés au culte platonique des Muses, on voit enfin, avec des tressaillements d'enthousiasme, ce grand esprit militant appliquer les plus éclatantes et les plus aimables facultés au triomphe de la justice, au progrès de la raison dans le monde. Quelle admirable transformation dans le rôle de l'intelligence! Le poëte et l'écrivain n'auront plus affaire désormais aux règlements étroits d'une corporation mystique d'initiés, professant à leur insu la doctrine de l'art pour l'art; mot récent qui désigne une chose antique. Les idées de luxe et de pur agrément cesseront de régner en poésie. Frappés et révoltés des misères humaines, les lettrés ne s'inquiéteront plus de parfiler en savants monologues, en élégants récits, en harmonieux entretiens, les sentiments les plus délicats des âmes oisives de la cour de France. Ils ne chercheront plus la rime au firmament, ni l'inspiration dans l'espace. Novateurs dans la forme aussi bien que dans le fond, ils verseront dans les vieux moules élargis le métal bouillonnant de leur siècle, c'est-à-dire les longues souffrances, les plaintes éloquentes et les doutes amers de tout un peuple, assez intelligent déjà pour fournir des milliers d'échos à la voix souveraine de ses grands critiques aussi passionnés que la poésie.

Et qui donc peut réclamer l'honneur d'une telle révolution, si ce n'est Voltaire? Aussi, pour apprécier justement le poëte, est-il nécessaire de suivre jour à jour l'activité merveilleuse de ce Protée, entre les limites de sa correspondance où viennent se placer à la fois ses mille préoccupations sérieuses ou légères. Voltaire se multiplie et se transforme à chaque instant ; il a le don de l'ubiquité. Tandis que l'écrivain menacé se débat contre des libraires infidèles, le manufacturier de Ferney cherche à centupler le commerce de sa colonie, le gentilhomme de la Chambre essaye de protéger l'auteur dramatique; le chambellan du roi de Prusse recommande à Berlin des officiers français traqués par le fanatisme; l'académicien sollicite de ses confrères des conseils

et des critiques pour son édition de Corneille, et l'éditeur de Corneille présente aux souverains ce registre de souscription où s'amasse la dot de la nièce de l'auteur de *Cinna;* puis, c'est l'apôtre intraitable de la tolérance qui sonne le tocsin aux oreilles des juges de Sirven et de Calas, ou le propriétaire campagnard qui demande instamment à Paris des nouvelles de ce monde littéraire auquel il se dit si indifférent; ou bien encore le directeur de théâtre de société qui monte et joue ses propres pièces sur les degrés des Alpes, à quelques centaines de pieds au-dessus du niveau de la Comédie-Française, et toujours et surtout le chef de la secte des philosophes qui envoie ses mandements avec son terrible mot d'ordre aux frères de Paris et du monde, *urbi et orbi!*

Tel est l'homme universel: on peut en déduire sûrement le poëte. Mais c'est à condition de ne pas dessiner la physionomie d'après un trait particulier, comme l'a fait M. Saint-Marc Girardin, en interprétant les lignes suivantes, écrites dans un moment de lassitude: « Je plains ceux qui ne jouissent pas de la nature et qui vivent sans la voir. Chacun vante la retraite, peu savent y rester. Moi qui ne suis heureux et qui ne compte ma vie que du jour où je vis la campagne, j'y demeurerai probablement jusqu'à ma mort... »

Qu'y a-t-il, en vérité, au fond de cet aveu? Devons-nous y reconnaître un accent de *poëte bucolique et descriptif?* Nous croirons-nous autorisé, comme M. Saint-Marc Girardin, à rapprocher ces goûts champêtres de l'inclination passionnée de Rousseau? Parce que *le bon laboureur* sourit du haut de son perron seigneurial à ses bœufs « qui lui font leurs gros doux yeux, » gardons-nous bien de conclure qu'il ait jamais triomphé du vieil homme, de ce Parisien voyageur qui serait très-heureux de vivre à Paris, s'il trouvait à Paris ce qu'il va chercher à Berlin, ce que son imagination poursuit jusqu'en Chine, et ce qu'il a déjà entrevu par delà la Manche, sur la terre des *free-thinkers.* Voltaire aime la campagne comme un lieu de refuge; il change en exil volontaire un exil forcé; il chérit dans la solitude la garantie de sa sécurité, de son repos, et le libre exercice de cette activité dévorante qui se nourrit chaque jour de tous les éléments de distraction et d'instruction, de critique et de polémique, d'amusement et d'intérêt que lui fournissent à l'envi ses nombreux correspondants et ses innombrables visiteurs. Quand la France entière et l'Europe avec elle s'en vont saluer et adorer le patriarche de Ferney, les bœufs aux doux yeux ne sont plus là qu'à l'arrière-plan d'un théâtre champêtre où se joue en réalité la grande comédie de Paris. Il se peut que, dans les intervalles des réceptions, des visites, des

fêtes, Voltaire ait quelquefois goûté du bout des lèvres au régal poétique de Rousseau ; mais chez lui, ce que M. Saint-Marc Girardin appelle le sentiment de la nature et du paysage n'est en résumé que le sentiment tranquille et naïf de la propriété. En élevant des bœufs, en fabriquant des montres, en bâtissant et plantant dans son domaine, le plus actif des hommes ne demandait qu'un prétexte nouveau à l'exercice de son activité; il ajoutait, comme il l'avoue lui-même, un nouveau goût à ses goûts. Fontanes, qui avait de vrais instincts champêtres, réfutait d'avance l'opinion de M. Saint-Marc-Girardin, lorsqu'il écrivait du prétendu *poëte bucolique et descriptif :* « Voltaire, en général, n'est pas le poëte de l'homme solitaire; il veut être lu dans le fracas des grandes villes, dans la pompe des cours, au milieu de toutes les décorations de la société perfectionnée et corrompue. Ne voyez-vous pas comme il court sur les objets, comme il craint de lasser l'attention? Cette rapidité entraînante est un des plus grands charmes qui ramènent toujours à ses ouvrages; elle fait pardonner ses négligences, attribut nécessaire d'un génie impétueux et facile qui précipite sa marche, et ne regarde point derrière lui. »

La *rapidité entraînante*, la mobilité irrésistible, et je dirais presque l'électricité en mouvement, voilà tout le tempérament, tout l'esprit, tout le génie de Voltaire. Dans les stances irrégulières adressées à la princesse Ulrique, sœur de Frédéric, le poëte livre lui-même son secret:

L'oisiveté pèse et tourmente,
L'âme est un feu qu'il faut nourrir.

Personne, mieux que lui, n'a montré le ridicule de cette célèbre maxime: L'estomac est le sol où germe la pensée. Il n'avait en partage, c'est lui qui nous l'apprend, ni l'estomac du marquis de La Fare, ni les robustes *vertus* de M. d'Aremberg : mais cette faiblesse de nature ne l'a jamais empêché de répéter ce cri généreux qui lui échappe un beau soir, en plein souper, dans une cour d'Allemagne: « Il faut penser, il faut aimer! »

Sans rien aimer, il est triste d'être homme.

Avec son âme de feu, malgré toutes les péripéties de son existence, il fut joyeux d'être homme : ce qui est en fin de compte la meilleure manière d'aimer et d'honorer l'humanité. Son allégresse native, tantôt rayonnante et sereine comme celle d'un dieu, tantôt folle et inoffensive comme celle d'un lutin, et tantôt impitoyablement satirique comme

celle d'un démon, cette incompressible allégresse l'a toujours soulevé de terre, quand il lui fallait marcher, agir, ou combattre presque seul à l'avant-garde de son siècle. Il reste gai jusque dans ses colères; sa résignation même sourit, lorsqu'il lui arrive de se résigner un instant. Ni les accès de misanthropie, ni les triomphes de l'orgueil ne peuvent fixer un nuage sur son front. Un éclair illumine ses larmes; un flot de lumière jaillit de ses plus profondes douleurs. Quand les consolations extérieures lui manquent, au milieu de ses abattements passagers, il a le courage de se consoler lui-même en rendant noblement justice à ses efforts :

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien.
. . . .
J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâchés tyrans des esprits...

Et il poursuit noblement sa route en s'écriant :

Oui, jusqu'au dernier de mes jours,
Mon âme sera fière et tendre...

Voltaire fier et tendre! Il y a des gens encore qui hausseraient les épaules à ces deux mots, comme s'ils exprimaient le plus audacieux mensonge. La fierté pour eux n'est qu'une attitude cornélienne, invariablement gardée par un automate surhumain; et la tendresse ne va pas sans une cascade de sanglots, de soupirs et de gémissements. Fierté d'apparat, tendresse de théâtre qui n'ont rien de commun avec les tressaillements imprévus d'une âme virile, en proie aux luttes des passions et des convictions! C'est parce que Voltaire a été un homme, dans la plus large acception du mot de Montaigne, dans le plus large sens de la belle maxime de Térence, qu'il a été si facile à la malveillance ou à la médiocrité de le représenter comme un être fantasque, malfaisant, contradictoire et satanique. Les contradictions de Voltaire! elles abondent en effet dans le rapide courant de ses idées et de ses impressions; car son intelligence électrique est faite de raison et de sentiment, et beaucoup plus de sentiment que de raison peut-être. Qu'on y regarde de près, et l'on verra que toutes les vérités qu'il proclame sont des vérités de sentiment avant tout. Il ne se sert de sa raison, comme tous les philosophes d'instinct, que pour vérifier sa foi spontanée, que pour la placer triomphalement sur les ruines du pré-

jugé séculaire, de la sottise et de la routine générales, de l'erreur inviolable et bénie. On peut très-justement dire de lui à ce sujet ce qu'il disait de Spinosa et de Malebranche : « La raison et le sentiment sont en lui comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre. » Ainsi s'expliquent d'elles-mêmes toutes les contradictions apparentes de ce vaste esprit qui pour les pédants aura le tort éternel d'avoir été à la fois étendu et clair, solide et rapide, hardi et sensé, instinctif et raisonneur, plein de force vibrante et légère.

Il n'aime pas son siècle, dira-t-on, puisqu'il vante le siècle de Louis XIV; il n'aime pas l'humanité, puisqu'il la raille de ses faiblesses et la juge incurable; il n'aime pas sa patrie, puisqu'il déshonore notre plus belle gloire nationale, puisqu'il se fait adresser par Minerve ces paroles de suprême dédain pour la France et pour l'humanité tout entière :

> Tu trouveras partout la même impertinence.
> . . . .
> Le monde est fait comme la France.

Et quel résultat peut-il espérer de sa guerre acharnée contre le passé qu'il abhorre, lorsqu'il est capable de chuchoter étourdiment ces vers :

> Nous sommes de vieux enfants,
> Nos erreurs sont nos lisières,
> Et les vanités légères
> Nous bercent en cheveux blancs.

De là, sans le moindre scrupule, on conclut en bonne logique et en toute sûreté de conscience que Voltaire était un enragé sans conviction, et de plus un égoïste vaniteux, une espèce de bourgeois gentilhomme qui, malgré ses déclamations en l'honneur de la justice sociale, n'avait qu'un désir au fond de l'âme, celui d'être marquis.

En 1775, quelques sots lui adressaient déjà de semblables reproches, et voici ce qu'il répondait très-sincèrement à M. Marin : « Dites bien, je vous prie, à M. Linguet, que je pense comme lui sur mon marquisat. Le marquis Crébillon, le marquis Marmontel, le marquis Voltaire, ne seraient bons qu'à être montrés à la foire avec les singes de Nicolet. C'est apparemment un ridicule que Messieurs les Parisiens ont voulu me donner et que je ne reçois pas. » Est-ce un fils de M. Jourdain qui parle ainsi? Non, c'est le représentant le plus courageux de la bourgeoisie française au XVIII[e] siècle; c'est, malgré son titre de gentilhomme

de la Chambre, le bourgeois de Paris triomphant qui écrit en 1776 au marquis d'Argence de Dirac : « Ce serait se moquer du monde que de le quitter pendant que Louis XVI règne et que M. Turgot gouverne nos affaires. Jouissez du siècle d'or dont vous voyez l'aurore : vivez ! » Il avait donc cru à l'avénement d'un âge d'or, tout en maudissant quelquefois son siècle ! il en saluait l'aurore, deux ans avant sa mort, avec une jeunesse d'enthousiasme qui ne convient guère à un Coriolan français ! Voltaire aimait son pays en le querellant, comme il aimait l'humanité, en la surmenant, cette lente et patiente voyageuse.

Mais il a écrit *la Pucelle?*

Il a bien écrit *la Henriade;* et les deux poëmes, si étrange que puisse paraître cette opinion, sont exactement nés de la même pensée : bafouer la légende et glorifier l'histoire, avilir la France mystique et gothique au profit de la France tolérante et libre, de la France moderne !

Le succès de *la Henriade* ne s'expliquerait pas, si on ne considérait que le mérite littéraire de cette singulière épopée très-inférieure au poëme grotesque de *la Pucelle*. Qu'est-ce qu'un poëme épique d'où le merveilleux est banni et remplacé par des allégories métaphysiques? Rivarol jugeait spirituellement *la Henriade* et *la Pucelle* lorsqu'il disait: « Le poëte épique n'emprunte point avec succès les grands personnages de l'histoire, parce que le merveilleux est l'âme de l'épopée. Les couleurs de la fiction ne tiennent point sur ces bustes vénérables.... Voltaire, produisant une pièce fugitive, était Hercule maniant de petits fuseaux et les faisant voltiger sur ses doigts; son excès de force était sa grâce. Mais quand avec la même force de poésie, il est entré dans l'épopée, il n'a fait que *la Henriade*. » Quoique ce jugement soit du plus acharné des envieux, nous sommes bien obligés aujourd'hui d'en reconnaître la justesse, et de convenir que le président Hénault a eu peut-être tort de brûler ses manchettes pour retirer du feu ce manuscrit de *la Ligue* qui devait plus tard s'imprimer sous le titre de *la Henriade*. Quant à *la Pucelle*, malgré de nombreux passages comiques, malgré des vers très-heureux, malgré tout l'esprit qu'on y entend pétiller sur les charbons ardents, il faut la placer parmi les satires et les contes. Ce n'est en effet qu'une immense pièce fugitive.

Laissons les poëmes de Voltaire, laissons ses tragédies ampoulées et déclamatoires, laissons même les discours en vers, quoiqu'ils soient remplis de fort belles choses : la gloire poétique de Voltaire est tout entière dans les pièces fugitives. En ce genre, il est vraiment le maître.

Ses contes et ses satires sont des tableaux; ses épîtres ont une grâce qui fait songer à la conversation d'un jeune dieu de l'Olympe, exilé à Paris. Il y a partout des élégances, des finesses, des hardiesses, et même d'adorables candeurs, des tendresses exquises : cela vient de l'Attique en passant par le Latium, jusqu'à notre place Royale. Qu'il ne soit plus question des épicuriens Chapelle, La Fare et Chaulieu ; qu'on ne nous parle plus d'Hamilton ; il faut remonter à Horace, et se souvenir de Segrais ou de La Fontaine, en prévoyant quelquefois André Chénier; oui, André Chénier, qui, en admirant Voltaire, devait se rappeler avec charme les récits de Téone, d'Églé, d'Apamis, les élégantes sœurs de ses Néère, de ses Lydé, de ses Euphrosine. Quel admirable conte que *les Trois manières!* Quels chefs-d'œuvre que *l'Origine des métiers* et *l'Épître à Horace!* Je ne connais rien de plus finement tendre que les stances à madame du Châtelet, à madame Lullin, rien de délicieux à savourer, pour un gourmet de poésie familière, comme *les Adieux à la vie.*

Que je comprends bien ce Voltaire-Alcibiade ou ce Voltaire-Anacréon, sentant, vers le déclin de ses jours, ce que Lemierre appelle éloquemment « la gêne des grands rôles » et laissant tomber de ses lèvres souriantes des vers où l'ironie n'a plus que les ailes de l'abeille! Pièces fugitives sans doute, mais fugitives comme une eau de source transparente et murmurante ; fugitives comme les beaux nuages d'argent suspendus dans l'air pur, et tout revêtus ou pénétrés de la vive lumière du jour! On s'oublierait à les revoir, on s'oublierait à en parler avec une sorte d'exaltation enfantine, si l'on n'entendait encore à son oreille l'écho de ce dernier mot de Rivarol, l'homme qui a le plus accablé Voltaire de caresses et de morsures :

« Les journalistes qui écrivent pesamment sur ses poésies légères sont comme les commis de nos douanes qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie. »

HIPPOLYTE BABOU.

Consulter l'édition Beuchot, le modèle des éditions classiques.

A MADAME DU CHATELET

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements.
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans;

Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

A MADAME LULLIN

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
Ma Muse faible et surannée
Puisse encor fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs;
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

« Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante. »

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'âme fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser?

Dans ce moment chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé.
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même, à son tour,
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment;
Chacun est parti du néant :
Où va-t-il?... Dieu le sait, ma chère.

L'ORIGINE DES MÉTIERS

Quand Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage:
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,

Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer, et captiva son maître;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour :
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus, de son brillant séjour,
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance :
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux-arts et du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence :
Il sut parler, il eut aussi son tour.
Vulcain, sortant de sa forge embrasée,
Déplut d'abord, et fut fort mal traité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aisée.
Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose;
Mais, pour les dieux, ils n'aiment pas longtemps.
Elle avait eu pour eux des complaisances :
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros satyre, et lui fit les avances.
Nous sommes nés de tous ces passe-temps;
C'est des humains l'origine première :
Voilà pourquoi nos esprits, nos talents,
Nos passions, nos emplois, tout diffère;
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père.
L'autre un satyre; et bien peu d'entre nous

Sont descendus du dieu de la lumière.
De nos parents nous tenons tous nos goûts;
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux;
Et c'est celui que tout Paris honore.

LES *VOUS* ET LES *TU*

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre, et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux;
Et (que l'Amour me le pardonne!)
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah, madame! que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,

Philis, est l'image du Temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
  Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

LES TROIS MANIÈRES

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie),
Partout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amants.
Celui qui, dans l'année, avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.

Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment, dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfants du loisir de la Grèce tranquille.

C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés, trois belles comparurent;
La jeune Églé, Téone, et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent.
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Écoutant gravement, en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or, Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Églé commence, Églé simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime, mon père, a consacré sa vie
Aux muses, aux talents, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts, il a fui les honneurs;
Et sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel, comme lui, favorisé des dieux,
Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
En vers nobles et doux élégamment décrire,
Animer sur la toile, et chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Lygdamon m'adorait. Son esprit sans culture
Devait, je l'avouerai, beaucoup à la nature:

Ingénieux, discret, poli sans compliment;
Parlant avec justesse, et jamais savamment,
Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître;
L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.
Il ne s'avait qu'aimer; mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.

Lygdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré,
Six mois furent le terme où ma main fut promise:
Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs tristes talents,
A peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Lygdamon tant aimé me fuyait pour toujours:
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.

Enfin, de vingt rivaux les ouvrages parurent:
Sur leurs perfections mille débats s'émurent.
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage:
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue.
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue.
C'était moi: je semblais respirer et parler;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas; c'est la nature même,

La nature embellie ; et, par de doux accords,
L'âme était sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit, au matin, le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits, et la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer :
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Lygdamon se montrant lui dit : « Elle est à moi!
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image;
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main.
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?
Il les anime tous. » Alors, d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Lygdamon fit entendre
Un mélange inouï de sons harmonieux :
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
  Harpage en frémissait, sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées;
Il court, il va frapper. Je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Lygdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris;
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
  Ainsi parlait Églé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;
Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés;
Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.
Téone, souriant, conta son aventure
En vers moins allongés, et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon;
Il est plus charmant que Nirée;
A peine d'un naissant coton.
Sa ronde joue était parée.
Sa voix est tendre : il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue et si dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Aussitôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris :
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un soir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vint nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent, dans cette plage,
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.

En moi je ne sais quoi le frappe;
Il me trouve un air assez beau :
Il laisse ma tante, il me happe,
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante, en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée ;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée,
Pensez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte et mes charmes
Sur un petit psaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard et son armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.
Il arrive au bord du Méandre
Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;

Et, dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon sérail.
Je ne crois pas que, de sa vie,
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon âme ravie,
Quand, dans un sérail de Lydie,
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité;
Car il n'était point là de prêtre :
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer
Quand on est sous les yeux du maître.
  Le soir, le satrape amoureux,
Dans mon lit, sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut, pour apaiser ses feux,
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
« Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous, est fort à mon gré.
J'aime beaucoup la compagnie :
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie. »
Après sa petite leçon
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec, d'une main guerrière,
Le saisissant par la crinière,

Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière :
« Sortons tous trois de la maison,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte;
Faites bien signe à votre escorte
De ne suivre en nulle façon.
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous sur un esquif.
J'aurai sur vous l'œil attentif :
Point de geste, point de langage :.
Au premier signe un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'instant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière. »
Le satrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur, on est fort doux.
Sur la nacelle, en diligence,
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon :
Elle fut en sonnante espèce.
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.
Avouez qu'il a su plus faire
Que ce bel-esprit Lygdamon,
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait songé qu'à me peindre
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaieté naïve,
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grâce, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire?

Apamis s'avança, les larmes dans les yeux :
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et, dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix syllabes par vers, mollement arrangées
Se suivaient avec art, et semblaient négligées.
Le rhythme en est facile, il est mélodieux;
L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel, sous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels :
Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidèle,
Allât finir ses jours au fond de l'eau
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment,
Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment?
Et si jamais, à la faiblesse en proie,

Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
  Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur; vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Bathyle,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile;
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.
  Bathyle et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
  Arenorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous!
L'art contre moi mit tant de vraisemblance,
Que mon amant put même s'y tromper;
Et l'imposture accabla l'innocence.
  Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper:
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait au lieu de mon trépas :
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Bathyle :
Fatal écrit qui changeait tout mon sort !
Trop cher écrit ! plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle ! »
C'en était fait : mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir ! On eut la cruauté
De m'arrêter, lorsque j'allais le suivre;
On m'observa : j'eus le malheur de vivre;
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Bathyle est mort, et c'est pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes soupirs, que mes funèbres soins,
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas;
Que cette main qui tremble et qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène et moi couronnons mon amant. »
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.
Chaque juge fut attendri.

Pour Églé d'abord ils penchèrent;
Avec Téone ils avaient ri;
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seul que je transcris
Ces contes tirés d'une vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage;
C'est à vous de donner le prix :
Vous êtes mon aréopage.

LE PAUVRE DIABLE

Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
Et; sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez; déjà l'hiver
A disparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre :
Du duc de Broglie osez suivre les pas :
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;
Il va venger les malheurs de la France.
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,

Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence :
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur ;
Plus on en tue, et plus il s'en présente.
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux Champenois,
Et de Provence, et des monts Francs-Comtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Crémille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien, la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes :
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vite achetez un emploi de Caton,
Allez juger. Êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien ; c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent et de l'ambition ?
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or, je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant :
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.

— Hélas, monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau.
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivants.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpents;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon,
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfants de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître :
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
L'âne me plaît : son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,

Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval, un Pequet, un Pleneuf;
Un trafiquant, un commis, est le bœuf;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie!
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans bien, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchants auteurs;
Je croyais même avoir des protecteurs.
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que faisais-tu sur le Parnasse? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère.
Ma triste voix chantait, d'un gosier sec,
Le vin mousseux, le frontignan, le grec;
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière,
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse;
D'après Chaulieu, je vantais la mollesse.
Enfin, un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope
(C'était le jour que l'on donnait *Mérope*),
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,

Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cul de Desfontaines,
Digne en tous sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton :
Cet animal se nommait Jean Fréron.
  J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon :
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément, le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
  Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
  M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban,

Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase.
Je lui contai tous les tours du croquant:
« Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je.
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige. »
« De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan; votre dur cas me touche:
Tenez, prenez mes cantiques sacrés,
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De *Zoraïd;* la scène est en Afrique:
A la Clairon vous le présenterez;
C'est un trésor: allez, et prospérez. »
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en toute hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit par la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Dumesnil rabattit mon orgueil!
La Dangeville est plaisante et moqueuse:
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait;
Et, renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
De vers, de prose, et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café;
Gresset doué du double privilége
D'être au collége un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot; longtemps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction

Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas, il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
« Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »
Je crois mon homme, et je vais à Versaille :
Maudit voyage! Hélas! chacun se raille,
En ce pays, d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Il nous lassait sans jamais se lasser :
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de La Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,

Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je baille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eût-il l'honneur de quelque réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
J'y fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place.
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis, quel est-il?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai longtemps inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes
De Saint-Médard, effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,

Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlements en sursaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut : le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq à six mots
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai, comme toi, croupi dans la bassesse,
Et c'est le lot des trois quarts des humains :
Mais notre sort est toujours dans nos mains.
Je me suis fait auteur, disant la messe,
Persécuteur, délateur, espion :
Chez les dévots je forme des cabales :
Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
Pour les combattre et pour me faire un nom,
Pieusement semant la zizanie,
Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
Imite-moi, mon art est assez bon ;
Suis, comme moi, les méchants à la piste ;
Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
Au géomètre ; et surtout prouve bien
Qu'un bel esprit ne peut être chrétien :
Du rigorisme embouche la trompette ;
Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours, saisi d'émotion,
Le cœur encor aigri de ma disgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.

A la faveur de cette opinion,
Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
— C'est fort bien fait; si ta tête est légère,
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère?
— Las! où courir dans mon destin maudit?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait au fond de la rivière
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare;
Ab intestat, malgré lui, m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt, changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillants emplois,
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont, comme moi, l'heureux talent de plaire:
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agréments divers,
On me propose un très-bon mariage;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs
Que Belzébut fit naître en mon pays,

Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique
Que de l'Église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du Palais-Royal.
Avec éclat j'entretins donc ma belle;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux;
Billets de change étaient mes billets doux:
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne orné de diamants
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissait ses vêtements;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche et ferme, autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper, un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,

Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous, l'un de l'autre, ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie;
J'estime plus celle qui, dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham et ses vils compagnons
Sont une espèce encore plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse :
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
  Écoute, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conseiller;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier :
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
  — Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et, de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte;

Va dans ta loge; et surtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître,
En bon portier; mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux.

INSCRIPTION

POUR UNE STATUE DE L'AMOUR

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG

Qui devait souper avec le duc de Richelieu

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés;
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur et bien boucher son nez.

COLLÉ

1709 — 1783

« La gaieté inépuisable avec laquelle j'ai eu le bonheur de naître... » Cette petite phrase de Collé sur lui-même explique à merveille le caractère et l'esprit de ce chansonnier. Il y a je ne sais quel pédantisme béat dans cet aveu solennel d'un homme futile; j'y sens aussi une profonde rancune contre les grands talents sérieux de son époque; j'y devine encore tout un système littéraire, toute une rhétorique, toute une poétique à son usage. Charles Collé, beaucoup moins naïf que ses confrères du Caveau, estime qu'il y a vraiment une École nationale de littérature en France, l'École de la gaieté. A l'entendre, il serait de la lignée, non pas seulement des Blot, des Marigny, des Haguenier, des Legrand, des Dufresnoy, des Piron, mais encore et surtout des Marot, des Montaigne, des Rabelais, des Chapelle, des La Fontaine. Dans sa vanité humiliée par les gloires véritables du xviiie siècle, ce hargneux rhéteur de la chanson s'imagine bonnement qu'après lui la littérature française, en proie aux raisonneurs et aux larmoyants, ne rencontrera plus sur son chemin le moindre mot pour rire. C'en est fait désormais de la gaieté, c'en est fait, dit-il, de ce genre national dont Panard est le Corneille et Favart le Racine. L'esprit sophistique a tué le vaudeville, la philosophie a corrompu du même coup les mœurs et les lettres, et « plus les mœurs se corrompent, plus on devient décent, » c'est-à-dire raisonneur, larmoyant et morose. Si l'on pressait de questions ce singulier moraliste, qui a la décence en horreur, on lui ferait bientôt avouer que ce traître de Voltaire, cet ennuyeux renégat des doctrines joyeuses de Marot, de Rabelais, de Montaigne et de La Fontaine, ce disciple odieux des Anglais a

empoisonné pour toujours, avec je ne sais quelle drogue rapportée de Londres, les sources vivifiantes de la gaieté française.

Tel est Charles Collé, qu'on a longtemps regardé comme un type de franchise et de modestie. Je ne vois en lui, quand je le juge sur ses confidences même, qu'un être boursouflé, malveillant et jaloux; une sorte de Piron raccourci et glacé.

Son *Journal historique* exhale l'odeur du greffe, il trahit le fils de procureur né dans les alentours du Châtelet ou du Palais de Justice. Autant le bonhomme Panard me semble aimable, autant ce froid Collé me répugne, dans le groupe épanoui des gens du Caveau.

Il avait pourtant bien de l'esprit, cet enfant de Paris; mais il eut encore plus de savoir-faire. Avec quelle adresse il se faufile de groupe en groupe, une fois qu'il a mis le pied dans la rue et que d'un rapide coup d'œil il a lu, en Parisien avisé, toutes les enseignes de la mode! Le voici au Caveau, parmi les Piron et les Crébillon; le voilà dans le salon de madame de Tencin; et de là au théâtre il ne fait qu'un bond, pour retomber, leste et renté, chez le duc d'Orléans, où il occupe bientôt cet emploi de secrétaire ennobli par les Mairan et les Fontenelle. Parodies, chansons, amphigouris, il fait tout de suite ce qui se fait et ce qui réussit, dans les divers milieux qu'il traverse avec l'agilité merveilleuse du Parisien. Fontenelle lui-même, malgré sa ruse normande, se laisse mystifier chez madame de Tencin, par ces vers équivoques, chantés au clavecin sur l'air du *Menuet de la Pupille* :

Ah! qu'il est beau de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu!
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu!
Par un discours sans suite et tendre
Égarez un cœur éperdu;
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

« Répétez, répétez cela, s'écrie le neveu des Corneille, qui a cru saisir une pensée. » — « Eh! grosse bête! réplique madame de Tencin, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimatias? » Sur quoi, Fontenelle, un peu confus, se ravise subitement par une raillerie à l'adresse du mystificateur : « Cela ressemble si fort, dit-il, à tous les vers que j'entends lire et chanter ici qu'il n'est pas surprenant que je me sois mépris. »

Charles Collé, d'ailleurs, convint plus tard qu'il n'attachait nulle

importance à ces jeux d'esprit. Crébillon le fils lui ayant reproché de gaspiller son talent, il se mit à rimer « sa première chanson raisonnable. »

Agnès qu'auparavant . . . .

Enhardi par un premier succès, il entassa rapidement couplets sur couplets, refrains sur refrains; ce qui lui permit un beau jour de publier un volume sous ce titre affriolant pour les incorrigibles amis de la gaieté : « *Chansons joyeuses mises au jour par un âne-onyme, onyssime, nouvelle édition, considérablement augmentée, avec de grands changements qu'il faudrait encore changer. A Paris, à Londres, et à Ispahan seulement, de l'imprimerie de l'Académie de Troyes.* » Ce jour-là, l'auteur du *Sopha* dut être ravi de son protégé qui désormais n'avait plus besoin de conseils. Charles Collé accepta pourtant, dans la suite, et plus d'une fois, les avis de sa femme, une Laforêt bien élevée, une précieuse Égérie littéraire qui avait réellement l'instinct de la bonne comédie, si nous en croyons l'auteur de *Cocatrix*, de *Tragiflasque*, de *Razibus*, et de *la Partie de chasse de Henri IV*. Serait-ce par hasard madame Collé, avec son instinct de la comédie, qui aurait conseillé à son mari de remettre à neuf Baron, Quinault, Hauteroche, et de refondre *le Menteur* de Corneille? Ce qui est certain, c'est que Charles Collé prisait assez haut ces *refontes*, puisqu'il osait appeler *le Menteur* refondu « mon *Menteur*. » Aucun scrupule ne pouvait l'arrêter alors : il se croyait célèbre, il méprisait hautement ses anciens confrères du Caveau qui vivaient dans les guinguettes, tandis qu'il dirigeait le théâtre de société du Palais-Royal, pour les menus plaisirs de son Mécène, le duc d'Orléans. Dans sa haute fortune, il se montrait quelquefois bon prince : le glorieux protégé, cédant à l'envie de jouer au protecteur, s'en allait au Temple, le jour de la foire aux manchons, offrir une place à l'ami Gallet, qui hochait la tête en homme sage, buvant, chantant, et ne voulant s'entretenir d'autre chose *in extremis* que de belles lettres, de petits vers, de chansons. Charles Collé avait de son mérite une assez haute opinion pour qu'il se crût autorisé à simuler impunément la modestie. A l'exemple de Chapelle, un véritable insouciant, qui s'écriait en toute bonne foi :

Que j'aime la douce incurie
Où je laisse couler mes jours !...

le secrétaire du duc d'Orléans berçait sa vanité, déguisée en bonhomie, de ces mauvais petits vers :

Des chansons et des parodies,
Quelques légères comédies,
Ont fait jusques ici toujours
Ma plus heureuse rêverie;
Et bientôt ma veine tarie,
Se sentant des fins de mes jours,
En vient déjà borner le cours.

Mais Collé n'avait rien de Chapelle, le cordial ami de Boileau, de Molière, de Racine et de La Fontaine, le libre penseur et le franc buveur, l'épicurien sans ambition, sans envie et sans crainte, le convive indépendant des plus grands seigneurs ; non, il appartenait à cette race d'épicuriens bilieux et nerveux, jaloux, susceptibles, avares, pour qui la société tout entière se réduit à la petite société aristocratique dont ils sont les favoris. Le mouvement de toute pensée les offusque, un élan fraternel de liberté dérangerait leur félicité d'affranchi gagé par les princes. Aussi défendraient-ils à coup de dents leur noble condition de domestique optimiste : ce sont des Pangloss enragés.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres de Collé : Chansons joyeuses, etc., Paris, Londres, Ispahan, 1765, in-8°; Chansons qui n'ont pu être imprimées, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-12; Journal historique, 1805-7, 3 vol. in-8°; théâtre de société, 1777, La Haye et Paris.

Consulter : le *Mercure de France*, 1783, notice d'Imbert, la vie de Piron par Rigoley de Juvigny, le Tableau historique de l'esprit et du caractère des littérateurs français, Versailles, 1765, 4 vol. in-8°; et la Petite bibliothèque des théâtres, de Le Prince l'aîné et Baudrais.

CONTRE LE GENRE LARMOYANT

Attaquons ce siècle insipide
Dont le mauvais goût fait horreur;
Dans le bourbier Aganippide
Allons répandre la terreur;
Détruisons ce genre hérétique,
Ce mauvais genre dramatique,
Du bon sens aveugle ennemi;
Et faisons de la populace
Qui croasse au bas du Parnasse,
Une autre Saint-Barthélemi.

Quel est ce poëme fantasque,
Dont le mélange maladroit
Tient du tragique le plus flasque
Et du comique le plus froid?
C'est toi, bâtarde Comédie,
Avorton de la Tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui;
Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris de la muse tragique
Que le ton pleureur et l'ennui.

Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les passions,
Ne rachètent l'extravagance
De leurs folles créations.
Un nom caché dans la naissance,
Quelque froide reconnaissance,
Voilà leur éternel refrain!
De cette comédie étrange
Les plans semblent faits par Lagrange,
Les vers, par l'abbé Pellegrin.

Des caractères romanesques,
Des incidents miraculeux,
De grandes vertus gigantesques,
Un fonds d'intrigues fabuleux;
Un intérêt mince et pénible,
Qui sort d'un roman impossible,
Que peignent ces faibles pastels!
Molière connaissait les hommes;
Il nous a peints tels que nous sommes:
Ses tableaux seront immortels.

Sors des enfers, vole au Parnasse,
Ombre de Molière, arme-toi!
Sors, viens exterminer la race
De ces déserteurs de ta loi!
Tel que le soleil, sur nos plages,
Devant soi fait fuir les nuages,
Marche, avance à pas de géant;
Aux traits pressants de ta lumière,
Ils rentreront dans la poussière,
Épouvantés de leur néant.

Révérend Père La Chaussée,
Prédicateur du saint Vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf Sœurs et d'Apollon!
Ne crois pas, Cotin dramatique,
A la muse du vrai comique
Devoir tes passagers succès;
Non; la véritable Thalie
S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux Français!

COUPLETS

SUR LA PRISE DE PORT-MAHON

Ces braves insulaires
Qui font,
Qui font
Sur mer les corsaires,
Ailleurs ne brillent guères;
Le Port-Mahon est pris,
Il est pris, il est pris, il est pris, il est pris.
Ils en sont tout surpris,
Il est pris, il est pris.
Ces forbans d'Angleterre,
Ces fous..., ces fous..., ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre,
Dès qu'ils sont combattus,
Sont battus.

Anglais, vos railleries,
Ces traits, ces mots, ces plaisanteries,
Seraient-elles taries?
Seriez-vous même plaisant
A présent, à présent, à présent, à présent?
Raillant ou combattant,
L'Anglais vaut tout autant.
Avec les mêmes grâces,
Il rend, il rend, il défend ses places.
Les bons mots, les menaces
Ont le même succès,
A peu près, à peu près, à peu près, à peu près,

Beaux railleurs d'Angleterre,
Nogent, Melun, le coche d'Auxerre [1],
A vos vaisseaux de guerre
Ont, pendant cet été,
Résisté, résisté, résisté, résisté.
Ils les ont écartés,
Ils les ont maltraités.
Notre flotte d'eau douce
Vous voit, vous joint, vous combat, vous repousse,
Et, jusqu'au moindre mousse,
Tout est, sur nos bateaux,
Des héros, des héros, des héros, des héros.

LES REVENANTS

VAUDEVILLE COMPOSÉ PAR UN REVENANT

Un esprit fort, dont notre histoire
Nous conservera la mémoire
Dans tous les temps,
Aux compagnons de sa victoire
Disait : « Qu'il ne fallait pas croire
« Aux revenans. »

Il s'en souvient, ils s'en souviennent,
Mais quand des revenants reviennent
Après quatre ans;
Notre apparition notoire

[1] Allusion aux railleries des gazettes anglaises, qui, dans l'état qu'elles donnèrent de notre marine, au commencement de cette guerre, y avaient fait figurer par dérision les *coches d'eau* : la ga'iote de Saint-Cloud, le *Valcin*, le coche d'Auxerre, de Nogent, de Melun, etc., etc.

Force d'en revenir à croire
Aux revenans.

Grand roi, ta divine puissance
Évoque les ombres en France.
Spectres errans,
Apparaissez, bravez l'envie!
Louis rend les biens et la vie
Aux revenans.

Les dieux sont dieux par leur clémence,
Et c'est à regret qu'on encense
Des dieux tonnans.
Deviens dieu par ta bienfaisance,
Tu l'es déjà par la présence
Des revenans.

Sur ces héros patriotiques,
Et de leurs couronnes civiques
Tout rayonnans,
Plane le Romain Malesherbes,
L'un des grands et des moins superbes
Des revenans.

Toi, Miromesnil, ombre fière,
Et du trône et de sa barrière
L'un des tenans;
Avec quel doux transport, chère ombre,
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des revenans!

Toi, revenant, qui fus des nôtres,
Toi, qui fais revenir les autres
Et le bon temps;
Ministre sans titre et sans gages,
Maurepas, reçois les hommages
Des revenans.

Au comble, aujourd'hui, de la gloire,
Puisses-tu lire notre histoire
Dans deux cents ans!
Tu t'y verrais, sur ma parole,
Jouant le plus auguste rôle
Des revenans.

LEFRANC DE POMPIGNAN

1709 — 1784

Il a suffi de deux strophes pour immortaliser le nom de Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan. Le reste de ses vers, hymnes et odes, prophéties, cantiques et psaumes, traductions du grec et du latin, tragédies et opéras, tout est tombé dans un oubli profond, qui justifie l'épigramme de Voltaire :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Mais la strophe qui pleure la mort « du premier chantre du monde » et celle qui célèbre « l'astre éclatant de l'univers » sont restées toutes deux et resteront dans la mémoire des hommes. C'est qu'elles sont belles en dehors des conventions d'une époque, en dépit des règles étroites et des préceptes faux ; c'est qu'elles ont le mouvement, l'élan, la splendeur lyriques. Par là même elles sont de tous les temps. Tel est, en effet, le sort de la vraie poésie : changement de mœurs, d'idées, de rhétoriques, rien ne la diminue. Les œuvres sagement et savamment ordonnées d'après le goût et la mode d'un certain temps passent avec ce temps et cette mode ; la poésie reste immuable, et à travers toutes les querelles d'école, la postérité ne peut la méconnaître.

On chercherait vainement à expliquer par quel mystérieux instinct Lefranc de Pompignan atteignit à cet enthousiasme lyrique ignoré de ses contemporains et de Jean-Baptiste Rousseau lui-même. Il fut poëte un seul jour ; le lendemain, il redevint ce qu'il avait été la veille, un versificateur terne, mou, glacé. Dans quelques imitations des prophéties il retrouve, il est vrai, une faible chaleur, et, par hasard, le sentiment de la poésie hébraïque ; dans quelques imitations des Grecs il

cherche à s'approcher de la grâce grecque, mais on ne tarde pas à reconnaître la pesanteur de son esprit et la vulgarité de son intelligence. Sa traduction en vers des *Géorgiques* n'en est qu'une indécise et grossière paraphrase. Je n'en veux pour exemple que quatre vers tirés du passage le mieux réussi : Tout le monde sait les tendres accents de Virgile :

> *Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,*
> *Te, veniente die, te, decedente, canebat.*

Pompignan traduit :

> Il chantait vainement, pour charmer son supplice,
> Le nom, le nom chéri de sa tendre Eurydice;
> Les accords de sa lyre exprimaient ses douleurs,
> Et le jour et la nuit renouvelaient ses pleurs.

Mouvement, grâce, sentiment, harmonie, tout s'est enfui devant les lourds et vulgaires alexandrins du traducteur.

Où la médiocrité de son esprit se voit le mieux à nu, c'est dans son commentaire sur l'*Andromaque* de Racine, qui débute par ces lignes ridicules : « Observons d'abord qu'Oreste rencontre heureusement Pilade à la cour de Pirrhus; s'ils y étaient arrivés ensemble, Pilade aurait dû savoir d'avance tout ce qu'Oreste lui apprend. C'est de ces petites attentions que naît toujours le plaisir du spectateur. »

Cependant, les admirateurs de Lefranc de Pompignan louaient sans restriction sa prose et ses vers, applaudissaient aux finesses de son esprit et exaltaient la grandeur de son génie. Le duc de Nivernais, dans l'enthousiasme de la traduction des *Géorgiques*, désirait que Virgile revînt de l'autre monde pour admirer son traducteur. Fréron, sans oser établir un parallèle entre les deux poëtes, ne craignait pas de placer la copie très-près de l'original. Enfin le marquis de Mirabeau (le père du célèbre comte de Mirabeau) publiait un immense panégyrique des œuvres de Lefranc, où on lisait cette singulière conclusion : « Quiconque ne pleurera pas de ces vers ne pleurera jamais que d'un coup de poing. » La vanité naturelle de Lefranc, excitée par ces louanges, lui tourna la tête. Il se crut supérieur à tous les hommes de lettres de son temps, parce qu'il était plus riche que la plupart d'entre eux, premier président de la cour des aides de Montauban, et décoré du nom de marquis; il s'imagina être de force à les dominer tous par son talent et sa position. Reçu à l'Académie, il prononça pour discours

le réception une espèce d'homélie sur la foi ; il s'éleva contre la nouvelle philosophie, et désigna d'Alembert et surtout Voltaire en des termes qui ne permettaient pas de méconnaître l'allusion.

Voltaire répondit par les *Quand*.

« *Quand* on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres... *Quand* par hasard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté, dans un discours académique... *Quand* on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages, c'est une étrange témérité de décrier son siècle... *Quand* on est à peine homme de lettres, et nullement philosophe, il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie... »

Lefranc fit un *Mémoire* adressé au roi, dans lequel, en voulant se défendre, il parla de lui-même avec un orgueil et un enthousiasme ridicules. « Toute la cour, disait-il, a été témoin de l'accueil que me firent Leurs Majestés ; il faut aussi que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains. »

Voltaire lança les *Car* et accabla le *Mémoire* sous le ridicule : « Ne donnez point de mémoires au roi, *car* il ne les lira pas... Ne soyez point délateur, *car* c'est un vilain métier... Ne faites point le grand seigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoisie... N'insultez point les gens de lettres, *car* ils vous diront des vérités. »

Aux *Car*, succédèrent les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Ah!* les *Oh!* L'abbé Morellet y joignit les *Si* et les *Pourquoi*. De Ferney vinrent aussi des satires en vers, qu'on lut avec avidité, *le Russe*, *la Vanité*, *le Pauvre diable*. Tout Paris se rangea du côté des encyclopédistes, et répéta les vers de Voltaire :

> César n'a point d'asile où son ombre repose,
> Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Le dimanche, 9 du mois de novembre 1760, les comédiens français annoncèrent qu'ils donneraient le lendemain *la Didon* de M. de Pompignan, et *le Fat puni*, petite pièce en un acte. Le parterre applaudit vivement à cette annonce, qu'il appliqua sur-le-champ de la manière la plus maligne à l'auteur de *Didon*, et les comédiens, craignant que l'impression produite par leur annonce ne se reproduisît à la repré-

sentation du lendemain, changèrent la petite pièce, et, au lieu du *Fat puni,* donnèrent, le lundi, *l'Oracle*.

Enfin, berné, sifflé, vaincu, le marquis de Pompignan dut renoncer à régenter les lettres et la philosophie. Désenchanté de son siècle, mais toujours content de lui-même, il alla mourir à Montauban. Avec lui moururent la plupart de ses œuvres. Vainement les ennemis de Voltaire voulurent les sauver toutes de l'oubli; leurs éloges sont oubliés. Pour nous qui sommes libres des passions et des querelles de cette époque, nous pouvons encore lire quelques vers de Lefranc de Pompignan, où une versification soignée s'allie à de médiocres qualités d'imagination ou de sentiment; mais nous sommes contraints d'avouer qu'il ne fut poëte qu'une fois : dans l'*Ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau.*

JEAN MOREL.

Voir les œuvres de Lefranc de Pompignan publiées à Paris, chez Noyon aîné, rue du Jardinet; 6 vol. in-8, 1784. —Voir aussi l'Éloge de Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan, par M. de Reganhac fils, couronné (1787) par l'académie des belles-lettres de Montauban; et l'Éloge composé pour le même concours, par Bertrand Barère, le député de la Convention.

ODE

SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés,
Où l'Èbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes.
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée;
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux,
Qui méritaient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux;
Dans le sanctuaire suprême,
Grâce à vos soins, par Thémis même
Son honneur est encore terni.
J'abandonne son innocence;
Que veut de plus votre vengeance?
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands;
Qu'il n'est dignité ni mérite
À l'abri de ses traits errants;
Que la calomnie écoutée
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.

Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme,
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau :
Il expire: le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

. . . .
. . . .

PROPHÉTIE D'ÉZÉCHIEL

Dans une triste et vaste plaine
La main du Seigneur m'a conduit.
De nombreux ossements la campagne était pleine;
L'effroi me précède et me suit.
Je parcours lentement cette affreuse carrière,
Et contemple en silence, épars sur la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.

« Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,
Que de leurs cendres relevés,
Ces morts retournent à la vie?
—C'est vous seul, ô mon Dieu, vous seul qui le savez.

— Eh bien! parle; ici tu présides;
Parle, ô mon Prophète, et dis-leur :
Écoutez, ossements arides,
Écoutez la voix du Seigneur.
Le Dieu puissant de vos ancêtres,
Du souffle qui créa les êtres,
Rejoindra vos nœuds séparés,
Vous reprendrez des chairs nouvelles;
La peau se formera sur elles,
Ossements secs, vous revivrez. »

Il dit; et je répète à peine
Les oracles de son pouvoir,
Que j'entends partout dans la plaine
Ces os avec bruit se mouvoir.
Dans leurs liens ils se replacent,
Les nerfs croissent et s'entrelacent,

Le sang inonde ses canaux ;
La chair renaît et se colore :
L'âme seule manquait encore
A ces habitants des tombeaux.

Mais le Seigneur se fit entendre,
Et je m'écriai plein d'ardeur :
Esprit, hâtez-vous de descendre,
Venez, esprit réparateur :
Soufflez des quatre vents du monde,
Soufflez votre chaleur féconde
Sur ces corps prêts d'ouvrir les yeux!
Soudain, le prodige s'achève,
Et ce peuple de morts se lève,
Étonné de revoir les cieux.

. . . .
. . . .

GRESSET

1709 — 1777

Lorsqu'en 1734 s'échappa furtivement d'un collége de jésuites l'aimable badinage qui chantait les aventures du perroquet Vert-Vert, la société inoccupée et puérilement blasée de cette époque le reçut avec enthousiasme. On le lut manuscrit, on le relut imprimé. Goûté, fêté, prôné, ce conte gracieux prit le nom de poëme et devint un événement. En peu de jours il courut partout; on le sut en France; on le sut hors de France. Jean-Baptiste Rousseau écrivit que l'œuvre était un prodige, et son auteur un des plus heureux et des plus beaux génies qui eussent jamais existé. « Je ne sais, ajoutait-il, si tous mes confrères modernes et moi ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un phénomène aussi surprenant. »

Un abîme d'idées et d'événements nous sépare de cette première moitié du XVIIIe siècle, contre la frivolité duquel commençait à lutter Voltaire. Nos haines comme nos enthousiasmes vont à des choses plus viriles, et il semble difficile aujourd'hui d'arrêter son esprit sur les gracieuses médisances du novice de Tours, sur les phrases gentilles des nonnes de Nevers. Cependant, si nous réservons notre attention à l'utile, et notre admiration au beau, nous ne sommes pas devenus tout à fait insensibles au joli; nous sourions quelquefois; nous n'avons pas dit à l'esprit et à la grâce un dernier adieu, et nous portons à l'art un respect trop grand pour ne pas estimer en elles-mêmes ces qualités extérieures qui suffisent à sauver une œuvre de l'oubli. On ne peut les méconnaître dans *Vert-Vert*, ni dans quelques-unes des autres œuvres de Gresset. La langue y garde cette pureté qui restera toujours un charme pour les amis des lettres; la phrase porte l'harmonie qui berce

sans lasser, malgré la monotonie du rhythme ; l'image est nette, le trait vivement lancé, et, là même ou la pensée semble s'évanouir, la grâce reste.

Mais, mieux que ces qualités, un phénomène particulier attire sur Gresset l'attention du lecteur et l'étude du critique : c'est la spontanéité de son talent. Il semble qu'il produise ses vers comme la plante ses fleurs, sans en avoir plus de conscience ni de souci. De là ses négligences et ses faiblesses ; de là aussi ce facile abandon, qui lui fait une originalité.

Son esprit, flexible et sans résistance, reçoit toutes les empreintes, suit sans effort la pente des événements qui le mènent de la paix du collége aux agitations du monde, des ovations du théâtre à l'obscurité de la retraite.

Novice et professeur chez les jésuites, il ne porte pas ses regards au delà du parloir et du couvent, et il fait, comme en se jouant, sans paraître imiter personne, une œuvre aimable et nouvelle. Sans doute, l'art n'en est point parfait ; bien des rimes insuffisantes ne purent satisfaire même les juges indulgents de son époque, et trop souvent la fin du vers perd sa force sous la monotonie des épithètes redoublées. Mais tous les défauts s'effacent devant des qualités qui les font oublier : la grâce, la délicatesse, l'esprit ; le naturel, qui ajoute aux plus heureuses expressions le charme exquis de ne paraître point cherchées ; ce frais duvet de la jeunesse, qui dore le fruit à peine mûr ; ce sourire qui, parti des lèvres du poëte, se réfléchit sur le visage du lecteur, et ne le quitte pas que le livre ne soit fermé.

Le Carême impromptu et *le Lutrin vivant* sont encore des souvenirs du collége. Ces badinages gardent la vivacité du premier jour, et cette verve facile qui permet de toucher avec grâce aux sujets les plus vulgaires.

La Chartreuse a de plus hautes prétentions : le poëte veut devenir philosophe, et mêler à la gaieté des pensées graves et des raisonnements. Mais aussitôt l'indécision, l'inquiétude pénètrent dans ses vers ; on sent le désir d'atteindre à des conceptions plus élevées, on sent surtout l'impuissance d'y parvenir ; la phrase n'a pas toujours la souple élégance qu'on admirait dans *Vert-Vert ;* la période parfois se tord, se brise et se termine péniblement. Ces défauts augmentent dans les œuvres suivantes. *Les Ombres*, les épîtres *au Père Bougeant*, à sa *Sœur*, à sa *Muse*, ne sont que trouble et confusion. Il faut, pour apprécier cette nouvelle face du talent de Gresset, s'en tenir à *la Chartreuse.*

Quelque désordre dans les pensées, quelques faiblesses dans l'expression n'en détruisent pas le charme; la grâce et l'esprit lui restent, et la philosophie y jette par intervalles des accents imprévus.

On devine déjà que le professeur d'humanités a quitté sa classe, qu'il vit à Paris, qu'il a vu le monde; il s'y mêle de plus en plus, il est présenté à madame de Forcalquier, il pénètre dans le *cabinet vert*. Façonné bientôt à ces mœurs nouvelles, il les reproduit dans ses écrits et les porte au théâtre. Aussi naturellement qu'il disait *ave, ma sœur,* ou *votre charité,* aussi facilement il parle la langue demi-précieuse, demi-bourgeoise de ces beaux esprits. *Le Méchant* est plein des personnages et des traits de ce salon célèbre.

On pourrait croire que Gresset trouva au théâtre un terrain plus solide; qu'appuyé sur des événements, sur des caractères, il put lutter contre l'impuissance de ses propres idées, contre le vide de ses sentiments, et mettre en lumière son incontestable talent d'écrivain. Mais là encore il obéit aux instincts de sa nature, et en subit les défaillances. *Édouard III* n'est pas une tragédie; c'est une suite de vers souvent médiocres, quelquefois réussis, toujours sans plan, sans mouvement, sans passions. Les trois actes de *Sidney* recèlent le plus monotone ennui : un homme qui a la naissance, la fortune, la faveur, et qui, ne souffrant ni de la folie de la gloire, ni des tourments de l'amour, ne parle que de se donner la mort, parce qu'il a le dégoût de la vie, peut fort bien être l'objet intéressant d'une dissertation philosophique; il fait à la scène le plus insipide et le plus fade personnage. L'œuvre capitale de Gresset au théâtre, *le Méchant,* est sans contredit une des meilleures comédies de second ordre. Ce n'est toutefois ni la composition, ni l'intrigue, ni même les caractères qui lui méritent ce rang distingué, mais la vivacité de l'esprit, la netteté du trait, la facilité, l'élégance, la grâce du dialogue, et surtout un grand nombre de bons vers qui sont devenus d'excellents proverbes.

Le Méchant fut le dernier triomphe du poëte. Comme fatigué de cet effort et de cet éclat, il alla ensevelir à Amiens, sa patrie, son amour du calme, son goût pour la vie de famille.

A peine a-t-il quitté Paris que le changement de lieu et d'habitudes anéantit son talent; il tombe dans ce déplorable abus de la facilité que faisaient craindre ses premiers succès. Il fait *le Gazetin* et *le Parrain magnifique,* deux misérables pièces de vers où la pauvreté des rimes le dispute à la pauvreté des idées, et, une naïve vanité remplaçant chez lui la délicatesse du goût, il prend *le Gazetin* pour un chef-d'œuvre. Il

était cependant encore dans la force de l'âge et de l'intelligence; mais l'atmosphère de province l'avait si bien enveloppé, il s'y trouvait si à l'aise, qu'il devait, sans jamais rien regretter, passer au milieu des applaudissements de ses compatriotes les trente dernières années de sa vie.

Président de l'académie d'Amiens, qu'il a fondée, il croit diriger le goût et la société; il ne se doute pas que, loin de lui, le goût se modifie, et que des idées nouvelles mettent la société en mouvement; il reste immobile et s'imagine qu'il marche. Un jour, il se laisse tirer du fond de cette retraite, et vient à Paris répondre à l'Académie française, comme directeur choisi par le sort, à un nouveau membre de la compagnie : il voulut traiter, dans son discours, l'influence des mœurs sur le langage. L'infiltration de la philosophie et des mœurs anglaises ajoutait à cette question un vif intérêt de circonstance. Il prit les changements de la mode pour le changement des mœurs, et des termes de modiste pour base de sa thèse; il parla *frac* et *caraco, chiffonnière* et *baigneuse*, aux murmures d'un public étonné. Gresset n'avait pas compris le sujet; il ne comprit pas les murmures.

Ceux qui avaient conservé quelque illusion sur ce talent gracieux et éphémère furent dès lors détrompés. Ils comprirent ce qu'aurait dû leur apprendre la lettre de 1759 contre le théâtre et contre la poésie. Cette lettre, qui marquait plus de faiblesse d'esprit que d'esprit de pénitence, rétractait toutes ses bagatelles rimées, pleurait le scandale qu'il avait donné à la religion par ses comédies, et maudissait solennellement la poésie, comme un art dangereux. — « Et ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous? Quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! » s'écria Voltaire indigné.

Un but, une philosophie, une passion, c'est-à-dire l'homme même, voilà ce qui fait défaut chez Gresset. Il parle amour, sans amour; philosophie, sans idée philosophique; il évoque la nature et n'a aucun sentiment de la nature. S'il chante la poésie, c'est sur un ton de badinage. On sent qu'il n'y voit qu'un amusement frivole, et qu'il lui en coûtera fort peu de la condamner plus tard au nom de la morale et de la religion.

Gresset mérite de rester au premier rang des poëtes de second ordre, et l'on s'explique que ses concitoyens d'Amiens lui aient élevé une statue; rien de plus naturel que cet amour d'une ville pour un de ses enfants. Mais la critique ne saurait se laisser entraîner à de tels témoignages d'enthousiasme: c'est à de plus grands génies qu'elle réserve les suprêmes honneurs de l'apothéose.

JEAN MOREL.

FRAGMENTS

DE VERT-VERT

. . . .

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde :
Très-rarement en devient-on meilleur ;
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares :
Sans quoi, le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un Perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert, (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien ;
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs; des nonnes, c'est tout dire!

Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant ; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le Père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes sœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler.
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre en styles différents.
. . . .
. . . .

(*Chant Ier.*)

Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes

Du perroquet des bienheureuses nonnes ;
De Moulins même on venait pour le voir,
Le beau Vert-Vert ne bougeait du parloir ;
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord, aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite ;
On oubliait ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant, de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit.
Éloge unique et difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement :
Nul ne dormait dans tout son auditoire.
Quel orateur en pourrait dire autant ?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire ;
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenait aux grilles,
Ou que les sœurs traitaient dans leur enclos.
Ainsi vivait, dans ce nid délectable,

En maître, en saint, en sage véritable,
Père Vert-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
. . . .
. . . .

(*Chant II.*)

FRAGMENT

DE L'ÉPITRE AU P. BOUGEANT

. . . .
Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité :
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur et de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.
. . . .
. . . .
Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,

Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux :
O toi ! qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus ;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidèle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyais briller chez elle,
Lorsque tu n'étais qu'arbrisseau ;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges,
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer et des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages.
Au chêne, au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
. . . .
. . . .

FRAGMENT

DE LA CHARTREUSE

En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paraît, il surnage;
Souvent il est au fond des eaux,
Il rencontre sur son passage,
Tous les jours, des pays nouveaux:
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit, à son tour,
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.

. . . .
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas.
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'Université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats,
Six brins de paille délabrée
Tressés sur deux vieux échalas:
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque, sur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer dans vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
. . . .

GENTIL BERNARD

1710 - 1775

Auguste de Thou, énumérant, dans une des pages les plus éloquentes de ses Histoires, les fléaux qui mirent à bas la race des Valois, interrompt tout à coup son propos politique, et s'écrie avec une tristesse dont je voudrais mieux traduire l'expression sévère : « Parmi tant de « témoignages de l'avilissement du siècle, il ne faut pas mettre au « dernier rang les poëtes français qui pullulèrent sous le règne de « Henri II, et qu'on vit, mésusant de leur génie, prostituer leurs flatte-« ries mercenaires à l'ambition d'une femme. Ils corrompirent la jeu-« nesse, ils détournèrent les enfants des saines études, et le charme « dangereux de leurs chansons lascives éteignit dans l'âme des vierges « la délicatesse et la pudeur. » Les annalistes du règne de Louis XV pourraient se contenter de transcrire les arrêts du philosophe intègre, et ils auraient assez dit sur les petits poëtes de Bellevue et de Luciennes, ces courtisans de l'ambition d'une femme, ces virtuoses dépravés qui sonnaient leurs aubades libertines aux vaincus de Rosbach, ces apprêteurs de drogues pernicieuses, dont le népenthès aphrodisiaque faisait oublier Corneille et empêchait qu'on découvrît Shakspeare. Mais où l'historien juge d'un mot, méprise et passe, le critique doit prendre ses instruments de précision, peser les infiniment petits et mesurer les homuncules. A chacun sa part du résultat définitif. Quand le mal a été commis, ne laissons pas même à tous les coupables l'orgueil d'une communauté d'action et d'une parité d'influence : distinguons les époques, classons les individus ; ne permettons pas à Gentil Bernard de se croire le rival de Desportes, bien qu'il vende ses vers à la marquise de Pompadour, au même prix que l'abbé de Tiron réclamait de la reine Marguerite ; prouvons à *l'Art d'aimer* que, dans l'œuvre satanique de

la profanation du grand art, il n'a pas eu l'infâme honneur d'égaler *la Pucelle!*

Je me suis promené souvent aux portes de Grenoble, dans ce riant faubourg de La Tronche, où Pierre-Joseph Bernard (Voltaire n'était pas là pour son baptême) vint au monde en 1710. Au pied des cabarets en gaieté serpente la capricieuse Isère; au-dessus les coteaux rient aux yeux, parés de maisons à demi cachées dans la verdure, retraites invitantes des Galathées dauphinoises; en face les Alpes dans leur permanence, dans leur morne attitude, dans leur beauté! C'est un paysage qu'une fée choisirait pour l'éducation d'un poëte! L'enfance de Bernard ne s'y inspira guère. Dans cet esprit, dès l'abord voluptueux et pratique, nul souci, je pense, des majestueux horizons, des nuages qui fuient vers l'Italie, et des chartreuses prochaines endormies sous les pins, de l'autre côté du Sappey! Ce qui lui agrée, c'est l'étroit jardin du curé, le parterre où, tout petit, il maraudait

La chicorée et les porreaux,
Et tout ce qu'on met au potage;

où, sur ses quinze ans, il revient, convoitant cette fois le vin doux de la vigne du pasteur, et déjà se prenant aux doux yeux de Claudine la servante, qui passe et repasse, légère, fredonnant un noël, et son arrosoir à la main. Si quelque autre envie le tente, c'est que ses promenades l'ont amené vers Montfleury, un couvent mondain à étonner Vert-Vert, un pensionnat d'où s'est échappée naguère, fringante, armée contre le chevalier Destouches, contre l'abbé Dubois, contre le régent de France, contre elle-même, cette écolière révoltée qui se nomme aussi Claudine, la remuante, la licencieuse, l'impie, qui sera madame de Tencin. Au collége des jésuites de Lyon qui n'ont pas su retenir leur élève, Joseph Bernard a senti poindre en lui des velléités d'ambition, et il regarde, presque songeur, les chemins de la fugitive de Montfleury. Au demeurant, il ne prétend pas, comme son active compatriote, brouiller les cartes de la diplomatie, jouer aux ministères, et du fond de son alcôve susciter des troubles dans l'Église. Il n'aurait ni l'énergie, ni le goût de s'immiscer dans ces intrigues laborieuses que madame de Tencin poussa jusqu'au crime. Il a soif seulement de loisir et d'aisance, de longs repas, de baisers faciles, et il bâtit ses châteaux à Cythère, tout en notant, les yeux sur son miroir, qu'il pourrait, sans trop de risque, lutter avec le jeune Hercule, dont son père le sculpteur s'essaye à modeler les formes robustes! Encore quelques mois, Clau-

dine l'a renseigné tout à fait sur ce qu'il vaut ; il part, et sur la route de Paris, les hôtesses font fête à ce jeune homme qui va, riche de sa belle mine, chercher fortune en modeste équipage.

Quoi qu'on ait dit, pour les lettrés le XVIIIe siècle ne fut pas précisément l'âge d'or, et le monde se vengea, comme il put, de l'esprit auquel il ne savait pas désobéir. Dans les divers logis où s'abrite la grande famille, je n'entends que lamentations, je ne vois que douleurs imméritées, misère extrême ! Boissy, clos avec sa femme dans un grenier sans feu, attend le morceau de pain qui peut-être arrivera trop tard pour les sauver. Piron est à court d'épigrammes contre les nécessités qui l'assiégent ; l'ardeur infatigable de son vieux sang bourguignon s'éteint, et l'éclat de rire s'interrompt dans les larmes ! Ce bénédictin défroqué qui trouve à peine dans le salaire des labeurs les plus ardus de quoi prolonger sa vie mélancolique, c'est un journaliste, c'est un érudit, c'est un romancier, c'est un maître, c'est le père de Manon Lescaut. Ce vieillard affaibli qui va, sous un toit propice à son indigence, réchauffer aux rares soleils de Boulogne son cerveau fatigué de produire, c'est Lesage ! Ces cercueils qui descendent au cimetière sans escorte, sans chants funèbres, c'est celui de Gilbert, c'est celui de Malfilâtre, c'est celui de madame Laharpe la suicide qu'on porte à la fosse commune ; et en route le neveu de Rameau ou quelqu'un de ses pairs, comme lui condamné à vivre de honte, les a salués d'un amer sourire et peut-être d'un regard envieux ! Ne me citez pas ces trois opulences, Montesquieu, Buffon, Voltaire. Ce n'est pas la littérature qui les fit riches, et d'ailleurs aux jardins de La Brède, à la tour de Montbar, au château de Ferney j'aurais vite fait d'opposer la mansarde de la rue Plâtrière où les ennuis d'un travail forcé tournent en bile les sublimes colères de Rousseau, et cet humble intérieur de la rue Taranne d'où le prodigieux effort de Diderot ne suffit pas à écarter la gêne. — Consolons-nous pourtant de ces disgrâces universelles ! La destinée de notre Dauphinois contre-balance tant de fâcheux exemples. Il épuise les chances heureuses, il accapare les louanges et l'argent comptant. D'une antichambre de procureur il passe dans les bureaux de Samuel Bernard, le créancier et l'hôte du roi de France ; demain, il sera secrétaire chez le duc de Coigny, et après une campagne en Italie, le secrétaire privé ressuscitera monsieur le secrétaire général des dragons. Ce n'est pas tout. Madame d'Étioles l'accueillit aux temps où elle était sous-fermière ; elle ne le rebute pas, maintenant qu'elle s'appelle marquise de Pompadour, c'est autant dire plus que reine. Sans quitter son

poste aux dragons, l'enfant gâté du sort devient bibliothécaire à Choisy, et obtient, sans les demander, des terrains gaiement situés au plus bel endroit de ces jardins d'Armide. Il a quarante mille livres de rente, une maison somptueuse où le roi le visite, et ce sont là ses moindres prospérités. Madame Geoffrin ne sait pas se passer du plus intime et du moins bruyant de ses convives; Rameau met ses chansons en musique; Voltaire écrit à son adresse les plus agréables de ses petits vers; les nouvellistes de boudoir, ces flatteurs qui se croient médisants, accolent au nom roturier du fils du sculpteur de Grenoble les noms illustres des duchesses, et, mieux encore que cela, ceux des deux constellations de l'Opéra, Sophie Arnould, la passion de la tragédie lyrique, et Sallé, la grâce décente du ballet. On se dispute les copies des madrigaux et des idylles de cet amoureux du secret qui lit ses œuvres, les portes fermées, et qui dédaigne de se faire imprimer pendant vingt-cinq ans de succès. Seulement sur la foi de ces manuscrits inexacts et souvent falsifiés, l'Académie réclame Joseph Bernard, créé Gentil Bernard par un caprice du nomenclateur Voltaire, et Bernard se soustrait aux honneurs académiques : ils n'ajouteraient rien à sa gloire. A la reprise de *Castor et Pollux*, la presse n'a-t-elle pas été telle que quinze personnes se sont évanouies, que deux ont été étouffées, et qu'il a fallu refuser deux mille spectateurs? Qu'ajouter à de si évidents témoignages? Triomphes, plaisirs, que manque-t-il à l'ancien amant de Claudine, et quel misanthrope ironique oserait offenser d'un doute l'absolue félicité de ce sybarite?

Ses vers mis à part, Gentil Bernard avait-il de quoi justifier cette fortune extraordinaire, et rendait-il à la société de son temps ce que le hasard faisait pour lui? Était-ce un de ces joyeux compagnons si confiants dans la vie, que la vie leur en devient aisée? Se laissait-il soulever, intrépide, au vent qui l'emportait, et sa réussite n'était-elle en définitive que la récompense légitime de son intelligente audace? Brillait-il parmi ces causeurs, chaque soir obligés d'établir à nouveau leur suprématie chaque soir remise en question? figurait-il dans cette armée des beaux esprits passionnément frivoles qui furent souvent les valeureux gardiens de l'honneur de la France et les fidèles préservateurs de son bon sens? Il appartient aux contemporains de nous répondre. « J'ai beaucoup vécu, dit le prince de Ligne, avec ce Gentil « Bernard qui ne l'était ni de figure, ni de manières, ni même d'esprit. « Ce nom de Gentil m'a toujours fait rire. Il avait plutôt l'air dur, ainsi « que son organe. » Marmontel, qui vit maintes fois Bernard chez le

contrôleur général Pelletier où soupaient à l'ordinaire Crébillon fils et Collé, nous livre sur le chantre de *l'Art d'aimer* ces révélations décisives : « C'est une chose singulière que le contraste du caractère de « Bernard avec sa réputation.... Il n'avait avec les femmes qu'une « galanterie usée; et quand il avait dit à l'une qu'elle était fraîche « comme Hébé, ou qu'elle avait le teint de Flore, à l'autre qu'elle avait « le sourire des grâces ou la taille des nymphes, il leur avait tout dit. « Je l'ai vu à Choisy, à la fête des roses qu'il y célébrait tous les ans « dans une espèce de petit temple qu'il avait décoré de toiles d'opéra, « et qui ce jour-là était orné de tant de guirlandes de roses que nous « en étions entêtés. Cette fête était un souper où les femmes se « croyaient toutes les divinités du printemps. Bernard en était le « grand prêtre. Assurément, c'était pour lui le moment de l'inspira- « tion, pour peu qu'il en fût susceptible. Eh bien là même, jamais « une saillie, ni d'enjouement, ni de galanterie un peu vive, ne lui « échappait; il était froidement poli. Avec les gens de lettres, dans « leur gaieté, même la plus brillante, il n'était que poli encore; et dans « nos entretiens sérieux et philosophiques, rien de plus stérile que lui. « Il n'avait en littérature qu'une légère superficie; il ne savait que son « Ovide. Ainsi réduit presque au silence sur tout ce qui sortait de la « sphère de ses idées, il n'avait jamais un avis sur un objet de quelque « conséquence; jamais personne n'a pu dire ce que Bernard pensait. » Notre vainqueur ainsi trahi par ses proches, quel moyen d'expliquer sa carrière? Je n'y parviendrais pas, si je ne me rappelais une phrase assez hardie du spirituel et prétentieux Lémontey sur le héros d'un de ses contes : « Rome en eût fait un athlète, le Bas-Empire un moine, « Frédéric un soldat, et Londres un portefaix; mais à Paris ce fut un « homme à bonnes fortunes. » Bernard fut surtout en effet un homme à bonnes fortunes qui rimait de jolis vers. Il n'eût pu, comme Catulle qu'il ne faut pas croire sur parole, plaider la pureté de ses mœurs comme circonstance atténuante aux libertés de ses quatrains:

Nam castum esse decet, pium poetam
Ipsum. versiculos nihil necesse est.

Plus volontiers, comme le chevalier de Boufflers, un de ses émules, il eût murmuré en ses heures de libre confidence:

En amour je suis tout physique,
C'est là le point essentiel;

s'il n'eût mieux aimé ne se point tant analyser et se contenter d'être heureux en silence. « Chose inouïe dans un Français, écrivait Grimm, « Bernard avait une discrétion à toute épreuve.... Notre-Seigneur pré- « tend qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois; Bernard prétendait « au contraire qu'on peut très-bien servir deux et même plusieurs « maîtresses à la fois.... En conséquence, il ne quittait jamais, à moins « qu'on ne le voulût bien; et quand il était quitté, il se résignait à « son sort sans faire de bruit... Il vécut toujours dans la meilleure « compagnie sans préjudice de la mauvaise qu'il fréquentait sans « affiche pour son plaisir; il était le premier homme du monde pour « jouir de tout sans rien afficher. » Ce mystère prudent, cette réserve que Bernard entretenait alentour de ses amours, il les porta dans toutes ses relations, et c'est assez pour donner la clef de son existence viciée, molle et froide. « *Dauphinois, faux, fin, courtois;* » le vieux proverbe, menteur comme la plupart des proverbes, recevait cette fois la plus directe des applications. Madame Geoffrin estimait en Bernard l'ami qui, ne se compromettant pas lui-même, ne compromettait jamais les autres : « Avec celui-là, disait-elle, on peut être tranquille; personne « ne se plaint de lui; on n'a jamais à le défendre. » Ses patrons adoraient le client qui « mit toujours assez de souplesse dans sa conduite « pour esquiver le rôle d'un complaisant subalterne, et pour allier sa « liberté et ses plaisirs avec les égards qu'il devait à tout ce qui était « Coigny. » Tout le monde admirait « cet épicuréisme d'une marche « plus soutenue, plus régulière que le stoïcisme d'Épictète ou de « Caton; .... cette manière d'être arrangée comme le plan d'un opéra. « Je sais bien qu'avec la plus grande douceur du cœur dans le carac- « tère, et la plus grande circonspection dans la conduite, Bernard « s'était fait peu d'amis par la raison même qu'il n'avait jamais eu le « courage ou l'imprudence de se faire un seul ennemi [1]. » Mais se souciait-il d'être aimé? N'était-ce pas assez pour lui de conjurer les jalousies par sa modération de langage, et par sa médiocrité d'apparence; de faire soupçonner et craindre des précipices sous ses glaces; d'atteindre la vieillesse sans avoir subi les tracasseries que n'évitèrent pas les plus généreux et les plus purs; enfin de s'être gardé, sous l'impénétrable armure de son décent égoïsme, contre ces aspirations désintéressées et ces besoins de sacrifices qui sont le tourment, la duperie et aussi la fête des nobles âmes.

[1] Grimm. *Passim.*

En 1774, Bernard, né la même saison que Louis XV, continuait à vivre à la mode de son royal maître, et ne songeait pas plus que lui à *dételer*. A soixante et un ans, il ne retranchait pas un verset de ce *Pervigilium Veneris* qu'il récitait si longuement à trente. De plus, il était gros mangeur : « il dînait et soupait à fond tous les jours, et c'est « le seul homme qu'on ait vu soutenir cette épreuve à Paris longtemps « de suite [1]. » Il est vrai que depuis quelques mois il lui avait fallu réduire tant soit peu cet ordinaire pantagruélique, et « tomber d'un dindon par semaine, » comme il disait assez plaisamment. Mais le symptôme n'avait rien de terrible, et c'était d'un esprit fort tranquille que le bibliothécaire de Choisy composait, pour son buste qu'il plaçait à l'entrée de sa cave, cette inscription où les grimaces du rituel mythologique ne déguisent pas le cynisme de la pensée :

Redoutable tyran des morts,
A tes lois puisqu'il faut se rendre,
J'habiterai ces lieux, voisins des sombres bords :
Libre, sans crainte et sans remords,
C'est par là que j'y veux descendre.

Cependant la catastrophe approchait. Le 11 février, c'est Bachaumont qui nous a conservé cette date, Gentil Bernard, sans doute au lendemain d'une dernière conquête, visitait madame d'Egmont, cette fille de Richelieu qui fut la plus romanesque, peut-être la plus touchante figure d'un monde où la sensualité ne sut guère être passionnée. La comtesse prie le poëte d'être un moment son secrétaire. Il s'agissait d'une réponse à un billet d'ami, d'une invitation à souper, que sais-je, et la dame se penche sur l'épaule de l'écrivain pour saisir dès leur éclosion les perles de beau style et de galanterie qui vont s'enfiler sous sa plume. Mais rien ne vient, et la présence de *l'Art de Plaire* est inhabile à dégager le génie de *l'Art d'aimer*. Bernard se frappe le front, comme pour évoquer la Minerve qui ne reviendra plus ; il pâlit, il balbutie, ses yeux s'éteignent ; puis, avant que madame d'Egmont ait eu le temps d'appeler du secours, il se ranime, frais et rose comme devant, mais sans parole, sans souvenir, idiot ! Et il vécut ainsi quatre ans ! Tragique péripétie de cette comédie fade et malsaine ! Force de la Providence méconnue ! Infortune que je ne veux pas plaindre ! Certes, et plus que personne, je sais le malheur des aveugles qui

[1] Grimm.

ne voient plus la raison ; je ne lis pas de sang-froid les vers où l'antique attristé déplore « cette démence, cruelle par-dessus toutes les « maladies, qui ne sait plus les noms des serviteurs du logis, qui « ne reconnaît pas le visage des amis près desquels elle soupait la « veille :

. . . . « Omni
« Membrorum damno major dementia, quæ nec
« Nomina servorum, nec vultus noscit amicûm
« Cum queis præteritâ noctu cœnavit. . . . . »

Et convulsivement je répète avec Lear, précipité sur la pente infinie des détresses : « Douces puissances des cieux, ne permettez pas que je « devienne fou ! Non ! pas la folie ! Laissez-moi mon bon sens ; en « vérité je ne voudrais pas être fou ! »

« O let me not be mad, not mad, sweet heaven !
« Keep me in temper ! I would not be mad ! »

Quels chapitres plus funestes dans l'histoire de l'humanité ? L'âme profonde de Lucrèce qui succombe sous un philtre d'amour ; Tasse qui, au sortir des Jérusalems reconquises, tombe, livide et débile, dans l'enfer des vivants « qui ont perdu le bien de l'intelligence ; » le cerveau de Newton qui *s'embrouille*, après qu'il a créé son monde ; Swift, « comme un rat empoisonné dans son trou, » solitaire, anéanti, paralysé, s'étonnant des œuvres de son passé ; Southey encore, si vous voulez, cette riche imagination, cette vaste science, échoué dans l'ignorance, et s'écriant parfois avec larmes : « O ma mémoire ! mon Dieu, rendez-« moi ma mémoire ! » Mais qu'un Bernard passe d'un matérialisme sans excuse à un abrutissement sans remède, qu'un Brummel, dépossédé du trône de la mode, donne aux hôteliers ricaneurs de Normandie, l'ignoble spectacle de son insolence abattue, et de son élégance en ruines ; ce sont accidents peu faits pour m'émouvoir. Ils ont cherché la bagatelle, ils trouvent le néant ; ils ont semé les vanités, ils récoltent la folie ; pour eux, perdre la raison, c'est perdre ce qu'ils n'ont jamais eu. D'ailleurs, ils ne sentent même pas leur désastre ; ils ne sont pas atteints dans ce corps dont ils ont fait leur idole : la douleur veut de plus nobles martyrs, et ce n'est pas pour un Bernard qu'elle garde les saintes tortures d'un Pascal ou d'un Vauvenargues. L'égoïste trouva même, pour lui adoucir l'épreuve, une affection dévouée qu'il ne méritait guère. Une nièce, accourue de Grenoble à Choisy, soigna l'idiot

pendant ces quatre années de nuit sans réveil. Je me trompe : un soir on hasarda de conduire à l'Opéra l'auteur de *Castor et Pollux*. On jouait précisément sa pièce, et Sophie Arnould chantait, comme aux beaux jours. Il sembla revivre, et comme on lui nommait et la pièce et l'actrice : « Ah ! oui ! fit-il avec un soupir, Castor, Sophie ! Ma gloire et « mes amours[1] ! » Mais ce ne fut qu'un éclair. Ainsi « la mémoire reve« nait quelquefois au duc de Marlborough tombé en enfance et jouant « avec ses pages ; et un jour qu'un de ses portraits, devant lequel il « passa, la lui rendit, il arrosa de pleurs ses mains qu'il porta sur son « visage. » — Bernard rendit le souffle le 1er novembre 1775. Quatorze ans plus tard Grenoble avait pris sa revanche ; le Dauphinois Barnave était à la Constituante, en attendant Varennes et l'échafaud.

Que laissait après lui le poëte auquel Laharpe n'a pas craint d'immoler Ovide ? Grimm apprécie exactement l'héritage. Je rassemble les jugements disséminés à travers sa correspondance. « Gentil-Ber« nard, dit-on, a été l'Anacréon de la France : c'était un Anacréon « frisé, poudré, fanfreluché, que Baudoin aurait pu peindre étalé « sur un sofa dans un boudoir, en robe de chambre et caleçon de « taffetas et en pantoufles de maroquin jaune... Toutes ses poésies « respirent la galanterie ; sa touche est gracieuse, légère et frivole. « Si vous voulez vous contenter de fleurs, vous aurez satisfaction ; « mais ne demandez rien au delà ; après des fleurs vous aurez encore « des fleurs... *Sunt voces prœtereaque nihil...* C'est un joli ramage qu'il « ne faut pas vouloir fixer sur le papier ; car ce n'est rien. » Voltaire, qui ne se fit pas faute de compliments et d'hyperboles, tant que ce rival, peu dangereux en somme, eut la vogue, était plus juste quand l'engouement passé, il écrivait à Saint-Lambert : « Ce pauvre Ber« nard était bien sage de ne pas publier son poëme : c'est un mélange « de sable et de brins de paille avec quelques diamants très-joliment « taillés. » Sur le concert d'éloges qui accueillait chacune de ces œuvres maintenant si peu lues, Marmontel a peut-être dit le fin mot : « Ber« nard vivait sur la réputation de ses poésies galantes, qu'il avait la « prudence de ne pas publier. Nous en avions prévu le sort lorsqu'elles « seraient imprimées : nous savions qu'elles étaient froides, vice im« pardonnable, surtout dans un poëme de l'*Art d'aimer* ; mais telle « était la bienveillance que sa réserve, sa modestie, sa politesse nous « inspiraient, qu'aucun de nous, du vivant de Bernard, ne divul-

[1] Le prince de Ligne. (*Souvenirs*.)

« gua ce fatal secret. » Si j'osais ajouter à des arrêts si motivés, je dirais : Ce qui manque à Bernard, ce n'est rien moins qu'une âme. Il est correct, pur à l'ordinaire, fraîchement coloré quelquefois. Mais jamais il ne saisit, fût-ce par un excès de verve sensuelle, jamais il n'exerce cette *douce sorcellerie* que le duc de Buckingham admirait chez Sedley, l'élégiaque érotique de l'Angleterre. Ses vers sont mélodieux, et pourtant je n'y entends jamais cette musique intime qui me fait pleurer à chaque page de Lamartine. Il a d'heureuses ébauches de paysages; mais aucun n'est pénétré de cette lumière qui se joue si large et si chaude autour des *fêtes galantes* de Watteau et des grands portraits de Boucher. En amour, il est pédant, il est sophiste; son *Art d'aimer,* écrit pour le grand monde de la France très-chrétienne, est plus subtilement brutal que celui où Ovide apprit aux jeunes gens de Rome le secret des courtisanes d'Athènes. C'est un mélange rebutant d'effronterie et de préciosité; « c'est, » suivant une très-juste parole d'un homme d'esprit, « un poëme didactique et assassin, dont l'auteur n'a pas été pendu. » Dans un autre de ses poëmes, *Phrosine et Mélidore,* Bernard s'avisa de se prendre à l'un des plus admirables thèmes de l'antiquité. Il voulut traiter à sa manière ce sujet éternel de *Héro et Léandre*, autour duquel le concours n'a pas cessé, depuis le grammairien Musée jusqu'à M. Louis Ratisbonne. Héro et Léandre, ce frère, cette sœur de Pyrame et de Thisbé, de Tristan et d'Iseult, de Roméo et de Juliette, cette histoire toujours à refaire des fatalités extérieures combattant, enchaînant, opprimant les plus purs élans de l'âme humaine! Que de poëtes se sont épris des amants de Sestos! Ils ont attendri le flageolet de Marot; ils ont éveillé l'ironie sur les cordes hautes de la guimbarde de Scarron; ils ont inspiré l'ardent Christophe Marlowe et le méditatif Frédéric Schiller; le talent gracieux de Denne-Baron leur a dû son moment d'éclat, et Théodore Hood a oublié *le Chant de la Chemise*, *le Pont des Soupirs* et tant de réalités navrantes dont il est le consolateur et le chantre, pour fuir vers les rivages de l'Hellespont, et déposer l'offrande de ses hymnes là même où Byron vit venir à lui du fond des limbes la pâle fiancée d'Abydos! Hélas, de cette légende, de cette héroïde mélancolique, de ce chant de tendresse et de mort, Bernard a fait un lourd mélodrame agrémenté d'un moine luxurieux et d'un inceste! Comme tous les cœurs stériles, il entassait les incidents pour cacher l'inanité d'un récit, impossible à moins d'une émotion convaincue! Ainsi, dans ce *Castor et Pollux* trop vanté, il introduisait un ballet qui représentait

le système de Copernic ! Je voyais hier les dessins dont Prudhon embellit une édition des œuvres de Bernard. Ah ! si le poëte eût pu deviner quelque chose de l'art généreux du peintre ! s'il eût pu croire à son œuvre et l'aimer ! Le zèle de son esprit eût pu quelque chose pour son âme ; en cherchant la Muse, il eût rencontré la Pudeur qui est de la même famille, et la sécheresse continue de sa pensée eût cédé à ces nobles larmes, récompense à la fois et torture, qu'arrachent à l'artiste épris de son labeur, ses victoires encore plus que ses défauts : la conscience littéraire lui eût rendu la dignité morale. Mais non ! il n'eût pas compris le grave conseil de Molière :

« Qui se donne à la cour se dérobe à son art ;
« Un esprit partagé rarement se consomme,
« Et les emplois de feu demandent tout de l'homme. »

homme de tenue, il avait la discipline de son désordre ; il eût pensé délirer si l'enthousiasme l'eût jamais visité : il se tenait content si les marquises faisaient fête à ses papillotages, si les financiers l'hébergeaient à leur table, pour entendre *le Procès du Fard, le Mal de tête de madame de Contant, l'Épitaphe d'une petite chienne de madame la duchesse de Chevreuse*, ou *le Remerciement de monsieur *** à mademoiselle ***, qui lui envoya une cocarde à l'armée ;* et il chantait avec la même indifférence *l'Amour fouetté, les Batailles de Parme et de Guastalla* et *le Cantique des cantiques*, dont, vers la fin, il avait entrepris une version efféminée. Il a eu le salaire qu'il a voulu : des maîtresses, une bonne table, la folie et l'oubli final.

Ne laissons pas tout périr de ce recueil condamné. Un jour, Bernard eut un sentiment ingénu et sincère ; il se souvint de sa jeunesse, et il rima *l'Épître à Claudine*, presque un chef-d'œuvre, une scène de Greuze esquissée par le pinceau chatoyant de Fragonard. Une autre fois, il chanta la Rose ; même après Ausone, après Catulle, après le Tasse, après Ronsard, après Meli, *la Sultane du Rossignol* a dû quelque chose à Bernard. Je voudrais indiquer encore *les Amants généreux*, où Bernard a élégamment transcrit à la française la page la plus intraduisible de Pétrone ; *l'Épître à mademoiselle Sallé*, dont l'ingénieux érudit M. Quicherat a retrouvé une copie laborieusement retouchée, et où le travail ne nuit pas à la grâce du jet primitif ; le *Portrait*, quelques madrigaux ; quoi encore ? Mais il est bien temps d'en finir, et j'ai hâte d'échapper à cette atmosphère de mensonges et d'impuretés ; j'ai hâte de retourner vers ces maîtres dont le commerce est fortifiant, dont la parole est

franche, et de leur dire, comme dans la *douzième nuit*, le duc d'Illyrie à son page : « Chante, bon Cæsario; redis-moi la chère vieille « chanson que nous avons entendue hier soir; elle pourra plus, je le « sens, pour soulager mon cœur, que les airs légers et les expressions « rebattues de ces temps de frivolité et de vertige.

« Now, good Cæsario, but that piece of song
« That old and antique songe we heard last night;
« Methought, it did relieve my passion much :
« More than light airs and recollected terms
« Of these most brisk and giddy — paced times. »

PHILOXÈNE BOYER.

Il existe de Bernard de nombreuses éditions. Nous citerons celle de 1795, celle de M. Fayolle (1803), celle de MM. Janet et Cotelle (1823). Voir sur les éditions de Bernard un excellent article de M. Quicherat, enrichi de pièces inédites. (*Athenæum français*, 17 *mai* 1856.)

On a consulté, pour cette notice, Grimm (*Correspondance*); Voltaire (*Correspondance et poésies légères*); Marmontel (*Mémoires*); le prince de Ligne (*Souvenirs*); Bachaumont (*Mémoires secrets*); Palissot (*Mémoires sur la Littérature*); Arsène Houssaye (*Galerie du* XVIIIe *siècle*); Azéma de Montgravier (*Album du Dauphiné*, 1837); Paul du Vernays (*Revue du Dauphiné et de la Savoie*, 1857).

LA ROSE

ODE ANACRÉONTIQUE

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse;
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau :
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher :
Éclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

ÉPITRE A CLAUDINE

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms et des titres divers?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême?
Claudine est belle, et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore?
Son humble état la rend plus chère encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore :
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les amours.
Simple et sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brillait de ses couleurs ;
Tes seuls appas composaient ta parure;
Et tes cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller, dans tes yeux séduisans,
Tous les désirs d'un instinct de seize ans;

Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrète,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que ces bijoux, ces clinquans de toilette,
Dont sont chargés tous nos tétons de cour!
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère
Changerais-tu ton amant et ton sort?
Ne te plains point, trop heureuse bergère :
Nous folâtrons sur la verte fougère;
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit de mystère
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur, ton maître et mon curé;
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Lorsque sans lui, sans notaire et sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré,
Ce presbytère en un temple adorable
Changea soudain : l'Amour en fut le dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et, tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre!
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu.
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore
Que de baisers, que je cueillais encore;
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son tour,

N'en eût compté plus encore que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir.
Le soir, aux champs je courus te revoir;
Un autre autel eut d'autres sacrifices.
La nuit revint, et passa ton espoir.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices,
Ont secondé nos furtives délices!
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours?
Le temps m'appelle et m'entraîne à la ville;
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or coulait dans cet asile;
L'âge de fer est aux lieux où je cours.
Sans être ému, j'y verrai tout Cythère,
L'art des cités et la pompe des cours;
J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire...
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

BERNIS

1715 — 1794

Est-ce un poëte ? Est-ce simplement un homme d'esprit ? N'est-ce pas, avant tout, un de ces favoris de la fortune, pour lesquels elle garde, en jalouse, le trésor avare des destinées heureuses ? Voilà ce qu'involontairement on se demande en fermant ce livre, où paillettes et fleurettes brillent et fourmillent tour à tour devant le regard indulgent qui sourit ; en songeant aussi à cette vie molle et douce, où les joies et les honneurs sont venus, comme d'eux-mêmes, s'offrir à la main potelée de cet enfant gâté. Il avait intimement conscience de cette prédilection du sort. Il se livra tout d'abord avec une insouciante sécurité, qui a sa grâce, aux caressantes promesses d'un avenir qui semblait ne pouvoir lui échapper. Lui-même, en parlant du jour de sa naissance, ne dit-il pas avec un sentiment épanoui où se mêle autre chose que de la félicité poétique :

C'était lorsque Vénus remonte vers les cieux,
Pour quelque amant chéri venue en ces bas lieux ;
Au moment où l'Aurore *avec ses doigts de rose*
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre qui repose
Est des dieux regardée avec des yeux d'amour.

Comment ne pas s'associer à cette lyrique sérénité ? On le croirait volontiers le fils de Vénus elle-même ; un fils qu'en effet elle eût amoureusement doué de grâce et de beauté, sur la joue ronde duquel fût tombée une des roses matinales échappée aux doigts de la mythologique Aurore. Pourquoi les abeilles de Platon ne sont-elles pas venues effleurer les lèvres de Bernis ? Un épigrammatiste d'anthologie dira peut-

être un jour que ce qui voltigea sur son berceau, ce fut un essaim de papillons.

J'ai dit le mot *lyrique* en parlant de cette poésie, et le mot est sans doute un peu ambitieux; ce sont les deux derniers vers de la période qui l'ont amené : ils ont en effet du rhythme et du charme; on dirait presque une note pressentie, mais faible, de quelque harmonieuse lyre d'aujourd'hui. Après cela, je me hâte de convenir que ces notes de l'instrument vrai, tout en revenant de temps en temps, sont, au milieu de tant d'arpéges surannés, malheureusement bien noyées et trop rares.

Que nous importe ensuite de savoir que François Joachim de Pierres, de la famille ancienne des Bernis, naquit à Saint-Marcel de l'Ardèche, le 22 mai 1715? On s'en tiendrait volontiers à la poétique origine que nous nous plaisions à supposer. La date toutefois n'est pas indifférente. C'était bien à la veille même de la folle régence, et, pour mieux dire, avec elle, que devait venir au monde ce galant abbé-poëte qui, vingt ans plus tard, se trouva si vite à l'unisson des esprits éclos à son gai soleil.

A peine sorti du séminaire, où les profanes rêveries durent plus d'une fois troubler ses études théologiques, le jeune abbé entra d'emblée dans le monde où l'appelaient naturellement sa naissance, sa bonne grâce et son esprit. Les maisons les plus renommées, les sociétés les plus charmantes, dont l'accès était si fort envié, s'ouvrirent tout d'abord devant sa belle tournure, son fin sourire et ses jolis vers. Sa muse alternait avec celle du maître (*alternæ camœnæ*) à l'hôtel du duc de Nivernois. Il comptait dans la brillante compagnie de madame Dupin, « à laquelle, dit Jean-Jacques, il ne manquait que d'être un peu moins nombreuse, pour être d'élite dans tous les genres. » Ce fut là qu'il rencontra pour la première fois Fontenelle, Buffon et Voltaire; et sa liaison avec les deux plus aimables de ces trois illustres date certainement de cette époque. Dans ce salon célèbre, cependant, l'éclat du talent et du génie ne séduisit pas seul cet aimable Bernis. Des femmes renommées alors pour leur esprit, leur beauté, leur rang (presque toutes étaient de *haute qualité*) ne composaient pas le côté le moins éblouissant de la société de madame Dupin. Une d'elles, la princesse de Rohan *distingua* Bernis, et la faveur de cette dame contribua puissamment à mettre le galant rimeur en évidence, et bientôt en vogue. Ce fut le moment où l'abbé-poëte, « bien joufflu, bien frais, bien poupin, en compagnie du gentil Bernard, amusa de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris. »

C'est Marmontel qui nous l'affirme ainsi, avec un accent un peu amer, qui sent le jaloux, et dont il est à propos de se défier. En tout cas, cette heureuse vogue et ces tendres amitiés de grande dame conduisirent tout doucement, sans plus d'obstacle que d'effort, l'abbé de Bernis à l'Académie. Il avait vingt-neuf ans; Voltaire en avait cinquante et n'était pas encore un des élus. « Ce fut le premier pas vers une fortune au delà du vraisemblable, » nous dit le président Hénault. Ainsi, d'ailleurs, commençait à se réaliser cette brillante destinée que lui avait prédite, « avec bien des choses surprenantes[1], » une sorcière en réputation à cette époque, la Bontemps.

Cependant, nous n'avons pas dit un mot encore de la belle occasion que lui ménageait la fortune. On sait combien il sut en profiter. Une fois le pied sur l'échelle des grandeurs, il monta vite et l'on vit promptement se dégager le souple esprit que contenait ou plutôt voilait le petit poëte. Car il faut bien le reconnaître, — et l'on peut s'en convaincre en étudiant les choses un peu à fond, — s'il y eut bien du bonheur dans cette élévation d'un cadet de Languedoc, devenu ministre et cardinal, il y eut aussi le fin savoir-faire de l'homme qui ne fut pas un instant dépaysé dans ces hautes régions; et si, dans des circonstances épineuses, le pouvoir accabla vite cette gracieuse nature, elle sut du moins plus tard se montrer, en toute convenance, de niveau avec de suprêmes dignités.

L'heureuse occasion dont il convient de consigner ici la date, la source de toutes ces grandeurs tout à coup survenues, ce fut la franche amitié de madame de Pompadour. Jusqu'à ce moment, fêté partout pour sa séduisante légèreté, sa bonne humeur et ses jolis vers, Bernis, petite gloire mondaine, avait bien peu, ce nous semble, éveillé le regard de l'envie; il vivait chez les grands comme un hôte aimable, mais il était toujours dans une pauvreté qu'il savait porter d'ailleurs avec la plus galante insouciance; jusqu'alors on est tout tenté de croire qu'il était sans ennemis. Les faveurs de cour qui se succédèrent si rapidement rendirent tout d'un coup l'attention plus sérieuse, c'est-à-dire plus sévère. On examina plus rigoureusement la valeur de l'homme; on compta vite, avec un sourire moins bienveillant, ses légers titres de poésie. Pourtant Bernis n'était encore qu'au début de cette carrière de prospérités, qui vint surprendre et sans doute aigrir d'anciens compagnons de poésie et de plaisir, que le sort, sou-

[1] Mémoires de madame Du Hausset.

vent injuste, il est vrai, continuait de maltraiter. « Dans son logement, sous le toit du palais des Tuileries, que madame de Pompadour avait meublé en brocatelle, il vivait « le plus content des hommes [1]. » L'ambitieux n'était pas né : l'abbé rimait toujours. Cependant, il n'ajouta guère dès lors un trait notable qui vînt changer sa physionomie de poëte. L'opinion était fixée; et, sous ce rapport, — le seul qui soit ici de notre ressort de critique, — nous n'avons d'autre intérêt que d'établir quelle était, en résumé, cette opinion des contemporains, et ce que demeure l'œuvre en elle-même au point de vue de l'histoire littéraire et de l'art pur.

Le piquant sobriquet, comme les aimait et savait si bien les trouver Voltaire, il est resté, tout le monde le sait; à nos yeux pourtant, il a le tort de représenter, pour beaucoup d'esprits qui ne le connaissent guère que par ce trait si vite consacré, Bernis tout entier. Le mot de *Babet la Bouquetière* est devenu l'enseigne indélébile du petit magasin poétique de l'auteur des *Quatre Saisons*. Eh! sans doute, il y a trop de bouquets, trop de fleurs coupées, jetées en tas ou artificiellement arrangées. L'aspect dominant de cette poésie d'abbé de cour est vu et bien saisi par un coup d'œil de maître. Pour avoir l'idée juste et complète de Bernis, il ne faut pourtant pas s'en tenir là.

Le mot de Voltaire, d'ailleurs, a son inévitable écho dans le vers, devenu proverbial, du roi de Prusse :

> Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

Mais combien de lettrés ne savent rien du poëte que par ces deux jolis mots, qui, depuis cent ans, circulent ainsi, frappés comme une médaille!

On le compara souvent à Chaulieu, dont on le faisait, assez à la légère, selon nous, l'imitateur ou le disciple. Bernis ne s'inquiéta guère du chantre de Fontenay-aux-Roses; je ne vois pas, surtout, qu'il pensât à l'imiter. S'il eut une ressemblance un peu vague avec le petit Horace des Vendôme, assurément ce fut par quelques traits d'existence mondaine et de voluptueuse paresse, plutôt que par des affinités d'écrivain. Cependant, en vers ou en prose, on établit entre eux plus d'une fois des parallèles en règle. J'en trouve un dans la correspondance de Grimm, où la plus belle part de l'hommage revient à Chaulieu, mais

[1] Marmontel, *Mémoires*.

où Bernis est assez finement caractérisé, pour qu'il soit à propos d'en citer les derniers vers. Nous n'avons plus affaire à Babet, vraiment : le muse de l'abbé devient tout à coup une Célimène poudrée.

Ta muse est l'adroite coquette
Qui sait placer un agrément,
Faire jouer un diamant ;
Femme adorable, un peu caillette,
Toujours en habit arrangé,
Possédant l'art de la toilette,
Et redoutant le négligé.

Dans ces quelques traits rassemblés, n'aurions-nous pas recueilli, en quintessence, le sentiment général des contemporains du poëte ? Le nôtre, à nous postérité, diffère-t-il, en quelques points de celui qu'ils ont si précisément exprimé ? Ne retrouvons-nous pas, comme eux, dans l'œuvre mièvre de Bernis, cette profusion d'images convenues, cette incohérente abondance, cette miroitante coquetterie qui aboutissent vite à impatienter la pensée ? Ne sommes-nous pas plus glacés qu'ils ne l'étaient sans doute de cette absence absolue d'émotion vraie, qui fait que toutes ces élégances fatiguent, en se jouant à la superficie du cœur ? Pour eux, du moins, à l'heure où s'épanouissaient ces fleurettes dans l'air favorable où elles venaient d'éclore, elles avaient la fraîcheur éphémère, sinon le pénétrant parfum. Nous avons quelque peine aujourd'hui à retrouver, dans l'herbier qui les recèle, leur couleur native et leur grâce d'autrefois. Mais il ne faut pas le méconnaître, on trouve un délicat plaisir à noter, en passant, une forme qui s'est maintenue, une nuance qui est restée vive.

Voulons-nous un symbole bien net et frappant de la nature d'imagination et du talent poétique de Bernis ? Il nous l'offre lui-même, pleinement tracé dans quelques pages de prose où, sans s'en douter, assurément, il s'est mis tout entier. Je me garde de les citer ; il suffit, en quelques traits, d'indiquer le petit tableau. Dans cette première moitié du XVIIIe siècle où florissait Bernis, il était d'assez bon goût de s'extasier sur les charmes de la nature, au fond d'un salon dont personne n'avait envie d'ouvrir la porte pour aller les voir de plus près. Bernis comme un autre, plus qu'un autre peut-être, était un des chevaliers pétrarquisants, amoureux de cette belle dame qu'on aimait de loin. Il se rêve, un matin, assis sur un rocher, à l'heure splendide du soleil levant. La journée tout entière se passe en songeries champêtres,

pleines de fleurs de rhétorique et de reflets d'un classique âge d'or. Il s'épanouit dans la sérénité des bonheurs simples. Il oublie la ville et ses tracas; et, tout en les oubliant, il s'en souvient trop. La bergère passe, *en râmenant son troupeau.* « *Elle lui fait une révérence si naturelle que* (cela est tout décidé) cette bergère *amusera* son cœur, quand ses livres fatigueront son esprit, » car il restera; il sera désormais l'hôte de la colline ombreuse. — Mais le soir vient; « un carrosse traverse la plaine; — des armoiries, une livrée; — c'est Thémire! Adieu le rocher, adieu la bergère, adieu les prés et les fontaines! »

Pierre Malitourne.

Voir l'édition Didot; consulter les Mémoires de madame Du Hausset, de Marmontel, de d'Argenson, du président Hénault; la correspondance de Voltaire; la correspondance littéraire de Grimm, etc.

ÉPITRE SUR LA PARESSE

A M. DE***

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles,
Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet;
Mon esprit, amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe,
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être, d'une voix légère,
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurais pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs;
Mais La Suze, La Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,

Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les moments les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous !
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles
Et leur disputez les autels,
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphans
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront point mes loisirs :
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs?
Ce n'est pas que, froid quiétiste,
Mes yeux, fermés par le repos,
Languissent dans une nuit triste
Qui n'a pour fleurs que des pavots :
Occupé de riants mensonges,
L'Amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois, pour Éléonore
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'Amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre,
Dès qu'elle est prête à se lasser;
Car enfin que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?

LE MATIN

Le feu des étoiles
Commence à pâlir,
La Nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir :
L'ombre diminue,
Et, comme une nue,
S'élève et s'enfuit ;
Le jour la poursuit,
Et, par sa présence,
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux Satyre,
Au malin sourire,
Déjà, dans les bois,
Conte son martyre :
Mais, sourde à sa voix,
La Nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce dieu hâlé
Règnent la licence,
L'ardeur, les désirs,
Et l'intempérance,
Fille des plaisirs.
Mais déjà l'Aurore,
Du feu de ses yeux,
Embellit et dore
Les portes des cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.

Le dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés,
Les aimables Songes,
Suivis des Mensonges,
Sont à ses côtés :
Près de lui voltige
L'Amour, qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage :
Sans obscurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses,
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire;
Et le dieu badin,
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'abeille agissante,
Fidèle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'émail;
Tandis que, moins sage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La rose et le thym.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ses yeux,

Amant langoureux,
Près d'elle il s'arrête,
Et dans sa conquête
Voit mille plaisirs.
Mais si l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs;
Plus de complaisance;
Dans la jouissance
Il perd ses désirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents
Le bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougère,
La jeune bergère
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Éclaire ces lieux,
Et, dans sa parure,
La simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomèle éveille
Par ses doux concerts
Écho qui sommeille
Au fond des déserts.
En prenant sa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

LES PETITS TROUS

CONTE

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour
A deux jolis trous sur la joue;
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, et la prit pour Psyché..
Qu'elle était belle! à l'instant il s'embrase;
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente;
Et, pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante :
Heureux encor de mourir son vainqueur!
Enchanté des roses nouvelles
D'un teint dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt; elles en sont plus belles.
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire.
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage serait fou.

IMPROMPTU

A UNE DAME QUI SE PLAIGNAIT D'ÊTRE AGÉE DE QUATRE-VINGTS ANS

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies
Et vous la fûtes des amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre.
En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre.
Appelle-t-on cela tomber?

SAINT-LAMBERT

1717 — 1803

« La France serait aujourd'hui sans gloire dans les lettres, sans un petit nombre d'ouvrages de génie, tels que le poëme des *Quatre Saisons*... » C'est Voltaire qui parle ainsi. Faut-il lire dans cette phrase l'expression sincère de sa pensée? Faut-il n'y voir que la récompense des vers pompeux où Saint-Lambert, proclamant l'auteur de *Zaïre*

Vainqueur des deux rivaux qui règnent sur la scène,

le met au-dessus de Corneille et de Racine?

Lorsque Voltaire, dans l'ardeur de la lutte incessante qu'il soutient, lance, au hasard de l'attaque ou de la réplique, l'éloge de ses amis, pour combattre et blesser ses adversaires, on peut le soupçonner, à bon droit, d'exagérer; mais il n'est guère permis de mettre en doute la sincérité des jugements qu'il porte dans celles de ses œuvres dont il a voulu faire des monuments historiques ou littéraires. Or, c'est dans une de ces œuvres, dans le *Précis du Siècle de Louis XIV*, qu'il place au premier rang la gloire poétique de Saint-Lambert.

Plus d'une fois, dans ses lettres et dans ses poésies légères, il revint sur la même pensée. Il lui écrivait encore, en 1773, plusieurs années après la publication des *Saisons* : « Quelques personnes vous reprochent un peu trop de *flots d'azur*, quelques répétitions, quelques longueurs, et souhaiteraient dans les premiers chants des épisodes plus frappants.... *Soyez persuadé que c'est le seul ouvrage de notre siècle qui passera à la postérité*... Je suis votre admirateur et votre ami, *hasta la muerte.* »

Des éloges si précis venant d'un tel juge sur un poëme qu'on ne lit

plus, et sur un écrivain dont la réputation est morte, nous font connaître, mieux que de longues discussions, l'idée que le XVIIIe siècle s'était faite de la poésie. Ce mot même n'était plus que le synonyme du mot versification. Aussi, les esprits scientifiques, ne voyant plus dans le langage des vers que le puéril mérite de vaincre d'inutiles difficultés, s'indignaient-ils contre la poésie. Montesquieu l'appelait l'ennemie de la raison; Fontenelle voulait qu'on mît les tragédies en prose; Buffon soutenait que les plus beaux vers étaient remplis de fautes, et n'approchaient pas de la perfection de la bonne prose; *le plus bel esprit de France,* Duclos, disait des meilleurs vers : « Cela est beau comme de la prose. » Voltaire seul soutint vaillamment la cause que tant d'esprits remarquables attaquaient à la fois. Si nous trouvons aujourd'hui plus de poésie dans ses contes en vers que dans les longs poëmes dont il fit l'éloge, c'est qu'il avait à un haut degré l'instinct poétique; si quelques-uns de ses jugements ne sont plus pour nous que des erreurs presque incompréhensibles, nous devons en accuser surtout les idées et les tendances de son époque.

Ce siècle, enivré de doutes et de moqueries, qui n'avait plus de croyances et qui semblait n'avoir point de passions, riait des dieux, des héros et de l'amour. L'esprit philosophique analysait, pesait et réduisait à d'humaines proportions les actions sublimes et les tragiques infortunes. Le théâtre réveillait encore l'enthousiasme, lorsqu'un grand comédien, aidé de tous les prestiges de l'illusion scénique ignorée ou dédaignée par le siècle précédent, frappait les yeux et les oreilles; une belle actrice en larmes séduisait et attendrissait les spectateurs. Mais d'énervantes lectures occupaient les loisirs de la société : pour avoir trop dédaigné les grands sentiments, on tombait des petits vers dans les fadeurs rimées; pour aimer trop la raillerie, on glissait des contes badins dans les contes obscènes. De telles œuvres provoquèrent bientôt le dégoût et l'ennui; le succès se tourna vers des œuvres nouvelles. On ne comprenait plus les mouvements tumultueux des passions, ni les grandes luttes de l'homme antique contre la mystérieuse fatalité; on dédaignait les fantaisies de l'imagination et les entraînements naïfs du sentiment; on était las des *bouquets à Chloris* et de toutes les frivolités. L'homme disparut de la scène poétique; la nature attira tous les regards : alors, commença la longue et triste période des poëmes descriptifs et des poëmes didactiques.

Les encyclopédistes et leurs disciples voulaient, pour embrasser tout le cercle des connaissances humaines, allier la science à la philo-

sophie et diriger en même temps le mouvement littéraire. Que pouvaient-ils rêver de mieux qu'une poésie tout à la fois philosophique et scientifique? Mettre en vers les résultats de l'observation, décrire les phénomènes célestes et terrestres, mêler aux descriptions des préceptes et des règles : tel devait être le but du vrai poëte encyclopédique. On ne vit bientôt que descriptions et préceptes rimés. On décrivit le ciel et la terre, les eaux, les jardins, les repas, les fêtes, les jeux; les plus petits objets furent illustrés de merveilleuses périphrases. On versifia les règles de l'agriculture, de l'horticulture, de la déclamation, de la danse. Quelques écrivains furent lus et applaudis; mais, de l'avis des encyclopédistes, Saint-Lambert conquit le premier rang. « C'est, dit Condorcet, le seul poëte français qui ait réuni, comme Voltaire, l'âme et l'esprit d'un philosophe. »

Pour nous, c'e t avec raison que nous trouvons monotone et fatigante cette interminable série de descriptions; c'est par un sentiment vrai de la nature et de l'humanité que nous fuyons comme froide et vide cette scène si minutieusement décrite, d'où l'homme est presque toujours absent. Quelques-uns des contemporains de Saint-Lambert en jugeaient déjà ainsi. Grimm et Diderot lui reprochent, dans leur correspondance, le défaut de verve et d'invention, la froideur du style, le retour fréquent des épithètes et des exclamations parasites.

Madame du Deffand écrivait à Walpole : « Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même; sans les oiseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il aurait bien peu de chose à dire. » — « Ah! que vous en parlez avec justesse! lui répondait Walpole; le plat ouvrage! Point de suite, point d'imagination; une philosophie froide et déplacée; un berger et une bergère qui reviennent à tous moments; des apostrophes sans cesse, tantôt au bon Dieu, tantôt à Bacchus... En un mot, c'est l'Arcadie encyclopédique. On voit des pasteurs, le dictionnaire à la main, qui cherchent l'article *Tonnerre* pour entendre ce qu'ils disent eux-mêmes d'une tempête. Peut-on aimer les éléments de la physique rimés? »

Sans être aussi sévère que Walpole, et tout en reconnaissant que le poëme des *Saisons* ne manque pas toujours d'éclat et de couleur, qu'il a quelquefois l'art des contrastes et les qualités de netteté, de sobriété, de précision, qui expliquent les éloges de Voltaire, nous devons avouer que bien peu de ces vers tant vantés méritent aujourd'hui d'échapper à l'oubli.

Les poésies fugitives de Saint-Lambert sont ses meilleurs titres à

l'attention de la postérité. Elles n'ont pas la verve et le mouvement poétique de celles de Voltaire; mais on y trouve de la grâce, du naturel, un tour d'esprit élégant et fin.

Cependant, Saint-Lambert restera plus célèbre par ses amours que par ses œuvres. Il avait passé sa jeunesse à Lunéville, dans cette cour du roi Stanislas, où des femmes spirituelles faisaient régner un goût exquis; c'est là qu'il forma son esprit et qu'il acquit ce charme de la conversation, par lequel il se fit aimer plus tard dans les salons de madame de Tencin et de madame Geoffrin; c'est dans cette cour qu'il composa la plupart de ses pièces légères. Les unes étaient adressées à la marquise de Boufflers, les autres à madame du Chastelet. L'amie de Voltaire ne dédaigna pas le jeune et brillant officier; sa mort prématurée termina ce roman, qui fut bientôt suivi d'un roman plus long et plus heureux. Madame d'Houdetot, cette aimable Sophie que Jean-Jacques Rousseau aima de l'amour insensé d'un vieillard, fut pendant cinquante années l'amante aimée de Saint-Lambert. Les ombrages de Montmorency, les villages de Sannois et d'Eaubonne furent les témoins de cette passion que le temps n'affaiblit pas et qui fut respectée de tous. Les orages de la révolution n'y troublèrent pas le repos du marquis de Saint-Lambert.

En 1803, la littérature, que les événements avaient fait oublier, mais qu'ils n'avaient pas modifiée, reprit ses poëmes interrompus; l'auteur des *Saisons* mourut au moment où il allait retrouver son siége et sa gloire à l'Académie reconstituée. La poésie descriptive, en effet, restait encore l'idéal des poëtes et du public, et Delille, dès lors, régna seul et sans rival.

JEAN MOREL.

La première édition des *Saisons* parut en 1769. La deuxième édition, qui parut en 1771, présente beaucoup d'additions et de changements. La sixième édition, publiée à Amsterdam en 1777, contient en même temps la plupart des poésies fugitives de Saint-Lambert. On trouve les autres dans l'*Élite des poésies fugitives*, Londres, 1770. On peut consulter encore les correspondances de Voltaire, de Grimm, de Diderot et de madame du Deffand.

L'ORAGE

. . . .
Les cris de la corneille ont annoncé l'orage ;
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau ;
Il respire avec force, et, relevant la tête,
Il semble, en mugissant, appeler la tempête.
  On voit, à l'horizon, de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue,
Elle redouble, vole, éclate dans les airs.
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.

Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

(*Les Saisons.*)

ÉPITRE A CHLOÉ

Chloé, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amusent mes désirs;
Ce sont des fleurs que l'amour sait répandre
Sur le chemin qui nous mène aux plaisirs.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre et le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'amour.
Chloé, tirons ce dieu des jeux de son enfance.

Rappelle-toi ce soir, où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :
Oui, j'aime!.... Que ce mot embellissait tes charmes!
Qu'il irritait mes transports amoureux!
Déjà tous mes soupirs expiraient sur ta bouche :
Je voulus tout tenter; mais, sans être farouche,

Tu repoussas l'amour égaré dans tes bras :
Je ravis des faveurs, et je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayait ta tendresse ;
Il dissipait des sens l'impétueuse ivresse,
Ennemi de l'amour, qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir, disputant la victoire,
A combattre il borne sa gloire ;
Il est toujours vaincu, mais il veut résister.
Tu m'aimes ; je t'adore : ah ! garde-toi de croire
Que ce faible tyran puisse nous arrêter.
On le craignait jadis, et les cœurs de nos mères
Ne goûtaient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
De ce siècle poli les lois sont moins sévères ;
L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes,
Qu'effarouche un amant qui gêne leurs désirs ;
Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés ne sont que des plaisirs.

Va, ton honneur est d'être belle,
Ton devoir est d'être fidèle,
Tes lois sont dans ton cœur, les amours sont tes dieux :
Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus solides.
L'Amour, en se jouant, fatiguait ta vertu ;
Tu sens l'ennui de te défendre :
A l'honneur d'avoir combattu
Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

CHANSON

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à Lisette;
J'ai déjà quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir, j'ai vu sous l'ormeau
Sylvandre aux pieds de l'infidèle;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Lisette;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi:
J'étais tendre, elle était coquette;
Lisette m'a manqué de foi:
Non, non, je n'aime plus Lisette.

ÉPIGRAMME

La jeune Églé, quoique très-peu cruelle,
D'honnêteté veut avoir le renom;
Prudes, pédants, vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour, le cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'amour;
Hélas! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

MADRIGAL

Fuyez, volez, instant fatal à mes désirs...
Mais, hélas! espérances vaines :
Le temps, qui fuit sur nos plaisirs,
Semble s'arrêter sur nos peines.

SEDAINE

1719 — 1797

Il est vrai, ce n'est pas l'idée d'un ciseleur de strophes sonores et d'un chercheur de belles rimes que rappelle à l'esprit le nom de Sedaine. On est tout d'abord disposé à s'étonner de trouver ce nom sur la liste des poëtes. Sans doute, en appliquant à ce mot de poésie la signification plus large qu'aujourd'hui l'on n'hésite pas à lui donner, le créateur du *Philosophe sans le savoir*, de la *Gageure imprévue*, et de tant de pièces dramatiques d'invention charmante, a bien droit, dans ce sens, à ce glorieux titre de poëte. Cependant nous n'aurions pu l'introduire dans cette cité des aëdes, de ceux dont la pensée chante, et, par une loi inverse de celle du philosophe antique, nous l'en eussions banni avec une couronne de fleurs, s'il n'avait un instant tenté les difficultés du rhythme, s'il n'avait à son tour interrogé la lyre. Sans doute, — nous nous hâtons d'en convenir, — sous ses doigts un peu gauches la lyre est souvent sourde, et le rhythme ne s'assouplit guère jusqu'à la grâce; mais, çà et là, une note imprévue, un accent tout personnel, et qui fait ressouvenir de ses heureux dons, mieux accusés ailleurs, suffisent pour indiquer le vrai Sedaine, et sauver le rimeur de la vulgarité.

Ils sont bien oubliés, assurément, ces deux volumes de vers qui résument pourtant tout le travail intellectuel de la jeunesse de Michel Sedaine. Ils ne firent pas grand bruit à leur apparition; mais ils ne passèrent pas non plus tout à fait inaperçus. Sept ans plus tard, lorsqu'avec un succès au théâtre l'auteur voyait déjà poindre le doux premier rayon de la célébrité, Grimm, à l'occasion de la pièce nouvelle, rappelait ce recueil de vers : il note d'un trait qui nous rend

l'impression du moment prise sur le vif, et le genre d'accueil que reçut le livre, et les quelques qualités qu'alors on y trouva. « M. Sedaine, qui exerce ici le métier de maître maçon ou d'architecte subalterne, est connu par un recueil de poésies, qu'il a donné il y a plusieurs années, et qui a fait dans le temps une espèce de fortune. Ce poëte a du naturel et des saillies. » Du naturel et des saillies : ne voilà-t-il pas en germe, l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue?* Le fin coup d'œil du critique avait déjà discerné ce que contenait ce germe sous son enveloppe un peu épaisse.

Sedaine avait trente-trois ans lorsqu'il donna au public ce premier témoignage de sa vocation plutôt que de son talent littéraire. Il n'était pas de ceux dont l'aube de la vie se dore facilement des lueurs de la gloire et des faveurs de la fortune. Sa destinée fut âpre à ses commencements. Encore enfant, lorsqu'il perdit son père, sa pauvreté n'eut d'abord d'autre ressource qu'un métier manuel, rude et grossier. Fils d'un humble architecte, il se fit maçon, gagnant de la sorte pour sa mère et pour lui le pain de chaque journée. Mais les détails de cette dure jeunesse de Sedaine ont acquis une telle notoriété, qu'on les rappelle seulement pour amener le poëte à raconter lui-même ses luttes, ses souffrances, et, à travers tant d'obstacles, ses aspirations, à l'heure si sombre de ses vingt ans. Ce n'est pas le pénible labeur dont il se plaindra davantage; sa profonde souffrance, c'est l'impossible loisir de l'étude et du travail de la pensée. La vocation littéraire, étouffée sous mille entraves, c'est là son tourment secret, son mal le plus profond. Et que vaut d'ailleurs une interprétation de biographe à côté du témoignage vivant de l'homme illustre traçant le tableau fidèle de ses mauvais jours?

Arraché chaque jour à l'humble matelas,
Où souvent le sommeil me fuyait, quoique las,
J'allais, les reins ployés, ébaucher une pierre,
La tailler, l'aplanir, la retourner d'équerre.
Souvent le froid m'ôtait l'usage de la voix,
Et mon ciseau glacé s'échappait de mes doigts.
Le soleil, dans l'été, frappant sur des murailles,
Par un double foyer me brûlait les entrailles.
La rigueur des saisons, la peine de mes mains,
N'étaient que mes travaux, et non pas mes chagrins.

Voilà le vrai; et tout le tableau s'empreint d'un caractère de réalite qui vous pénètre. Mais le dernier trait, si sobre, que ne dit-il pas dans sa délicatesse? N'est-ce pas là un de ces mots saisissants que signalait

le critique, et où l'on retrouve tout Sedaine? Et l'intime souci, la pudique misère, un peu après il nous les révèle sans amertume :

> Est-ce là le chemin qui conduit au Parnasse?
> Et Thalie à des doigts chargés de durillons
> A-t-elle osé jamais confier ses crayons?

Ce fut ainsi pourtant que les études littéraires se firent place au milieu de tout le travail du manœuvre; ce fut ainsi que le recueil de vers se composa peu à peu, à travers tous les tracas du matériel métier. Et puis, le livre fait, que de vains efforts, que de soins infructueux pour conquérir l'éditeur rébarbatif, ou trouver par hasard, par fortune inespérée, l'éditeur bénévole! Dans une préface courte (ce qui est de bon goût), et assez piquante de ton et de tour, il raconte plaisamment ses petites tribulations de poëte inconnu. Le talent comique de l'auteur s'y fait jour par plus d'un trait et en quelques mots. L'auteur raconte, mais déjà le libraire est en scène : « Monsieur, me dit-il au premier « coup d'œil, on a déjà vu cela; et puis toujours des feuilles volantes! « Faites-nous des volumes, monsieur, des volumes. On ne vous demande « pas des chefs-d'œuvre, mais que cela supporte une reliure. » La petite scène est toute vivante, et rien n'en a vieilli. Et tout de suite, comme par vague pressentiment autant que par philosophique recherche de consolation, le poëte rebuté du libraire, ou même imprimé, et redoutant le froid accueil du public, le poëte ne trouve rien de plus naturel que de rêver des compensations de gloire dramatique. Et (voyez combien est sûr l'heureux instinct des vraies vocations!) en plaisantant sur ces perspectives de renommée, comme poëte comique, il fait, sans la chercher, de la bonne comédie. « J'ai regret, au lieu de m'être amusé « à ces frivolités, de n'avoir pas donné une pièce au théâtre. Au cas « qu'elle n'eût pas pris, j'aurais eu du moins la consolation de pouvoir « dire : C'est une cabale qui a prévalu ; c'est un acteur qui a mal joué; « c'est le froid, c'est le chaud. Mais pour un recueil imprimé, si on ne « l'achète pas, tout ce que j'aurai à dire, c'est que le goût s'éteint en France, « qu'on ne pense plus, qu'on ne sent plus même, et je crois que je le dirai. » Ne craignez pas qu'ayant, comme il l'a tout naturellement, la notion juste du public, il lui laisse le beau jeu de la plaisanterie prévue et toute faite! Il la prévient, il l'émousse; il fait mieux : il la détourne à son avantage. « Je m'attends bien que quelque lecteur pourra me dire, par « forme d'avis : *Soyez plutôt maçon...* Mais pourquoi ne serais-je pas

« maçon et poëte? Apollon, mon seigneur et maître, a bien été l'un et « l'autre. Pourquoi ne tiendrais-je pas un petit coin sur le Parnasse « auprès du menuisier de Nevers? Pourquoi n'associerais-je pas ma « truelle au vilebrequin de maître Adam? Je sais bien qu'on a lieu de « se défier qu'un maçon-poëte ne maçonne mal, et qu'un poëte-maçon « ne fasse de méchants vers. Là-dessus j'ai fait mon choix : j'aime en« core mieux passer pour mal versifier que mal bâtir; c'est pour vivre « que je suis maçon, je ne suis poëte que pour rire. » Est-il possible de montrer plus de fine bonhomie; et cette lettre au public n'est-elle pas toute pénétrée de la sereine doctrine d'un sympathique philosophe sans prétention? Cette tournure d'esprit nous indique d'abord par quel genre de qualités se rachèteront çà et là les imperfections et même les gaucheries du rimeur.

Sedaine a tenté presque tous les genres de poésie dans ce recueil si oublié. Il faut bien convenir qu'il en a peu réussi. Je crois même qu'il les a manqués tous, excepté celui qui convenait le mieux à ses modestes facultés poétiques, celui qu'il a développé dans un cadre où il se trouvait à l'aise, et où ses natives qualités d'esprit, touchantes et comiques à la fois, se produisaient librement dans leur vrai milieu. Le dialogue, avec de bons traits çà et là de naturel et de vérité, le couplet vif et sans apprêt, l'ariette naïve ou gaie, une ou deux fois l'épître philosophique de ton léger, d'allure négligée, où l'auteur moralise avec bonne grâce et toujours sans pédanterie : voilà où l'on peut encore apprécier Sedaine poëte. Mais que dire de lui par exemple, quand, déposant l'équerre et le compas, sa main s'égare lourdement sur les pipeaux, je ne dirai pas de Théocrite, dont il sait à peine le nom, mais de Segrais? A propos de Sedaine bucolique, ce nom, trop haut placé, ne souffre en vérité aucun rapprochement. A l'exemple de Fréron[1], rangeons bien vite ce malheureux Tityre bien loin après Fontenelle, après Lamotte, après tous les bergers poudrés du bocage azuré des disciples de Gessner.

Mal accueilli du dieu Pan et des nymphes (*riserunt nymphæ*), le pauvre Sedaine, un peu confus, jeta aux buissons la houlette et la flûte pastorale, et ne songea plus qu'à chanter sous les hêtres indulgents de l'Opéra-Comique. Il retrouva tous ses avantages en faisant fredonner ses vers par Rose et Colas: et à travers ces campagnes dans le goût de Boucher, si chères à l'imagination contemporaine, Sedaine

[1] *Année littéraire*, 1760.

et Monsigny devinrent glorieusement, tous deux, les chanteurs les plus goûtés de cette folâtre Arcadie.

Mais la cantate de J.-B. Rousseau, dangereuse Circé, lui fit, un jour, quelque perfide agacerie; et Sedaine coula une pauvre cantate, ayant pour titre *Éole*, exactement dans le moule consacré du grand modèle de ce mauvais genre. Le pastiche de Rousseau ne vaut pas mieux que le pastiche de Segrais. On croit sans peine qu'averti par ce fin bon sens qui le fit si bien réussir ailleurs, Sedaine abandonna pour toujours cette forme musicale de la pensée. La sonorité exubérante du pur lyrisme n'était pas son fait, en vérité. Aussi, dans les mains de Sedaine, la cantate s'effila bientôt en *cantatille :* ce fut ainsi, du moins, que l'auteur nomma ces petites fantaisies bouffonnes, racontées en séries de couplets composés sur toutes sortes de *timbres* connus. La *Tentation de saint Antoine* est son chef-d'œuvre (je ne dis pas un chef-d'œuvre) dans ce genre. Cette bouffonnerie-vaudeville eut beaucoup de succès dans les salons légers, et certains passages guillerets en sont restés longtemps presque populaires.

La muse de La Fontaine eut à son tour de malencontreux attraits pour l'esprit du novice rimeur. On est tout disposé à s'étonner que Sedaine, avec certaines qualités qui convenaient beaucoup à l'apologue, n'ait pas plus réussi dans cette tentative. On se serait volontiers attendu à le trouver un fabuliste de la force de Lamotte, de l'abbé Aubert, rencontrant même parfois le tour ingénieux de Florian. Rien de tout cela. Sedaine, dans la fable, est moins mauvais que dans l'églogue; mais pas une de ses fables ne s'élève au-dessus du très-médiocre. Ce qui leur manque surtout (comme hélas! à presque tout ce que l'auteur a écrit en vers), c'est la grâce de l'expression, l'élégance du tour, la facilité de la forme, en un mot, c'est le style.

Dans toute son œuvre, et particulièrement dans la forme rhythmique, qui le demande essentiellement, le style, avec ses lois et ses exigences, a été l'écueil de Sedaine. Chez ses contemporains, même les plus bienveillants, les reproches à cet égard n'ont jamais cessé. Fréron le blâme avec un ton de sévérité tempérée; Grimm, souvent si élogieux pour les autres qualités qu'il aimait en l'auteur de *Rose et Colas*, reprend l'accent de la rudesse, et ne lui épargne pas les morsures, quand il l'envisage du côté de l'écrivain; Laharpe, sous ce rapport, le malmène sans trêve, et le pourchasse, en pédagogue grondeur, la férule en main. « S'il nous avait donné, dit Fréron, un très-mince recueil composé de quelques épîtres choisies, de ses meilleures chansons, qu'il

eût ajouté à sa gaieté du goût, de la correction, de l'élégance, qu'il eût connu surtout l'expression propre, la chaleur, l'intérêt qui est l'âme de la poésie, M. Sedaine eût pu espérer une place parmi nos petits poëtes. » Ces quelques lignes résument l'opinion de l'auteur de l'*Année littéraire* sur Sedaine rimeur. Dans un autre article, il ajoute, comme palliatif à des observations analogues : « L'auteur est poëte; il a l'esprit d'invention, heureux présent de la nature, et si rare en ce siècle. » L'auteur du *Philosophe sans le savoir*, de la *Gageure imprévue*, d'ingénieuses comédies à ariettes, justifie bien d'ailleurs l'éloge sensé du critique.

Grimm, malgré sa constante bienveillance et sa sincère sympathie pour la personne et le talent de Sedaine, ne pouvait lui pardonner l'inélégance et l'incorrection de son style qu'à la faveur des charmants traits de naturel et de vérité que rencontrait d'instinct cette plume mal exercée. Son reproche sans amertume ressemble souvent à un amical regret. Son blâme discret s'adoucit encore implicitement par quelque obligeant correctif. Il contient même ici l'hommage le plus flatteur : « Si M. Sedaine savait écrire, il ferait revivre la comédie de Molière. » Il dira bien, après avoir beaucoup loué le plan scénique et l'invention de détails de *Richard Cœur de Lion*, « quant au style, il est jugé depuis longtemps sur le nom de l'auteur : il est convenu qu'il n'en faut pas parler. » Mais à propos d'un autre succès dramatique de Sedaine, il écrira, tout enchanté de ces heureux éclairs de sentiment qui lui faisaient illusion sur la valeur de l'expression : « Il y a des *vous* et des *toi* placés avec un goût exquis. » Et plus loin, sous le même charme : « Tout ce que cet homme sait dire et peindre d'un seul mot! » Oubliant alors tous les défauts de langue, et, en compagnie de Diderot, s'exaltant un peu l'un l'autre, ils en venaient tout simplement à comparer Sedaine à Shakspeare; mon Dieu, oui, à Shakspeare! — Pauvre Sedaine! — Et vous, fins et doctes esprits! ô grands critiques! en quels erreurs parfois tombez-vous lourdement? — La première traduction française du grand poëte anglais venait de paraître; elle suscitait d'orageuses discussions; Sedaine peu instruit, peu causeur, ne s'y mêlait guère; il ne connaissait pas grand'chose, assurément, de l'immense génie dont ses bons amis lui faisaient le tort de le rapprocher; mais il en eût bien rougi, dans son honnête bon sens, s'il avait su et compris *l'excès d'honneur et l'indignité* dont on l'accablait.

Le froid Laharpe était, lui, bien à l'abri de ces aberrations de la sympathie exaltée; et s'il se prend à morigéner Sedaine pour ses mala-

dresses de diction, il en vient vite au ton rogue qui lui était familier; il traite l'écrivain en écolier, et le renvoie sur les bancs, pour apprendre à se corriger du solécisme. Il l'accuse durement d'ignorer les premiers éléments de la grammaire; et il juge qu'à l'âge de l'écolier le mal est devenu irrémédiable. Cependant, un peu après cette violente sortie, les censures bourrues du rhéteur se modèrent, et, comme s'il se reprochait d'avoir poussé trop loin l'admonestation, il ajoute : « Cet homme, qui écrit si mal, a pourtant fait de temps à autre de petits morceaux que les bons faiseurs ne désavoueraient pas. » Et il en cite.

Sedaine d'ailleurs ne se faisait pas illusion sur ses défauts comme écrivain; il savait, un peu vaguement, qu'on était fondé à lui reprocher les imperfections de son style. Dans son discours de réception à l'Académie, il se confesse à cet égard en toute humilité. Il est vrai qu'il ne faut pas trop se laisser prendre à cette modestie officielle imposée au récipiendaire par la tradition et le plus simple bon goût, dans cette solennelle occasion. Quoi qu'il en soit, Sedaine parlait ainsi de lui-même et de son talent : « Peu de pureté de style, peu de correction, encore moins d'élégance : voilà mes fautes. » Mais son ami Lemierre, qui présidait ce jour-là l'illustre compagnie, et qui le recevait, s'était affectueusement empressé d'épandre un baume d'euphémisme académique sur ces blessures d'amour-propre que l'auteur s'était faites à lui-même. Il est impossible de les toucher plus délicatement, et Lemierre n'a pas toujours la main si légère : « Par d'adroites réticences, par le jeu de la pantomime, par des repos, par l'action, vous avez su éviter une partie des difficultés de l'art d'écrire. » Il est vrai que l'observation du confrère d'académie et de théâtre s'adresse surtout au poëte dramatique; il est vrai encore que l'abeille, en enveloppant de miel son aiguillon, ne le dérobe pas tout à fait; il est vrai qu'un autre confrère, d'humeur plus difficile (encore Laharpe), apprécia plus tard un peu différemment le sentiment de circonstance que le nouvel élu témoignait : « Sedaine, quoique très-vain, fut ce jour-là très-modeste, soit qu'il se crût obligé à la reconnaissance, soit qu'il eût assez de sens pour comprendre que si, d'un côté, on lui faisait justice, de l'autre on lui faisait grâce. » Nous voilà tout de suite bien loin de la flatteuse urbanité de Lemierre. Mais c'était le professeur du Lycée qui parlait ainsi : il ne s'agissait pas là de politesses académiques.

A son triomphant retour à Paris, à ce suprême moment de sa longue vie si retentissante, Voltaire rencontra Sedaine à l'Académie. L'illustre vieillard s'y était échauffé durant toute la séance contre les plagiaires

qui lui semblaient pulluler de plus en plus. En sortant, il voit un peu au loin l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, et lui crie : « Ah! M. Sedaine, c'est vous qui ne volez rien à personne! — Je n'en suis pas plus riche, » répondit, en fuyant sous l'apostrophe flatteuse du grand homme, ce pauvre Sedaine un peu confus. Et pourtant le mot était vrai et l'observation juste. Si une qualité — bien précieuse d'ailleurs — a fait pardonner à l'écrivain tous ses défauts, si Sedaine a sa valeur, malgré toutes les difficultés que l'art d'écrire présentait à ses facultés, c'est que sa conception est originale, et son talent très-personnel. Même dans ses tentatives les moins réussies, même dans ses malheureux essais d'imitation, il est lui, naïvement lui; et ce mérite dominant lui a fait sa place dans le monde des lettres. Rimeur médiocre, incorrect écrivain, il se rachète par de si rares et si heureux dons que, même lorsqu'il s'agit du chœur harmonieux des poëtes, on ne veut pas le bannir et l'oublier.

PIERRE MALITOURNE.

Le recueil de poésies de Michel Sedaine parut en deux volumes in-12 chez Duchesne, sous la rubrique de Londres. C'est la seconde édition, la seule complète. La première, en un volume in-18, est de 1752. Depuis, on n'a publié que des choix de ses pièces fugitives, à la suite de ses pièces de théâtre.

On peut consulter sur Sedaine : la *Correspondance* de Grimm; l'*Année littéraire;* le *Cours de littérature* de Laharpe; la *Correspondance* de Voltaire; les *Œuvres* de Lemierre (*passim*); une notice dans les *Œuvres* de Ducis; le *Tableau historique de la littérature française* de Marie-Joseph Chénier; l'*Éloge de Sedaine,* par la comtesse de Salm; des observations éparses dans les *Causeries du Lundi,* et divers travaux contemporains dont l'énumération étendrait trop cette note, car on a beaucoup écrit sur l'auteur du *Philosophe sans le savoir,* très-peu sur ses premiers essais de poésie. Il était piquant peut-être de revenir sur ce côté inconnu d'un talent célèbre; quelque sévère dans sa justice que soit ce retour de la critique, il était, nous le croyons, de quelque intérêt de le faire, et nous en avons saisi l'occasion.

ÉPITRE A MON HABIT

Ah! mon habit, que je vous remercie,
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais, et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire,
J'eus le droit d'y parler et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage;
Un blondin sur un mot d'usage;
Un robin sur des opéras;
Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
On applaudit à tout, j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela!
De compliments bons pour une maîtresse,
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout *Angola*.
Ce poupart à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre et ne vit que pour soi,
Oublia quelque temps son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Ce marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil
Il m'accorda par privilége
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, mes mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret;
Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre si, le moindre mais;
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais;
Un rien aurait pu me confondre :
Un regard, tout m'était fatal;
Je ne parlais que pour répondre,
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;
Je me mouchais presqu'au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau;
On pouvait me priver sans aucune indécence
De ce salut que l'usage introduit,
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris;
Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi.
Dans la Hollande il est une autre loi,

En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa valeur, son débit;
Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous (peuple aimable), où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit;
On le juge sur son écorce.

PRÉJUGÉ DES AUTEURS

Qui pourrait m'indiquer où demeure l'Envie?
J'entends partout maint auteur s'écrier:
«Ah! l'Envie, ah! l'Envie! *On a beau la prier*,
La cruelle qu'elle est, par la Rage suivie,
Répand à chaque instant ses poisons sur ma vie.»
Sur votre vie! ô ciel! que vous êtes heureux!
Monsieur l'auteur entouré d'envieux,
Que je vous voie! Hélas! tant de mérite
Avait le droit d'exciter leurs fureurs.
Tempérez par bonté l'éclat qui les irrite;
Vous deviez vous attendre à toutes ces horreurs:
Vous êtes trop grand homme; et moi, qui vous regarde
Et qui ne vous connais que depuis un instant,
Je me sens... Ah! grands dieux! oui, si je n'y prends garde,
Je me sens si petit, quand je vous vois si grand,
Qu'à vos jaloux mon cœur ajoute un concurrent.
Ce que c'est que d'avoir un si vaste génie,
L'esprit de Cicéron, et l'âme de Brutus,
L'intelligence à la sagesse unie!
Du concert des humains on trouble l'harmonie,
On accable les gens du poids de ses vertus.

Monsieur l'auteur, oui, je parie
Vingt louis, non, j'en pose cent,
Que si de vos tristes années
La Parque retordait le fil éblouissant,
Vous refuseriez net vos grandes destinées,
Vous choisiriez plutôt la douce obscurité
D'un citoyen que rien n'agite,
Et qui dans la tranquillité
Arrive doucement sur les bords du Cocyte
Par les sentiers unis faits pour l'oisiveté :
Oui, vous immoleriez votre nom, votre gloire,
Vous voudriez, plongé dans les ombres du temps,
N'être pas plus célèbre au temple de Mémoire,
Que moi, rimeur obscur, de qui les vers rampants...
Non! comment, non? ah! ah! je vous entends,
Vous voulez des lauriers, et les cueillir sans peine.
Tel un seigneur qui, porté mollement
Sur des ressorts à la d'Alène,
Se plaint du bruit impertinent
Que fait son carrosse en marchant.
Que ne va-t-il à pied? Il entre chez Hortense,
Il s'écrie avec pétulance :
«Mes gens sont des coquins, mes fermiers des fripons,
Mon intendant, mes secrétaires,
Mes bois, mes gardes et mes terres,
Tout va mal, on me pille, ils sont tous des larrons.
On double, on triple ma dépense,
J'irais à l'hôpital tout droit,
Si je n'avais une fortune immense.»
Marquis, tout ce courroux n'est qu'un moyen adroit
Pour parler de votre opulence.
Ah! l'Envie, ah! l'Envie! auteurs, on vous croiroit
Plus piqués de son insolence,
Si vous aviez moins d'éloquence
A peindre les fureurs de son acharnement.
Oui, dans les plaintes que nous forge

Votre cœur, dupe alors de son ressentiment,
Notre amour-propre clairement
Voit le vôtre qui se rengorge.
Ma raison n'y voit plus, et j'ai presque dessein
De penser mal d'un auteur si chagrin :
Car cette envie au comble parvenue,
Dont il offre à mes yeux les vifs emportements,
Et les transports et les raffinements,
La peindrait-il si bien, s'il ne l'avait connue?
Tout grand homme va droit, et, simple, il ne croit pas
Qu'il puisse être l'objet d'une jalouse rage.
Si quelque écervelé jappe sur son passage,
Il marche sans se plaindre, et laisse, sur ses pas,
Aboyer les chiens du village :
Je pourrais citer plus d'un sage,
Montesquieu, Fontenelle, ou Platon ;
Mais ce discours aurait l'air d'un sermon.
Ne citons rien, et, sans cérémonie,
Finissons, chers auteurs, par un trait d'amitié :
Tel d'entre vous croit faire envie,
Qui souvent ne fait que pitié.

ÉPITRE A M. DE S. A.

. . . .
. . . .

Le temps, les lieux, les circonstances
Sont les rois de nos sentiments.
Je ne vois dans nos mouvements
Qu'une chaîne d'obéissances,
Un cercle de commandements.

Puisqu'obéir est la mesure
Qui limite nos volontés,
Obéissons à la Nature,
En nous ses ordres sont dictés.
Mais quelle est la marche sévère
Qu'impose cette mère austère?
La voici, sans chercher ailleurs :
Nais, produis ton semblable, et meurs.
L'homme ainsi que le dromadaire,
Les arbres ainsi que les fleurs,
Dans leur passage sur la terre
N'ont pas un autre itinéraire.
Les lois, la police, les mœurs
Ont ajouté leur commentaire
Pour remédier aux erreurs.
De là les contrats, le notaire,
Registres, bans, et baptistère :
C'est fort bien fait ; obéissons,
Et n'alléguons pas, au contraire,
Que l'épouse et les nourrissons
Donnent trop d'ouvrages à faire.
Il faut toujours se conformer
A ses lois, ses mœurs à l'usage;
Et le laboureur doit semer,
Quoiqu'il appréhende l'orage.
Le penchant, l'amour, les désirs
Sauront rendre nos craintes vaines :
Partout où le ciel mit des peines,
Il a réservé des plaisirs.

ESCOUCHARD-LEBRUN

1729 — 1807

Qui n'a pas lu dans les agréables *Souvenirs* de madame de Vigée-Lebrun l'histoire de ce fameux souper où, pour la plus grande joie de M. de Vaudreuil, la vive artiste s'ingéra de costumer tous ses convives à la grecque? Dorat-Cubières y figurait avec « la guitare qu'il avait fait monter en lyre dorée; » Ginguené y remplaçait Platon, et Chaudet y parodiait Phidias; « Lebrun entre; on lui ôte sa poudre, on défait ses boucles de côté, et la maîtresse du lieu lui ajuste sur la tête une couronne de laurier avec laquelle elle venait de peindre le jeune prince Henry Lubomirski en Amour de la Gloire. Le comte de Parois avait justement un grand manteau de pourpre; elle s'en sert pour draper son poëte dont elle fait en un clin d'œil Pindare, Anacréon. » La mascarade achevée, on se met à table, et l'on déguste le brouet. — Plaisanterie innocente, et qui fit pourtant grand bruit. Dans les salons, on affirma que la fête coûtait vingt mille francs. Les nouvellistes, ces échos qui doublent le son, calculèrent d'autre sorte, et bientôt à Saint-Pétersbourg, madame Lebrun apprenait que vingt-cinq mille écus s'étaient fondus dans son creuset athénien. En réalité, cette puérile mise en scène d'un chapitre d'*Anacharsis*, y compris les raisins de Corinthe et la couronne de laurier qui décora le front du Pindare, représentait la somme fabuleuse de quinze francs.

Je ne consentirais pas à me souvenir de cette insignifiante anecdote, si je n'y trouvais une moralité immédiatement applicable au plus illustre acteur de l'intermède attique, au modèle qu'il me faut essayer de peindre, à Ponce-Denis Escouchard-Lebrun, celui qu'on n'appelle plus sérieusement Lebrun-Pindare. Il avait les qualités extérieures du poëte lyrique. Tel que l'a vu M. de Chateaubriand, « les yeux âpres,

les tempes chauves, la taille élevée, maigre et pâle, » quand, de sa voix sonore et convaincue, il entonnait son *Exegi monumentum* et s'affirmait Pindare, il pouvait faire illusion, et les auditeurs mal renseignés sur la Grèce se croyaient aux jeux Olympiques. La vanité presque majestueuse du poëte cachait même aux juges les plus avisés le faux goût, le mécanisme artificiel et la menteuse inspiration des poëmes. Tout aidait au triomphe de ce personnage de théâtre. — Si le cruel portraitiste des *Mémoires d'Outre-Tombe,* une fois soustrait à la séduction du déclamateur, ne se gênait pas pour déclarer que « Lebrun était tout bonnement un faux monsieur de l'Empyrée, et que sa verve était aussi froide que ses transports étaient glacés; » s'il s'égayait à le crayonner « avare et adonné à des femmes de mauvaise vie,... dans son Parnasse, chambre haute de la rue Montmartre, qui offrait pour tout meuble des livres entassés pêle-mêle sur le plancher, un lit de sangle dont les rideaux, formés de deux serviettes sales, pendillaient sur une tringle de fer rouillé, et la moitié d'un pot à l'eau accotée contre un fauteuil dépaillé; » le gros des lecteurs n'y mettait pas tant de malice : on se redisait la banqueroute du prince de Guéménée, *l'escroc sérénissime,* Pindare réduit à la misère, et la mansarde de la rue Montmartre, asile et sanctuaire du génie malheureux. Plus tard, quand la République loge au Louvre le chantre du *Vengeur*, Daru retrouvait en vain les fermes touches dont Boileau accentua le portrait des Tardieu faméliques, pour buriner cette excellente caricature de Lebrun quinteux, mal en point, vautré tout le jour dans un lit où brillait encore le chiffre de Diane de Poitiers :

Quel contraste de voir sur ce lit fortuné,
Au lieu du blond Phœbus, digne amant de Daphné,
Un étique Apollon à l'œil terne, au teint pâle,
Étalant deux grands bras sur un linge assez sale,
Et coiffé d'un velours aux mites échappé,
Que ceint en auréole un vieux galon fripé!

Le public, ému d'un autre contraste, songeait surtout à l'hiérophante de la liberté, dictant ses hymnes là même où les élèves de Ronsard avaient soupiré leurs sonnets mercenaires aux pieds des favorites. Affilié à toutes les coteries, sans afficher trop ouvertement aucun drapeau, l'habile arrangeur de succès qui dînait chez Palissot et soupait chez Damilaville, bénéficia devant l'opinion des amitiés glorieuses qu'il s'entendait à engager à coups de dithyrambes : comment ne pas se rendre au génie de l'homme qui découvrit mademoiselle Corneille, et

dont les *strophes admirables* (son correspondant tenait à l'épithète) *encorneillaient* en un moment Voltaire? Quel don refuser à celui dont les prosopopées arrachaient des larmes à Buffon? Quel doute eût osé flétrir le conseiller du pur poëte à la lyre d'ivoire, l'intime compagnon d'André Chénier? Les ennemis de Lebrun, les Fréron ou les La Harpe, vingt fois blessés de ses quatrains, plaidaient d'ailleurs pour lui plus éloquemment encore que ses patrons : pour peu qu'elle voie écorcher un Marsyas, la foule amoureuse des forts salue et s'imagine qu'Apollon est redescendu de son Olympe. Oserai-je enfin l'ajouter? l'élément le plus vrai de la popularité de Lebrun, c'est peut-être l'inexcusable mobilité de son enthousiasme, facile toujours à l'appel du dernier enchérisseur. Il a, durant sa longue vie, été le panégyriste officiel de quatre générations. Que de vieillards, en le lisant, ont cru revoir les pompes de leur jeunesse! Que de coureurs, sur leurs chars enrayés, ont repensé avec lui au moment où ils triomphaient dans le stade! Souris du ministère de Calonne, oiseau de la Convention et de l'Empire, ce maître Jacques de la poésie politique a une page dans ses fastes pour les victorieux de tous les régimes; il a plus, il garde contre tous ceux qu'il a sacrés une réserve d'épigrammes; il satisfait les deux penchants invincibles de la faiblesse humaine, j'entends le fanatisme et la malignité. Si, par surcroît, son œuvre porte les marques d'une époque de transition littéraire, si l'ancienne école la revendique, si la nouvelle y prétend quelque chose, pour un temps pas un fleuron ne saurait manquer à cette couronne, pas un rayon à cette auréole. Pour parler avec convenance de ceci au lyrique, il ne faudra rien moins que des expressions colossales, et M. de La Rochefoucauld, en ce temps-là sous-préfet à Clermont-sur-Oise, était à peine à la hauteur de son sujet quand, à la date de 1809, il écrivait ces litanies qui ne faisaient alors rire personne. « Lebrun est un homme au-dessus de son siècle, un homme au-dessus des hommes, un poëte plein d'audace qui semble penser hors de l'univers. Le monde et les temps ont reculé devant lui... Il a su étendre nos regards loin au delà de ce que nous nommions la nature. » Laissez aller les psalmodistes! Tôt ou tard vient l'heure (elle a déjà sonné pour Lebrun) où l'encens s'évapore, où les coryphées s'interrompent! Il faut payer les frais du culte en vendant l'idole à son poids! Quel changement alors, et quel motif de mélancolique ironie pour la postérité qui tient la balance! O déchéances imprévues! O misérable tarif de la gloire! C'est l'histoire du souper de madame Vigée : il coûtait quatre-vingt mille francs, c'était le festin d'Hébé attablée chez Hébé; et ainsi, tant

qu'a duré l'engouement : de ce luxe suprême qu'est-il resté ? Une note de quinze francs acquittée chez le prochain traiteur !

Une sensibilité plus délicate, une âme plus compréhensive que le reste des hommes, en deux traits voilà tout le poëte. Le définir ainsi, n'est-ce pas avoir condamné Lebrun ? Jamais faiseur de vers n'eut le cœur plus stérile ; jamais intelligence plus prétentieuse n'eut des horizons plus étroits. Quelle note généreuse, révélation spontanée d'un sentiment sincère, eût pu jaillir sous cette plume, vénale souvent et souvent venimeuse ? Il faut appuyer là-dessus, malgré le dégoût de telles enquêtes ; ce superbe champion de l'indépendance du génie, ce convive des dieux ses égaux, ce Tyrtée, cet Alcée, ce Pindare, né d'un père marchand qui avait eu la singulière ambition de devenir valet de chambre, resta fidèle à son origine, et se trahit, en toute occasion, domestique. Il fut à monseigneur de Conti qui le fit secrétaire, et à M. de Vaudreuil qui lui payait ses habits et son linge, à M. de Calonne qu'il appelait *Aigle* et *Sully*, moyennant deux mille livres de pension, et à Robespierre qui le logeait, au premier consul auquel il ne persuada pas que le vainqueur d'Italie

> . . . Fût trop grand pour descendre
> Jusqu'au trône des rois,

et à l'empereur qui récompensa d'une rente de trois mille francs (un peu plus tard elle fut portée au double) je ne sais quelle vilaine épigramme décochée contre Carnot, resté debout ! M. Villemain l'a dit excellemment, « sans libre invention comme sans principe moral, et d'autant plus impétueux qu'il était plus servile sous la passion ou sous le pouvoir du moment, » ce sophiste de l'ode se croyait peut-être inspiré, dès qu'une crise politique menaçait de changer les habitudes munifiques du trésor ; une fois sa pension regagnée, il reprenait confiance dans les destinées de la patrie, il annonçait à nouveau l'âge d'or, et si le passé l'importunait par hasard de quelque fâcheux souvenir, il s'en débarrassait en châtiant ses bienfaiteurs tombés du bienfait qui pesait à sa mendicité fastueuse. Il avait en lui ce fonds de haine et de colère qui semble l'accompagnement nécessaire, et qui est sans doute le démon vengeur de la bassesse. Qui le croirait ? en 1792, le client de Louis XVI, le caudataire de Calonne, l'adulateur de Vergennes trouvait le courage de hâter par ses imprécations frénétiques la violation des tombeaux de Saint-Denis, et pour lui l'échafaud royal ne se dressait pas assez vite. Voilà quels étaient les plaisirs de Lebrun, alors qu'André

Chénier, le front haut et défiant la mort, se préparait à jeter sa vie en offrande à la poésie et à la liberté, ses deux muses! Depuis la fatale journée. Lebrun n'inscrivit pas dans un seul de ses vers le nom doublement sacré d'André! Mais souvent ce nom proscrit dut retentir dans sa mémoire comme un reproche, comme une condamnation, comme un rappel de la vraie gloire! Au surplus, ces rages et ces lâchetés de l'homme public n'ont rien qui nous doive étonner. Le mari, le fils, le frère, expliquent assez le citoyen et l'ami. Lebrun battait sa femme, et l'abreuvait d'outrages; il vivait publiquement avec la femme de chambre de l'épouse insultée; on a pu même l'accuser, et c'est sa honte qu'on l'en ait soupçonné seulement, d'avoir vendu au prince de Conti celle dont il ne se souciait plus. Quand madame Lebrun soutint un procès contre lui, il ne trouva guère à alléguer pour sa défense que les élégies, plutôt sales que tendres, où il se déguisait en Misis, comme, après le jugement rendu, il se travestit en Alcée pour dévouer à Némésis et ses juges, et sa femme, et sa sœur, et sa mère. Exécrables accouplements, monstrueux éclats d'une fureur où le besoin de parade et la rime entraient pour plus qu'on n'oserait le conjecturer, avant d'avoir agité les replis de cette âme extravagante et perverse.

J'ai dit les sources de la sensibilité chez Lebrun : faut-il maintenant découvrir celles de sa pensée? Il prit le goût des vers à l'école de Louis Racine, mais non pas l'esprit de douceur, de grâce et de simplicité qu'il eût pu hériter d'un tel maître, à défaut de qualités plus sublimes. Il lut laborieusement les anciens; il les imita; il les traduisit; mais soit que, dans ses *Veillées du Parnasse*, qu'il ne termina point, il s'avise de prendre à la fois à Virgile son Eurydice et son Euryale, à Ovide son Faune et son Hercule, à Apulée et à La Fontaine, cet autre ancêtre, leur Psyché, soit que, de sa main lourde, il s'escrime à copier les lignes exquises de l'Oaristys de Théocrite, soit qu'il mette en pièces dans ses odes tout Pindare avec tout Horace, soit qu'il retourne en cent façons Martial pour aiguiser la pointe d'un distique, à ses meilleurs endroits, ce n'est qu'un barbare Asiatique dépaysé dans Athènes ou dans Rome. Forgeron et non sculpteur, c'est quelquefois l'apprenti de Vulcain, ce n'est jamais l'élève de Praxitèle. Pour ma part, je ne sais rien de plus fatigant que cette poésie de redites qui joue au délire et à l'extase, que ces cahiers de belles expressions que Lebrun nous donne pour les livres de la sibylle, que ce pédant qui s'érige en prophète! Écoutez le plus indulgent et le plus judicieux des modernes critiques, M. Vinet, discuter *le Vengeur*, ce monument

lyrique de Lebrun. « Il ne fallait pas, dit-il, que le poëte, plein du souvenir d'une grande action, ne nous parût d'abord rempli que de lui-même; il ne devait pas jeter son métaphorique navire, le vaisseau de son génie, chargé de sa fortune poétique, dans les mêmes sanglantes eaux où combat et périt *le Vengeur*, il devait se garder surtout de tant de mythologie en un sujet si moderne, et ne point nous faire monter sur le Rhodope pour assister, en compagnie d'Orphée, aux exploits des républicains de l'an II. » M. Vinet laisse ici pressentir à merveille la double infirmité de Lebrun, l'excès de la personnalité qui l'empêche de sentir vivement hors de lui-même, qui éteint en lui cette puissance objective sans laquelle il n'est pas de poëte, et aussi la sécheresse absolue de son imagination. N'est-ce pas, en effet, imaginer contre l'imagination qu'avoir besoin de coudre à son sujet des lambeaux d'arguments étrangers et qu'oublier résolûment la France, les martyrs héroïques et tant d'enseignements mémorables pour aller dérober dans Alexandrie je ne sais quels oripeaux mythologiques? L'art en devient à coup sûr plus aisé, « aussi aisé en vérité qu'un mensonge, » dirait le prince de Danemark. Mais si la couronne lyrique est à ce prix, je me range à l'opinion de Voltaire, dont je doutais un peu, je l'avoue : « L'ode est un genre facile et médiocre. »

Se peut-il que jamais arrangeur de parallèles sans emploi ait eu l'idée de prononcer seulement le nom de Pindare à propos de cet ouvrier en paroles, de cet artiste sans sincérité, de ce psalmiste sycophante? « Ne brûlez pas la maison de Pindare! » Jadis il suffit de cette inscription pour arrêter l'armée de Sparte, pour contenir la colère d'Alexandre. Hélas! les nomenclateurs du XVIII[e] siècle ont été moins scrupuleux. Ils n'ont pas brûlé la petite maison où le fils de Daïphante écoutait ses hymnes grandioses s'éveiller en lui au murmure propice des eaux voisines de Dircé; ils ont fait plus : ils l'ont profanée en tâchant d'y introduire un tel hôte. Mais savaient-ils ce que fut Pindare? Avaient-ils lu ces odes qui furent, à Delphes et à Némée, le sublime contrat d'alliance de vingt villes et qui forçaient tant de peuples divisés à se reconnaître du même sang, à s'unir dans la même patrie; testament de la Grèce adolescente, où les nations modernes au déclin découvriraient encore des consolations et des conseils; flambeaux de sagesse et de vérité allumés sur la race des Hellènes, comme David et Isaïe sur la famille des Hébreux; dogmes purs, morale sainte qu'Homère n'avait pas définie, que Sophocle et Platon ne seront pas habiles à dépasser, que les docteurs du christianisme admireront comme un

astre précurseur de la grande aurore; fontaines inépuisables de fortes maximes et de splendides images où tous, d'Horace à Bossuet, de Milton à Victor Hugo, ont pu s'abreuver sans les tarir; poëmes incomparables où l'abondance des couleurs ne sert qu'à mieux faire ressortir la sévère précision du dessin, où la parole se meut et respire avec une énergie, avec une joie, avec une sérénité qu'elle a retrouvées seulement chez Dante et chez Shakspeare; chants mystiques, qu'on ne saurait recommencer sans ressusciter le chanteur doué par les abeilles, sans revoir la vaste arène, l'immense auditoire, la divine clarté du soleil de l'Argolide, sans revivre au printemps du monde? Lebrun-Pindare! c'est, à prendre le mot comme il faut, la plus mortelle des épigrammes, et celui qu'elle tue n'en trouva jamais d'aussi virulente! Il ne se doutait pas, lui, si prompt à saisir tous les ridicules, qu'en parlant de ses *vers législateurs* il atteignait les limites du grotesque. Au nom de quel principe, au nom de quelle foi, cet Orphée eût-il imposé ses nombres d'or? Où était sa conscience, où était sa philosophie, où était son Dieu? Sans religion positive, sans théosophie vague, il n'avait pas même, sur l'ensemble des choses, un système, un groupe d'idées! Jamais, agité de ce doute qui, chez le poëte, est le douloureux et fortifiant apprentissage de la croyance, il ne chercha, fût-ce pour le combattre, celui qui se dérobe

Dans l'azur de ce ciel, mystérieux et clair,
Transparent pour les yeux, impénétrable aux âmes.

Naturaliste glacé, il avait pour Décalogue la physique et l'astronomie qu'il savait assez mal. De là l'aridité de ses conceptions, la lourdeur de ses élans. Elle est vraie aussi dans le domaine de l'art, cette solennelle parole de saint Paul : « Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté! » Οὐκ ἄνευ θεῶν, disait Pindare; *non sine Dis*, répète Horace, et la religieuse exclamation va se prolongeant d'âge en âge. Isoler l'idée divine de la poésie lyrique, c'est renoncer à pénétrer l'homme intérieur, livre clos, énigme inexplicable, sans un Dieu; c'est se condamner à animaliser la création que l'initié spiritualise. On se torture alors pour enfanter des apostrophes au *Soleil*, des antithèses sur *les causes physiques des tremblements de terre;* on dénombre, à grand renfort d'hyperboles et de périphrases, *les conquêtes de l'homme sur la nature,* et comme on a vite touché les limites de la matière, l'Hésiode sans théogonie, le Lucrèce sans tristesse est réduit à célébrer *le scaphandre,*

corselet de liége avec lequel un homme peut traverser les rivières, ***inventé en 1769***, *par M. La Chapelle; la carte du fleuve Saint-Laurent*, ***que Jacques*** *Cook, qui n'était encore que simple matelot, dressa* ***pendant le siége de Québec, en 1755***, ou *M. Forlenze, célèbre oculiste, qui fit à M.* ***Lebrun l'opération de la cataracte.*** (Je cite textuellement ces étranges **notes explicatives** qui feront peut-être réfléchir quelqu'un de nos **poëtes industriels.** » L'ingénieux humoriste Landor disait un jour de **Wordsworth :** « C'est un homme admirable. Il a écrit un grand poëme où il **n'y a pas** une grande guerre. » N'attendez pas semblable ouvrage **d'un Lebrun.** Pour échafauder une ode, il a besoin d'entre-choquer des **bataillons,** de mettre en branle le système planétaire, et de conjurer **plus d'une** ombre! Froid et dur, fatalement dénué de cette mélancolie **sans laquelle** Aristote et saint Augustin n'admettaient pas qu'il pût **exister un grand** homme, s'il se promène dans les environs de Paris **ou dans Paris** même, aux lieux où s'écoula sa jeunesse, il n'aura pas un **vers naïf, pas** une échappée touchante vers le passé, pas un désir profond **de solitude** et de loisir au fond des bois qui le connaissent. Le rhythme **vibrant n'aidera** qu'à mieux accuser le prosaïsme originel du fond. **Là, comme** ailleurs, prédomineront les allusions pénibles, les **réminiscences maniérées,** le goût incurable du pastiche. Le rimeur qui **ourdit sa trame,** insoucieux de celui qui, dans sa suprême sagesse, **trouva (c'est Cicéron** qui parle) le juste nom de tous les êtres, ne saura **rien désigner** par une appellation franche et nette. *Les Enfants d'Éole* et ***les dons de Cérès*** viendront là où il faudrait écrire Montmartre. **Lebrun-Pindare** n'est pas même Lebrun-Stace! Deci, delà, parmi tant de **phraséologies** impuissantes, tant de fausses élégances, tant de gaietés **et de douleurs** mensongères, les Sylves soudain attendries nous **laissent voir une** âme restée pure, noble, affectueuse, en dépit **de la servitude du** poëte! S'il fallait nécessairement accoler Lebrun à **quelqu'un, je dirais** Lebrun-Young. L'Anglais et le Français ont la même **prétention pindarique,** le même geste pédagogique, le même défaut de **sympathie pour** la nature et pour l'humanité, le même culte des **banalités bruyantes.** Ajoutez que si l'un a baptisé M. de Calonne Sully, l'autre a **mis Robert** Walpole en paradis pour une pension de deux cents livres. **Mais ma** comparaison pèche comme toutes les comparaisons du monde : **Young,** après tout, aima sa fille et crut en Dieu!

Je serais injuste si je niais toute passion à Lebrun. Il en eut **une qui** ne le quitta point pendant soixante ans : l'amour des vers. **C'est par là** seulement qu'il reste respectable et qu'il intéresse encore. **C'était un**

métromane convaincu jusqu'à la folie. Il usait sa vie à corriger encore plus qu'à produire, et, dans son art du moins, il fit le mieux possible. Il a laissé des commentaires sur Boileau et J.-B. Rousseau, qui, malgré le style détestable, ont pour le moins autant d'intérêt que ceux de Malherbe sur Ronsard. L'esprit est le même des deux côtés, même soin du détail, même chicane, même étroitesse de vues, même recherche de perfection technique. Lebrun écrit quelque part, à propos de quatre vers de Rousseau : « Des vers semblables suffiraient pour déshonorer toute une pièce, j'allais dire presque tout un siècle. » C'est assez donner la note de ce zèle exclusif pour la muse qui ne fut pas toujours récompensé. Il reste pourtant chez Lebrun de belles parties qu'on ne peut méconnaître. Le talent s'échappe par fragments. Ces odes, limées et refondues sans cesse, ne peuvent se lire d'une haleine : choisissez; extrayez quelques strophes; la vertu n'en est pas évanouie. C'est une remarque charmante de Joubert, « les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums. » Lebrun n'a pas de ces vers-là, mais il a de brillants échantillons de ces vers ductiles et solides que Joubert aimait à classer parmi les minéraux. C'est encore Joubert (on ne se lasse pas dans cette compagnie) qui a écrit cette équitable sentence : « Nous devons reconnaître pour maîtres des mots ceux qui savent en abuser et ceux qui savent en user. Mais ceux-ci sont les rois des langues, et ceux-là en sont les tyrans. » Lebrun n'a été qu'un tyranneau : qu'importe? son despotisme a ajouté plus d'un village au grand domaine, et il a mérité qu'on se souvînt de lui en lisant Hugo, alors que Hugo attendait l'heure d'être lui-même! Il reste d'ailleurs suzerain dans une province poétique où, par malheur, on ne voyage plus guère. Ses épigrammes ont du trait et de l'ingéniosité, parfois, on l'a pu dire, de la grandeur. Elles expliquent peut-être l'infériorité lyrique de Lebrun. On ne plane pas aisément, quand à tout moment on se replonge dans la poussière de la lutte et dans l'outrage. « Malheur aux cœurs partagés! » s'écriait l'archevêque de Cambrai.

Marié en secondes noces à une servante ignoble, Lebrun eut une vieillesse laide et triste. Il mourut en 1807 : ses collègues de l'Académie, tous plus ou moins égratignés par lui, s'abstinrent pour la plupart à son convoi. Son successeur au fauteuil, M. Raynouard, lui mesura l'éloge; peu d'années après, un de ses disciples, M. Chaussard, à peu près aussi inconnu aujourd'hui que le plus fameux de ses élèves, Victorin Fabre, confessait que le maître était « plus célèbre que lu. »

Et c'est ici que finit l'histoire d'une réputation surfaite et d'un talent sans moralité.

PHILOXÈNE BOYER.

Les œuvres complètes de Lebrun ont été réunies par son ami Ginguené en 4 volumes in-8, 1809. Œuvres choisies, 2 volumes in-18, 1821.

On connaîtra bien Lebrun en lisant M. Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, tome I, *Causeries du lundi*, tome V et *articles sur Chenedollé*, *Revue des Deux Mondes*, juin 1849); M. Villemain (*Cours de littérature au XVIIIe siècle*, et *Essai sur le génie de Pindare*); M. Geruzez (*Histoire de la littérature sous la Révolution*); M. B. Jullien (*Histoire de la poésie sous l'ère impériale*); Chaussard, (*Revue encyclopédique*, octobre 1821); Crawford, *Essai sur la littérature française*, etc., etc.

ODE

A MONSIEUR DE BUFFON

SUR SES DETRACTEURS

Buffon, laisse gronder l'envie;
C'est l'hommage de sa terreur :
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiége un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux;
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie,
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer la gloire;
Tu dois expier ta mémoire,
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français!
Ressemble au dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages

Et des lauriers plus glorieux :
La gloire est le prix des Alcides :
Et le dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

. . . .
. . . .

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers,
Descends des hauteurs de ton âme,
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux,
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillants tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instants,
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés !

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté?
Eût-il dédaigné les richesses?
Eût-il rejeté les caresses

Des Circés aux brillants appas,
Et par une étude incertaine
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

. . . .
. . . .

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Bravant les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon?
Le croirez-vous, races futures?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu!
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux:
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

AVANTAGES DE LA VIEILLESSE

Que Minos jette dans son urne
Les noms des vulgaires mortels;
Muses! vos fils bravent Saturne
A l'ombre de vos saints autels.
En vain s'échappe la jeunesse;
Mon âme trompe la vieillesse;
Ma pensée est à son printemps :
Sa fleur ne peut m'être ravie;
Et même en exhalant ma vie,
Je ne meurs point, je sors du temps!

La nuit jalouse et passagère,
Dont le voile ombrage mes yeux,
N'est qu'une éclipse mensongère
D'où l'esprit sort plus radieux.
Ainsi la nymphe transformée
En chrysalide inanimée
Que voilent de sombres couleurs,
Prépare ces brillantes ailes
Et ce front paré d'étincelles
Qu'adore la reine des fleurs.

Ce vieillard qui charmait la Grèce,
Cet Anacréon si vanté,
Dans la coupe de l'allégresse,
Sut boire l'immortalité.
Jeune de verve et de pensée,
Sa vieillesse fut caressée
Par les Muses et les Amours;
Son hiver eut des fleurs écloses;
Son front se couronna de roses,
Et ces roses vivent toujours.

Mais du chantre heureux de Bathylle
La verte et brillante saison
Ne fut qu'une suite stérile
De printemps obscurs et sans nom.
Lui-même voila son jeune âge,
Sûr de l'immortel badinage
Dont il ménageait le flambeau :
Il sut reculer sa mémoire,
Et sembla naître pour la gloire
Aux portes mêmes du tombeau.

Ainsi, quand la prodigue Flore
A vu flétrir ses doux présents,
Dons fragiles qu'en vain l'Aurore
Humectait de pleurs bienfaisants,
La sage et tardive Pomone
Ose confier à l'automne,
Voisin des farouches hivers,
Ces fruits dont la riche corbeille
Brave les larcins de l'abeille
Et le souffle glacé des airs.

Ou tel des grappes colorées
Le feu liquide et pétillant
Vieillit, loin des coupes dorées,
Au sein pur d'un cristal brillant;
Loin que son âge le consume,
Riche du temps qui le parfume,
Il devient ce jus précieux,
Cette liqueur à qui tout cède,
Même celle dont Ganymède
Couronnait la coupe des Dieux.

ARION

Quel est ce navire perfide
Où l'impitoyable Euménide
A soufflé d'horribles complots?
J'entends les cris d'une victime
Que la main sanglante du crime
Va précipiter dans les flots.

Arrêtez, pirates avares!
Durs nochers, que vos mains barbares
D'Arion respectent les jours!
Arrêtez! écoutez sa lyre;
Il chante, et du liquide empire
Un dauphin vole à son secours.

Il chante, et sa lyre fidèle
Du glaive qui brille autour d'elle
Charme les coups impétueux;
Tandis que le monstre en silence
Sous le demi-dieu qui s'élance
Courbe son flanc respectueux.

Le voilà, tel qu'un char docile,
Qui l'emporte d'un cours agile
Sur la plaine immense des mers;
Et du fond des grottes humides
Arion voit les Néréides
Courir en foule à ses concerts!

O merveilles de l'harmonie!
L'onde orageuse est aplanie,
Le ciel devient riant et pur.

Un doux calme enchaîne Borée,
Les palais flottants de Nérée
Brillent d'un immobile azur.

Jeune Arion, bannis la crainte ;
Aborde aux rives de Corinthe :
Périandre est digne de toi.
Minerve aime ce doux rivage ;
Et tes yeux y verront un sage
Assis sur le trône d'un roi.

. . . .
. . . .

ÉPITRE A UN AMI

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE

Ami, dont le goût pur, l'esprit solide et fin,
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule ;
Tandis qu'un sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace ?
La Fontaine a dit vrai : le ciel fit pour les sots
Tous les méchants diseurs d'insipides bons mots.

Oh ! le fâcheux plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté !

Quelle gloire en effet, pour tout être qui pense,
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades;
Et même en cheveux gris, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens de bon ton!

Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les ris et bannir l'art de plaire;
Ou, de l'aménité vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits.
Je connais tout le prix d'un riant badinage;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembours, ses burlesques accens :
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.

. . . .
. . . .

Il est un art charmant d'amuser et de rire;
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer;
Qu'il effleure en volant et pique sans blesser.

Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant :
Son rire vous attriste; il décoche avec flegme,
A défaut de saillie, un antique apophthegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.
Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui sans grec ni latin, dans son français barbare,

N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui;
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères:
Momus prête ses traits à des mains plus légères.

. . . .
. . . .

D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence.
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères :
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets :
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite;
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
La maligne étincelle éclate et vous atteint;
Mais on est indigné du cyclope difforme
Qui sur l'aimable Acis jette sa roche énorme :
Galathée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.

. . . .
. . . .

Le sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit belle, dit tout : quelle belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait?

La nymphe, qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle, alors veut être illustre :
On prodigue l'esprit, les bons mots font un nom;
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.

N'ai-je pas vu Daphné, cette antique merveille,
Lancer des impromptus qu'on lui prêtait la veille?
Tel de Pasquin, dans Rome, on voit le marbre usé
Mettre en vogue un bon mot dans son sein déposé.

Souvent la jeune Églé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,
Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits.
L'Amour avec dédain s'envole et fuit ses traces :
L'invective jamais ne fut le ton des Grâces.

. . . .
. . . .

Fuyez l'aigre dispute; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent :
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie :
Une aimable indulgence est souvent de saison;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe:
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé,
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.
Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant qui fit parler Usbeck,
Dès qu'il parlait lui-même, était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.
Rousseau, qui dans ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âpre a semé ses écrits.
Nul n'a tous les talents; tout homme a ses limites;

Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites:
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan qui se croit quelque chose;
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton :
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fut Zoïle?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers?

Le dépit raille mal, ses jeux sont des querelles;
Se fâcher d'un bon mot, c'est lui prêter des ailes.
D'une saine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.

De La Harpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet : ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites : ce froid rimeur se caresse lui-même :
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime;
Il s'est signé grand homme et se dit immortel
Au Mercure ! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine:
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Un jour certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous :
« L'avez-vous lu, Piron? — Oui, monseigneur. Et vous? »
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.

Quelquefois, dans ses vers, le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et, des rois empesés raillant la confrérie,
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots;
Le poëte railleur coûta cher au héros :
Il siffla de Bernis la stérile abondance,
Et Bernis sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des rois le rire est trop amer :
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.
. . . .
. . . .

ÉPIGRAMMES

Le seul bon mot ne fait une épigramme;
Il faut encor savoir la façonner,
Avec adresse en nuancer la trame,
Et le bon mot avec grâce amener.
Un trait piquant d'abord plaît, frappe, étonne;
Mais il s'émousse et devient monotone;
Et si le goût ne le place avec choix,
Si d'un sel pur grâce ne l'assaisonne,
Si l'épigramme à la vingtième fois
Ne vous plaît mieux, elle n'est assez bonne.

Chloé, belle et poëte, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

J'aimai trois mois l'indolente Lucile,
Je l'enivrai de l'encens le plus doux.
A mes soupirs sa vanité docile
Reçut ma prose et mes vers sans courroux.
Elle oublia ma muse à ses genoux,
J'interrogeais en vain son âme absente.
Or, qui m'avait pris dans ce faux lien?
Sa rêverie : elle rêvait si bien!
Mais je vis trop que la belle innocente,
Rêvant toujours, las! ne rêvait à rien.

SUR LES POETES DE L'ACADÉMIE

Malgré deux succès dramatiques,
La Harpe n'est qu'un rimailleur;
Chamfort polit des vers étiques,
Lemierre en forge d'helvétiques,
Saint-Lambert les fait narcotiques,
Marmontel ne plaît qu'au railleur.
L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta les *Géorgiques*,
Des poëtes académiques
Delille est encor le meilleur.

SUR L'ABBÉ MAURY

L'abbé Maury n'a point l'air impudent;
L'abbé Maury n'a point le ton pédant;
L'abbé Maury n'est point homme d'intrigue;
L'abbé Maury n'aime l'or ni la brigue;

L'abbé Maury n'est point un envieux;
L'abbé Maury n'est point un ennuyeux;
L'abbé Maury n'est cauteleux ni traître;
L'abbé Maury n'est point un mauvais prêtre;
L'abbé Maury du mal n'a jamais ri;
Dieu soit en aide au bon abbé Maury!

SUR LA HARPE

QUI VENAIT DE PARLER DU GRAND CORNEILLE AVEC IRRÉVÉRENCE

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie...
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée!

SUR LE MÊME

En se traînant la pesante tortue
Accuse en vain l'aigle qui fend les airs:
En vain encor La Harpe s'évertue,
Et, se donnant pour règle à l'univers,
Rampe avec art dans ses timides vers.
Apollon rit de tous ces nains rebelles

Qui, du Parnasse ignorant les hauteurs,
Pensent mener, par des routes nouvelles,
Au petit pas, le coursier des neuf Sœurs :
C'est pour voler que Pégase a des ailes.

QU'ON PEUT LIRE DES VERS, MAIS JAMAIS DE POÉSIE DANS LA SOCIÉTÉ.

Qu'un bel esprit, grand homme en miniature,
Lise au boudoir ses vers fins ou galants,
Il est au ton de nos cercles brillants;
Mais qu'un génie, amant de la nature,
Chante à huis clos, c'est gêner ses élans.
Joli serin doit voler pour les belles :
Sur leur toilette on se plaît à le voir;
Mais qu'y ferait un aigle aux vastes ailes?
Il doit franchir les voûtes immortelles...
L'aigle n'est point un oiseau de boudoir.

LE MIEUX ET LE BIEN

Le mieux, dit-on, est l'ennemi du bien ;
Jamais le goût n'admit ce faux proverbe.
C'était le mieux qu'osa tenter Malherbe ;
Maynard fit bien, et Maynard ne fit rien.
Gloire à ce mieux, noble but du génie !
Il enflammait l'auteur d'Iphigénie,
Boileau, Poussin, Phidias, Raphaël.
Le bien, timide, est le mieux du vulgaire.
A feu La Harpe il ne profita guère ;
Il en est mort : le mieux est immortel !

LE MIERRE

1733 — 1793

Au XVIIIe siècle, les versificateurs abondent, mais les vrais poëtes sont rares. Antoine-Marin Le Mierre fut un vrai poëte ! Que ses contemporains et ses rivaux l'aient méconnu et mal jugé, rien n'est plus naturel assurément, et rien n'est plus facile à comprendre. Il tranchait par sa nouveauté, un peu crue, sur le vieux fond terni de la littérature académique. Comme il était rude, inégal, chercheur, quelquefois trop lumineux et quelquefois trop obscur ; comme ses effets d'harmonie, souvent inattendus, contrariaient la musique toute ronde des vers d'école ; comme il était dramatique et pittoresque d'expression, au lieu d'imiter les didactiques et les descriptifs ; comme il se montrait enfin singulier et personnel, on le déclara ignorant et barbare : Le Mierre, tout barbare qu'il pût être, n'en avait pas moins, dans sa poésie, quelques-uns des caractères qui révèlent les précurseurs. Ce génie inquiet, anguleux, fragmentaire, si l'on veut, mais incontestable, n'a pas même encore obtenu justice de notre temps, puisque M. Charles Labitte, un critique de la *Revue des Deux Mondes*, a pu, sans hésitation, écrire les lignes suivantes : « Il fut l'un des derniers représentants de cette école froide et sentencieuse qui fit de l'héroïde avec Colardeau, du bel esprit avec Desmahis et Dorat, de la poésie descriptive avec Saint-Lambert et Roucher, école où l'étude des formes et du mécanisme était tout et l'inspiration poétique presque rien ; école de tirades et de traits, et qui, prenant dans le talent de l'abbé Delille un essor plus élevé, atteignit là sa perfection..... » Le Mierre comparé à Colardeau, à Desmahis, à Dorat, à Roucher, à Saint-Lambert ! Le Mierre, le pittoresque, humilié devant Delille, le descriptif ! une pareille méprise, et je dirai même une telle irrévérence semblera incroyable aujourd'hui

à tout lecteur clairvoyant qui étudiera sans parti pris la littérature du XVIIIe siècle.

Il y a des vers de Le Mierre dans toutes les mémoires; d'abord le vers célèbre :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde;

et celui-ci sur la lanterne magique :

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme;

et cet autre si souvent cité :

L'Allégorie habite un palais diaphane,

quelques-uns qu'on ne cite jamais et qui n'en sont pas moins remarquables :

La jeunesse au front gai, pour qui tout est printemps.
. . . .
Partout d'un pôle à l'autre, et de la terre aux cieux
L'univers coloré resplendit à nos yeux;

et ce beau distique, dont Mirabeau s'inspirait et se consolait :

Croire tout découvrir est une erreur profonde,
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde;

et cette gracieuse image que nous allions oublier

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Cet oiseau du poëte qui ne vole pas toujours, mais qui tressaille des ailes en marchant, c'est en vérité le poëte lui-même; c'est Antoine Le Mierre avec son activité d'esprit, tantôt aérienne, tantôt pédestre, mais toujours ailée : *musa pedestris, musa ales*. La première et la plus brillante faculté de l'auteur des *Fastes* et du poëme de *la Peinture*, c'est, en effet, la faculté du mouvemement, et qui dit mouvement, dit, par cela même, instinct de découverte et besoin d'indépendance, amour et poursuite de la nouveauté. Le caractère moral de Le Mierre est complétement d'accord avec le caractère de son esprit, avec le fond même de son talent. Collé qui, dans son *Journal historique*, calomnie ou diffame sans cesse les plus belles renommées, s'arrête avec

respect devant le fils de l'éperonnier « qui a soutenu sa famille, dit-il, et qui a des mœurs..... c'est un galant homme! » Le secrétaire du duc d'Orléans ajoute, il est vrai, que le galant homme est trop persuadé de son mérite, et que son mérite littéraire est fort peu de chose. La vanité de Le Mierre est si naïve, qu'elle amuse au lieu d'irriter. On la lui pardonne de bon cœur, parce qu'on devine bien qu'elle est le ressort et le levier de son ambition. Il aime tant « le phosphore de la gloire! » brave avec tant de fierté la haine cordiale

Des sots, des nuls et des méchants!

Qui pourrait lui reprocher de jeter ces vers, comme une poignée de cailloux, à la face des La Harpes :

Quelque orgueil doit m'être permis,
J'acquiers de nouveaux ennemis,
Ah! j'ai donc fait un bon ouvrage.

Nous l'entendons, avec une joie sincère, apostropher tous ces jeunes pédants qui, la main rouge encore des férules, le frondent d'un ton doctoral. Eh! que m'importent, s'écrie-t-il avec un noble dédain, que m'importent les désapprobateurs oisifs et les admirateurs exclusifs? Le poëte en fait le même cas que des enthousiastes sur parole :

Le temps met fin à ces procès,
Et les ouvrages à leur place;
Et je me sens assez vivace
Pour voir quelque jour mes succès.

Il ne sera jamais homme à se demander, dans l'angoisse du doute intérieur,

Si les écrits, pour avoir cours,
Ont besoin d'un autre secours
Que d'un véritable mérite;
Si le nombre est fécondité,
Si la gloire contemporaine
Est toujours l'attente certaine
D'un nom chez la postérité.

La gloire contemporaine, il la savoura un beau soir en plein théâtre, à la reprise triomphante de sa *Veuve du Malabar;* il en fut, dit-on,

enivré à un tel point que, montrant le poing, chez son ami Roucher, à un buste de Voltaire, il s'écria naïvement : « Ah! coquin! tu voudrais bien avoir fait ma *Veuve.* » Mais *le nom chez la postérité*, cette gloire durable qu'il se plaisait à contempler d'avance avec la sérénité de la foi, nous sommes obligé aujourd'hui de faire un effort de justice pour lui en redorer quelques rayons. Le parterre du XVIII[e] siècle applaudit Le Mierre; le public lettré ne fut jamais du même avis que le parterre, et la postérité repoussa l'enthousiasme de la foule : elle condamna le poëte dramatique trop vulgairement encensé au théâtre; elle fit chèrement payer à Le Mierre sa *gloire contemporaine* par l'oubli presque complet de ses vrais titres poétiques, le poëme de *la Peinture*, *les Fastes*, les épîtres en vers, où tant d'élévation accompagne parfois tant de finesse imprévue, tant de fraîche nouveauté, tant d'éclat pittoresque, tant de sensibilité naturelle et virile.

Qu'on relise ces deux poëmes, et la plupart des pièces fugitives, on verra si définitivement il ressemble à Colardeau ou à Desmahis, à Saint-Lambert ou à Delille, celui qui osait concevoir et définir ainsi le poëte :

Le vrai poëte, né penseur,
Au philosophe ne doit guère;
Éloquent abréviateur,
Il jette par traits la lumière;
Animé du feu qu'il reçut,
Il devine ce qu'il ignore;
Il prend son vol, il est au but,
Lorsque l'autre calcule encore.

Les défauts de son temps, il les a sans doute, cela n'est pas douteux; il en a du moins sa bonne part : mais de cette atmosphère sans couleur il se dégage tout à coup par un éclair; de ce milieu vide et inerte il saute dans les nues par un élan; au milieu de ce chœur monotone de voix efféminées, il jette le mâle cri de la passion frémissante. En rompant ses liens de rhéteur, Le Mierre se sent poëte, et le prouve de manière à révolter ses contemporains. Que pouvait, en effet, comprendre le XVIII[e] siècle à des élévations poétiques comme *le Lever du soleil*, espèce de prélude aux premières *Méditations* de Lamartine; *le Clair de lune*, *l'Origine de la flûte*, purs fragments dignes d'André Chénier; *la Foire Saint-Germain*, *l'Été de la Saint-Martin*, *l'Invocation au soleil*, « père de la couleur, auteur de la lumière, » dans le neuvième chant des *Fastes*, tableaux de genre au moins égaux à ceux de nos

meilleurs Flamands romantiques? Le Mierre, ce cœur passionné qui a si éloquemment trahi sa foi par cette exclamation à la Jean-Jacques :

> L'âme froide est au rang des morts,

Le Mierre, ce fier esprit qui a illuminé l'allégorie, retrempé et ranimé la périphrase si nécessaire aux poëtes, et même dramatisé la mythologie (voir le *Portrait de Plutus* et *le Spectre de la diète*), Le Mierre, ce prétendu barbare du XVIIIe siècle, est assurément, quand on se donne la peine de l'étudier, un véritable précurseur du XIXe, un romantique de tempérament et d'instinct, mais un romantique serré, concis, réfléchi, philosophe, qui n'aime pas du tout l'art pour l'art, et qui dira franchement aux purs rêveurs :

> Si j'aime à moduler des airs,
> Sur ces airs je mets des paroles.

Dès ses premiers vers, ce libre poëte, le moins académique des académiciens, le hardi généralisateur qui a trouvé cette sentence :

> L'esprit d'un seul s'épuise, et non l'esprit humain,

avait rompu sans marchander avec les vieilles routines de la rhétorique, en choisissant pour épigraphe d'une de ses compositions cette généreuse devise à laquelle il n'a jamais menti :

> *Est aliquid novi sub sole.*

Pour ce *quid novi* seulement, on devrait estimer, on devrait admirer Le Mierre.

HIPPOLYTE BABOU.



FRAGMENTS

DU POËME INTITULÉ : *LES FASTES*

. . . .

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leurs cours silencieux;
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différents objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer;
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

Heureux, qui s'élevant aux principes des choses,
Éclaircira le voile étendu sur les causes,
Dira comment cet astre en son cours inégal,
A la voûte des cieux si paisible fanal,
Qu'on voit si près de nous, dans l'ordre planétaire,
Paraître s'approcher par amour pour la terre,
Soulève l'Océan, produit du haut des airs
Par accès régulier cette fièvre des mers,

Et comment l'Océan, qui submergeait la plage,
Décroissant par degrés, laisse à nu le rivage!
Hélas! d'une ombre épaisse, aux yeux les plus perçants,
La nature a caché ses secrets agissants :
L'homme né pour l'erreur, comme pour l'ignorance,
N'est jamais, pour bien voir, à la juste distance;
Trop près de lui, trop loin de la chaîne du tout,
Son orgueil cependant croit en tenir un bout;
Et, quoique environné du faux jour des problèmes,
Il prend pour vérités d'ingénieux systèmes,
Où son esprit séduit par ses rêves divers,
Refait par impuissance et l'homme et l'univers.

Le peuple qui, du moins, satisfait de son être,
Ne se fatigue point à vouloir trop connaître,
Va chercher de Paris les superbes contours,
Ces chemins si riants, aplanis dans nos jours,
Ou ces remparts jadis tout hérissés de lances,
Aujourd'hui le séjour et des jeux et des danses.
Ces chemins chaque jour arrosés, rafraîchis,
Portent moins de poussière à ces ormes blanchis.
De Bacchus en passant je vois pendre le lierre,
Sous le nom de *cafés*, trente maisons de verre,
Où l'on vient savourer, et surtout sur le tard,
De ces poisons permis qu'on prend pour du nectar,
Sur un banc, dans un coin, la chanteuse montée,
Glapit une ariette assez mal écoutée,
Un Amphion en guêtre, au dehors sous l'ormeau,
D'une bannière en place étalant le tableau,
Lamente sous l'archet quelque chanson tragique;
Un porteur de billets, un robuste empirique,
Vont criant à l'envi, chacun de leur côté,
L'un : je vends la fortune, et l'autre : la santé.

Voyez-vous ces farceurs errants sur une estrade,
Arlequins, spadassins, leur burlesque boutade,
Leurs scènes en plein vent et leurs jeux fescennins;
Plus loin, spectacle en boîte et peuplé d'acteurs nains,
Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme
Où l'on voit par des trous les héros qu'on renomme?
Ailleurs, sous un cristal que l'art a façonné,
L'objet grandit aux yeux de l'enfant étonné;
Sur ses pieds il se hausse, et, l'œil contre le verre,
Il voyage, il observe : autres cieux, autre terre,
Il voit des feux d'Etna les brûlants réservoirs,
Londres, l'Escurial, la Chine et ses comptoirs,
Les murs de Constantin, le tombeau du Prophète,
Et les profondes mers au fond d'une cassette.

. . . .
. . . .

(*Chant VII.*)

. . . .

L'Arcadie autrefois, si riche en ses campagnes,
Vit une hamadryade errer sur ses montagnes;
Syrinx était son nom; la beauté de ses traits
Des nymphes d'alentour effaçait les attraits;
Belle, mais inhumaine, elle avait, par la fuite,
Du faune et du satyre éludé la poursuite :

. . . .
. . . .

O Diane! elle avait ta grâce enchanteresse,
Ta demarche, ton air et ta chaste rudesse;
On la prendrait pour toi si son arc était d'or,
Et souvent toutefois on s'y trompait encor.
Le dieu Pan l'aperçoit, il descend des montagnes :
« En beauté, lui dit-il, vous passez vos compagnes;

Je suis dieu, je vous aime et le ciel m'est témoin..... »
A peine a-t-il parlé, la nymphe est déjà loin :
Vers les bords du Ladon elle fuyait craintive;
Son amant la poursuit et l'atteint sur la rive;
Ciel ! comment échapper ! la voilà, dans ce lieu,
Entre les eaux du fleuve et les transports du dieu !
« Nymphes, à mon secours, » de loin s'écria-t-elle;
Elle trembla, pâlit, et n'en fut que plus belle.
Diane la transforme, et Pan, qui, sous les eaux,
Courait pour l'embrasser, embrasse des roseaux.
Il se plaint, il gémit; mais, tandis qu'il soupire,
Les airs furent émus par un léger zéphire,
Et tout à coup, du creux des roseaux frémissants,
Il entendit sortir je ne sais quels accents.
De quel étonnement son âme fut atteinte !
C'était l'air, dans les joncs, qui répétait sa plainte.
« Ingrat objet, dit-il, qui dédaignais ma foi,
Ta forme a disparu ; tu ne peux être à moi;
Mais je veux qu'à jamais, malgré mon sort funeste,
A l'aide de ces joncs quelque entretien nous reste. »
Il dit, et, dans l'instant, il coupe des roseaux,
Ouvre à l'air un passage en ces divers tuyaux,
Les presse de sa lèvre, et, des sons qu'il en tire,
Naissent les doux accents que la flûte soupire.
Ainsi, la fable a su, par un emblème heureux,
De l'amour et des arts nous découvrir les nœuds.

. . . .

(Chant XVI.)

A MADAME D***

SUR LA MORT DE SON FILS

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans,
Douce espérance à ton cœur arrachée,
Tendre fleur que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps.
J'ai dû respecter des instants
Où la douleur même a des charmes;
Pour détremper un noir poison,
J'ai dû laisser couler tes larmes.
Mais après la nature, écoute la raison :
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus de tombeaux,
Tu verras seulement l'asile du repos;
Et, sous le cyprès qui le couvre,
Un enfant à l'abri des maux!
Né de toi, mère tendre, il eût été sensible.
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur et la paix :
Ah! juges-en par tes regrets;
Ton fils est délivré d'un avenir pénible;
Plus à plaindre vivant qu'il ne l'est chez les morts,
Il aurait bu, jusqu'à la lie,
La coupe amère de la vie
Dont il n'a touché que les bords.
Eh! que perd-il? qu'eût-il vu sur la terre?
Malheur, crime ou sottise, impuissance des lois,
Les préjugés, les passions en guerre,
Les humains policés et pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces,
Semblables à ces champs d'Enna
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,

Mais souvent infestés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu de plus près? Rien qu'un troupeau frivole
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole,
La vertu sans honneur et l'or seul respecté;
La morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête homme faible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.
En proie aux passions d'autrui,
En butte aux siennes, quel système
Contre la fortune et lui-même
Aurait pu lui servir d'appui?
Ton fils, un jour, par son étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté,
Aurait voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité :
Non pas ce que Nolet chercha dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, et pourquoi l'oiseau vole,
Vains secrets qu'on ignore avec tranquillité;
Mais qu'est-ce que notre être, et quel sort arrêté
Par la volonté souveraine,
Hors des temps écoulés, attend la race humaine
Dans l'immobile éternité :
Incertitude affreuse à mon âme oppressée,
Et qui vingt fois sur mon chevet
Aurait desséché ma pensée,
Si mon cœur ne m'en eût distrait,
Remettant tout, dans ma faiblesse,
A l'impénétrable sagesse
Du Dieu juste et bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils, exempt de ces combats,
Est tombé doucement dans l'ombre du trépas.
Du milieu des jeux de l'enfance,
Il franchit, sans effroi, l'abîme redouté

Au bord duquel, épouvanté,
L'homme se rejette en arrière,
Craignant la nuit et la lumière,
Et l'horreur du néant et l'immortalité.
Heureux ceux dont le ciel abrége ainsi la course!
Perdre la vie aussi près de sa source,
C'est un échange, et non pas une mort.
Ton fils a terminé son sort,
Mais, du moins, sous les lois de l'éternelle cause,
Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

A MON AMI BILLARD

Eh bien! es-tu donc las d'écrire?
Et de ton amer encrier
Tu ne tires donc plus de ces traits de satire
Où tu m'as vu me récrier?
Je t'ai vu le vengeur des vrais fils d'Uranie,
Aux cabales du jour donnant un démenti,
Chasser du temple du génie
Plus d'un célèbre intrus placé par un parti;
Et, courageux iconoclaste
De ces idoles du faux goût,
Aux yeux du sot enthousiaste
N'en laisser aucune debout.
J'aime le ton fougueux de tes mercuriales;
Je me plais à t'entendre, agitant tes esprits,
D'une voix de tonnerre enflant tes amygdales,
Nous réciter tes vers du feu dont tu les fis.
Laisse crier au goût tant de froids pédagogues,
Nos poëtes de sens rassis;
La verve, la chaleur qui monte à tes esprits

Sont les atomes analogues
Qui m'attachent à tes écrits.
Mais avec le talent dont nous sommes épris,
Pourquoi donc mettre ton étude
A hérisser tes meilleurs vers
Des mots surannés qu'a couverts
La mousse de la désuétude?
—Mais ils sont justes!—Soit.—Expressifs!—J'en conviens.
—Mais Régnier, Rabelais, s'en servaient avec grâce.
—Ces mots sont de leur siècle, il faut qu'on les leur passe;
Après deux cents ans, toi, tu viens :
De leurs expressions sépare leur morale.
Veux-tu parler comme eux? fais donc en même temps
Découper sous ton nez la moustache royale;
Chausse soulier carré, quoiqu'on le porte ovale.
L'usage est une loi, tout change avec les ans :
Au moyen d'une digue, autrefois Tyr fut prise;
Est-ce ainsi dans nos jours qu'elle serait conquise?
Employons-nous la fronde et les faux sous un char?
Notre mode est-elle, à la guerre,
La même qu'au temps de César?
L'art d'un moine en nos mains a remis un tonnerre;
Est-ce avec le bélier qu'on battrait Gibraltar?
Rapproche-toi donc de notre âge,
Pour les termes gaulois prends un peu moins d'amour;
La clarté tient au mot d'usage :
Celui qu'on n'entend plus devient un abat-jour;
Garde ton feu, ton style, et change ton langage.
Chacun suit son attrait; le pamphlet est le tien.
Censeur amer, mais ferme ami du bien,
Tu n'attaques point la personne;
L'honneur est comme l'œil, il se blesse d'un rien.
Tu n'en veux qu'aux écrits qu'un bel esprit pomponne,
Au sentiment que l'on raisonne,
A ce philosophique argot
Dont notre langue s'empoisonne,

Aux vers maniérés, au faux goût, en un mot.
Mais quand ton démon te gouverne,
D'aucun terme vieilli ne te laisse tenter :
Et, par les froids rimeurs te sentant irriter,
Entre en colère à la moderne.

HOROSCOPE

A MADAME DE BOISROGER

L'avenir est lettre close,
On n'en rompt point le cachet;
Cependant si chaque effet
Doit correspondre à la cause,
Ce poupon couleur de rose,
Aussi joli que l'amour,
Et qui de vous tient le jour,
Doit en tenir autre chose.
Votre esprit, plus vif que doux,
Est franc comme volontaire;
Votre fils aura de vous
Même esprit, même art de plaire,
Et votre ardeur dans ses goûts.
Vous n'en ferez, que je pense,
Ni chanoine irrégulier,
Ni superbe financier,
Ni ronfleur à l'audience;
Vers les hasards entraîné,
Tant le plumet a de charmes!
Il voudra porter les armes :
En temps de guerre il est né.
Dans ses langes trop gêné,
Déjà las, je le parie,
De se voir empaqueté,

Malgré sa vivacité,
Comme une triste momie,
Il agite son hochet
De l'air dont, un jour, en salle,
Sa main, déjà martiale,
S'escrimera du fleuret.
Ce n'est à faux que j'augure
Qu'en cet âge de raison
Où la tête est si peu mûre,
Pétulant, mais le cœur bon,
Il fera, par aventure,
Tapage à la garnison;
Charmera par sa tournure
Les cornettes du canton,
Et, bien pourvu d'inconstance,
Les trompera sans façon,
En vertu de l'ordonnance.

MALFILATRE

1733 — 1767

Le vers de Gilbert si connu, que le nom de Malfilâtre le rappelle toujours au souvenir des plus simples lettrés, demeure désormais comme un trait d'union entre ces deux infortunes de la vie littéraire. Ces deux poëtes, morts, si jeunes, dans les angoisses de la pauvreté, passent devant le regard de l'imagination comme ces ombres de Dante que le courant de la brume infernale emporte. Amoureux d'idéal, que châtient, tels que des révoltés, les nécessités de la vie commune, ils restent ainsi pour nous la désolée vision de ces luttes où succombe trop souvent le pauvre, qui semble ne pas avoir le droit de se vouer à la pure religion du Beau. « La faim, le tombeau, » Voilà les deux mots qui tintent comme un glas dans le vers populaire de Gilbert. Combien de courageux imprudents les ont entendus au départ, et cependant se sont mis en marche, oubliant le funeste présage! Quand quelqu'un de ces nobles insensés vient à disparaître tristement, il est trop souvent vrai que, « si la pauvreté n'a pas été cause de cette fin prématurée, elle n'y a pas nui, » comme le remarque un grand poëte allemand [1], à propos d'un de ces navrants trépas.

Malfilâtre fut de ceux que les conditions de sa naissance et de sa nature semblaient vouer fatalement à ces douloureuses destinées. Charles-Louis Clinchant de Malfilâtre naît à Caen, de parents auxquels une position difficile et précaire impose tout d'abord d'onéreux sacri-

[1] Henri Heine.

fices (quelque modeste que fût en réalité la dépense), pour donner à leur fils une éducation qui pût lui préparer l'accès des carrières élevées. Le goût des lettres, que développait si complaisamment l'enseignement des jésuites, se déclara vivement, dès le collége, chez le futur écrivain ; ou plutôt cette imagination tendre et rêveuse était déjà tout ouverte aux vagues séductions de l'enchanteresse qui devait dominer et perdre ce pauvre enfant : la poésie, avec ses impérieux instincts, était en lui. Ce fut la circonstance, plutôt qu'un libre choix cependant, qui détermina la forme que prit d'abord la pensée du poëte. Une institution littéraire, d'origine ancienne, mettait chaque année au concours, dans les deux premières villes normandes, le sujet d'une ode, ou bien, laissant aux concurrents la liberté de leur inspiration, ne se réservait que le droit de couronner l'ode la meilleure. Malfilâtre écrit donc une ode, l'envoie aux juges littéraires de l'endroit, et, d'un assentiment unanime proclamé lauréat, il devient en peu de temps une innocente gloire de clocher. Le premier pas était fait dans la route dangereuse : le second devait être sans retour. L'ode applaudie et doublement couronnée aux *palinods* de Caen et de Rouen (c'était ainsi que se nommaient ces bonnes petites académies) fut expédiée un beau jour à l'un des gros seigneurs de la littérature, de la retentissante littérature qui, de Paris, donnait le ton à l'Europe. Marmontel fit un cordial accueil au poétique message ; et tout aussitôt les strophes : *Le soleil fixe au milieu des planètes,* furent insérées au *Mercure*, encadrées d'encouragements qui devinrent le principe de cette vie d'amertume.

Malfilâtre accourut à Paris ; et dès cette heure fatale commença la lutte terrible de l'écrivain sans fortune, au milieu de ce tourbillon des frivolités et des égoïsmes. Personne plus que lui ne dut très-vite y ressentir, jusqu'au fond de l'âme, tous les froissements et toutes les angoisses. Il était d'un caractère confiant, facile et doux jusqu'à la faiblesse. Il dut croire d'abord, avec un touchant aveuglement, à tous les sourires, à toutes les promesses. Par quelles circonstances devint-il alors le secrétaire du comte de Lauraguais, qui se piquait de talent littéraire, et qui, vers cette époque, donna de ses prétentions, sous forme de tragédie, un témoignage assez mal reçu en général, et par quelques critiques impitoyablement raillé? En quelle mesure fut-il, pour cette œuvre médiocre, le complice du grand seigneur qui, sous l'influence du goût régnant, n'était pas fâché de semer son blason de quelques feuilles du laurier d'Apollon, comme on disait ? Eh mon Dieu ! qui le sait au juste, et qui ne le devine? La pauvreté prenait

son esclave, avant d'étouffer sa victime. Malfilâtre avait du pain chez le comte de Lauraguais, à condition de vendre en secret sa pensée et sa poésie. On remarqua dans le temps que cette pauvre *Clytemnestre* (c'était la tragédie du comte) sortait tout à coup des platitudes de la prose rimée, et s'emportait brusquement en de poétiques essors : un demi-siècle plus tard, quelques feuillets jaunis d'un manuscrit du poëte divulguèrent le secret. Il est vrai que la découverte importait moins à la littérature qu'à la morale.

Nous aimons à croire que ce fut une hospitalité plus désintéressée que lui offrit le comte de Beaujeu, dans une habitation voisine du bois de Vincennes. En tout cas, dans cette retraite des champs, où la rêverie féconde retrouvait son indépendance, le poëte se reprit, avec plus d'ardeur que jamais, à ses projets de grandes œuvres, à ses espoirs d'avenir. Comme quelques autres, dans cette seconde moitié du dernier siècle, il se laissa prendre à l'ambition du poëme épique. Les vieux chênes de Vincennes savent seuls ce qu'enfanta son imagination, pleine des grandioses images de la *Découverte du nouveau monde*. Tel était, dans sa magnifique ampleur, le thème d'épopée qu'il choisissait. Trente ans plus tard, un plus grand poëte, qui n'a laissé à notre pieuse admiration que d'immortels fragments, était séduit à son tour par cette idée, la plus épique, en effet, des annales des temps modernes. Mais du rêve de Malfilâtre, il ne reste qu'un vague souvenir que nous ont transmis les biographes. De la conception d'André Chénier, nous avons une page, quelques vers exquis, dans leur nouveauté de sentiment et de couleur.

Était-ce comme préparation à la grande œuvre qu'il voulait entreprendre, que Malfilâtre étudiait alors passionnément Virgile ? Les plus brillantes parties de son poëte préféré qu'il traduisait en vers, était-ce un savant exercice qu'il proposait à son talent pour le familiariser au ton du style épique ? Nous croyons volontiers que telle fut sa première pensée, et que, dans une heure de précieux loisir, il ne donna pas d'autre motif à ce travail qui, ainsi morcelé, ne pouvait devenir un titre littéraire. L'impérieuse et mauvaise inspiration du besoin, qui bientôt se fit sentir dans toute son âpreté, le porta seule à réduire à la spéculation mercantile ces bonnes études d'artiste. Un libraire du temps [1], connu par ses propres compilations autant que par celles qu'il commandait, lui acheta ces fragments, que des pages de prose (pitoyable

[1] Lacombe.

idée!) devaient relier entre eux. Cet amalgame se nomma ambitieusement le *Génie de Virgile*. Ces titres avaient la vogue; et l'on ne saurait dire combien, sous cette fallacieuse étiquette de *Génie* ou *Esprit* de tel auteur, se débitèrent de maigres ou absurdes recueils. Celui de Malfilâtre ne fut pas achevé, ou du moins il ne reçut pas le développement que le plan annonçait. Quant à ces morceaux traduits en vers, ils sont empreints, sans doute, d'un sentiment un peu mou de la poésie antique, mais ils ne manquent ni d'élégance dans l'expression, ni d'habile recherche dans le tour.

Ce funeste goût de traduction en vers avait amené Malfilâtre à l'intention d'un bien autre crime littéraire. Dans un quart d'heure de pur aveuglement, il avait conçu l'effroyable dessein de rimer *le Télémaque*. Grand Dieu! Le goût se révolte et répugne même à tout commentaire. Hâtons-nous de reconnaître que ce fut là une erreur bientôt dissipée. Le projet, à l'honneur de la saine réflexion du poëte, n'eut d'autre exécution qu'une page d'essai qui, comme on le croit sans peine, ne fait pas regretter de la voir brusquement interrompue.

Au milieu de toutes ces incertitudes, rien n'arrivait à se faire jour dans l'esprit indécis et dans l'existence toujours plus difficile du poëte fier et discret; il dissimulait ses souffrances, et même, — s'il faut s'en rapporter au témoignage d'un de ses biographes les mieux renseignés, — sous le poids de ses chagrins amers, il trouvait le courage d'écrire, pour les plaisirs de ses relations mondaines, de ces frivoles petits vers, de *ces poésies fugitives* qu'aimaient tant les belles dames du temps, et dont madame Élie de Beaumont, l'auteur des *Lettres du marquis de Roselle* (petit roman sentimental bien oublié), était souvent l'inspiratrice. L'épître à Sophie Arnould est la seule trace qui nous reste des échappées de Malfilâtre dans ce genre de l'agréable et du joli. La pauvre âme malade! elle ne pouvait se donner ni la gaieté ni l'insouciance que cette sorte de poésie réclame. Cette épître à Sophie Arnould, dans son rhythme léger, ne contient au fond que tristesse et qu'amertume.

Quant à la forme essentiellement lyrique, l'ode, qui lui avait valu son admission applaudie dans le vrai monde des lettres, il semble que Malfilâtre l'avait alors abandonnée. Les voix accréditées de la publicité répondirent d'ailleurs un peu tard à l'acclamation de Marmontel. La Harpe attendit que la lyre fût en débris pour en recueillir les derniers sons, et rappeler avec de vains éloges les espérances que d'abord elle avait données. Il ne ménagea pas, du reste, son tribut d'encens sur la

tombe où venait de s'ensevelir si brusquement cette malheureuse vie de poëte. « Ce jeune et infortuné Malfilâtre, dit-il, dont tous les amateurs de poésie ont déploré la perte prématurée et conservé la mémoire, s'était essayé une fois dans le genre de l'ode. Celle que je cite est du petit nombre des bonnes odes de notre langue. Le sujet avait de la grandeur et de la difficulté... Elle est versifiée avec cette noblesse, et cette élégance, et ce nombre, qui caractérisent partout son auteur. » En signalant uniquement l'ode *du soleil fixe au milieu des planètes*, La Harpe certainement ignorait les autres débuts lyriques de Malfilâtre, débuts moins heureux, bien qu'également couronnés en province. Sauf quelques belles strophes de cette pièce, la critique aujourd'hui n'a guère à tenir compte de ces tentatives. Les cinq ou six odes retrouvées dans les recueils oubliés des palinods normands sont d'assez sourds échos du mode de Jean-Baptiste Rousseau et de Lefranc de Pompignan.

L'œuvre la plus étendue, celle où le poëte a rassemblé le miel et le parfum de sa pensée studieuse, c'est son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus*. Quand on se représente dans quelles conditions d'existence ce poëme s'élaborait, de quelle main fiévreuse s'écrivaient ces pages gracieuses et fraîches, de quelle âme souffrante sortaient ces images tout empreintes de sérénité, il est impossible de ne pas se sentir ému, de ne pas se laisser entraîner à toutes les indulgentes sympathies. La triste mansarde de Chaillot, où le pain manqua plus d'une fois peut-être, voyait alors ce jeune homme, qui allait bientôt mourir, dégager des étreintes de la douleur l'aile courageuse de sa pensée. Réfugié dans les enchantements du petit monde idéal qu'il avait créé, Malfilâtre oubliait et la hideuse nudité du gîte qui l'abritait à peine, et les besoins matériels de sa vie qui de jour en jour se consumait.

J'avoue qu'en évoquant malgré moi ces navrantes images, qui ne tiennent en rien aux artifices de la fiction, je sens le jugement du critique s'amollir, sinon se troubler. Dirai-je que ce suprême effort de l'imagination de Malfilâtre rencontra bientôt des paroles acerbes, odieuses même dans leur parti pris de malveillance et la légèreté de leur injustice ? Nous ne voudrions pas reproduire ici un mot de cette page de Grimm. A quoi bon cependant cet âpre accent d'impertinent dédain envers cette œuvre imparfaite sans doute, mais non dénuée de toutes qualités d'art vrai, de réelles beautés poétiques? Quand le petit poëme parut, la main qui l'avait écrit n'était plus là pour le retoucher.

Le critique heureux, l'hôte familier des châteaux, usait avec une double inconvenance de cette injurieuse sévérité, le lendemain de la mort prématurée d'un écrivain qui avait assez noblement aimé les lettres pour en être un des martyrs.

PIERRE MALITOURNE.

Voir l'édition des œuvres de Malfilâtre, un volume in-8, Paris, 1825. Voir aussi le *Cours de littérature* de Laharpe, la *Correspondance* de Grimm; les notes de l'édition d'Auger, etc.

FRAGMENTS

DU POËME INTITULÉ : *NARCISSE*

. . . .

L'agile Echo précipitait ses pas :
Mais tout à coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant, qui ne la voyait pas,
Elle sourit en étendant les bras ;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas ! à son inquiétude,
« Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré ;
« Au jour naissant le sommeil est entré
« Dans ses beaux yeùx fermés de lassitude.
« Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
« Et ses attraits ! que dans cette attitude
« Il est touchant ! qu'il est cher à mon cœur ! »
Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement ;
Puis abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux ! mais que dis-je ? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

. . . .

. . . .

Elle était fille ; elle était amoureuse,
Elle tremblait pour l'objet de ses soins ;
C'était assez pour être curieuse,
C'était assez : filles le sont pour moins ;

Mais je ne veux fronder ce sexe aimable :
Et pour Echo, sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi !

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
. . . .

ODE

—

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES

L'homme a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La Nature me fit le roi ;
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil :

Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis.... Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la Nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur leur trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète

Par d'imperceptibles ressorts,
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans,
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus:
Ainsi, dans les bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit: Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne;
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La Terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur:
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

IMITATION DU PSAUME CXXXVI

SUPER FLUMINA BABYLONIS

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire, admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchants?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé,

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais!

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Édom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfants!

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs, de carnage fumants;
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondements!

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourments que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfants sous la pierre écrasés!

DUCIS

1733 — 1816

Si Ducis n'avait laissé après lui que l'exemple d'une noble vie, racontée avec une naturelle éloquence dans les lettres où il exhalait jour à jour les cantiques de son âme pleine de Dieu, en parcourant ces touchants témoignages d'une intelligence pure et fière, on se prendrait volontiers à s'écrier : « Quel dommage qu'il n'ait pas eu toute la volonté de son génie? Pourquoi n'a-t-il pas écrit en vers? » Je viens d'étudier, non sans fatigue, l'œuvre poétique de Ducis, et je me sens agité d'un regret tout contraire. Ces odes, ces élégies, ces épîtres d'une composition indécise, d'un style trop souvent emphatique et trop souvent trivial, d'une versification négligée et traînante, font tort au bon vieillard devant la postérité. Les défaillances de l'artiste ont plus d'une fois empêché les délicats et les paresseux (c'est presque la même race) d'aller plus avant, et de dégager de sa pénombre la vénérable figure du poëte.

Oui, Jean-François Ducis fut un poëte en dépit de la plupart de ses vers. Né à Versailles le 23 août 1733, il y mourut le 30 mars 1816, et jamais patriarche n'honora plus dignement le sacerdoce des longues années. Un jour on disait à Boufflers, qui venait de le visiter en son déclin : « Eh bien! le vieux Ducis est tombé en enfance? — Non! répondit-il, il est rentré en jeunesse! » Ducis n'avait guère cessé d'être jeune : privilége magnifique et rare, récompense légitime de ces pieux pèlerins qui ont voyagé en regardant le ciel! Il avait traversé sans s'aigrir les douloureuses saisons où chacun en France eut à souffrir du danger de la grande patrie; il avait subi toutes les attaques, il avait supporté toutes les misères : mais il savait que « les vérités de Dieu sont les piliers du monde, » et fermement attaché à ces supports iné-

branlables, il alla bravant les naufrages, jusqu'au terme de cette verte vieillesse qui faisait songer à ces hivers heureux que le soleil n'échauffe plus, mais qu'il illumine encore.

« Républicain, catholique, solitaire et poëte, » Ducis ne dévia jamais des quatre articles de sa foi. Républicain, il détesta « les Atrées en sabots de la commune; » plus d'un soir, l'envie le prit « de se réfugier dans la lune et de cracher de là sur tout le genre humain; » mais sous « le couteau de la scélératesse » il croyait encore à la vertu, et devant les folies sacriléges qui défigurèrent un moment l'auguste image de la Liberté, il resta ferme dans sa foi libérale, comme un peu plus tard devant les séductions du génie et les flatteries de la gloire. « Général, vous êtes chasseur! » répondait-il aux avances du premier consul, « voyez-vous ces canards sauvages qui traversent la nue? Il n'y en a pas un qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et qui ne flaire le fusil du braconnier. Je suis un de ces oiseaux, je me suis fait canard sauvage. » Catholique, « il baisait, à Cambrai, les degrés de l'autel où avait officié *saint Fénelon*, » comme les pierres d'un sanctuaire domestique, lui qui sut préserver du vent sa « petite lampe de religieuse; » lui qui, séparé par la mort de la femme, des filles, des amis qu'il unissait dans un sentiment passionné, se résignait à la volonté suprême, se persuadait qu'ici-bas « notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé; » et s'estimait « content déjà puisqu'il pouvait descendre dans son cœur sans le trouver méchant et corrompu! » Martyr de la vie, il gardait assez de courage pour défendre ses amis contre « la mélancolie, cette femme perfide qui vous caresse, qui vous enfonce dans un lit voluptueux et qui finit par vous étouffer. » « C'était la mort qui formait son optique; » mais ses contemplations lui étaient douces; il ne les arrêtait qu'après avoir ébloui ses paupières au soleil des ressuscités.—Je ne veux pas dire ce que fut Ducis solitaire; écoutez-le seulement: « Oui, mon ami, j'ai épousé le désert, comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique. J'ai jeté mon anneau dans les forêts. » Ou bien encore, pendant un séjour en Sologne : « J'ai fait une lieue ce matin dans des plaines de bruyères, et quelquefois entre des buissons qui sont couverts de fleurs et qui chantent. » Ducis, recueillons ces paroles d'or de M. Sainte-Beuve, « n'écrivait ainsi en prose que parce qu'il était foncièrement poëte par l'imagination et par le cœur. O poésie française! me suis-je dit bien souvent en lisant Ducis, que tu es femme du monde, volontiers capricieuse et infidèle, et que tu sais aisément trahir ceux qui t'aiment! »

J'aurais honte d'insister sur ces traîtrises de la Muse qui ne sont pas restées sans compensation. Ducis eut tort sans doute de prétendre à l'héritage de Shakspeare, et sa parenté ne l'autorisait guère à remplir sa maison de fleurs, le jour de la saint Guillaume, comme pour une fête de famille : mais ne faut-il pas lui pardonner d'avoir répandu sa tendresse dans ces tragédies qui inspiraient Talma, et qui faisaient pleurer madame de Staël? ne faut-il pas le remercier de nous avoir frayé une avenue vers le temple du dieu dont il ne comprenait pas assez le oracles? Il se fiait trop aveuglément aux critiques dont l'affligeait *le crayon rouge* d'Andrieux, un Aristarque à petites vues, à petite voix, à petit esprit; mais il faut l'aimer pour son amour du *mieux*, pour cette conscience morale apportée jusque dans le travail littéraire et qui le rendait si joyeux le matin « où il avait abattu quinze méchants vers. » Il peignait en d'assez pauvres stances son potager, son parterre et sa vigne; mais on est obligé de sourire à l'essor de cette imagination aisément convaincue qui créait, en les chantant, les petits biens dont la réalité échappa toujours au bonhomme, et c'est chose charmante que Ducis craignant l'outrage des gelées d'avril pour les raisins qui ne devaient jamais mûrir que dans ses rimes. Malgré la faveur dont l'entouraient ses contemporains, malgré cette émotion publique qui le fit

Parvenir sans intrigue au fauteuil de Voltaire,

l'auteur d'*Abufar* se risquait fort quand il osait écrire, au sujet de ses petites pièces familières, ce panégyrique qui ne messiérait pas à un Milton . « Il y a dans mon clavecin poétique des jeux de flûte et des jeux de tonnerre : comment cela va-t-il ensemble? Je n'en sais trop rien, mais cela est ainsi. » Il faut pourtant bénir cet orgueil ingénu dont l'effusion éclatante se marque dans la mémoire et décèle encore le poëte!

Je hasarderais peut-être beaucoup en appliquant à Ducis la mélancolique parole de Corinne : « Il y a souvent dans le vrai génie une sorte de maladresse, semblable à quelques égards à la duperie de l'âme. » Les meilleurs juges l'ont cependant noté avant moi : ce qui nuit aux vers de Ducis, c'est la candeur d'un sentiment que l'art n'a pas pris le soin de transformer en poésie; c'est l'illusion d'une âme qui se croit visiblement belle, parce qu'elle est bonne, attendrie et sincère. Hélas! le poëte a la charge d'être un Ulysse qui, au rebours du héros homérique, doit, à l'heure de la création, fermer ses oreilles à Téléma-

que et à Pénélope pour n'entendre plus que le conseil sacré des Sirènes. Si l'on ne connaît pas cet isolement ou plutôt ce dédoublement momentané de l'être qui aboutit si vite chez Virgile ou chez Pétrarque à une miraculeuse fusion; si l'on ne sait pas serrer de près son chagrin pour en faire un sujet d'étude, endiguer ses passions, compter ses pleurs, soumettre ses sanglots au diapason de l'art comme Gracchus son éloquence au joueur de flûte; si, le naïf Ducis s'en vantait, on ne suit que « la poétique de la nature, » les vers s'écoulent avec l'impression qui les a dictés; trop naturels, ils disparaissent à peine nés, comme les végétations venues sans culture; neiges d'antan, ils sont dispersés au vent de l'oubli, au lieu de durer dans les siècles, au lieu de refleurir dans la pensée des générations nouvelles comme ces marbres, comme ces strophes que les ouvriers diligents, les Phidias et les Sophocle, les Michel-Ange et les Goethe, les Puget et les André Chénier ont dédiés à l'avenir.

Que ces restrictions trop prolongées n'aillent pas jusqu'à l'injustice. Ce n'est pas en vain que Ducis avait pratiqué l'intimité des plus excellents modèles de la Bible et d'Homère, de Plutarque et de Tacite, de Dante et de Bossuet; ce n'est pas en vain qu'il pouvait écrire, à propos de La Fontaine :

Je ne l'apprenais pas, je le savais par cœur.

Cette dévotion littéraire lui a plus d'une fois porté bonheur. Si le souffle lui fait défaut, si plus d'un mouvement entamé avec légèreté et grandeur s'alourdit et se prosaïse, si la flèche arrive rarement au but que l'archer avait visé droit et juste, on pourrait détacher en mainte pièce des vers, des distiques, des couplets tout entiers pleins de fraîcheur, d'entrain, et, si j'osais le dire, d'onction poétique. Quelle sensibilité, quelle délicatesse et par endroits quelle fermeté dans son tableau du ménage des deux Corneille! Les vers *à une Hirondelle* rappellent, un des biographes de Ducis l'a remarqué, une des pages les plus pures de Béranger, *Si j'étais petit oiseau*, et ce n'est pas au chansonnier que la comparaison est favorable. On a souvent cité la description du presbytère de Rocquencourt, et le plus ingénieux des critiques s'en est souvenu au seuil du presbytère de Jocelyn. Si, dans ses églogues et ses élégies trop faciles, Ducis n'a pas le profond sentiment de la nature que Cowper traduisait à Olney dans ses hymnes sublimes, il proteste, au moins, contre la fadeur et l'afféterie qui de son temps n'ont pas perdu leur prestige; il maudit :

Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses
Qui lui feraient haïr le printemps et les roses;

et Delille, en train de triompher, n'est à son gré que la nouvelle incarnation du *petit chien qui secouait des pierreries*. Aussi, quand il se promène aux bords de son ruisseau idéal, quand il rêve à l'abri du *Saule des amants*, il comprend la voix de la cloche et les notes plaintives du vanneau : il est, pendant ce long espace de douze vers, le prédécesseur immédiat de Lamartine.

C'est assez pour la gloire de Ducis qu'un tel nom, par deux fois associé au sien! Rotrou grandit pour nous apparaître maintenant à demi caché dans l'ombre de Corneille. M. Sainte-Beuve a rapproché Ducis de Rotrou : mais, dit-il, le premier venu était meilleur poëte. On admirerait pourtant dans *Saint-Genest*, j'ai presque pensé dans *Polyeucte*, les stances que nous offrons tout d'abord à un public qui ne lit plus Ducis. Dans leur mélodie un peu plate, et malgré les gênes du second sixain, elles émeuvent comme une litanie psalmodiée auprès de la citerne du désert. Ducis n'eût-il légué aux âmes religieuses que ce testament d'agonie, je ne pourrais prononcer son nom qu'avec cette vénération où il entre quelque chose de l'amour. Le corbeau d'Élie est descendu chez le solitaire pour lui noter ce chant de la retraite et de la mort en Dieu : en le relisant, je devine pourquoi Thomas comparait son ami Ducis au Père Bridaine.

Philoxène Boyer.

Les œuvres de Ducis ont été, pour la première fois, rassemblées en trois volumes in-8° par l'éditeur Nepveu, Paris, 1813. Elles ont depuis lors reparu plusieurs fois et dans divers formats.

On peut consulter sur Ducis : Grimm (Correspondance, *passim*), Laharpe (Mélanges), Raynouard (Journal de l'Empire, 1813), Sainte-Beuve, Causeries du Lundi, (sixième vol.,) et Portraits littéraires (*passim*). — Campenon, Mémoires inédits de Ducis. — Onésime Leroy, Études sur la personne et les écrits de J.-B. Ducis. — M. J. Chénier, Tableau de la littérature au XVIIIe siècle. — Lemercier, Cours de littérature dramatique. — Bernardin de Saint-Pierre, Correspondance. — Revue de Paris (septembre 1833. Lettres inédites de Ducis.) (Idem, — Septembre 1841. — Étude sur Ducis par M***). M. Patin (Revue encyclopédique, tome XXIV,) etc., etc.

STANCES

ÉCRITES PAR DUCIS PEU DE JOURS AVANT SA MORT

O beata solitudo,
O sola beatitudo [1]!
SAINT BERNARD.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux !
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous!

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe
Qu'un vain bruit qui se perd ;
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert ?

Mon Dieu ! ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance,
Ta grâce ma défense,
Ta volonté ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais par la pénitence

[1] Ducis aurait pu ajouter cette autre épigraphe que je glane dans une de ses lettres à Lemercier : « Pourvu que mon vrai *moi* vive, il y a un autre *moi* que « j'abandonne. L'air de ce globe n'est pas bon ; ce soleil-ci n'est pas le véri- « table, je m'attends à mieux. »

Encor cher à tes yeux,
Triomphant par tes armes,
Baptisé par mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus.
Dans l'ombre de mon être,
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père! ô mon guide!
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure;
Fais, mon Dieu, que je meure
Couvert de ton trépas!

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite,
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt; frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivants.

A MON RUISSEAU

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lit sauvage et couvert,
Oui, comme toi, je crains la foule;
Comme toi, j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau?

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit: Amen! à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,

Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
— Nous vivons, hélas ! peu d'instants —
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du Temps.

MON PRODUIT NET

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs ? — Des amis du cœur.
Ta santé ? — C'est la tempérance.
Tes travaux ? — J'écris et je pense.
Tes désirs ? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor ? — Mon indépendance.
Ton produit net ? — Je vis heureux.

LE VIEILLARD HEUREUX

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
Je goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,

Le dieu charmant par qui l'on aime;
Il ne m'a pas quitté de même,
Le dieu charmant qui nous endort.
La fleur soporative et chère
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau,
Sans bruit, à l'écart et dans l'ombre.
Ermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,
Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoins fait mon aisance :
Je suis sans peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet, j'ai du silence.
La *Parque* m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance;
Et ces vers, venus dans mon clos.
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

DORAT

1734 — 1780

Ce charmant abbé napolitain, devenu si français, dont le mot était si vif, les aperçus si fins, l'abbé Galiani, avait caractérisé d'un trait le talent de ces jeunes écrivains apparus, comme les feux follets de la poésie, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle : les reconnaissant tous pour des élèves, plus ou moins heureux, du grand maître de *la poésie légère*, il les nommait *les petits Voltaire - Strass*. Tout nouveau qu'il nous paraît à sa date, ce mot serait moins piquant, s'il ne contenait une vue littéraire très-judicieuse et très-précise. Ce genre de poésie, dont Dorat fut un instant l'un des représentants les plus signalés, eut en effet, dans le cours de cette époque, deux formes d'expression assez différentes. Pendant la première partie du siècle où Voltaire, grandissant toujours, n'a pas encore établi son ascendant irrésistible, la poésie légère, avec les Bernis, les Gentil-Bernard, et leur suite, garde son allure indépendante et dégagée de la préoccupation d'un modèle unique. Si elle avoue des maîtres, elle nomme Horace ou Ovide, elle s'entretient dans la naïve illusion qu'elle relève ainsi de la pure antiquité; et tout bonnement elle procède de Chaulieu, de ce gracieux épicurien de la société du Temple, de cet art aimable et négligé dont elle altère la franchise et dont elle refroidit l'élan chaleureux. Puis, comme bientôt fatigués, tous ces oiseaux jaseurs se dispersent et font silence; ils ont dit tout ce qu'ils pouvaient dire dans leur gaie saison; ils se taisent au lendemain, si vite venu, des gazouillements amoureux.

Jeune alors, il était là, dans ce groupe de poëtes épicuriens, ce chanteur d'une autre nature, qui prit si facilement, en la modifiant à loisir, la note de ses devanciers, ou qui fit en se jouant sa partie brillante dans ce joli concert, amusant la Régence et les premiers temps du roi

Louis XV. Mais l'accent particulier de cette voix s'accusait de plus en plus. Bientôt elle domina si fort, qu'elle absorba tout ce qui l'avait d'abord accompagnée. Despotiquement elle changea le ton ; et, bon gré, mal gré, on prit enfin celui qu'elle donnait. Les résistants étaient vaincus ou absorbés, et, sans trop s'en rendre compte, ils se laissaient envahir par le prestige ; ils subissaient l'influence de la force ; ils imitaient le nouveau maître en se défendant de l'imiter. Plus tard, tous ceux qui survinrent ne songèrent pas même à chercher un autre modèle. De Cirey, de Potsdam ou de Ferney venait le diapason régulateur.

A l'heure donc où, à son tour, parut Dorat, le prince de la poésie légère était dans toute sa gloire. Grands et petits genres, il avait d'ailleurs tout tenté dans les diverses formes de l'art d'écrire, et le siècle était si ébloui de cette exubérance de vie intellectuelle, de cette inépuisable fécondité littéraire, que presque généralement on admettait qu'il les avait réussis tous. Qu'avait de mieux à faire, ou que pouvait faire autre chose, un jeune mousquetaire épris de littérature, entiché de poésie, que de lire et étudier les œuvres du poëte que l'admiration universelle préconisait ? L'élégant mousquetaire Dorat savait donc par cœur, à n'en pas douter, *les Tu et les Vous, le Mondain*, et tous ces merveilleux jets d'esprit adressés à tout ce qui brillait à l'horizon : les rois ou les belles. C'était là certainement toute la bibliothèque du littéraire et galant soldat. Lui-même nous en fait quelque part l'implicite aveu. Parlant de Paris, et le vantant comme l'unique patrie de l'esprit et de ces jolis vers qui en procèdent, il déclare « que ce n'est qu'à Paris qu'on a pu écrire *les Tu et les Vous, le Mondain*, les *Vers au président Hénault, à madame de Fontaine-Martel, au maréchal de Richelieu.* » Le mousquetaire nourrissait son imagination de toute cette pétillante mousse de poésie. Il n'eût pas mieux demandé d'abord que d'allier cette fringante vie de mousquetaire avec ses goûts littéraires de poëte léger. Il renonça pourtant très-vite aux prestiges du plumet et de la cocarde ; et savez-vous pourquoi il y renonça ? « Pour complaire à une vieille tante janséniste, dont il était l'héritier, et qui ne croyait pas que sous cette brillante casaque il fût aisé de faire son salut. » Pour constater cet incident de la vie de Dorat, nous avions bien besoin de ce témoignage contemporain et de l'aveu du poëte lui-même. Le sacrifice de l'uniforme aux scrupules de sa vieille tante fut *un bon billet-La Châtre* que Dorat lui donna. En cessant d'être le soldat du roi Louis XV, il devint tout à fait celui du roi de la poésie légère. Rendu à la vie civile, il ne songea plus qu'aux rimes et aux amours. Très-vite il se glissa

dans le monde des lettres et du théâtre; et, à partir de ce moment, il ne cessa d'être l'adorateur de quelque belle des coulisses; il ne cessa surtout de rimer poëmes, tragédies, comédies, contes, fables, épîtres, madrigaux, grands et petits vers de toute espèce.

On voit que les œuvres de Dorat sont bien plus volumineuses qu'en général on ne se les figure. Dans l'énumération que nous venons de donner, il manque certainement encore plus d'un genre par lui tenté, mais nous rendrons au poëte tout ce qui lui est dû, nous aurons à cœur de rappeler à l'ingrate postérité toutes les peines que l'auteur du poëme des *Tourterelles de Zelmis* s'est données pour elle. Si d'ailleurs la postérité n'est pas très-informée de toute cette fécondité, elle ne songe pas non plus à s'en plaindre. Parmi les jaloux contemporains de Dorat c'était bien différent. Écoutez ce méchant Grimm tançant vertement cette ardeur de publicité qu'il remarquait dans le jeune poëte; à propos d'une héroïde nouvelle (encore un genre que nous n'avons pas cité!), « M. Dorat, dit-il, compte nous donner plusieurs héroïdes dans ce goût-là. Ses amis devraient bien lui conseiller d'aller plus doucement : il ne faut pas vouloir être sublime tous les mois. » Et puis, et cent fois il répétera cet avis railleur : « M. Dorat ne fait peut-être pas trop de vers, mais il les fait trop imprimer. » Et, il faut en convenir, cette maudite plaisanterie avait singulièrement de l'écho.

Quand Dorat débuta par ces héroïdes dont l'auteur de la *Correspondance littéraire* se moque si lestement, ce genre faux et emphatique de l'héroïde était assez en faveur. Celle de Colardeau (*Héloïse à Abeilard*), qu'on regardait comme le chef-d'œuvre de ces monologues élégiaques, en avait établi le succès dans le goût public. L'héroïde était d'ailleurs, dans la pensée des jeunes poëtes de cette époque, une sorte d'exercice littéraire préparant utilement à la composition de la tragédie; et la tragédie était le rêve ambitieux, le glorieux but le plus convoité de tout ce qui, publiquement ou en secret, alignait des alexandrins. En attendant les tentatives de tragédie qui n'allaient pas se faire longtemps attendre, Dorat écrivait donc héroïdes sur héroïdes; et le malin critique continuait de l'en féliciter ironiquement. « Je crois qu'il a bien choisi son genre, disait-il, car l'héroïde comporte, plus qu'aucune autre espèce de poésie, ce je ne sais quoi de froid et de faux qu'on sent dans les ouvrages de M. Dorat. » Nous n'en citerons aucune, et nous n'en recommanderons pas la lecture. Notre conseil dans un sens plus favorable serait d'ailleurs bien infructueux. Il serait cependant curieux de voir une lectrice de roman-feuilleton aux prises avec une héroïde de

Dorat : sans doute en rejetant bien loin cette ennuyeuse déclamation poétique, elle croirait son goût très-supérieur à celui des femmes d'il y a cent ans, qui s'attendrissaient aux plaintes de *Comminges*, aux cris de douleur de *Valcour* et de *Zeïla;* et ce petit élan d'amour-propre en faveur de l'esprit de son temps la tromperait profondément. Quant aux héroïdes de Dorat, en elles-mêmes, malgré les défauts du genre auxquels s'adjoignent ceux de l'auteur, elles sont encore des plus passables qu'on ait écrites dans notre langue. Mais qu'importe!... C'est d'ailleurs la poésie antique qui a offert à ces poëtes fourvoyés le cadre et le modèle de cette sorte de composition si factice. Cette fausse poésie débordait au temps de Juvénal, et l'on sait le mépris qu'elle lui inspirait.

Mais vraiment, se rappeler Juvénal au sujet de Dorat, c'est tout à coup tourner étrangement au sérieux. Ce rude Romain ne devait être pour le galant rimeur qu'un souvenir de collége qu'il ne tenait guère à raviver : revenons donc vite sous les berceaux où roucoulent les tourterelles de Dorat. — Et si nous étions tenté d'être quelque peu sévère à l'égard de tous ces petits poëmes musqués; si nous redoutions de ne pas entrer assez dans le monde auquel ils s'adressaient; si nous n'étions pas sûr de nous dégager suffisamment des influences du goût de notre époque, il nous faudrait bien demander conseil encore aux contemporains de l'auteur des *Tourterelles de Zelmis;* il serait bon de savoir, au témoignage de monsieur le baron de Grimm lui-même, ce qu'on pensait de ces élégantes futilités poétiques dans le salon de madame la comtesse d'Épinay. Nous écoutons d'autant plus volontiers le spirituel causeur, que nous sommes, au fond, assez de son avis. « M. Dorat vient de nous faire présent du poëme des *Tourterelles de Zelmis*, orné de vignettes et d'estampes, très-élégamment imprimé. C'est un ramage plein de grâces, un sifflement de serin, on ne peut pas plus agréable, que la poésie de M. Dorat; mais autant en emporte le vent. » — Écouterons-nous jusqu'au bout cette boutade qui devient rude jusqu'à l'impertinence? Pourquoi pas, si, comme il nous semble, elle nous donne un vrai jour sur les impressions du temps à l'égard de tous ces petits poëtes de la famille de Dorat? — « Ce poëme, continue le critique, est précédé de réflexions sur la poésie érotique et voluptueuse, et ces réflexions sont l'ouvrage d'un enfant. Je crains que M. Dorat ne reste toute sa vie enfant et serin. » Cela sort un peu vivement des conditions de l'urbanité : mais il faut bien croire que les esprits d'élite de la société de M. de Grimm, celle qui dans ce moment tenait le dé en fait de goût littéraire, étaient obsédés de la *stérile abon-*

dance de ce nouvel essaim de trop charmants rimeurs. On en prenait de l'humeur, et l'on s'emportait à dire : « Cette volière de jeunes poëtes, que nous voyons se peupler depuis quelques années, deviendra importune à la longue. Cela ne sait rien, cela n'apprend rien, cela ne veut pas étudier. Cela veut courir les cercles, les promenades, et puis chanter. L'éducation d'un poëte demande autre chose. » Voilà un *cela*, sans compter le reste, qui est on ne peut plus insolent; et la poésie *on ne peut plus agréable* n'a jamais été plus durement traitée. En la lisant aujourd'hui, pourtant, avec cette sorte d'intérêt qu'on met à considérer les vestiges de certaines élégances disparues, nous nous sentons plus indulgent, et nous ne voudrions pas en parler d'un ton si peu poli.

Ainsi, sans désapprouver le sentiment littéraire qui provoqua cette vive sortie, on ne peut se dispenser de noter qu'elle passe la mesure du vrai, et que, comme presque toutes colères, elle est injuste. Il y a dans les petits poëmes de Dorat peu d'invention dans l'idée générale et dans l'ensemble de la composition, cela est évident; mais l'imagination de détail rachète un peu ce défaut. L'ordonnance n'en est ni solide ni bien logiquement conçue : mais faut-il pousser si loin les exigences envers cet art léger? Ils sont écrits d'un style brillanté, dont la recherche continue parfois impatiente; mais on y rencontre l'expression fine ou gracieuse, le tour heureux, même original. Le sévère critique que je me suis complu à citer comme l'organe direct de l'opinion des esprits d'élite parmi les contemporains de Dorat, Grimm lui-même, n'est pas toujours si âpre dans le blâme : il le corrige de temps en temps par un éloge qui devait apporter quelque baume à tant de blessures. Il reconnaît au jeune écrivain « le talent des vers. » Quelquefois même il ira plus loin dans l'approbation : il trouvera dans certains morceaux « de bien beaux vers, une noblesse et une élégance soutenues. » Voltaire, que Dorat avait étourdiment offensé dans une petite escapade poétique où il avait pris le ton leste à l'égard de l'illustre patriarche de l'église philosophique, Voltaire lui-même avait tout de suite reçu en grâce le jeune poëte repentant. Il avait accueilli de la façon la plus indulgente et la plus affable le *meâ culpâ* rimé du charmant écervelé; il lui écrivait deux ou trois de ces lettres où rien n'est ménagé, en fait de douces flatteries et de délicate clémence. Il parle de Dorat à ses correspondants, et il leur dit que les vers qu'il en a lus « ne sont vraiment pas mal faits. » Le vieux lion, du fond de ses montagnes, regardait avec douceur les folles singeries contrefaisant sa grâce et ses puissantes allures.

Dorat n'était pas après tout un de ses plus méprisables imitateurs.

A part la différence dans la valeur des productions, Dorat tendait volontiers à rivaliser, avec le maître, de poétique fécondité. Il écrivait, il écrivait sans cesse. Volumes ou brochures, il en produisait sans se lasser de solliciter l'attention du public. Il ne laissait pas de répit aux réflexions souvent railleuses de la critique; il ne laissait s'endormir ni la malveillance de ses ennemis, ni la jalousie de ses rivaux. Naturellement il s'était hâté de passer du vestibule de l'héroïde dans le palais de la tragédie. La gloire de l'auteur de *Mérope* stimulait son activité poétique et rayonnait dans ses rêves orgueilleux. Ce mirage de célébrité dramatique lui coûta toute sa vie bien des tribulations et des chagrins. Dans ce chemin scabreux où tout est plus retentissant qu'ailleurs, triomphes et chutes, ses premiers pas ne furent pas heureux. Sa tragédie de *Zulica*, et, peu d'années après, *Théagène et Chariclée* « tombèrent tout à plat. » Beaucoup plus tard, *Zulica* voulut reparaître sous le titre de *Pierre le Grand;* et l'on fit en sortant du théâtre cette méchante plaisanterie sur ce *Pierre le Grand* de Dorat : on le nomma Pierre *le long.* » A travers tant de déconvenues le malheureux écrivain, toujours épris du théâtre, eut pourtant sa victorieuse journée. Il jeta comme un double défi à ce public qui lui était si peu favorable : il fit représenter le même soir tragédie et comédie, *Régulus* et *la Feinte par amour*. Le *Régulus* fut accueilli, et *la Feinte par amour* fut applaudie. L'ennemi intime de Dorat, La Harpe, en fut en quelque sorte déconcerté. Son secret dépit se trahit dans ses propres paroles : « Je me souviens toujours de l'étonnement dont je fus frappé quand j'entendis deux ou trois fois jusqu'à dix ou douze vers de suite qui étaient bien pensés, qui se suivaient, et même n'étaient pas mal écrits... Si ces vers-là sont de Dorat, je ne sais plus où j'en suis. » Et il se hâte d'en faire honneur à Métastase, auteur d'un *Régulus* qui ne vaut certes pas mieux que celui de Dorat. *La Feinte par amour* eut un succès plus décidé; elle fut souvent reprise, et resta au répertoire. Les contemporains (et nous ne sommes pas trop éloigné de leur sentiment) trouvaient dans cette pièce « des détails et des vers charmants, de la délicatesse et même de la sensibilité. » Mais pour un jour de bonheur dans cette carrière dramatique du poëte, que de revers! Nous nous garderons de les compter; nous trouvons même assez inutile de transcrire les titres de ses treize pièces de théâtre, dont toutes, à l'exception un peu douteuse de cette dernière, sont oubliées, et, comme tant d'autres qui les valent, n'étaient pas faites pour une autre vie que leur vie d'un jour.

Dorat voulut sagement, une bonne fois, prendre une grande résolu-

tion à l'égard de cette gloire du théâtre, qui lui était décidément rebelle. Avec un ton dégagé qui ne manque pas d'une certaine grâce, « il se pressa d'avertir gaiement le public qu'il renonçait désormais *aux honneurs du sublime, et qu'heureux de son insouciance* il ne chanterait plus que les ris, les grâces et les amours. Depuis cette époque chaque mois vit éclore quelques productions nouvelles de sa muse : épîtres fugitives, contes, fables, poëmes érotiques, de toutes les formes et de tous les genres. Il n'y eut point d'Iris à laquelle il n'adressât ses vœux ou dont il ne célébrât les faveurs; point d'événement, point d'aventure singulière qu'il ne se crût obligé de consacrer dans ses vers; point de célébrité, quelque éphémère qu'elle pût être, sur l'aile de laquelle il n'essayât de s'élever à l'immortalité : les rois, les philosophes, les comètes. Les beautés à la mode partagèrent tour à tour le tribut brillant et léger de sa verve poétique; et si dans cette foule d'écrits qui se succédèrent si rapidement il en est peu dont la postérité daigne conserver le souvenir, ils eurent au moins le mérite d'amuser quelques instants l'oisiveté de nos cercles, et d'instruire assez passablement les provinces et les colonies de la marotte du jour, de l'éclat passager de nos frivolités et de nos ridicules. » Cette page toute vivante est comme un miroir où le Dorat de 1760 à 1780 se reflète tout entier.

Nous savons ce qu'on disait de ses poëmes érotiques, ce sémillant ramage de serins dans des cages dorées : que pensait-on de ses contes, de ses fables, de ses odes (oui, des odes aussi !), et enfin de ses poésies fugitives, à prétentions philosophiques? On trouvait, et je ne puis contredire en rien cette opinion, que les contes de Dorat manquent d'invention : l'auteur s'autorisait un peu à tort et à travers de l'exemple de La Fontaine pour en prendre le fond ici et là. Il empruntera donc sans façon le sujet de *Sélim* à un poëte allemand; à Beroald de Verville, le conte des *Cerises*, dont le graveleux ne pouvait se sauver un peu que par l'exquise finesse de tour dans la diction du conteur. Les vers de Dorat n'ont pas tué la prose de l'inventeur, et dès lors le but est manqué. Il y a pourtant beaucoup d'esprit et d'ingénieux détails dans ces contes si oubliés. Au temps où ils parurent, on distinguait et l'on préférait le conte d'*Alphonse*. Il faut avouer que la différence de celui-ci aux autres n'est pas pour nous fort sensible aujourd'hui. Ce qu'il y a de clair et de plus utile à noter à l'égard de ces sensuelles fantaisies, c'est que l'auteur, avec son intention d'imiter La Fontaine, ne ressemble en rien au maître conteur. Il dédiera son livre à l'immortel ami de madame de La Sablière; dans son poétique hommage, dont on pourrait

citer plus d'un vers spirituel ou gracieux, il brûlera beaucoup d'encens en l'honneur du grand poëte ; il n'oubliera pas dans sa cassolette le grain délicat de modestie; mais, sans en dire mot, il imitera tant qu'il pourra un autre conteur, un maître aussi; malgré lui il se souviendra surtout du ton et de la manière de l'auteur de *la Bégueule* et de *Ce qui plaît aux Dames*. L'influence du génie de Voltaire se fera encore inévitablement sentir.

En composant des fables, Dorat s'était donné de nouveau une belle occasion de se faire le religieux disciple de La Fontaine; de demander à ses chefs-d'œuvre, sinon le secret de l'art que le génie se réserve, au moins l'initiation première aux qualités qu'exige le genre. Mais le gentil rimeur s'en est bien gardé. Bercé avec les propos de coulisses, nourri des caquets de la toilette des belles dames, enivré des pétillantes saillies des petits soupers, ce frivole esprit était, par nature et par habitude, aussi éloigné que possible des conditions nécessaires d'un faiseur d'apologues. La Harpe (mais il ne faut pas trop en croire La Harpe sur ce pauvre Dorat, qu'il avait pris en antipathie), La Harpe affirme nettement « que les fables sont ce que Dorat a fait de plus mauvais. » Et il déduit d'une façon fort pédantesque les raisons assez justes par lesquelles Dorat ne pouvait réussir dans cette tentative. Sans doute cette grosse explication est bien fondée ; mais il n'était pas besoin de soulever ce pavé pour tuer cette folle mouche. Sans doute Dorat s'est longuement trompé en écrivant deux volumes de fables, en demandant à son talent des qualités qu'il n'avait pas; mais après tout, dans ces malheureuses fables même, il y a souvent beaucoup de finesse et d'esprit; elles sont en général d'une diction facile, sinon très-poétiques, et quand le sujet est de ce caractère mixte qui tourne au récit de l'anecdote, l'auteur s'en tire assez souvent à son honneur.

Ce qui est mauvais sans rémission dans l'œuvre de Dorat, ce sont ses odes. Voilà ce qu'il ne faut pas plus lui pardonner que ne l'ont fait ses contemporains. « Quand je vois M. Dorat se mettre nonchalamment à son bureau, et nous dire : *A l'avenir je ferai des odes*, je dis : Monsieur Dorat, vous ferez peut-être des vers, mais vous ne ferez point d'odes. On dit que vous étiez naguère d'une santé délicate que vous aviez souvent la fièvre : cela pouvait donner quelque espérance; mais j'ai appris que lorsqu'elle vous prenait vous vous couchiez entre deux draps bien blancs, on vous donnait force bouillons, tisanes, électuaires, etc. ; et vous voulez faire des odes? Oh! que non! Ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend. Celui qui fera une ode ne sait pas la veille qu'il

la fera, et à peine sait-il qu'elle est faite. » — Se tromperait-on beaucoup en pensant que cette spirituelle et judicieuse boutade fut écrite par Diderot sur le bout de la table de Grimm? A cent ans de date, que trouverait-on à changer dans cette bonne critique?

Il est trop vrai, Dorat se trompait dans toutes ses ambitions, lorsqu'il enflait sa voix flûtée pour la grossir jusqu'à l'accent tragique, lorsque sa muse un peu trop *rouée* essayait les naïves allures de l'apologue, lorsque ses doigts délicats et glacés voulaient enfin faire vibrer les fortes cordes de la lyre. Averti par l'insuccès et trop souvent par la raillerie, le petit poëte reprenait alors son organe naturel, faible et gracieux; il disait une infinité de jolis vers sur la première chose venue; et il était agréable, parce qu'il était *lui*. Combien son talent eût gagné à cette sincérité de moyens! Combien il eût été plus riche en ne sortant pas violemment de ce terrain léger dont il était devenu maître! Si harcelé partout ailleurs, Dorat rencontrait dans ce chemin des mains dont l'applaudissement avait son prix, et qui lui jetaient, au passage, d'assez belles couronnes de fleurs. Il est vrai que celle-ci fut la dernière, et c'est pour cela sans doute qu'elle semble un peu faite de quelques brins d'immortelle. « Nous osons présumer que la postérité ne confondra pas toutes les productions de M. Dorat dans la même classe, et que dans l'immense collection de ses œuvres elle voudra bien distinguer toujours nombre d'épîtres et de poésies fugitives, genre où personne n'a peut-être approché plus que lui de la manière et du coloris de M. de Voltaire[1]. » C'était là, j'espère, lui faire une part assez glorieuse. Il n'y a, entre le maître et l'élève, aucune comparaison à établir. Cependant Dorat avec tous ses défauts, mais aussi avec tout son esprit, était certainement un des plus brillants papillons tourbillonnant autour du flambeau.

Il est flatteur pour Dorat, toutefois, d'avoir recueilli ce suffrage parmi ses plus difficiles contemporains, qui ne le gâtaient pas à l'ordinaire par les tendresses de la bienveillance et les douceurs de la louange sérieuse. Sans méchanceté, sans jalousie, sans tous ces vices de l'âme qu'enfante si facilement la vanité ombrageuse et jamais satisfaite, ce doux et frivole écrivain avait suscité contre lui une armée d'ennemis. « Philosophes, économistes, anti-économistes, jansénistes, molinistes, il n'y a, disait-on, presque aucun parti dont M. Dorat ne se soit attiré la haine, et cette étoile est rare sans doute pour un faiseur de madrigaux. Comment le poëte aimable qui s'était dévoué à l'insouciance, qui ne voulut chanter que Flore, Zéphyre et les amours, peut-il se voir

[1] Article nécrologique sur Dorat.

livré à des querelles si vives et si nombreuses? » Et le critique donne pour motifs à cette singulière et cruelle fortune « la multitude des prétentions de l'auteur, ses longues préfaces et ses petits succès. » L'explication est assez plaisante dans sa malice. Un seul mot d'ailleurs résumerait mieux le caractère de Dorat, et indiquerait plus précisément la source de cette universelle irritation : c'était la fatuité, et pourtant une inoffensive et enfantine fatuité. Il en était si intimement pénétré, qu'il en mettait jusque dans ses velléités de modestie. Elle lui avait donné le fâcheux secret d'indisposer, même dans l'éloge.

En regardant son portrait peint en élégant profil par Denon, l'on retrouve assez dans cette figure l'homme et le poëte qui nous sont connus. L'ensemble a de la distinction et de la grâce. La bouche et les yeux ont une charmante expression de finesse, de cette finesse aimable qui ne tombe pas dans la fausseté et qui la dédaigne. Le front encadré de ses trois rangs de boucles poudrées est d'une forme noble. L'accent de fierté qui s'y décèle s'altérait facilement sans doute par l'expression de l'intime défaut du caractère, et donnait à toute cette physionomie, d'abord agréable, un air vain et parfois provocant qui devait choquer. Voilà ce que nous lisons dans cette image. Voici ce que disaient du modèle les contemporains : « M. Dorat avait une taille médiocre, mais svelte et leste; ses traits avaient je ne sais quel caractère de douceur et de légèreté assez original, assez piquant. On eût deviné, ce me semble sans peine, le caractère de ses ouvrages en regardant sa physionomie, et celui de sa physionomie en regardant ses ouvrages. Ce qui le caractérisait le plus particulièrement tenait plutôt à une façon d'être qu'à la disposition naturelle de ses traits. Le feu dont ses traits étaient animés ressemblait à ces étincelles d'une flamme vive, mais fugitive et sans chaleur. Son sourire avait moins de gaieté que de grâce, et moins de grâce que de manière. La pensée sur son front prenait volontiers l'air de la contrainte et de l'inquiétude ; sa légèreté même n'était pas sans apprêt. L'ensemble de sa personne n'en avait pas moins, au premier coup d'œil, de la noblesse, de l'agrément et de la vivacité. Facile et doux dans la société, il y cherchait moins à briller qu'à plaire. Il se fit beaucoup d'ennemis par imprudence, par indiscrétion, quelquefois même par maladresse ; mais il paraît avoir eu rarement l'intention d'offenser. » Ces détails de fine observation, qui ont un caractère de franche justice et une valeur d'authenticité, offrent pour la connaissance intime de notre poëte un intérêt qui ne permettait pas de les négliger.

Dorat avait encore, jusqu'à la recherche un peu excessive peut-être,

l'amour de toutes les élégances. Chaque livre qu'il publiait était coquettement décoré d'estampes, de frontispice, de toutes les gracieuses fantaisies du crayon de Marillier ou d'Eisen. Il y en avait parfois à profusion. Chacune de ses fables, par exemple, s'offre encadrée d'un double dessin représentant, sous un aspect toujours ingénieux, l'un la scène principale du récit, l'autre quelque allégorie analogue au sujet; et tout cela créé avec une abondance d'esprit et d'imagination qui parfois écrasait un peu, sous le travail de l'artiste, l'œuvre du poëte. Ce luxe typographique attirait encore mille brocards à celui qui faisait ainsi tant d'efforts pour plaire à la fois à l'esprit et aux yeux. Ce besoin de charmer de toute manière et à toute heure était le penchant irrésistible de ce pauvre Dorat. On y répondait bien souvent par d'amères railleries; mais les petites passions jalouses qui les suscitaient n'ont plus qu'un mourant écho dans les pages des anecdotiers, et cette œuvre collective de Dorat, de Marillier et d'Eisen, reste comme un des plus piquants spécimens des fines coquetteries de l'esprit et de l'art au dix-huitième siècle.

Peu d'hommes en effet ont été plus que Dorat l'expression vive et fidèle de tous les caprices de l'imagination et des mœurs de leur époque. Ce que ces caprices ont de si remuant et de si actif pendant une heure, ce qu'ils ont en même temps de si vaporeux et si vite évanoui, tout ce qui devient enfin si peu saisissable dans la distance des ans, Dorat, pour son moment, nous le fait revivre et nous le fait comprendre. Ces gazes un peu fanées, ces paillettes dédorées gardent un aspect et comme un vague parfum qui tout à coup nous fait évoquer le passé. Ces riens brillants de la vie d'autrefois nous reviennent alors comme d'un monde enchanté. Ne soyons donc pas plus sévères qu'il ne faut dans le coup d'œil que nous reportons sur ces talents légers. La Harpe avait tort de prendre pour les juger, son ton hautain « d'empereur de rhétorique. »

Ce que les pédants de la critique au dix-huitième siècle estimaient le plus dans Dorat, c'est justement ce qui pour nous est devenu sans importance, ce qui demeure le plus mort. Sans trop le vouloir et comme par un mauvais tour que son imagination jouait à sa spirituelle frivolité, le poëte des galantes *fanfreluches* s'est trouvé entraîné à écrire tout un long poëme didactique, la *Déclamation théâtrale*. Dorat n'avait nullement songé d'abord à concevoir une œuvre aussi développée, et plus ou moins construite dans les formes méthodiques. Dans quelques centaines de vers, venus comme les autres au caprice du moment, il avait jeté ses idées sur l'art de la représentation dramatique; ce pre-

mier jet tout de suite publié, selon l'empressement accoutumé de l'auteur, eut une sorte de succès par les discussions qu'il souleva, les objections qu'on fit aux préceptes rimés, enfin par les petites querelles et les grosses épigrammes qui étaient dans les usages de la vie littéraire de ce temps, et qui se trouvent bien fréquentes surtout dans celle de Dorat. Les coups d'épingle, cette fois, ne firent qu'aiguillonner son courage. Le premier canevas se transforma, s'étendit, et devint un poëme en quatre chants, bien classiquement divisés selon les genres; et comme l'un de ces chants est consacré à la théorie de la danse, il se range assez singulièrement sous ce titre de *Déclamation théâtrale*. Mais nous nous gardons bien d'en faire un grave reproche au poëte. Les défauts bien plus graves du poëme de Dorat, ce sont les lieux communs à foison, exprimés souvent en vers mous, incolores, ou brillantés avec des images de convention. Jamais pour nous Dorat n'a eu moins d'esprit et moins de saveur que dans cet *opus magnum*, sur lequel il comptait le plus peut-être pour imposer à la postérité. On n'aurait pas cependant une idée juste de ce poëme, si l'on ne savait pas qu'à côté de plus d'un vulgaire précepte surgissent de temps en temps une idée fine, une vue ingénieuse, un conseil délicat, une saillie heureuse.

Mais n'insistons pas davantage sur ce Dorat didactique; ce n'est pas là pour nous le vrai Dorat. Le spirituel rimeur de tant d'épîtres, de gaies fantaisies, de jolis vers abondants, courant d'un pied léger sur la superficie des choses; le frivole et gracieux esprit tout pénétré des souffles les plus fugitifs de la vie de son temps : voilà le seul Dorat dont on peut se souvenir.

PIERRE MALITOURNE.

Les œuvres de Dorat forment 19 volumes in-8. Quelques bibliographes en indiquent vingt : nous ne connaissons pas ce vingtième volume. Il doit probablement contenir le dernier roman que Dorat écrivait, en collaboration avec madame de Beauharnais, à l'époque de sa mort. Il n'ajoute rien d'utile à la connaissance du poëte.

On peut consulter sur Dorat : la *Correspondance littéraire* de Grimm; l'*Année littéraire*, le *Journal* de Collé; quelques lettres de la correspondance de Voltaire; le *Cours de littérature* de La Harpe; les critiques de Clément de Dijon et de Palissot. Comme celle de La Harpe, elles sont malveillantes, et descendent à la diatribe. Les notes bibliographiques de l'*Almanach des Muses* et d'autres recueils analogues contiennent aussi quelques utiles renseignements.

BILLET A MADEMOISELLE ***

QUI ME PROPOSAIT D'ALLER PASSER UN MOIS AVEC ELLE

Un mois, dans un désert! es-tu de bonne foi?
Quoi! toi, vive, aimable et légère,
Dans un désert, et surtout avec moi,
L'amant le moins champêtre et le moins solitaire!
On t'adore en ces lieux; ils sont ornés par toi.
Doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire?
Quelquefois pour rêver, l'Amour quitte Cythère,
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à sa mère;
Va, laissons ce projet, soyons de notre temps.
Ton front brillant des roses du bel âge,
Ton doux sourire, tes talents,
Sont-ils faits pour un ermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses amants;
On peut vouloir être volage;
Cela s'est vu de temps en temps.
Que devenir alors dans un antre sauvage?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux tristes cœurs, forcés d'être constans?
Suivons donc la route ordinaire;
Souffrir mes vœux, et puis les rejeter,
Paraître tour à tour indulgente et sévère,
T'embellir chaque jour pour mieux me tourmenter,
Me désoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter,
A la ville, en un mois, tout cela se peut faire.

ÉLOGE DE LUBIN

Il est plus d'un chien qu'on révère ;
Le Chien qui brille dans les cieux,
Et puis ce grand chien si fameux,
Ce vilain dogue atrabilaire,
Épouvantail des sombres lieux,
Vulgairement nommé Cerbère.
Il en est d'autres, parmi nous,
Que le caprice a mis en vogue,
Aux crins hérissés, au ton rogue,
Et qui sont toujours en courroux;
Petits monstres de fantaisie
Qu'on a toujours à son côté,
Que l'on prend pour société
Et que l'amant lui-même envie,
Qui, toujours livrés au sommeil
Sur les carreaux de la mollesse,
Malgré la main qui les caresse,
Grincent des dents à leur réveil.
Grâce à la bonne compagnie,
Ce sont là les prédestinés ;
Ici-bas toujours fortunés,
Ils se moquent de l'autre vie ;
Épicure fut moins heureux.
Des barbets le plus respectable,
Lubin est un élu comme eux;
Mais il est cent fois plus aimable.
Combien j'envierais ton destin,
Toi, les délices de Corinne,
Toi, qu'elle flatte de la main,
Et de qui la patte lutine
Fourrage les lis de son sein,
Toi, son gardien le plus fidèle,
Qui la nuit t'endors auprès d'elle,

Jusqu'aux baisers du lendemain!
  Ah! que j'aime ta double oreille
Qui va balayant le chemin,
Tes poils frisés, ton œil mutin,
Et ton museau de maroquin,
Qui vraiment te sied à merveille!

. . . .

  Lubin, que mon sort t'intéresse;
Quand je parais chez ta maîtresse,
Ne t'arme point d'un air grondeur;
Accorde-moi quelque caresse,
Déclare-toi mon protecteur.
A tout important fais la guerre;
Étrangle les sots, si tu peux;
Jappe après l'amant téméraire,
Mords les jambes de l'ennuyeux;
Mais dans cette foule éphémère
Qui viendra lui faire la cour,
Distingue l'amitié sincère,
Eût-elle un faux air de l'amour.

MA PHILOSOPHIE

  C'est trop! haïsse qui voudra,
Pour moi, j'en ai ma suffisance.
Vous tous, Cerbères de la France,
Aboyez tant qu'il vous plaira,
Et mordez-vous à toute outrance :
Cette poétique licence
Jamais jusqu'à moi ne viendra,
Et la lice se fermera
Avant que j'entre en concurrence.
Pauvres Muses, que je vous plains!
Les teintes sombres de la haine
Ont noirci votre eau d'Hippocrène,

L'aconit croît dans vos jardins.
Votre sort n'a rien qui me tente ;
J'aime mieux le cultivateur
Qui, près de sa fille innocente,
Suit de ses bœufs la marche lente
Et me nourrit par son labeur,
Que cette engeance infortunée
De sots, par d'autres enhardis,
Qui rimaillent dans leur taudis,
Et meurent, l'âme gangrenée
De fiel, de misère et d'ennuis,
En maudissant leur destinée !
Passons vite... Ciel! que j'en veux
A ma janséniste de tante!
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditais un vol heureux
Vers une gloire plus brillante.
Loin de me voir ensorcelé
Par un talent toujours funeste,
Que n'ai-je encor la soubreveste,
Et le coursier gris pommelé!
Héros, que Vénus favorise,
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous règnent la franchise,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour et l'honneur
Du corps, je crois, sont la devise.
Ma vieille tante s'en moqua,
Les noms lui causaient la migraine;
Elle eût donné, sans nulle peine,
Toute la gloire de Turenne
Pour un grain de café moka.
Après mainte et mainte neuvaine,
De par Quesnel on me damna,
Comme Escobar et Molina;
Et, qui pis est, on m'ennuya.

Je me détirais dans ma chaîne,
Je n'y tins point!... Avec regrets,
Je quittai l'école guerrière.
Adieu mes belliqueux projets!
Adieu la palme militaire,
Et mes combats et mes succès!
Force invincible, ô Providence!
Quels sont tes décrets absolus?
Peut-être, sans Jansénius,
J'eusse été maréchal de France.

Tous mes beaux rêves disparus,
L'âme vide et désoccupée,
Je reportais un œil confus
Sur toute ma gloire échappée;
Mes vœux flottaient irrésolus.
L'Amour, sous les traits de Glycère,
Cherchait en vain à m'enrôler
Dans la milice de sa mère;
Je voulais une autre chimère
Qui, mieux que lui, sût consoler.
Des camps transfuge involontaire,
L'honneur encor me rappelait;
Le myrte ne me flattait guère :
C'est un laurier qu'il me fallait.
. . . .
. . . .

AUX GRANDS HOMMES DES COTERIES

ÉPITRE

Écoutez-moi, mes chers amis,
Je n'aurai pas le ton sévère.
Soyez, si cela peut vous plaire,
Lumineux, profonds, érudits;

Régnez, par vos calculs hardis,
Sur la peuplade littéraire.
De Pétersbourg jusqu'à Paris,
Tendez le filet salutaire
Où vont se prendre les esprits.
Que la clarté se développe
Avec chacun de vos pamphlets;
Qu'elle étonne par ses reflets
Tous les aveugles de l'Europe.
Faites galoper vos agens,
Extirpez les erreurs funestes;
Mais, pour Dieu! soyez bonnes gens,
Et, si vous pouvez, plus modestes.
Jamais ensemble on n'accola
L'orgueil et la philosophie :
Il est la borne du génie;
Évitez donc ce travers-là.
Avec votre ascendant suprême,
Que servent d'étrangers secours?
S'il est puissant par ses entours,
L'homme n'est grand que par lui-même.
Vous êtes vains, doctes héros,
Très-vains; en vérité vous l'êtes,
Comme si vous étiez des sots.
Vos intrigues sont malhonnêtes,
Vous protégez des étourneaux,
Vos Sévignés sont des caillettes.
Mais, surtout, votre dignité,
Cette confiance profonde
Dont chacun de vous est doté,
Convenons-en, vaut qu'on la fronde.
Bien loin d'aimer votre prochain,
Vous le menez à la baguette.
A vous croire, le genre humain
(Vous à part) languit et végète.
Dieu même est une idée abstraite,



Dont vous savez seuls tout le fin.
Que sommes-nous dans votre prose?
De pauvres gens qu'il faut mater,
Même, au besoin, persécuter,
Afin d'en faire quelque chose.
Du sommet, d'où vous plongez tous
Sur notre obscure taupinière,
Vous nous poursuivez dans nos trous
Avec des flèches de lumière.
Cela fini, vous rayonnez
Et levez votre tête altière
En triomphateurs fortunés.
D'un laurier banal couronnés,
A la file vous courez plaire,
Et l'un de l'autre vous prenez
Un bel encensoir circulaire,
Avec lequel vous vous donnez
Le plus doux encens par le nez;
Puis, rentrant dans le sanctuaire,
De l'auréole environnés,
Vous dictez un code à la terre,
Et ses habitants consternés
Attendent, au loin prosternés,
Qu'on les fustige et les éclaire.
A vos pieds le temps est cité,
Les siècles vous servent d'escorte;
S'il va poindre une vérité,
Fût-ce au bout du monde, n'importe!
A l'affût tout exprès planté,
Un sage est là qui vous l'apporte;
Et si le diable vous emporte,
Ce n'est qu'à l'immortalité.
Allons! allons! grands personnages,
Soyez enfin un peu confus;
Bas les masques! on n'en veut plus,
On y voit mieux sur les visages.

Pensiez-vous, braves protecteurs,
Que vos nains en philosophie,
Vos mirmidons littérateurs,
Et vos Linus sans mélodie,
Grimpés sur le dos des prôneurs,
Allaient, avec leur psalmodie,
Élever le temple des mœurs
Et la colonne du génie?
Devenez moins vains et plus vrais.
Voyez Buffon, que la Nature
Initia dans ses secrets:
De sa touche énergique et pure
S'est-il enorgueilli jamais?
Tous les esprits de même étoffe
Ont brillé sans morgue et sans art;
Dès qu'on se croit un être à part,
On cesse d'être un philosophe.
Montaigne fit de ses erreurs
L'aveu sincère et magnanime.
Bien plus que la soif des honneurs,
C'est l'amour du vrai qui l'anime;
Il lut en riant dans les cœurs :
Ayant l'air d'effleurer l'abîme,
Il en sonda les profondeurs.
Dans son dédale politique
Bacon marchait en hésitant;
Aucun d'eux ne fut despotique
De vous je n'ose en dire autant.
Montesquieu, bonnement utile,
Allait puiser ses traits divins
Dans une âme douce et tranquille
Qu'échauffait l'amour des humains.
Corneille, que parfois on nomme
Parmi nos auteurs estimés,
Lui, que gaîment vous déprimez,
Quoique sublime, était bonhomme,

Et, tenez, vous en conviendrez,
La Fontaine, qu'en conscience
Parfois un peu vous dénigrez,
Était pétri de bienveillance.
Il vous eût, je crois, admirés,
Tant il était plein d'indulgence!
Moi-même enfin, que l'on connaît
Pour le composé bien complet
Des plus beaux dons de la sagesse;
Moi qui n'ai plus ce feu follet
Dont je fis cas dans ma jeunesse,
Qui, comme on sait, possède à fond
Soit les anciens, soit les modernes,
Et qui me suis montré profond
Dans mon *Traité sur les lanternes*,
On ne m'a point vu m'en targuer.
Chacun, sans choquer ma science,
Peut librement extravaguer,
Se piquer même d'ignorance.
Tout obtenir, ne rien forcer,
C'est le conseil de la prudence;
Il ne faut pas, parce qu'on pense,
Contraindre les gens à penser.

A DÉLIE

Le joli diable ailé, dont l'homme a fait un dieu,
Lisait un jour ces fantaisies.
En voyant défiler mes Iris, mes Sylvies:
« Ces petits vers, dit-il, mourront tous avant peu. »
Mais ton portrait le frappe, et son œil étincelle:
« Bien t'en a pris de peindre cette belle! »
S'écria-t-il, de plaisir transporté;
Puis il prend le livret, il l'attache à son aile,
Et les voilà partis pour l'immortalité.

RULHIÈRES

1735 – 1791

Dans son discours de réception à l'Académie française, Rulhières, après avoir noblement caractérisé le grand mouvement d'esprit du XVIIIe siècle, qu'il appelle sans hésiter la Révolution de 1749, remarque avec une profonde justesse que c'est précisément cette Révolution qui a créé dans notre histoire une chose nouvelle, et dans notre langue un mot nouveau : *la dignité de l'homme de lettres*. Cette belle conquête de tout un siècle, il aurait eu lui-même le droit de la revendiquer comme sa conquête personnelle : car nul ne sut porter en ce temps-là sa noblesse d'intelligence avec tant de fierté. Je sais que l'auteur des *Révolutions de Russie* était né gentilhomme; mais son nom de Rulhières était en réalité bien moins aristocratique que son prénom de Carloman.

Fils d'un inspecteur de gendarmerie, et venu au monde, non pas dans un château, mais parmi les villageois de Bondy, le jeune Carloman ne semblait pas plus destiné que Rivarol à l'existence des grands seigneurs. Son étoile voulut qu'il fût élevé par les jésuites, au collége de Louis-le-Grand. Ce fut dans cette maison qu'il se lia avec le futur gendre du maréchal de Richelieu, le comte d'Egmont, et beaucoup d'autres jeunes gens dont les familles avaient rang à la cour. L'amitié d'un de ses professeurs, le P. Latour, lui donna de plus la protection du baron de Breteuil, ambassadeur de France en Russie. Grâce à cet illustre patronage, Rulhières courut l'Europe à vingt-cinq ans, et revint de Saint-Pétersbourg, l'imagination toute frémissante des événements

historiques dont il avait été le témoin : la mort tragique de Pierre III, la soudaine élévation de Catherine. Qu'il n'eût pas quitté Paris, Rulhières aurait été peut-être confondu avec les versificateurs de salon, les rimeurs d'almanachs, les poëtes du *Mercure*. A son retour de Russie, comme on l'entendit raconter avec passion ce qu'il avait vu chez les Barbares, on lui conseilla d'écrire ce qu'il racontait. Il écrivit sur-le-champ, fit des lectures de son ouvrage, et devint célèbre. On l'appela Tacite, ce qui honorait singulièrement l'historien romain, dans l'opinion des adorateurs de la comtesse d'Egmont.

A partir de ce moment, la fortune de Rulhières était faite. L'aide de camp du maréchal de Richelieu, le poëte de la comtesse d'Egmont, le secrétaire d'ambassade de Breteuil, l'ancien gendarme de la garde devenu secrétaire des commandements de Monsieur, frère du Roi, écrivain politique du ministère des affaires étrangères avec deux pensions de six mille livres, et membre de l'Académie française, sans avoir rien imprimé, commença à faire dans le monde une assez grande figure pour se permettre d'inviter à sa maison de campagne, près de Saint-Denis, des personnages comme le baron de Breteuil, madame de Polignac, la comtesse d'Egmont, et les Montesquiou, et les La Vaupalière, et les Vaudreuil, qui rencontraient dans les jardins de l'Ermitage, entre la statue de Socrate et celle de Vénus, les Morellet, les Mably, les Marmontel, et les Saint-Lambert. Quand le fastueux seigneur de l'Ermitage mourut presque subitement d'un squirre en 1791, sa renommée d'historien de génie commençait à s'effacer devant les terribles clartés de l'histoire vivante. On ne se souvenait guère plus que du spirituel auteur du *Discours sur les disputes* et de centaines d'épigrammes vibrantes qui sifflaient encore aux oreilles de La Harpe lorsqu'il parlait ainsi de son ennemi mort, dans la *Correspondance littéraire* :

« On connaît de lui des contes et des épigrammes. On a reproché celles-ci à la malignité de son caractère ; mais s'il aimait trop à en faire, il les faisait bien : toutes ces petites pièces sont d'une égale perfection. Personne n'a été plus propre que lui en poésie à tout ce qui ne demandait pas une longue haleine ; il travaillait beaucoup les petites choses, mais le travail ne s'y fait pas sentir... Bon plaisant dans ses vers, il n'était point gai dans la société ; il y était même lourd et important. L'un de ses défauts venait de ce qu'il aurait voulu être dans le monde plus qu'un homme de lettres, petitesse fort au-dessous d'un homme qui avait autant d'esprit que lui. »

Le Discours sur les disputes avait eu l'honneur d'être reproduit tout

entier dans le *Dictionnaire philosophique*, et Voltaire avait nettement dit de ce petit ouvrage : « C'est ainsi qu'on faisait les vers dans le bon temps. » A quoi La Harpe, en fidèle disciple commentant son maître, avait ajouté la remarque suivante : « Il s'y est montré capable d'atteindre au grand sens, à la bonne plaisanterie, et à l'élégant mécanisme de la versification de Boileau. » Tout le talent poétique de Rulhières se trouve défini dans ces deux appréciations qui n'en font qu'une. On connaît son origine littéraire : il date et descend de Boileau. Le vers est sensé, plaisant, régulier, classique ; il est de la bonne école, et, selon le mot de Voltaire, du bon temps. Aucune recherche inquiète, nulle invention métrique, point d'expression neuve et hardie, point de tour imprévu : c'est le vers clair et franc, direct, familier, patiemment travaillé quoique facile en apparence ; vers d'épître et de satire, et surtout d'épigramme ; à peu de chose près, le vers de la comédie!

Au reste, la philosophie même de Rulhières s'accommode aisément de ce genre de poésie. Son épicurisme d'homme de cour va jusqu'à célébrer l'inconstance amoureuse :

Pourquoi veux-tu donc, cruelle,
Ne pas chercher ton bonheur
Dans ta passion nouvelle ?
Et dis-moi par quelle erreur
L'amant qui n'a plus ton cœur
Te retrouverait fidèle.

Il est impossible de surprendre dans sa vie la moindre trace d'une passion. Le seul sentiment un peu durable qui s'y laisse voir, c'est son culte platonique de poëte galant pour cette charmante comtesse d'Egmont, la digne fille du maréchal de Richelieu, cette belle et jolie personne qu'il nous peint si bien, toute pétillante du feu de ses yeux noirs, adorable comme une déesse, et rieuse comme les dieux.

Malgré ses prétentions au rôle de grand historien, au génie de l'écrivain politique, Rulhières ne cessa jamais de rimer. On ne peut guère citer ses contes : mais on peut les indiquer en souriant au lecteur. Quant à ses épigrammes, elles sont presque toutes bonnes à citer et à relire. Ses meilleures, c'est-à-dire les plus acérées et les plus fermes, sont celles qu'il lança contre Champcenetz, l'ami de Rivarol, Villette, madame Du Deffand, La Harpe et Dorat. Nous signalerons en outre, comme deux pièces très-aimables, le portrait de la *comtesse*

d'Egmont au bal, et le petit poëme de *l'A-propos*, où l'allégorie leste et railleuse pirouette avec les grâces sans voiles d'une Camargo ou d'une Sallé. Si le prétendu Tacite des *Révolutions de Russie* vit encore dans l'histoire de la littérature française, c'est tout uniment par de jolies bagatelles.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres de Rulhières, 6 volumes, précédées d'une Notice, par Auguis, édition de 1819. Paris, Mesnard et Desenne.

DISCOURS SUR LES DISPUTES

Vingt têtes, vingt avis: nouvel an, nouveau goût:
Autre ville, autres mœurs: tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point : les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs; mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? Les torts et les travers des hommes.
Ici, c'est un synode, et là, c'est un divan.
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabbins, et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés;
Êtes-vous disputeurs, mes amis? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocèse, un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice,
Et que, dans le parterre, un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux;
Tel est le cœur humain: mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir? pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien?

Je hais surtout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode,
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,
Et grands hommes d'État formés par les gazettes,
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient *Voltaire* sur le goût,
Montesquieu sur les lois, *de Brogli* sur la guerre,
Ou la jeune d'*Egmont* sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant, sans répondre jamais :
« Je ne céderais pas au prix d'une couronne...
« Je sens... Le sentiment ne consulte personne...
« Et le roi serait là... je verrais là le feu...
« Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
« Il ne m'importe point de plaire ou de déplaire... »

C'est bien dit; mais pourquoi cette morale austère?
Hélas! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinet lequel fait mieux les vers.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment;
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
Nimporte; il vous citait ses lettres de l'armée;
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs, homme de sens, homme d'un vrai mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter, de furie;

Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant,
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir ; »
Et parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit ;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la Bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre !

. . . .

Mais tous les arguments sont-ils faux ou frivoles ?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et, tout nu quelquefois, argumentait aux bains.
Était-ce dans un sage une folle manie ?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort ;
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque repartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.

C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici :
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux, ni l'œil louche :
Ce mot, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
On s'aigrit, on s'irrite, et c'est battre le vent ;
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de saison ;
Et le plus grand des torts c'est d'avoir trop raison.



Autrefois, la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent longtemps connues;
Elles régnaient en sœurs : mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne sur tous les âges.
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de son trône; et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En bulles de savon sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse,
De climat en climat, le temple et la déesse.
Elle fuit et revient. Elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante, et dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or fut souvent adoré.
Ainsi, l'opinion changeante et vagabonde
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi, dans l'univers ses magiques effets
Des grands événements sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour, aux pieds d'un sage,
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,
Et que la Vérité, se montrant aussitôt,
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut?
. . . .
. . . .

A MADAME LA COMTESSE D'EGMONT

AU BAL

Beau masque, on vous connaît; la preuve, la voici :
Vous êtes et belle et jolie;
Et pourtant la nature oublie
Sur chacun de vos yeux la moitié d'un sourcil.
Ce caprice a même son charme,
L'Amour a su s'en faire une arme;
Et n'a-t-il pas souvent blessé,
En se servant d'un arc cassé ?
Vous savez bien que votre oreille
A le renom d'une merveille;
Dans vos yeux noirs tout se peint vivement,
La rougeur aisément colore votre joue;
Et dans ce visage charmant
Il n'est pas un trait qui ne joue
Et n'ait l'expression de quelque sentiment.
Vos lèvres sont faites de rose;
Trop petite est celle d'en haut,
Sa forme naturelle est d'être demi-close,
Et l'agrément naît du défaut.
Plus éclatant que l'albâtre ou l'ivoire,
Votre col a plus de beauté,
Inspire plus de volupté,
Que ce cygne fameux, d'amoureuse mémoire.
Un jour, vous faisiez un serment,
Votre main pressait doucement
Votre gorge qu'on ne voit guère;
Alors, votre robe légère
En marqua bientôt le contour :
Les dieux que vous juriez soupirèrent d'amour,
Et les déesses de colère.

Beau masque, sont-ce là vos traits?
Tous vos défauts y sont, et peu de vos attraits.
La louange et la flatterie
Ne sont point la langue du bal;
Et je vous ai peint tout le mal
Qu'a découvert en vous l'œil perçant de l'envie.

L'A-PROPOS

Cet infatigable vieillard,
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appelle sans cesse en craignant ses outrages,
Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et, que suivent en foule, à pas précipité,
Les heures et les jours, et les ans et les âges;
Le Temps, qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et, de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers,
Un jour, d'un vol léger suspendu dans les airs,
Aperçut Aglaé, la plus jeune des Grâces.
Son cortége nombreux fut prompt à s'écarter;
Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle:
Ainsi, l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,
Les heures, les jours fuir, et le temps s'arrêter.
Il parut s'embellir par le désir de plaire,
Et, sans doute, le dieu du temps
Sut préparer, sut choisir les instants,
Ceux de parler, ceux de se taire;
Enfin, il fut heureux malgré ses cheveux blancs.
Un autre dieu naquit de ce tendre mystère.
Cherchez la troupe des Amours,
La plus leste, la plus gentille;

Vous l'y rencontrerez toujours :
C'est un enfant de la famille.
Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
Forment surtout son apanage ;
Il est le dieu des courtisans,
Et la faveur des cours est encor son ouvrage ;
Même quand elle vient par les soins et les ans.
Il donne de la vogue aux sages,
Quelquefois de l'esprit aux sots,
Le bonheur aux amants, la victoire aux héros.
On ne le voit jamais revenir sur ses traces,
Il fuit comme le Temps, il plaît comme les Grâces,
Et c'est le dieu de l'à-propos.

ÉPIGRAMMES

CONTRE CHAMPCENETZ

Être haï, mais sans se faire craindre ;
Être puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débiter pour dix sous un insipide écrit ;
C'est décrier la médisance,
C'est exercer sans art un métier sans profit.
Il a bien assez d'impudence,

Mais il n'a pas assez d'esprit :
Il prend, pour mieux s'en faire accroire,
Des lettres de cachet pour des titres de gloire;
Il croit qu'être honni c'est être renommé :
Mais si l'on ne sait plaire on a tort de médire;
C'est peu d'être méchant, il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

SUR MADAME DU DEFFAND
QUI ÉTAIT AVEUGLE

Elle voyait dans son enfance;
Alors, c'était la médisance :
Elle a perdu son œil et gardé son génie;
Maintenant, c'est la calomnie.

SUR UNE ODE DE DORAT

Je les ai lus avec plaisir
Ces vers, fruits de vos longues veilles,
Mais leur longue cadence est pénible à saisir
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

SUR LE MARQUIS DE PEZAY

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure;
Car, en dépit de la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

SUR M. DE VILLETTE

QUI JOUISSAIT AVEC TROP DE VANITÉ DU BONHEUR DE MONTRER VOLTAIRE A TOUT PARIS

1778

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

L'HOMME D'ESPRIT

Un coquin, à qui l'on fit grâce,
Était au carcan sur la place.
Il a de l'esprit, disait-on;
Mais un quidam répondit : « Non.
« Regardez sa sottise insigne;
« S'il en avait, serait-il là ? »
Comme il parlait, Vaneck passa :
« Tenez, en le montrant d'un signe,
« Un homme d'esprit, le voilà. »

BOUFFLERS

1737 — 1815

Depuis que la révolution française a tué d'une chiquenaude le petit Cupidon musqué du XVIII[e] siècle, il est presque impossible de comprendre, de juger et de peindre un bel esprit de 1760, un galant poëte à la Boufflers. Devant ce chevalier, devant cet abbé, devant ce marquis du Parnasse rococo, je me sens aussi dépaysé qu'aurait pu l'être jadis le mari de madame Roland, ce ministre en frac et en chapeau rond. Que dire de Boufflers? comment le juger? Nous ne le connaissons pas, nous ne le voyons pas, même en écarquillant les yeux, ce joli visage et ce bel esprit de pastel! Il ne nous reste vraiment qu'un moyen de le présenter à un lecteur de notre siècle : effaçons-nous discrètement, laissons-le venir à nous en se dandinant, en jasant, en badinant, en s'évaporant dans l'air rose; laissons parler de lui ses contemporains, ceux qui durent le gâter à plaisir, et ceux qui fouettèrent du bout des doigts les joues rebondies de l'enfant gâté. Quant à nous, bourgeois et manants, il ne nous est pas plus permis, sans friser l'impertinence, de l'aimer et de l'admirer que de le mépriser ou le blâmer. Saurions-nous jamais distinguer le charme subtil, fugitif, insaisissable, et pourtant si français, de ce qu'on appelait autrefois chez Boufflers le *naturel* ou le *joli?* Nous trouverions grossièrement le vide sous le rien, nous déclarerions peut-être niais ce qui fut tout simplement adorable.

Le filleul du roi Stanislas vint au monde dans cette cour de Lunéville qui ressemble de loin à une île enchantée. Sa très-belle maman, l'amie du roi, ne lui donna, je pense, d'autre leçon que celle-ci : « Aimez, soyez aimable. » Il partit là-dessus pour le séminaire de

Saint-Sulpice, où il écrivit le conte d'*Aline*. Son royal parrain l'en récompensa par un bénéfice en Lorraine, du revenu de quarante mille livres. Il jeta bientôt le petit collet aux orties, mais il eut soin de garder le bénéfice. De petit abbé il devint chevalier de Malte. Voici comment il raconte lui-même ce coup de théâtre à son précepteur, l'abbé Porquet : « J'aurais pu, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre, mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir absolument un état dans la société ; je leur ai proposé de prendre celui d'homme de lettres, ils m'ont répondu que j'avais trop d'esprit et que j'étais de trop bonne maison pour cela. Je me suis souvenu que j'étais gentilhomme, et que les gentilshommes devaient aller à la guerre. Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte, et je suis parti sans répliquer. » Ses campagnes, qui ne furent ni longues, ni dangereuses, le menèrent jusqu'à l'épaulette de colonel, jusqu'au grade de maréchal de camp. Quand il eut soixante mille francs de dettes courantes, on le nomma gouverneur du Sénégal. A son retour d'Afrique, Boufflers entra de plain-pied à l'Académie française et fut envoyé aux États-Généraux. Dès que la Révolution prit la parole, Boufflers tomba à la renverse dans un groupe de marquis ; il ne reprit connaissance que pour émigrer au plus vite en Allemagne, d'où il ne revint qu'en 1800, marié à madame de Sabran qu'il avait rencontrée veuve à Berlin. Sous l'Empire, l'ancien gouverneur du Sénégal ne fit pas fortune. Quoiqu'il fût le courtisan de la princesse Élisa, quoiqu'il chantât les louanges du jeune prince Jérôme, il ne put obtenir une place de préfet. En 1815, lorsqu'il mourut, Boufflers, l'abbé de Boufflers, le chevalier de Boufflers, remplissait depuis six mois les fonctions de conservateur-administrateur à la bibliothèque Mazarine. Ce gentilhomme, qui avait un instant dédaigné le titre d'homme de lettres, se trouva fort heureux un beau jour d'occuper le fauteuil de Palissot, et de s'en aller dormir au cimetière à côté de Delille. Mais oublions le bibliothécaire, le gouverneur, le maréchal de camp, l'académicien, le député des États-Généraux : ne nous souvenons que du galant chevalier de Malte, de ce chevalier errant que le comte de Tressan saluait, battant l'estrade, par ces jolis mots si connus : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

La première expédition du chevalier fut ce voyage en Suisse qui le mit en tête à tête avec Voltaire et avec Rousseau. Il plut infiniment à Voltaire, qui lui adressa l'épître presque émue où se trouvent ces vers flatteurs :

C'est à vous, ô jeune Boufflers !
A vous dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Le triple délire, quoi qu'en dît Voltaire, n'agita jamais bien fort la grêle cervelle du chevalier. Dans ses lettres à sa mère, tantôt datées de Genève, et tantôt de Ferney, Boufflers paraît plus étourdi, plus évaporé, plus éventé, que réellement fou. Il se divertit, il joue, il s'amuse, mais il ne se passionne guère; et si on le voit s'enflammer par hasard, ce n'est que feu de paille, un peu de fumée qui danse et quelques bluettes qui pétillent; bluettes d'esprit comme celles-ci, par exemple, qui éclairent çà et là de vives lueurs sa petite correspondance d'enfant gâté :

« Les lois des Suisses sont austères, mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, et celui qu'on pend pour y avoir manqué a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.... C'est une belle chose que le lac de Genève ! Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, etc. Le peuple suisse et le peuple français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux et l'autre des fleurs.... »

De telles saillies devaient égayer au moins madame Denis, à Ferney. Voltaire souriait et se laissait peindre devant un échiquier, perdant et grimaçant. Boufflers, content de ce portrait, l'envoyait à sa mère « pour ses étrennes. » Mais il ne lui envoya pas, que je sache, le portrait de Rousseau. Le favori des Délices et de Ferney ne dut pas triompher à Genève. A côté des vers caressants de Voltaire en l'honneur du chevalier,

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus, il te sert,...

il est intéressant de transcrire ce passage satirique des *Confessions* : « Il a beaucoup de demi-talents en tout genre..... Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du sistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. » Le prince de Ligne, Chamfort, Rivarol, Saint-Lambert lui-même sont curieux à entendre sur le même sujet. Voici le propos du prince de Ligne :

« Il a toujours pensé en courant.... Il a de l'enfance dans le rire, et de la gaucherie dans le maintien. Il est impossible d'être meilleur ni plus spirituel, mais son esprit n'a pas toujours de la bonté, et quelquefois aussi sa bonté pourrait manquer d'esprit..... »

Rivarol, dit-on, avait ainsi défini Boufflers : « Abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan. »

Le mot de Chamfort (*meringue, crème fouettée!*) ne vaut pas celui de Saint-Lambert, qui peint l'homme d'un seul trait : « Boufflers, c'est *Voisenon le Grand.* »

En regardant un portrait de Boufflers à soixante-dix ans, je n'ai pu m'empêcher de songer que, s'il eût vu la faveur de M. Decazes, Boufflers, reçu aux Tuileries dans l'intimité du roi, aurait pu justifier cette méchante boutade : « Voilà le curé de Louis XVIII ! »

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres complètes, 1813, 2 vol. in-8. Edition revue par l'auteur. Œuvres posthumes, 1815, in-18, édition de Fayolle. Œuvres choisies, 1827, Furne.

ÉPITRE

A VOLTAIRE

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes désirs et bourreau de mes sens;
Mais, s'il en était encor temps,
Je voudrais bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;
Convertissez-moi, je vous prie :
Vous en avez tant pervertis!
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grâce aux amours:
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux moments, hélas! ont changé mes beaux jours.
J'aimais alors toutes les femmes :
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse, auprès de ces dames,
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux!
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux,
Je regrette les airs que j'ai faits pour les belles,
Je regrette vingt bons chevaux
Que, courant par monts et par vaux,
J'ai, comme moi, crevés pour elles;
Et je regrette encor bien plus
Ces utiles moments qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour. Dans ce métier galant,
Le corps est bientôt vieux, l'esprit longtemps enfant;
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous, sans compliment;

L'esprit pour se former, le corps pour se refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
Jadis les chevaliers errants,
Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
Allaient retrouver dans la lune
Un petit flacon de bon sens :
Moi, je vous en demande une bouteille entière;
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

VERS

DE LA PART D'UNE DAME QUI ENVOYAIT DES CHEVEUX BLANCS A UN DE SES AMIS

Les voilà, ces cheveux que le temps a blanchis
D'une longue union ils sont aussi le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge:
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans;
Elle est le fruit du goût, de l'estime, du temps;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint, sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

MADRIGAL

Le premier jour que je la vis,
J'aperçus sa beauté, mais je n'aperçus qu'elle;
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai bien plus que belle.



J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
Sans penser que mon âme en serait enflammée;
Si j'avais su d'abord combien je l'aimerais,
Je ne l'aurais jamais aimée.

FABLE

LE SINGE ET L'AMOUR

IMITÉ DE L'ITALIEN

Un vieux singe ridé, monstre de corps et d'âme,
Avait vu quelquefois, dans l'ombre des forêts,
Le dieu d'amour lancer ses traits
Sur quelques jeunes cœurs rebelles à sa flamme.
L'animal peut avoir son tour,
Se flattant de tirer aussi droit que l'Amour.
Un jour que, sans soins, sans alarmes,
Cet enfant désarmé dormait nu sur des fleurs,
Le drôle en tapinois s'en va prendre les armes
Et tous les attributs de l'ennemi des cœurs;
Mais il n'en prit pas tous les charmes.
Il entoure son front du céleste bandeau;
Son dos noir est couvert de la trousse dorée:
D'une main, il tient l'arc, de l'autre, le flambeau;
Semblable, à son avis, au fils de Cythérée,
Excepté qu'il se croit plus beau.
Le monstre ainsi paré fièrement se promène,
Comme un sot qui viendrait d'entrer en dignité.
Dans sa marche il arrive au bord d'une fontaine,
Et s'y mire avec volupté.
Est-ce moi? disait-il; je ne le crois qu'à peine,
Je n'avais pas encor si bien vu ma beauté;
Je suis le dieu d'amour; cet autre si vanté
Ne serait près de moi que le dieu de la haine.

Il se plaindra du vol, mais on n'en croira rien,
En voyant à quel point tout ceci me va bien.
Puis il tourne ses pas vers un bois solitaire,
Et s'y met à l'affût comme aurait fait l'Amour,
Imitant son maintien, ses ruses, son mystère,
Comme lui craignant le grand jour,
Car le grand jour sert mal quiconque veut mal faire.
A peine est-il posté, qu'il voit à quelques pas
Venir une beauté comme l'on n'en voit guère,
Une beauté qu'ennuyaient ses appas,
Une beauté qui s'affligeait de plaire,
Et qui ne trouvait d'agréments
Qu'à faire une foule d'amants.
Tous les traits s'émoussaient contre ce cœur revêche.
Amour l'avait souvent guettée en cet endroit,
Mais en vain : l'autre Amour vous apprête une flèche,
Et la perce aussitôt d'un coup de maladroit :
Tant l'aveugle hasard souvent fait tirer droit!
Voilà notre belle enflammée
D'un feu qu'on ne connaît que quand on l'a senti,
Et qui, tout à la fois interdite et charmée,
Cherche des yeux la main d'où le trait est parti.
L'Amour depuis longtemps observait la méprise;
Il en a ri d'abord, mais il s'indigne enfin.
Sur le masque insolent il s'élance soudain,
Et le dépouille aux yeux de l'amante surprise,
Qui, tirée à la fin d'erreur,
Dans l'un d'eux voit son maître, et dans l'autre un voleur.
Nymphes, défiez-vous d'une belle apparence,
En tout pays et même en France.

Si j'ai pour lecteur un amant,
Il doit trouver encore un sens en cette fable :
Un amour imposteur peut séduire un moment,
Mais le cœur détrompé revient au véritable.

DELILLE

1738 — 1813

L'histoire littéraire offre peu d'exemples d'une destinée aussi heureuse que celle de Jacques Delille. Cet enfant de la Limagne, à qui son père, l'avocat Montanier, n'avait pas même laissé un nom, arriva d'Aigueperse à Paris avec une pension viagère de cent écus pour toute ressource. Mais la fortune, cette grande railleuse, le prit amicalement par la main, et, de degré en degré, le fit monter, en quelques années, sur le trône éclatant réservé au génie. Dès que le monarque de Ferney laissa tomber le sceptre, Delille fut roi! « Après la mort de Voltaire, remarque très-justement le critique Duviquet, Delille n'avait plus de rivaux. » On peut ajouter que l'auteur des *Jardins* était proclamé d'avance l'héritier et le successeur de l'auteur de *la Henriade*. Quels étaient ses titres à la royauté littéraire? Il n'en avait qu'un : la popularité, une espèce de gloire menteuse qui était plutôt une faveur du hasard qu'une récompense du talent. Le jeune Auvergnat n'eut qu'à prendre la plume pour devenir illustre. Au sortir du collége, tout le monde l'applaudit; tout un siècle d'initiative et de progrès, le siècle de la philosophie et de l'esprit, ce XVIIIe siècle inauguré par la raison, cette vaillante époque si fière d'avoir détruit les vieux préjugés, se laissa naïvement imposer la plus incroyable des superstitions; le XVIIIe siècle adora Delille. Je ne connais que deux hommes qui n'aient pas été dupes de cette infatuation universelle : le critique Clément, que Voltaire appelait le petit serpent de Dijon, et Rivarol.

A l'apparition des *Géorgiques* en vers français, il sembla qu'un nouvel astre venait de paraître. La France crut avoir trouvé son Virgile. Déjà plusieurs poëtes avaient tenté de faire passer dans notre langue le poëme latin, mais une pareille entreprise avait été jugée, non pas

très-difficile, non pas impossible : elle avait été déclarée insensée. Racine le fils, à qui le jeune Delille avait parlé de sa folie ambitieuse, ne put s'empêcher de hausser les épaules : « Mon ami Lefranc n'a pas réussi, dit-il, et j'ai prédit à Delille qu'il échouerait. » Cette prédiction ne tarda pas à être démentie par le suffrage même de celui qui l'avait faite. Racine le fils donna le signal du succès. Bientôt *les Géorgiques* eurent des prôneurs partout, à Paris comme à Versailles, à Ferney comme à Berlin. Suivant le témoignage de M. Amar, l'auteur des *Observations critiques*, l'ouvrage triomphant força toutes les portes, même celles des boudoirs : car il eut l'honneur « d'être placé sur la toilette et entre les mains des femmes. » Le roi Frédéric de Prusse donna au poëme un brevet d'originalité. Voltaire écrivit à l'Académie pour lui signaler un prodige et la prier de *récompenser les talents.* « Le poëme des *Saisons,* ajoutait-il, et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France, après *l'Art poétique.* » Dès cette époque, Jacques Delille serait glorieusement entré à l'Académie française, si le duc de Richelieu n'eût remontré au roi que le poëte était encore trop jeune pour être admis au sein de l'illustre compagnie. « Trop jeune ! Delille trop jeune ! s'écria un prélat enthousiaste. Il a près de deux mille ans, il est de l'âge de Virgile ! » Il fallut pourtant attendre deux ans le bon plaisir de Richelieu. Delille se résigna facilement à ce délai : il n'avait que trente-quatre ans et Voltaire n'avait été reçu qu'à l'âge de cinquante-cinq. Aucun obstacle désormais ne vint contrarier sa destinée. Nommé professeur de poésie latine au Collége de France, académicien, pourvu de l'abbaye de Saint-Séverin, bénéfice simple qui le dispensait d'entrer dans les ordres, le protégé de madame Geoffrin était devenu le favori de Marie-Antoinette et du comte d'Artois.

Quand il publia, vers 1780, le poëme des *Jardins* ou l'*Art d'embellir les paysages*, le comte de Schomberg put lui adresser sans fadeur ce joli compliment : « Je vous avais bien toujours dit que vous ne saviez pas lire vos vers. » Pour comprendre la délicatesse d'une telle louange, on n'a qu'à se rappeler le frénétique succès des lectures de Delille dans les salons les plus aristocratiques. « Laissez-moi le voir, disait une dame, quand je ne vois pas ses yeux, il me semble que je ne l'entends pas. » Ses yeux éclataient, en effet, autant que sa parole, quand le lecteur-poëte débitait sur le trépied ses vers retentissants. Dès que la lecture était finie, le triomphateur, le grand homme, descendait en souriant du Parnasse, et personne alors n'était plus aimable, plus

simple, plus modeste et plus doux. On venait de l'admirer avec extase; il fallait l'aimer, le gâter, le bercer, l'enivrer d'encens et de parfums, comme une jolie femme. « Son âme a quinze ans, disait madame Dumolé.... Il inspire tout à la fois les mouvements de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que pour un charmant enfant.... » Delille garda toujours cette coquetterie féminine et cette naïveté enfantine dont madame Dumolé se déclare ravie. Il se prêtait comme une petite femme insouciante; il se donnait comme un enfant sans volonté. Quand il s'en allait de Paris à Meudon ou à Auteuil, on l'enlevait sur la route, et cela l'amusait d'être emmené de force où il serait bien allé de son plein gré. C'est ainsi, dit-on, que M. de Choiseul-Gouffier, l'ambassadeur, le conduisit doucement en Grèce et à Constantinople.

Le vaisseau qui portait l'abbé fut attaqué en mer par deux forbans : « Ces coquins ne s'attendent pas, disait le vieil enfant bercé par les flots, à la terrible épigramme que je ferai contre eux. » Avons-nous au moins cette épigramme? Non pas : mais nous avons en revanche le poëme de *l'Imagination*, qui fut composé à Tarapia, sur le Bosphore, en vue des plages rayonnantes de l'Asie; ce poëme si terne et si froid, qui aurait bien pu fleurir en Islande, et qui pourtant inspira ce vers dithyrambique à un marquis lettré :

> L'*Imagination* est l'ouvrage d'un ange.

De retour à Paris, le poëte-voyageur y fut bientôt effrayé par les tumultes de la Révolution, quoi qu'on ait pu dire après coup de son courage héroïque. La muse frivole et sensible de Delille devait nécessairement mourir avec Marie-Antoinette ou émigrer avec le comte d'Artois. Elle ne mourut pas, la pauvrette; elle préféra émigrer avec la bonne compagnie qui l'avait gâtée. On la vit tour à tour à Bâle, à Brunswick, à Londres, semant sur les chemins toute sorte de poëmes à l'adresse de la vieille France, les *Trois Règnes*, la *Pitié*, l'*Homme des champs*, qui ne valent pas moins que les *Jardins*, bien que des critiques trop subtils aient marqué jadis quelque préférence pour ce dernier. La vieille France, représentée par la marquise de Pyvant, à Brunswick, lui fit des chaussons de ses blanches mains, les fameux chaussons qui furent le prétexte de ces vers :

> Je crains, en l'employant, d'avilir votre ouvrage,
> Et le plus malheureux des malheureux humains
> N'ose mettre à ses pieds les œuvres de vos mains

A Londres, sous les traits du chevalier de Mervy, ancien officier devenu professeur, elle lui offrit en cadeau une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton, qui fut bientôt transformée en vers français. Lorsque Delille consentit à rentrer en France, en 1802, il disait que Milton lui avait coûté la vie. Il ne mourut pourtant qu'en 1813, après avoir publié un nouveau poëme, *la Conversation*, après avoir paisiblement joui pendant dix ans de tous les honneurs attachés à sa renommée sans rivale. La cécité même avait donné la suprême consécration à sa gloire. Celui qu'on avait si longtemps nommé le Virgile français ressemblait presque à un Homère, ou du moins à un Milton. Ses funérailles eurent le caractère d'une cérémonie triomphale : pendant trois jours, son corps embaumé fut exposé sur un lit de parade au Collége de France. M. Tissot, l'héritier de sa chaire, nous peint l'illustre défunt dans tout l'éclat de l'apothéose, le visage découvert, le front ceint du laurier sacré. « Aucun écrivain, dit-il, sans en excepter Ronsard, le favori des rois et l'idole de son temps, n'avait reçu de pareils honneurs. » Regnauld de Saint-Jean d'Angély, Arnault et Delambre exprimèrent tour à tour le désespoir de la France, au cimetière du Père Lachaise, où Delille fut solennellement enseveli, quoiqu'il eût témoigné le désir de

. . . . Dormir au bord d'un clair ruisseau,
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau.

Nous avons visité la tombe abandonnée de celui qui passa au XVIIIe siècle pour un grand poëte, et nous avons pu dire avec une certaine tristesse, en songeant aux caprices de la gloire : « Ci-gît Delille tout entier ! » Que reste-t-il, en effet, du poëte dans ses œuvres ? Quelle est aujourd'hui la valeur de cette poésie artificielle ? On ne verra plus désormais que des charades, des énigmes, des bouts rimés de salon, dans ces jeux innocents de la littérature descriptive. Delille habillait ses froides pensées comme les marchands de jouets parent leurs poupées du jour de l'an. Rien ne vit, rien ne sent, rien ne bouge dans le tumulus littéraire du poëte bien-aimé de Marie-Antoinette et du comte d'Artois. Après avoir relu ses poëmes, dont nous citons quelques passages à titre de curiosité, nous répétons forcément, en la généralisant sans restriction, l'opinion de M. Tissot sur *les Trois règnes* : « Ce poëme, regardé comme le triomphe du genre descriptif, l'a décrédité à jamais parmi nous..... Tous les vices de sa manière, les concetti, les antithèses, la symétrie des vers à deux compartiments, l'abus de l'esprit, les transitions sans art y pullulent au point de les

rendre insupportables. » Si jamais quelque éditeur courageux a la singulière fantaisie de publier un choix de Delille, nous lui conseillons de prendre pour épigraphe de son volume ce joli vers de *l'Historiogriffe des Chats*, Paradis de Moncrif :

Qui plait est roi, qui ne plait plus n'est rien!

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres complètes, 1847, un volume grand in-8°, édition Didot.

ÉPITRE

SUR LES VERS DE SOCIÉTÉ

J'ai promis des vers à Constance;
Pour moi son ordre est une loi :
Qu'un regard soit ma récompense!
Il est vrai qu'avec répugnance
J'ai d'abord reçu cet emploi ;
Je hais le triste personnage
De ces insipides rimeurs
Qui, dans leur importun ramage,
S'en vont bégayant des fadeurs;
Qui ne passent pas votre fête,
Sans qu'une chanson toute prête
Vous compare à votre patron;
Ne permettent point qu'une femme
Mette au jour un petit poupon,
Sans accoucher après madame
D'un petit poëme avorton;
N'apprennent point un mariage,
Que leurs poétiques cerveaux,
D'un insipide verbiage
Affligeant les époux nouveaux,
Ne répandent dans le ménage
Moins de roses que de pavots ;
Pour une blonde, une brunette,
Ont en poche une chansonnette ;
Enfin, qui, méritant le nom
De poëtes de la famille,
Chantent et la mère et la fille,
Et jusqu'au chien de la maison.

D'ailleurs, pour offrir son hommage,
Surtout pour plaire à la beauté,

Parlons avec sincérité,
Les vers sont d'un bien faible usage!
Les poëtes les plus vantés
Rarement ont eu l'avantage
De plaire aux yeux qu'ils ont chantés.
Leur muse, aimable enchanteresse,
En donnant l'immortalité,
Peut chatouiller la vanité,
Mais n'excite point la tendresse :
Le myrte heureux de la déesse
Qui préside à la volupté
Rarement s'élève à côté
Des lauriers brillants du Permesse.
Le dieu des vers, je le confesse,
Du dieu d'amour est peu fêté;
Et je plains fort, je vous assure,
Ces amoureux toujours rimants,
Qui, doublement à la torture
Et comme auteurs et comme amants,
Pour mieux attendrir leur Climène,
Vont présenter à l'inhumaine,
Avec l'hommage de leur cœur,
Quelque poétique fadeur,
Quelque innocente chansonnette
Qu'elle parcourt à sa toilette
Et qu'elle oublie avec l'auteur,
Pour quelque amant moins bon rimeur,
Mais des charmes de la coquette
Bien plus solide adorateur.

Constance, je pense de même;
On peut très-bien, en vérité,
Dire sans rimer : « Je vous aime. »
Un mot seul vaut un long poëme,
Quand c'est le cœur qui l'a dicté.
D'un amant la brûlante ivresse,

Sa douce sensibilité,
Sa touchante timidité,
Près de l'objet qui l'intéresse,
Ses yeux , au gré de sa maîtresse,
Tantôt rayonnants de gaîté,
Tantôt éteints par la tristesse :
Voilà les preuves de tendresse
Dont est jalouse la beauté.

Je sais que l'amant de Glycère,
Que nos Lafares, nos Chaulieux,
Ont chanté l'Amour et sa mère;
Mais ils chantaient l'Amour heureux.
L'art des vers fut toujours chez eux
Accompagné de l'art de plaire :
Quand ils célébraient leur bergère,
Ils la célébraient sous ses yeux,
Et, de leurs écrits amoureux,
Chaque ligne, je le parie,
Était précédée ou suivie
De ces baisers voluptueux
Dont leur Corinne ou leur Sylvie
Payait leur chansons et leurs feux.

Pour moi, sans être aimé comme eux,
Cependant, pour plaire à Constance,
Je vais chanter loin de ses yeux.
Mais que de talents précieux,
Accusant déjà mon silence,
Demandent des vers dignes d'eux !
Et ses propos ingénieux
Dont le sel piquant nous réveille,
Et les accents mélodieux
Dont sa voix flatte notre oreille,
Et la finesse de ses yeux,
Et le sourire gracieux

Qui naît sur sa bouche vermeille,
Tout vient me charmer à la fois.
J'hésite, embarrassé du choix;
Et, semblable à la jeune abeille
Qui, quand Flore ouvre sa corbeille,
Indécise entre les couleurs
Et les parfums de mille fleurs,
Ne sait où reposer son aile,
Charmé de mille attraits divers,
J'oublie et la rime et les vers,
Et ne sais m'occuper que d'elle.

Pour y rêver, plus d'une fois
Dans les jardins et dans les bois
Errant avant l'aube nouvelle,
Je dis : « Que n'est-elle en ces lieux!
Sur ces gazons voluptueux
Je reposerais auprès d'elle;
Ma main de la fleur la plus belle
Parfumerait ses beaux cheveux;
Plein d'un transport délicieux,
Je la conduirais sous les ombres
De ces bosquets mystérieux;
Car, à côté de deux beaux yeux,
On sait que les lieux les plus sombres
Sont ceux où l'on se plaît le mieux. »
Vains regrets! désir inutile!
Constance, ornement de la ville,
De ce champêtre et simple asile
Dédaigne la rusticité.
Allons, le sort en est jeté :
Allons près de l'enchanteresse
Admirer encor sa beauté,
Et me plaindre de sa sagesse.

LA CHASSE AU CERF

Du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance longtemps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant, ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ses pressants dangers?
Il hésite longtemps; la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient, au milieu d'eux humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.

Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune :

Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné ;
Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe, à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses:
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place.

Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.

Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants;

Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent.
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.

Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

LE CAFÉ

Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux ;
Sur le réchaud brûlant moi seul, tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;

Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin de ta liqueur, lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée,
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

(*Les trois Règnes*, ch. VI.)

LA PARTIE DE TRICTRAC ET LA PARTIE D'ÉCHECS

Le ciel devient-il sombre; eh bien! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrégent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.

Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide.
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Longtemps des camps rivaux le succès est égal;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

(*L'Homme des champs*, ch. I.)

LÉONARD

1744 — 1793

Ronsard et les siens, famille de docte culture, et surtout Vauquelin de La Fresnaye, son enthousiaste disciple, sont bien réellement, en France, les initiateurs de la poésie idyllique. De leurs nombreux essais procèdent, en se modifiant selon le goût des époques qui suivent, les tentatives qui, dans ce genre, se sont produites avec quelque bonheur. Tout doucement enfin, sans trop d'éclat, mais, en faveur de Segrais, le célèbre berger de la grande Mademoiselle, justement admise aux honneurs du tabouret dans la cour olympienne de l'*Art poétique*, l'idylle arrive, avec ses guirlandes un peu fanées, aux contemporains de madame de Pompadour. On sait comment et dans quelles eaux elle rafraîchit alors sa couronne et son bouquet de rosière. Descendue des monts d'Helvétie, elle prend vite une autre allure que celle qu'elle avait aux champs académiques. Son costume s'ajuste à la convenance des modes du temps. Son langage et ses idées sont tombées de la convention dans l'afféterie; tous les motifs de sentimentalité subtile ou fade l'attirent et lui complaisent; parfois encore elle veut se rappeler ou le mode antique, ou son interprétation par les illustres précurseurs; mais on sent vite qu'au fond la tradition est tout à fait perdue.

Bien que son nom reste voilé dans le demi-jour d'une réputation incertaine, Léonard n'en est pas moins le plus estimable représentant de la poésie pastorale à cette époque, si peu faite, en apparence, pour la sentir et la traiter avec une lueur de franchise. Né à la Guadeloupe, en 1744, Nicolas-Germain Léonard était arrivé en France encore enfant. Tout jeune, et dès la première fleur des dix-huit ans, il se sentit poëte, et son premier essai obtint le suffrage d'une honnête académie de province, qui le couronna et le consacra un peu à huis clos. Ce

premier succès pouvait lui être définitivement et lui fut, du moins quelque temps, préjudiciable. La pièce couronnée était une déclamation de religiosité philosophique : il se crut fait pour le développement de ces grands thèmes qui devaient rester médiocrement exprimés dans notre poésie, jusqu'à ce qu'une des puissantes lyres de nos jours les attaquât et les rendît avec l'émotion et l'ampleur qu'ils réclament. Son premier volume se composa donc de plusieurs longues erreurs de ce genre et de six idylles. Quelques critiques du temps nous transmettent l'impression, très-légère d'ailleurs, que fit dans le monde des lettres ce petit livre de débutant. Les discours et épîtres philosophiques, lieux communs rimés avec une certaine emphase, déplurent, et appelèrent sur le pauvre Léonard une boutade orageuse de Grimm, qui va plus loin que le ton amer, et jusqu'à la brutalité. D'autres sont plus indulgents; mais, en somme, on s'accorde à ne tenir compte que des six idylles.

L'idylle, inclinant souvent vers l'élégie, c'était bien là, en effet, le champ modeste aux gracieuses floraisons qu'il était donné à Léonard de cultiver avec amour, et certainement avec quelque succès. Sa nature tendre et rêveuse, y trouva tout de suite le favorable emploi de ses facultés. Sans doute ce fut le chantre de Zurich qui donna l'éveil à cette jeune imagination; les dialogues un peu précieux du Théocrite suisse dirigèrent assurément vers cette forme de la poésie l'écrivain novice qui se cherchait. Mais Léonard, il faut se hâter de lui rendre cette justice, ne s'en tint pas à l'étude de cette idylle si parfaitement modernisée. Bien que le courant du goût dominant ne l'y portât point, il eut le désir de remonter aux sources sacrées. Il connut, il aima, il sentit enfin, dans une certaine mesure, insuffisante sans doute, les grands maîtres du genre qu'il adoptait. En maint endroit, son imagination s'en colore autant qu'elle peut; elle se souvient des pays merveilleux, et avec effort elle en reflète quelque aspect. Ce qu'il reste cependant des vivants tableaux de Théocrite et de Virgile, des fraîches images de Bion et de Moschus, de l'inspiration, en un mot, de cette divine poésie antique que Léonard effleura, le dirai-je? C'est la copie morte de la statue où l'idéal resplendit, et qui de l'œuvre originale ne garde que la matérielle enveloppe, parfois attrayante encore, comme toute empreinte, même imparfaite, de ce qui est le beau.

Avec Gessner, avec Goldsmith, Léonard est plus à l'aise; et leur talent, plus fort que le sien, se diminue un peu entre ses mains, sans trop perdre de son charme, et se mesure avec grâce aux forces de

l'interprète. Le vers facile et mollement harmonieux de l'auteur des idylles françaises suffit à rendre les sentiments et les idées de petites compositions simplement ingénieuses, comme *le Ruban, le Bain, la Vaine promesse*. Une de ces imitations les mieux réussies, celle où la pensée et l'expression se sont le plus heureusement reproduites sous le pinceau flexible de Léonard, c'est *le Village détruit*, de Goldsmith. Rien, en effet, ne s'adaptait plus naturellement au tour mélancolique et tendre de son imagination que cet élégiaque tableau du poëte anglais. Tout pénétré qu'il demeure de l'intime émotion particulière au talent de l'auteur original, ce petit poëme est devenu français par l'accent personnel que Léonard lui a donné; il l'a conquis à notre poésie : c'est une de ces pages charmantes dont on se souvient.

Je reviens et j'insiste sur cette teinte de mélancolie que je signalais tout à l'heure, parce qu'elle est un des éléments essentiels de la nature d'esprit du doux idylliste. De quelque point, même opposé en apparence, que parte sa pensée, elle penche bientôt et toujours vers ce sentiment qui l'absorbe et la maîtrise. L'éclair de gaieté en est tout à coup voilé; il passe comme une larme furtive au fond du regard souriant. Comme l'émotion est vraie, elle se communique; comme la note est juste, elle pénètre. Car, il faut le constater à l'honneur de ce modeste poëte, cette mélancolie n'a rien de misérablement fictif : elle vous gagne parce qu'elle est sincère; elle parvient à pallier mille faiblesses d'art sous ce charme profond qui vient du cœur. Par elle, — dans une certaine mesure du moins, — Léonard se rattache à notre inspiration contemporaine; il rencontre en nous la fibre la plus disposée à vibrer au moindre souffle. Lorsque, dans un élan de tristesse, il s'écrie :

> Et le dernier bien qui me reste
> Est-il la douceur de pleurer?

on se rappelle involontairement un accent, dont l'analogie est doublement touchante, d'une de nos plus chères lyres si récemment brisée :

> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré [1].

Un trait bien distinct encore qui relie Léonard au sentiment poétique d'aujourd'hui, c'est son amour réel, son observation souvent

[1] Alfred de Musset.

franche et précise de la nature. Il l'avait vue; il avait vécu en communion avec elle autrement que les poëtes de son temps. La force, la puissance de concentration, plus que toute autre qualité, manquent à l'artiste dans la composition de ces paysages, où la touche intelligente, l'effet trouvé, la pénétrante fraîcheur se rencontrent plus souvent qu'on n'est disposé à le penser, si on l'a peu lu ou trop oublié. Malgré quelque abus de mythologie convenue, quelques nuances surannées, l'impression reste charmante. Je résiste ici au désir de recueillir çà et là de frappants exemples à l'appui d'une assertion qu'on croirait à tort indulgente ou hasardée. Mais je souhaite que le regret que j'exprime inspire aux lettrés délicats et scrupuleux la bonne pensée de se reprendre à l'œuvre même. Ce retour de sympathique attention, n'est-ce pas d'ailleurs un tribut qu'il est doux d'apporter à ces talents gracieux, mais trop frêles pour vivre tout à fait au grand jour?

PIERRE MALITOURNE.

Voir les Œuvres complètes de Léonard, éditées par Campenon, son neveu. 3 vol. in-8, 1798; voir aussi la Correspondance littéraire de Grimm; *Année littéraire*, etc.

LES DEUX RUISSEAUX

Daphnis, privé de son amante,
Conta cette fable touchante
A ceux qui blâmaient ses douleurs :
Deux ruisseaux confondaient leur onde,
Et, sur un pré semé de fleurs,
Coulaient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts,
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours?
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours
Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux, dans son triste abandon,
Se déchaînait contre sa rive,
Et tous les échos du vallon
Répondaient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement :
— Pourquoi, sur cette molle arène,
Ne pas murmurer doucement?
Ton bruit m'importune et me gêne.
— N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce coteau,
Gémir la moitié de moi-même?
Poursuis ta route, ô voyageur,
Et demande aux dieux que ton cœur
Ne perde jamais ce qu'il aime!

GALLUS

IMITÉ DE VIRGILE

Je t'invoque, Aréthuse! ô toi qui, sur tes bords,
Du pasteur de Sicile animas les accords!
Prête-moi de ses chants la douceur immortelle!
A mon ami Gallus, je consacre mes vers :
Puissent-ils parvenir jusqu'à son infidèle,
Et puisse ton eau pure, en coulant sous les mers,
Jamais ne se confondre au sein des flots amers!
Tandis que mes brebis paissent l'herbe nouvelle,
Je chanterai Gallus et sa flamme cruelle:
L'écho du bois m'entend, il redit tous les airs.

Naïades! quels réduits vous cachaient sa disgrâce,
Quand d'un indigne amour il expirait frappé?
De vos pas écartés nous ne vîmes la trace
Ni sur les hauts sommets du Pinde et du Parnasse,
Ni sur les bords fleuris de l'onde Aganippé.
Les lauriers, les buissons, les pins du mont Ménale,
Ont arrosé de pleurs sa cime pastorale :
Le Licée a gémi, quand Gallus a paru
Sur un rocher désert tristement étendu
Auprès de ses agneaux qui, refusant de paître,
Semblaient s'associer aux peines de leur maître.

Il fut environné d'un cercle de pasteurs;
On voyait accourir tout ce peuple en alarmes :
Tous répétaient : « Pourquoi d'inutiles douleurs? »
Apollon s'approcha : « Quelles folles ardeurs!
Lycoris, lui dit-il, cet objet de tes larmes
Brave pour ton rival et la neige et les armes. »
Silvain parut aussi, le front couvert de fleurs,
Secouant dans ses mains des tiges verdoyantes.

Pan s'offrit, coloré de mûres éclatantes;
« Trêve aux regrets, dit-il! l'Amour vit de nos pleurs :
Ils plaisent au cruel, comme l'onde aux rivages,
Et la fleur de cytise aux abeilles volages. »

« Bergers, leur répondit ce malheureux amant,
Derniers imitateurs de l'antique harmonie,
Vous conterez ma peine aux monts de l'Arcadie.
Oh! que ma cendre un jour dormirait mollement,
Si vos flûtes chantaient mon amoureux tourment!
Oh! que n'ai-je habité cette heureuse retraite,
Vendangé vos raisins, ou conduit vos troupeaux!
J'aurais peut-être aimé Philis ou Sylvarette;
Brunis par le soleil, leurs traits sont-ils moins beaux?
Le lis n'efface point la sombre violette.
Nonchalamment couché parmi des pampres verts,
Auprès de mes amours je passerais ma vie;
Sylvarette pour moi cadencerait des airs;
Philis me cueillerait les fleurs de la prairie...
Ah! reviens, Lycoris, que je vive avec toi!
Qu'avec toi je vieillisse, auprès de ces fontaines,
A l'ombre de ces bois, sur l'émail de ces plaines!
Que je serais heureux d'y posséder ta foi!
Mais dans les champs de Mars un fol amour t'appelle,
Et loin de ta patrie (ô malheur trop certain!),
Tu cours sans moi, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
Sur les Alpes qu'entoure une neige éternelle.
Ah! puissent t'épargner les rigoureux frimas,
Et les glaces mollir sous tes pieds délicats!
Pour moi, j'habiterai ce rivage tranquille;
Là, sur le chalumeau du berger de Sicile,
Des antiques pasteurs je redirai les airs,
Des hôtes de ces bois je veux chercher l'asile,
Et cacher ma douleur au fond de leurs déserts.
Sur les arbres naissants je graverai mes vers;
Tous les jours, je verrai ces écorces fidèles

S'accroître, et mes amours s'accroîtront avec elles.
J'irai sur le Ménale, et dans ses antres frais;
Les nymphes de mes pas deviendront les compagnes;
Souvent, je percerai d'inévitables traits
Le sanglier farouche, errant dans les campagnes;
Secondé de mes chiens, dans le plus froid des mois,
Du mont Parthénien j'assiégerai les bois.
Il me semble courir sur ces roches désertes,
Mes cris frappent au loin ces bois retentissants;
Mes traits volent... que dis-je? ah! secours impuissants!
Comme si ces travaux me payaient de mes pertes!
Comme s'ils apaisaient la fièvre de mes sens!
Des bois et des chansons déjà mon goût se lasse.
Adieu, forêts, adieu!... qu'importe ce séjour?
Peut-on changer de cœur comme on change de place?
Quand l'Hèbre m'eût versé les flots chargés de glace,
Quand j'aurais pénétré les neiges de la Thrace,
Ou quand sous le tropique, en butte aux feux du jour,
De mes troupeaux mourants j'aurais suivi la trace,
Il faut aimer; tout aime, et je cède à l'amour.
Muses! voilà les vers que je faisais entendre,
Tandis que sous mes doigts j'entrelaçais l'osier;
Portez-les à Gallus, à l'ami le plus tendre,
Pour qui, de jour en jour, je sens mon cœur s'étendre,
Comme, au retour des fleurs, croît un jeune alisier.»

Levons-nous : du genièvre il faut redouter l'ombre,
Elle nuit à nos chants comme aux fruits des vergers.
Brebis! quittez la plaine; elle devient plus sombre,
Et l'étoile du soir a chassé les bergers.

LES PLAISIRS DU RIVAGE

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie.
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots.
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante.

Mais quand le terrible Aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante;

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage;

Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux!

ROUCHER

1745—1794

« Les plus belles pensées de l'esprit humain sont en vers, » disait Roucher. Aussi ne songea-t-il qu'à écrire en vers, dès que son imagination méridionale entrevit le fantôme de la gloire littéraire. Né à Montpellier d'un père tailleur ou corroyeur, il vint à Paris à vingt ans, comme s'il eût entendu l'appel sacré, au collége même des jésuites. On a dit que son projet, à cet âge, était d'entrer dans l'état ecclésiastique et de prendre ses degrés en Sorbonne. Si cette vocation traversa un instant son esprit, elle s'en effaça si vite qu'elle n'y laissa pas le moindre vestige d'une influence religieuse. Il respira bientôt à pleins poumons, dans l'air parisien, le souffle de la poésie mêlé aux émanations d'une philosophie passionnée. Roucher se sentit poëte, dès qu'une pensée frémit sur ses lèvres. Il l'était en effet par son origine, par la chaleur de son sang et de son imagination, par l'élan irrésistible du tempérament. Ses contemporains ne s'y trompèrent pas : « C'est le Père Lemoine de notre siècle, s'écria La Harpe. Il a une tête poétique. » Et quand les *Mois* eurent paru, le mot cruel de Rivarol ne vint-il pas à son tour rendre hommage, par une épigramme, à la vocation incontestable de Roucher? « Le plus beau naufrage poétique du siècle! » dit en souriant l'auteur de l'*Almanach des grands hommes*. Oui, naufrage sans doute; mais naufrage à toutes voiles et en pleine mer, sous un ciel brillant et ardent!

Roucher eut ses enthousiastes et ses critiques, aussitôt qu'il donna lecture de ses premières productions, comme s'il eût été vraiment destiné aux triomphes du génie. On lui appliquait sans doute, en l'écoutant, cette piquante remarque d'un homme d'esprit sur le succès passager d'un autre poëte du Languedoc : « Quand Florian s'est élevé de petite pièce

en petite pièce jusqu'à une sorte d'épopée, les gens du monde l'ont abandonné aux gens de lettres ; ils ont été de feuille en feuille ses amis jusqu'au volume, » tandis que le marquis de Marnezia, dans son enthousiasme opiniâtre, soutenait qu'il y avait une conspiration contre Roucher, comme il y en avait eu autrefois contre Racine, et que la postérité le vengerait. Un rimeur oublié, Masson de Morvilliers, lançait au volume *applaudi en feuilles* des vers satiriques qui durent blesser jusqu'au sang l'irritable poëte:

Le voilà donc, ce poëme baroque!
Vanté six ans, il est mort en un jour.

Ce Masson de Morvilliers était d'ailleurs un sot, et un sot aveuglé par l'envie, puisque le poëme qu'il enterrait subsiste encore; on le sent bien à de certains tressaillements de verve qui émeuvent et qui réjouissent comme les franches pulsations d'un cœur chaud, d'un cœur vivant et joyeux. Malgré ses réminiscences classiques, Roucher, comme Le Mierre, a le droit d'être compté parmi les précurseurs de nos poëtes romantiques. Il échappe souvent par sa fougue, par la naïve expansion de son emphase naturelle, à la monotonie et aux platitudes du genre descriptif. Ses yeux à fleur de tête, ses yeux pleins de lumière et d'ardeur, ses yeux largement ouverts sur les grands spectacles de la nature, ont à la fois, par échappées, la puissance d'embrasser les grands ensembles et celle de saisir les beaux détails qui deviennent les points lumineux d'un tableau. Roucher a des touches de peintre, à travers les pêle-mêle fortuits de son cahos poétique. Il y a de lui une *Chasse au cerf* qu'on peut comparer, si l'on est curieux de rapprochements, à une autre *Chasse au cerf*, de l'abbé Delille. Est-ce l'auteur des *Jardins* qui aurait lancé à la poursuite de la bête de vrais chiens pleins de feu,

. . . . vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés;

ou qui aurait fait scintiller à l'horizon, par de larges touches lumineuses, les bonds désespérés du cerf fugitif:

Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts,
Tout fumant de sueur . . . . ?

La description de l'abbé Delille, à côté de la peinture de Roucher, a

l'air d'une pâle et vieille tapisserie. Chez Roucher, en dépit du mauvais goût théâtral, de la déclamation philosophique et de l'enflure à la Jean-Jacques, il passe çà et là des éclairs de vie et de vérité poétique, tandis que chez Delille, pour employer en la variant une phrase célèbre, les idées mendient l'expression, et les images la couleur.

L'existence tout entière de l'auteur des *Mois* peut se raconter en deux mots. Il aimait passionnément la poésie, et il fit un mauvais poëme illuminé par de vraies beautés poétiques. Ajouterons-nous que, grâce à la protection de Turgot, il eut un instant les prosaïques fonctions de receveur des gabelles; que, la Révolution venue, il se débattit dans les journaux et dans les clubs contre les plus terribles révolutionnaires, contre ces hommes du destin qu'il regardait les mains crispées, avec la nerveuse épouvante d'André Chénier. Rappelons seulement qu'il mourut sur l'échafaud comme Chénier lui-même. Quand on vint le prendre à Sainte-Pélagie pour le mener au supplice, il écrivit d'inspiration ces quatre vers au-dessous de son portrait qu'un ami venait de terminer:

A MA FEMME, A MES AMIS, A MES ENFANTS.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

C'est le chant du cygne sous le couteau. Il est d'une tendresse et d'une fermeté qui gravent pour jamais dans les cœurs le nom d'un poëte.

HIPPOLYTE BABOU.

Le poëme des *Mois* a été publié en 2 volumes in-4°, Paris, 1779.

FRAGMENTS

DU POËME : *LES MOIS*

. . . .
. . . .

Sur la roche sauvage où le chêne a vieilli,
J'irai m'asseoir; et là, dans l'ombre recueilli,
A l'aspect de ces monts suspendus en arcades,
Et du fleuve tombant en bruyantes cascades,
Et de la sombre horreur qui noircit les forêts,
Et de l'or des épis flottant sur les guérets;
A la douce clarté de ces globes sans nombre
Qui, flambeaux de la nuit, rayonnent dans son ombre;
A la voix du tonnerre, au fracas des autans,
Au bruit lointain des flots se croisants, se heurtants,
De l'inspiration le délire extatique
Versera dans mon sein la flamme poétique,
Et, parcourant les mers, et la terre, et les cieux,
Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des dieux.

Bienfaiteur des mortels, ô géant invincible,
Dont l'Hercule thébain fut l'image sensible;
Toi qui combats toujours, et toujours plus ardent,
De triomphe en triomphe atteins à l'occident;
Toi qui de la nature enfantas l'harmonie,
O Soleil! c'est toi seul qu'implore mon génie;
Sois l'astre de ma muse, et préside à mes vers :
Comme toi, mon sujet embrasse l'Univers.

(*Exposition.*)

LA PLUIE DU PRINTEMPS

. . . .

Le zéphyr, qui des bois agitait la ramure,
Tout à coup de son vol assoupit le murmure;
Il se tait : avec lui les airs semblent dormir.
Le feuillage du tremble a cessé de frémir.
Les flots sont déridés. D'un beuglement sauvage,
Le bœuf n'attriste point les échos du rivage,
Et l'arbre n'entend plus de sons mélodieux.
L'homme au milieu des champs lève un front radieux :
L'âme ouverte à l'espoir, il jouit en idée
Des plaisirs et des biens que versera l'ondée.
Elle a percé la nue; elle coule : un doux bruit
A peine dans les bois de sa chute m'instruit;
A peine, goutte à goutte, humectant le feuillage,
Laisse-t-elle à mes yeux soupçonner son passage,

L'urne des airs s'épuise, un frais délicieux
Ranime la verdure; et cependant, aux cieux,
Le soleil, que voilait la vapeur printanière,
Commence à dégager sa flamme prisonnière.
Elle brille. Le dieu transforme en vagues d'or
Les nuages flottants dans l'air humide encor,
Jette un réseau de pourpre au sommet des montagnes,
Enflamme les forêts, les fleuves, les campagnes,
Et sur l'émail des prés étincelle en rubis.
Jusqu'au règne du soir, les tranquilles brebis
De leurs doux bêlements remplissent la colline;
L'ormeau plus amoureux vers le tilleul s'incline;
Zéphyre se réveille, et le chant des oiseaux
Se marie en concert au murmure des eaux,

Enfin, dans un nuage, où l'œil du jour se plonge,
La ceinture d'Iris se voûte en arc, s'allonge.

. . . .

Salut, gage riant de la sérénité!

(*Chant II.*)

LES ALPES

. . . .

Monts, chantés par Haller, recevez un poëte!

Errant parmi ces rocs, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, et je voi,
Dieux! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés, la Nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble;
Dans un lointain qui fuit, un monde entier s'étend.

Eh! comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errants,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendants sur des vallons que le printemps fleurit,
De côteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver?

Là, pressant à ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts des hautes pyramides
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en murs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour, embrasant l'Écrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts;
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et grossissant toujours
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.
. . . .

(Chant V).

BERQUIN

1749 — 1791

Naïf autant qu'on pouvait l'être à ce déclin du XVIII[e] siècle, Berquin se sentit de bonne heure attiré vers la poésie idyllique, telle qu'on la comprenait à l'heure où il se produisit dans les lettres modestement. Pour ces champêtres contemporains de Boufflers et de Chamfort, pour ces poëtes bucoliques d'alors, l'Alexandrin Théocrite, avec ses raffinements d'art et ses couleurs fortes, n'était guère qu'un nom qu'on invoquait un peu au hasard, à l'occasion, dans les théories. Souvenir plus familier des études classiques, Virgile revenait davantage; mais volontiers on le négligeait. Non, ce n'étaient pas ces grands maîtres du genre qui régnaient en ce moment et donnaient le ton; on ne songeait guère non plus à Segrais qui, lui, s'était beaucoup nourri des chefs-d'œuvre antiques en les interprétant à sa manière, selon le goût de son temps; quant à la pastorale de l'époque de Cervantes et de Guarini, il en était à peine question ailleurs que dans les préfaces du chevalier de Florian. Qui donc, quel magicien avait tout à coup réveillé l'Euterpe endormie? Un Suisse, cet honnête imprimeur de Zurich, dont le nom fut longtemps populaire en Europe, Salomon Gessner, dont il est à propos de caractériser ici l'influence particulière et dominante sur les imaginations. Avec lui, l'Euterpe du XVIII[e] siècle, comme une bergère assez peu touchée *du ranz* de ses montagnes, descendit des glaciers alpestres, sans rappeler le moins du monde leur sauvage grandeur.

A peine parue en France sous le nom d'Huber, la traduction des poëmes et idylles de Gessner eut un succès qui devint bientôt un engouement. Ce nom obscur d'Huber ne voilait qu'à demi, d'ailleurs, celui d'un collaborateur illustre à de plus graves titres : on savait que

Turgot, épris de ces inspirations helvétiques, était, pour une large part, l'auteur de cette traduction. Son entraînement vers cette poésie, son sentiment du talent de l'écrivain original, il les avait expliqués dans une préface du poëme de *la Mort d'Abel*. De son côté, Diderot traduisait aussi; et surtout enthousiasmé, il vantait bien haut, comme il savait le faire, le créateur de la moderne idylle. Du Gessner, on en voulait en prose, on en voulait en vers. Une poëtesse oubliée, aux beaux yeux de laquelle avait souri et rendu hommage, en de fins madrigaux, le grand vieillard de Ferney, madame Du Bocage, s'était mise à son tour de la partie; elle accommodait sans gêne à ses pauvres rimes le chantre de Zurich, comme auparavant elle avait accommodé Milton. Au moment où deux jeunes imaginations, un peu plus fraîches, un peu mieux inspirées du moins que celle de madame Du Bocage, se tournèrent avidement vers cette toute moderne bucolique, le succès était à son comble : ce n'était plus assez d'apprendre à tous les échos des salons les noms de Myrtil et de Chloé, de faire retentir les bois de Meudon (*resonare silvas*) des chants alternés du grand berger d'Helvétie; on eût voulu le voir lui-même et l'embrasser avec l'effusion d'une débordante sympathie. Dans l'entraînement général, et pour l'attirer invinciblement vers nos pâturages, *aux bords fleuris de la Seine;* pour ménager enfin un suprême triomphe à ce poëte idyllique, la duchesse de Choiseul lui fit offrir un emploi dans les gardes suisses. Le chantre des bergers refusa net. Il avait le bonheur dans son rustique asile qu'enchantait, depuis quelque temps, une blonde et douce Chloé, fille d'un conseiller d'État. Le refus de Gessner ne nuisit en rien à la faveur qui l'entourait; sa popularité plutôt s'en accrut. Cette circonstance de sa vie devint même, un peu plus tard, le thème de plusieurs pièces de théâtre plus ou moins champêtres, dont il fut le héros. — Que désirer de plus?

Berquin et Léonard, ces deux jeunes esprits que nous venons de signaler, recueillirent plus intimement que personne l'accent de cette poésie d'idylle, comme on l'aimait et la concevait à ce moment. Tous deux, suivant leur nature d'ailleurs assez différente, s'éprirent et s'inspirèrent de la pensée de Gessner. *Arcades ambo,* tous deux de cette Arcadie qui bientôt allait se traduire si coquettement dans les fantaisies royales de Trianon, ils puisèrent à pleines coupes à ce lac de Zurich, — qui toutefois symbolise ici beaucoup trop largement la poésie du maître, et dont le bruit devient un murmure de ruisseau dans celle des disciples.

Mais nous ne voulons qu'indiquer le rapprochement nécessaire de ces deux élèves de Gessner, et nous n'avons pas, dans cette page, dessein de les comparer. Il importait, avant tout, de rappeler le rôle qu'eut en France, dans le monde de l'imagination, le poëte de Zurich, afin de s'expliquer l'action précise qu'il exerça sur ses deux imitateurs les plus directs et les plus accueillis.

Malgré quelques échappées en d'autres pays et vers différents auteurs d'églogues, Berquin revient de prédilection à la Suisse et à son maître avoué. Il suffit d'ouvrir son livre aux premiers feuillets, pour saisir tout le secret de sa religion poétique. L'auteur de *la Mort d'Abel* est pour lui le poëte pastoral par excellence. Il le fait sans hésiter (le naïf enthousiaste!), il le fait d'emblée l'égal de Théocrite et de Virgile, Après avoir constaté combien, de son temps, la Muse bucolique était tombée en discrédit, il reconnaît qu'il ne fallait pas moins qu'un glorieux émule de Virgile et de Théocrite pour lui rendre la vie et la faveur. Mais que dis-je? tout le génie des deux grands poëtes ne suffit pas à l'admiration et à l'éloge du pieux disciple : certainement, au fond il préfère Gessner aux deux immortels devanciers. Et comme cette préférence est sincère autant qu'ingénue! comme elle va bien à ce doux contemporain de Boucher! comme elle l'explique! Ensuite, Berquin ferait volontiers un holocauste de tous les autres idyllistes devant l'autel de son idole; mais il se contente de signaler la qualité dominante de chacun d'eux; et, en les énumérant, depuis Longus jusqu'à d'Urfé, depuis le Tasse jusqu'à Fontenelle, il constate que le divin chanteur d'Helvétie les contient tous.

Contemporain de Boucher, enthousiaste de Gessner : ne voilà-t-il pas, tout à nu, le transparent secret du petit talent poétique de Berquin? Qu'est-il besoin, après cela, d'examiner en détail ces gentilles et mignardes imitations d'un modèle qu'avec un sentiment meilleur peut-être de la poésie vraie, et du moins avec une critique plus savante, on juge aujourd'hui avec plus de sévérité? Comment s'étonner de la banalité de l'image dans le disciple, quand elle ne fait que refléter, un peu plus pâle, celle du maître? Faudra-t-il reprocher à Berquin ses fadeurs et son maniérisme? On sait trop dans quels prés où elles abondent il a cueilli avidement tant de fleurs incolores ou sans parfum. Sa nature d'esprit était d'ailleurs un champ tout préparé pour de telles semences. Elle se complaisait à ces mollesses de pensée, à ces attendrissements de convention. Elle s'accommodait on ne peut mieux de cette sensiblerie devenue de mode dans ce dernier tiers du XVIIIe

siècle. Aussi, tous ses petits poëmes se terminent-ils à l'envi par un mot du cœur, par un trait dont la grâce minaudière effleurait alors, avec discrétion, *le sentiment*, qui se contentait de peu.

On peut se dire, il est vrai, que ce n'étaient pas sans doute les esprits touchés profondément de toutes les éloquences de *la Nouvelle Héloïse*, qui s'amollissaient ainsi aux mièvres tendresses des idylles de Berquin : je veux le croire ; et pourtant, qui le sait ? le goût d'une époque qui prend, à distance, un aspect simple dans son ensemble, et qu'on a trop facilement tendance à ramener à un caractère d'unité, fut toujours, en réalité, si complexe ! Le grave Turgot traduisait Gessner avec amour ; et Berquin fit de Turgot son Pollion [1].

PIERRE MALITOURNE.

Voir l'édition des *Idylles de Berquin*, divisée en deux parties, et illustrée, à chaque pièce, d'un dessin de Marillier, dont le sentiment complète l'harmonie du livre. — Voir *l'Année littéraire*, 1774, 1775.

[1] Voyez Idylle III, deuxième recueil.

LA PROMESSE TROP BIEN GARDÉE

DAPHNIS ET PHILIS

Au sein d'un doux sommeil, Daphnis, sous un feuillage,
Du midi bravait les fureurs,
Lorsqu'il sentit un nuage de fleurs
Qui, par flocons légers, volait sur son visage.
Il ouvre un peu les yeux et sur l'herbe, à deux pas,
Il aperçoit Philis qui lui tendait les bras.
S'il voulut s'y jeter, c'est chose vaine à dire ;
Mais des fleurs l'enchaînaient, il le voulut en vain.
Et voilà que Philis se mit si fort à rire,
Que son bouquet s'échappa de son sein.
« Ah ! méchante, dit-il, tu ris, mais de ma chaîne,
Dans un moment, je vais me dégager,
Et tu verras si je sais me venger. »
Il eut beau se débattre, il y perdit sa peine.
« Te venger? dit Philis; oui, si je romps tes nœuds;
Mais si je le faisais, çà, voyons, et pour cause,
Dis, comment prétends-tu te venger? — Oh ! je veux
Te donner tant de baisers amoureux,
Que ta joue en sera rouge comme une rose.
— Oui-da ! si c'est ainsi, tenez, mon cher Daphnis,
Riez, pleurez, mettez-vous en colère,
Point ne vous délîrai que ne m'ayez promis
De ne point m'embrasser pendant une heure entière.
— Philis, comment veux-tu?... » Philis s'obstine. « Eh bien !
Soit, pas un seul baiser. » Philis alors s'empresse
De rompre ses nœuds : « Le moyen,
Disait-elle tout bas, qu'il tienne sa promesse ! »
Mais lui, pour se venger, contraignit son désir.
Sans l'embrasser, il reste assis près d'elle.
Un moment passe, et deux. On hasarde un soupir,

Puis un coup d'œil, puis un mot. Le rebelle
Voit, entend tout cela, sans se laisser fléchir.
« Daphnis, dit-elle enfin, l'heure est, je crois, passée.
— A peine est-elle commencée, »
Répondit-il. Philis sourit,
Non toutefois sans un secret dépit.
Elle attend; mais bientôt, d'un air d'impatience :
« Oh ! sûrement l'heure vient de passer.
— Y penses-tu ? Qu'importe ? allons! plus de vengeance,
Comment as-tu donc fait pour ne pas m'embrasser ? »
Dans ses mains aussitôt la belle, avec adresse,
Cache à demi son front. Le berger triomphant
Par cent baisers alors satisfait sa tendresse.
Il gagnait de bien peu. Las! encore un moment,
L'amour emportait sa promesse.

GILBERT

1751 — 1780

On aurait bien peu de chose à dire sur Gilbert, si, par suite d'une erreur qui dure depuis trop longtemps, les anticlassiques de notre époque ne l'avaient représenté à la fois comme un romantique, un saint et un martyr. L'histoire littéraire a ses légendes ainsi que l'histoire religieuse : c'est M. Alfred de Vigny qui a consacré la légende de Gilbert, le Chatterton français. Tous les ennemis de la philosophie et de la littérature du XVIIIe siècle ont répété après lui que le poëte de Fréron avait été la victime des philosophes, comme André Chénier avait été la victime des révolutionnaires. Quelques jolies stances de l'*Ode imitée de plusieurs psaumes*,

> J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence...
> . . . .
> Au banquet de la vie infortuné convive...

ont suffi pour démontrer ce prétendu meurtre d'un homme de génie, froidement accompli par les encyclopédistes. Ce pauvre Gilbert a tellement répété sur tous les tons son fameux cri : « Je meurs » que les bonnes âmes romantiques et catholiques ont fini par crier ensemble à l'assassin ! Eh bien, le moment est peut-être venu de le déclarer sans passion : cette accusation d'homicide est un rêve ; il n'y a pas eu autre chose, en vérité, que le suicide d'un vaniteux et d'un impuissant ; soyons plus charitable, d'un fou. La mort de Gilbert à l'Hôtel-Dieu peut exciter un mouvement de généreuse pitié, mais elle ne laisse aucun prétexte à la sainte colère des lyriques et des dévots. André Chénier, à sa dernière heure, était bien fondé à dire en se frappant le front : « Il y avait quelque chose là ! » mais dans la tête de Gilbert,

qu'y avait-il donc? Beaucoup de diables bleus, sans doute, et fort peu de génie.

Suivons avec attention la voie douloureuse du prétendu martyr. Allons chercher sous les Vosges, en Lorraine, dans son pays de Fontenoi-le-Château, cet enfant sublime de la poésie, si méchamment supplicié par les pharisiens de la prose. Le voici à Dôle, ployant déjà les épaules sous un faix de lauriers. C'est un phénix de collége, et de quel collége? Le collége de l'Arc, une gloire de la France, si l'on en croit Charles Nodier. Là commence véritablement la Passion du petit Nicolas-Laurent-Joseph. « Il y a quelques années, raconte Nodier dans une de ses innombrables préfaces, que le professeur qui avait enseigné à Gilbert les règles de la versification française, et qui n'existe plus maintenant, se flattait d'avoir fait des poëtes de tous ses écoliers, Gilbert excepté. Ce Gilbert était précisément le grand satirique de notre siècle que des inégalités, des fautes de goût, des incorrections, des bizarreries, des taches trop nombreuses enfin n'empêcheraient pas d'être cité parmi les premiers poëtes de son temps, et peut-être avant eux, si, au lieu d'avoir eu les philosophes pour adversaires, il les avait eus pour amis. » L'injuste professeur de Dôle n'était-il pas un correspondant de Voltaire? Ce fut peut-être, hélas! ce philosophe de province qui donna insidieusement à son élève une lettre de recommandation pour d'Alembert. Le petit Nicolas, dès son arrivée à Paris, semblait fort disposé à s'enrôler dans la secte des *cacouacs*. Il louait Voltaire, il serait tombé à genoux devant d'Alembert; mais il ne rencontra « dans les apôtres de la nouvelle philosophie que des âmes sèches, froides, inexorables, qui usaient leur philanthropie d'apparat en brochures sentimentales, et qui n'en gardaient rien pour soulager en secret le malheur. »

Je ne sais pas où Charles Nodier a trouvé la preuve de cette sécheresse; il aurait rendu un grand service à l'histoire littéraire en communiquant au public les mystérieux éléments de sa conviction. Malheureusement il s'est tu, et nous demeurons libre de croire que la précoce vanité du jeune Lorrain, que ses lamentations indiscrètes de poëte malheureux effrayèrent la sympathie au lieu de l'appeler.

On ne protége pas volontiers l'inconnu qui demande l'aumône au nom de son génie futur, et qui veut de la gloire sans délai, comme un enfant veut le soleil, la lune et les étoiles. On traita Gilbert comme un enfant; on le laissa pleurer tout à son aise, et quand il trouva bon de se fâcher, de menacer, de mordre, quand il

devint méchant, on le châtia dans le *Mercure* avec les verges de La Harpe,

> ... Ce petit rimeur de tant de prix enflé,
> Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
> Tout froissé des faux pas de sa muse tragique,
> Tomba de chute en chute au trône académique.

Entre La Harpe et Gilbert (ces vers si connus le prouvent) la querelle venait de ce que le premier avait été souvent couronné par les philosophes de l'Académie française *qui n'avaient daigné honorer d'une* mention l'auteur du *Jugement dernier*. Si l'Académie avait tort de glorifier La Harpe, elle avait grandement raison de ne pas couronner Gilbert, quoiqu'il demandât le prix avec les instances menaçantes de sa Didon, dans l'héroïde de *Didon à Enée :*

> Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main,
> Et de l'autre, un poignard prêt à percer mon sein.

Si Gilbert n'avait pas écrit, dans un jour de rage, sa satire du *Dix-huitième siècle*, et dans un jour de résignation désolée les quatre ou cinq stances trop vantées de l'*Ode imitée de plusieurs psuumes*, il ne mériterait même pas le titre de bon versificateur. C'est en vain que l'auteur de la vertueuse Satire et des vers sur le *Jubilé* s'est efforcé d'être galant, voluptueux et presque libertin dans *le Nouvel Épicure*, *le Charme des bois*, *les Inquiétudes de l'amour*, la pièce à *Mademoiselle Rosalie ;* toutes ces fades poésies ne prouvent qu'une chose : l'inconsistance de ses sentiments religieux, comme la satire du *Dix-huitième siècle* témoigne que cet insurgent antiphilosophe (le mot est de lui) reste inébranlablement fidèle à l'*Art poétique* de Boileau. Gilbert détestait à la fois ses adversaires comme des novateurs en philosophie et des novateurs en littérature ; il se comparait à Boileau fustigeant des Cotins. Seulement ses Cotins, à lui, étaient les grands écrivains de l'époque, les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, qu'il sacrifiait avec une grande maladresse aux d'Arnaud, aux Imbert, aux Dorat :

> Connais-tu ce mortel, vainqueur de cent rivaux,
> Me dit l'Amour ? . . . .
> Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
> Craint-on de se tromper en disant : c'est Dorat ?
> . . . .
> Vanterai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie,
> Sophocle, Anacréon, Ovide, tour à tour ?

Les grâces de Dorat, le génie de d'Arnaud, la fécondité **d'Imbert** (voir sa lettre à ce fécond écrivain) dominent dans l'esprit de Gilbert les pâles talents de ces Cotins du XVIIIe siècle, qu'il a si ingénieusement baptisés, dans le *Carnaval des Auteurs*, des sobriquets de Vol-à-Terre, Anti-Chaleur, Force-Nature, Froid-Lambert, Obscurot du Fatras. N'allons pas oublier que l'impitoyable satiriste des philosophes Vol-à-Terre, Anti-Chaleur, Froid-Lambert, ne les attaque pas uniquement pour leurs méchants écrits, pour leur athéisme, mais qu'il leur reproche encore leurs intrigues, leur bassesse, leurs flatteries de courtisan.

Eh! qui donc a comparé le Prince de Salm-Salm au Soleil? Qui a célébré les *vertus* de Louis XV, *ce vrai sage pleuré comme un père, regretté comme un héros?* Qui a montré ce saint roi, après sa mort, *en haut des célestes palais?* Qui? Non pas M. Anti-Chaleur, non pas M. Obscurot, mais ce parfait chrétien et ce paysan du Danube incapable de flatterie, cet austère Gilbert, dont le stoïcisme va jusqu'à spécifier très-clairement, dans sa satire du *Dix-huitième siècle*, que cette satire est honorée de l'approbation de monseigneur l'archevêque de Paris.

N'insistons pas davantage sur le caractère et le talent de Gilbert. Le caractère, on l'a vu, est assez triste; et le talent assez médiocre pour que Marie-Joseph Chénier (*Tableau historique de la littérature française*) n'ait jugé à propos d'en parler qu'en ces termes généraux et sommaires : « Quelques traits élevés de Thomas, de Malfilâtre, de Gilbert ont obtenu de légitimes éloges. »

Il est inutile, je pense, de réfuter, en terminant, le préjugé qui fait mourir de misère à l'hôpital le protégé de l'abbé de Crillon, de monseigneur de Beaumont, le pensionnaire du roi. Gilbert, après sa chute de cheval, n'entra à l'Hôtel-Dieu que pour être trépané dans les conditions les plus favorables au succès de cette opération. Il y mourut par accident; non pas en affamé qui râle, mais en fou vaniteux, dans un dernier accès de démence.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres de Gilbert, 2 vol. in-18; Paris, 1802. — Édition de Nodier, 1 vol., Paris, 1840. Consulter le *Mercure*, la *Correspondance littéraire*, le *Dictionnaire de la Conversation*, etc.

SATIRE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A M. FRÉRON

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords:
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu :
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême;
Et du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche:
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret:
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter, son parti suborneur
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
« Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,

« Vous, jeune homme! Au bon sens avez-vous dit adieu?
« Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
« Gardez-vous de l'écrire et respectez vos maîtres :
« Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
« Mais dans notre âge? Allons, il faut vous corriger;
« Éclairez-vous, jeune homme; au lieu de nous juger,
« Pensez à votre Dieu, laissez venger sa cause;
« Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose :
« Surtout point de satire; oh! c'est un genre affreux!
« Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
« Que des mœurs parmi nous la perte était certaine,
« Que les beaux-arts couraient vers leur perte prochaine?
« Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
« Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
« Vous ne lisez donc pas le *Mercure de France?*
« Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance. »

Ainsi le grand *Pathos,* ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et, de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture,
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,
Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle,
Et l'on prêche les mœurs jusque dans *la Pucelle.*
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux

Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux :
Quels demi-dieux enfin nos jours ont ils vus naître ?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître ?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.

Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos *Phrynés* dont ils gagnent les vices :
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié.
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Quels succès leurs talents semblent nous présager ?
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où *Molière,* prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres avec art une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute, c'est ainsi que *Turenne* et *Villars*
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de *Mars.*

La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses.
Souvent à pleines mains *d'Orval* sème l'argent;
Parfois faute de fonds Monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'*Arcas?* quand sa tête blanchie,

En tremblant, sur son sein se trouve appesantie,
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas.
Digne fils d'un tel père, *Alfort*, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes.
Plus philosophe encor, *d'Orimond* ruiné
Épouse un équipage en épousant *Phryné*.

Qui blâmerait ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies,
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein,
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Chloris n'est que parée et Chloris se croit belle;
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamants,
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Chloris, on le prétend, se montre populaire:

Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers.
Indulgente beauté, *Zèlis* la justifie;
Zèlis qui, par bon ton à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Vit avec nos penseurs, pense avec ses amants;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros *in-octavo*,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue *incognito*;
Protége l'univers, et, rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secrétaires;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'*Iris*? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes:
Il est vrai; mais aussi, qu'à la mort condamné
Lally soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur.
Monsieur pour ses amis entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon à prix d'argent veut anoblir sa race;

Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor, enviait son partage;
Tout à coup, des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa noblesse en un riche palais,
Et, derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue;
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.

. . . .
. . . .

Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit:
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire;
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

. . . .
. . . .

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime
Sans appauvrir l'idée enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,

Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus.
Dès lors la poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant :
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène mêlât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants, car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur;
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant;
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale :
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'*Arouet*, parle d'humanité;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes;
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort commente le *Phédon*;
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers.
Mais lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,

Elle fuit la gaîté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon.
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible...
Que dis-je? Oser blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie est belle, et le drame est divin.
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,
Et j'approuve l'auteur de ces drames déserts
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers.
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
Mais en prose, du moins, on est sot à son aise.

. . . .
. . . .

Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que *Malherbe* est un sot et *Quinault* un *Horace*.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que *Corneille* parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans *Rousseau* trouver de belles rimes;
Si l'on en croit *Mercier*, *Racine* a de l'esprit;
Mais *Perrault*, plus profond, *Diderot* nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, petille de génie:
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit *Marmontel*, tourne assez bien un vers;
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

O malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau *Malfilâtre* ignoré;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse,
De peur d'être blâmé ne blâme jamais rien,
Dit *Voltaire* un *Virgile,* et même un peu chrétien,
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse,
De madrigaux en prose allonge une préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie,
Soldat sous les drapeaux de la philosophie!
D'abord comme un prodige on le prône partout:
Il nous vante! en effet, c'est un homme de goût.
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ces vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie!
Paraît-il, on l'embrasse; il parle, on se récrie;
Fût-il un *Durozoy,* tout Paris l'applaudit.
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit:
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;
De riches pensions on l'accable, et *Voltaire*
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au *Mercure* il fait enregistrer.

Ainsi, de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice;
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,

Travaille dans l'oubli pour la postérité;
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose;
Turpin n'est que *Turpin*, *Suard* est quelque chose.
Oh! combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti conquirent nos hommages!
L'encens de tout un peuple enfume leurs images.
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels.
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de leurs amis, et surtout de *Voltaire*.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée,
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits:
Le *Mercure*, trente ans, l'a juré par extraits.
Qui pourrait en douter? Moi! Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ces défauts même il sait encor séduire;
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens:
Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par *Voltaire* qu'il vante;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons;
Et ce vain *Beaumarchais*, qui, trois fois, avec gloire,
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;
Et ce lourd *Diderot*, docteur en style dur,

Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid *d'Alembert*, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits;
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.

Ah! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret contents de proser, de rimer!
Mais, de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères.
La Harpe est-il bien mort? Tremblons; de son tombeau
On dit qu'il sort, armé d'un *Gustave* nouveau;
Thomas est en travail d'un gros poëme épique;
Marmontel enjolive un roman poétique;
Et même *Durozoy*, fameux par des chansons,
Met l'histoire de France en opéras bouffons.
Tout compose; et déjà de tant d'auteurs manœuvres,
Aucun n'est riche assez pour acheter ses œuvres.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire;
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de *Beaumont* la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis;
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,

On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris,
Ils ne dormiront plus... qu'en lisant leurs écrits.

ODE

IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents:
Il guérit mes remords, il m'arme de constance;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :
Tout trompe ta simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir; Dieu, vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne, enfin, à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir.
Eux-même épureront, par un long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
 Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
 J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
 Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
 Qu'un ami leur ferme les yeux!

BERTIN

1752 — 1790

L'amitié littéraire m'a toujours paru une chose charmante. J'aime les frères d'armes dans les lettres, et dans le ciel poétique les constellations de Gémeaux. Bertin, sous Louis XVI, fut à Parny ce que Bachaumont avait été à Chapelle, et La Fare à Chaulieu. L'auteur des *Amours*, d'ailleurs, n'a jamais renié sa fraternité littéraire; il en était fier et heureux, il la célébrait en prose et en vers. Jamais une pensée d'envie ne se glissa dans son esprit, si tendrement docile aux nobles émulations. Il savait très-bien que Parny était son Chaulieu et son Chapelle, et c'est pour cela qu'il écrivait pour son illustre ami le *Voyage en Bourgogne* sur le modèle du *Voyage en France ;* c'est pour cela qu'il lui proposait d'aller fêter ensemble la Saint-Chaulieu au château d'Anet. Comme La Fare, il avait étudié et traduit Ovide, Virgile, Tibulle et Properce. On l'a surnommé le Properce français, en réservant à Parny le surnom de Tibulle. Les Dussault et les Tissot n'ont pas manqué d'établir des parallèles académiques entre les deux amis-poëtes de l'Ile-Bourbon. Je ne reprendrai pas à leur suite ce vain amusement de rhétorique. Tissot a cruellement sacrifié Bertin qui, de notre temps, a souvent été placé au-dessus de Parny. Laissons à son rang, sans le mépriser le moins du monde, l'amant d'Eucharis et de Catilie ; je ne crois pas que, dans les sentiments de la critique actuelle, il reste fort au-dessous du chantre d'Éléonore.

La vie d'Antoine Bertin n'offre rien de très-saillant. Il a peint lui-même son enfance, bercée dans la pourpre et le satin.

> Cent esclaves choisis entouraient ma jeunesse.
> . . . .
> Je croissais jeune roi de ces rives fécondes.

Ce jeune roi du tropique quitta ses cent esclaves à l'âge de neuf ans. Il traversa les mers pour s'enfermer à Paris entre les murs d'un collége, où il remporta ses premières victoires. Si nous ajoutons qu'il devint capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, écuyer du comte d'Artois et qu'il fut le protégé de Marie-Antoinette, il nous suffira, pour avoir tout dit sur son existence, de le montrer à Feuillancour, entre Saint-Germain et Marly, dans cette résidence épicurienne de Parny qu'on avait appelée la Caserne, rimant, buvant et chantant à la veille de 89, comme il aurait pu le faire sous la Régence. Sa complexion délicate ne résista pas à ces excès : il partit malade pour Saint-Domingue, où il devait se marier à une jeune créole. Mais il avait trop chanté les Amours pour affronter impunément la colère du Destin. A peine avait-il soupiré tout bas : « O hymen! ô hyménée! » qu'il s'éteignit dans un accès de fièvre. Il mourut à trente-huit ans, sous le ciel des colonies, et n'eut pas, comme le chantre d'Éléonore, le chagrin de se survivre vingt ans.

Quoique Antoine Bertin soit inférieur à ses devanciers, quoique dans son inspiration toute sensuelle il aille jusqu'à la peinture enthousiaste, non pas seulement du bonheur et du plaisir, mais de la jouissance, on n'en doit pas moins convenir qu'à travers ses réminiscences des petits poëtes latins, à travers ses maladroites répétitions de vers raciniens, il éclate parfois un élan de passion sincère, un véritable cri de l'âme qui a quelque chose de moderne. Il y a, dans son élégie des *Voyages*, des files de vers harmonieux, pleins et coulants, sur l'Italie, sur Rome, qui amènent comme un écho sur nos lèvres la méditation si connue de Lamartine :

Oui, l'Anio murmure encore...

Et pourtant, dans sa haine clairvoyante, Tissot a raison contre Bertin, lorsqu'il lui reproche l'éternel pastiche des poëtes latins. « Je n'aurais pas été étonné, dit ce méchant homme, qu'Eucharis ou Catilie n'eussent dit à leur favori : « Mon ami, nous sommes de Paris et non de Rome ; faites-nous l'amour en français. »

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres complètes de Bertin, Paris, 1824, un gros volume in-8.
Consulter la *Décade philosophique*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

A MESSIEURS DE P***

J'ai souvent essayé de noyer dans le vin
Ma peine et mes tristes alarmes :
O Bacchus! ton nectar divin
S'aigrissait sur mon cœur et se tournait en larmes;
J'ai souvent essayé, dans la longueur des nuits,
D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle :
Les vers n'ont pu distraire mes ennuis,
Et malgré moi je chantais l'infidèle.
. . . .
Que n'ai-je point tenté? Dieux, qu'il est difficile
D'abjurer promptement de si longues amours!
Tant que le même mur nous servira d'asile,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas! je le sens bien, je l'aimerai toujours.
Si vous voulez que je l'oublie,
O mes amis, partons; ôtez-moi de ses yeux;
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux;
Courons interroger les champs de l'Italie,
Et lui redemander ses héros et ses dieux.
Fuyons. Adieu, remparts, superbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris;
Adieu, bronze adoré du plus grand des Henris;
Adieu, Louvre immortel, pompeuse colonnade;
Adieu surtout, adieu, trop ingrate Eucharis!
Je le verrai, ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorants tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des poëtes bergers,
Les premiers, dans leurs vers marquèrent la cadence.
Je verrai le paisible port
Et les antiques tours de la riche Marseilles.
Nos vaisseaux sont-ils prêts? Poussez-nous loin du bord,

Compagnons, courbez-vous sur des rames pareilles;
Fendez légèrement le dos des flots amers:
Abandonnez la voile au souffle qui l'entraîne.
Le zéphyr règne dans les airs;
Et, mollement porté sur la mer de Tyrrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.
Voilà donc les foyers des fils de Scipion,
Et des fiers descendants du demi-dieu du Tibre!
Voilà ce Capitole, et ce beau Panthéon
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre!
Oh! qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monuments dont mon âme est frappée?
Montons au Vatican; courons au Champ de Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille?
Citoyens (s'il en est que réveille ma voix),
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile.
Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument!
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers;
J'irai chercher, d'un œil avide,
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.

Puissé-je, hélas! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers!
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes;
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès.
Là, le printemps est long, et l'hiver sans froidure;
Là, croissent des gazons d'éternelle verdure;
Là, peut-être, l'étude, et l'absence, et le temps
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes instants.

Amis, au printemps de mes jours
(On croit tout permis à cet âge),
J'allais, dans mon culte volage,
Visiter en pèlerinage
La Terre-Sainte des Amours.
Je reconnus sur le rivage
Le batelet d'Anacréon :
Des fleurs pendaient au pavillon,
Les Jeux formaient son équipage;
Silène en était le patron.
Je brisai le tissu frivole
Des rubans qui le retenaient;
Et sur le fleuve, au gré d'Éole,
Je m'abandonnai sans boussole
Aux tourbillons qui m'entraînaient.
Enfant chéri de la paresse,
Peu fêté de la docte cour,
Sans art, mais non pas sans ivresse,

J'osai célébrer tour à tour
Le vin, le plaisir et l'amour,
Entre les bras de ma maîtresse.
Je me flattais que sa beauté
Du connaisseur qui toujours fronde
Désarmerait la gravité;
Mais monsieur Bardus irrité
Troubla bientôt ma paix profonde
Et mon aimable obscurité.
Ce géant baisse sa visière,
Et, cuirassé d'un triple airain,
Vient aux yeux de l'Europe entière
Combattre, la lance à la main,
Mes vers armés à la légère.
Ainsi l'implacable vautour
S'élance sur deux tourterelles
Qui, dans un bosquet, loin du jour,
Mêlaient leur becs, battaient des ailes.
Au pied des autels de l'Amour.

Trottant au milieu des hivers
Sur l'affreux chemin de Saintonge,
Meurtri par cent cahots divers
Dont l'un m'élève dans les airs,
Et l'autre aux enfers me replonge;
C'est à vous qu'en courant j'écris,
Très-chers frères en Épicure,
A vous qui, de repos nourris,
Et contre les maux que j'endure
Bien retranchés sous vos lambris,
Dans mainte agréable peinture,
En dépit d'un ciel toujours gris,
Revoyez les fleurs, la verdure;

Et ne jugez de la froidure
Que par le journal de Paris
Et les nouvelles du *Mercure*.
Que faites-vous en ce moment
Sur les bords heureux de la Seine?
Votre cœur pressent-il ma peine?
Songez-vous à moi seulement?
Peut-être qu'au sortir de table,
Après un dîner délectable
Dont votre esprit fit l'ornement,
Humant la liqueur d'Arabie
Dans des soucoupes du Japon,
Vous calmez de ce doux poison
Les vapeurs de la Malvoisie,
Ou d'un vieux vin de Canarie
Imprégné d'ambre et de goudron.
Vous jugez la pièce nouvelle,
Vous fredonnez quelque chanson,
Tandis que sur un autre ton,
A travers la brume éternelle
Qui cache à mes yeux l'horizon,
A chaque poste je querelle
Maître, chevaux et postillon.
Je sais bien qu'autrefois Tibulle,
Entre les deux monts que voilà,
Comme moi, devers Nante alla;
Mais ce fut sous la canicule :
Il suivait son cher Messala.
La route alors était plus belle,
Car le préteur pouvait venir,
Et l'intendant de La Rochelle
Avait soin de l'entretenir.
Tibulle était couvert de gloire;
Il avait dompté tour à tour
Le Var, la Garonne et l'Adour :
Il courait soumettre la Loire,

Et l'appareil de la victoire
Trompait les chagrins de l'amour.
Du souvenir de l'Italie
On cherchait à le consoler :
Il eut partout la comédie ;
Et s'il lui manquait sa Délie,
Il pouvait du moins en parler.

A EUCHARIS

Du nom qui pare mes écrits
Ne soyez donc plus alarmée.
C'est vous que je nomme Eucharis,
O vous, des beautés de Paris
La plus belle et la mieux aimée.
Sous ce voile mystérieux
Cachons nos voluptés secrètes,
Dérobons-nous à tous les yeux :
Vous me ferez trop d'envieux,
Si l'on sait jamais qui vous êtes.
C'est vous que, sous des noms divers,
Mes premiers chants ont célébrée ;
Eucharis dans mes derniers vers
Restera seule consacrée.
Ah ! puissent nos deux noms, tracés
Sur l'agate blanche et polie,
Par Vénus être un jour placés
Sous les ombrages d'Idalie,
Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle et de Délie !
Dans l'art de plaire et d'être heureux
Ils nous ont servi de modèles :

Soyons encor plus amoureux,
Hélas! et surtout plus fidèles.

A MADAME ***

En faveur de ma jeunesse
Et de ma folle gaîté,
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons que la paresse
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité
Vous affligez ma tendresse.
Je vous aime et j'ai vingt ans :
Le laurier peut-il me plaire?
Enchaînez-moi de rubans;
Parez ma muse légère
Et du myrte de Cythère,
Et des festons du printemps.
La gloire est belle à mon âge,
Mais l'amour est enchanteur :
Louez un peu moins l'ouvrage;
Aimez un peu plus l'auteur.

PARNY

1753 — 1814

La gloire de Parny s'est effacée; le nom de l'aimable créole ne fait guère plus de bruit désormais que celui de son compatriote et de son ami Bertin. On est même assez disposé à le dédaigner et à l'oublier, depuis qu'à ses élégies érotiques ont victorieusement succédé les élégies grecques d'André Chénier et les élégies religieuses de Lamartine. Que nous importe maintenant l'Éléonore de Parny? Notre seule Éléonore est celle du Tasse. Combien de lecteurs contemporains ont parcouru *les Déguisements de Vénus, la Guerre des Dieux, les Galanteries de la Bible, la Journée champêtre, Isnel et Asléga, les Chansons madécasses,* etc.? Il y a presque toujours un peu d'injustice dans les dédains de la postérité, comme il y a souvent d'aveugles préventions dans les enthousiasmes de la circonstance et du moment. La vérité critique n'est au fond qu'une moyenne exacte, déterminée par un instrument sûr, entre les diverses hauteurs des changeantes marées de l'opinion publique. Évariste-Désiré Desforges de Parny a été salué dans son temps comme le vengeur du *naturel* étouffé sous les roses peintes de Dorat :

Le bel esprit n'est plus, son empire est fini.
Qui donc l'a détrôné? La Nature et Parny.
. . . .
Tu vins; tu fis parler le véritable amour.

L'impression de Ginguené, qui nous paraît au moins singulière, était alors celle de tout le monde. Voltaire appelait Parny son cher Tibulle, en le serrant dans ses bras. Français de Nantes le proclamait sans hésiter « le premier poëte classique du siècle de Louis XVI. » Le jeune Chateaubriand, qui fut volontiers le courtisan de toutes les

royautés légitimes, avant de devenir le plus incurable rebelle du siècle, le jeune Chateaubriand allait humblement visiter Sa Majesté Parny qui, du haut de son trône littéraire, donnait des conseils et des encouragements aux Millevoye, aux Bertin, aux Fontanes, aux Victorin Fabre, à tous les poursuivants de la renommée. Béranger, encore sous l'influence du grand nom, s'écriait avec une sincère douleur : « Parny n'est plus ! » Lamartine lui-même savait par cœur et chérissait d'instinct certaines poésies du chantre d'Éléonore, à l'époque d'enthousiasme où il était tout prêt à chanter son Elvire. Se peut-il vraiment que deux ou trois générations se soient tout à fait trompées ? Je sais bien que Chateaubriand, que Lamartine, que Béranger avaient bien changé d'opinion sur Parny, à mesure qu'ils s'étaient sentis en possession de leur génie personnel et de leur gloire; tous les trois pourtant, à leurs débuts, avaient éprouvé naïvement, et naïvement exprimé, soit les ardentes langueurs, soit les pétulants réveils de ce créole si vif et si paresseux, si inquiet et si mobile, si vagabond et si Parisien.

Chateaubriand a dit un jour du poëte érotique : « Parny ne sentait point son auteur; je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages; poëte et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme ! » Ce qui n'est en réalité que la paraphrase romantique de ces vers de Parny :

> Pour être heureux il ne faut qu'une amante,
> L'ombre des bois, les fleurs et le printemps.

Le ciel de l'Inde ! il y songeait peut-être sous les brumes de Paris; les palmiers et les fontaines de l'île Bourbon, il se les rappelait sans doute entre Marly et Saint-Germain, dans sa retraite épicurienne de Feuillancour; mais il ne faudrait pas trop se fier aux belles phrases de l'auteur d'*Atala* : la vraie patrie du poëte créole, la patrie de son choix était Paris. — « O mon ami, écrivait-il de l'île Bourbon à Antoine Bertin, avec quel plaisir je reverrai Feuillancour au mois de mai ! » Il disait de son pays, le pays des cocotiers, des lataniers, des bananiers, du *printemps éternel* et des *oiseaux braillards* :

> Là, comme on fait ailleurs, je végétai neuf ans.
> . . . .
> La patrie est un mot et le proverbe ment.

A Rio-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, aux Indes, le créole

parisien n'avait qu'un souci : c'était de rentrer à sa chère *caserne* de Feuillancour... « L'espérance, écrivait-il à son frère, vient me dire à l'oreille : tu les reverras, ces épicuriens aimables qui portent en écharpe le ruban gris de lin, et la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais... » Et le front appuyé sur sa main, tandis que les bayadères tournaient follement devant lui, avec leur *sein élastique,*

Enfermé dans un bois léger,

il s'écriait, plein de mélancolie et de regret :

On ne rencontre qu'à Paris
Les véritables bayadères.

Son Éléonore elle-même, on peut affirmer que c'est à Paris qu'il l'a trouvée, composée, caressée, embellie, quoiqu'il soit admis généralement qu'Éléonore s'appelait Esther à l'île Bourbon. « Éléonore, disait un jour Parny à Tissot, n'était pas régulièrement belle; mais elle avait de grands yeux bleus, la bouche bien faite, un teint de blonde, le regard d'une expression agréable; il régnait en outre, dans sa personne, un air de nonchalance et d'abandon voluptueux, sorte de charme particulier aux créoles. » Fiez-vous donc aux poëtes! Jamais Parny ne nous a montré dans ses vers, à côté de sa tête d'oiseau, cette blonde aux yeux bleus qu'il peint si distinctement pour le jeune curieux enthousiaste qui l'interroge. Son Éléonore poétique n'existe pas; elle est vague comme un songe, elle est flottante comme une nymphe; elle sert tout uniment de prétexte aux variations infinies d'un thème de poésie et de musique érotique.

Parmi toutes ses œuvres, à part quelques fragments des *Déguisements de Vénus,* ce qu'il y a de meilleur pour nous chez Parny, ou du moins de plus saisissable, ce sont les élégies du quatrième livre des *Poésies érotiques.* Il y a là, par moments, non-seulement le cri de la passion sensuelle, le frisson brûlant de l'amour païen, mais les mélancolies profondes et pourtant souriantes du philosophe épicurien qui se méprise et se condamne :

Il n'est qu'un temps pour les douces folies,
Il n'est qu'un temps pour les aimables vers.

Douces folies! aimables vers! Qui pourrait nous dire ce que signifiaient autrefois ces jolis mots d'une langue éteinte? Il aurait fallu connaître Fontanes, ou causer de tous ces riens avec Rivarol, ce Rivarol qui appelait Delille l'abbé Virgile, et qui a dû surnommer Parny le chevalier Tibulle.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres de Parny, édition Didot, 1808. — Consulter Dussault, La Harpe et Tissot.

PROJET DE SOLITUDE

Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée!
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours;
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée,
Interdite aux vaisseaux et d'écueils entourée;
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers;
Une main favorable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
Que nous faut-il de plus? Cette île fortunée
Semble par la nature aux amants destinée.
L'Océan la resserre, et deux fois en un jour,
De cet asile étroit on achève le tour.
Là, je ne craindrai plus un père inexorable;
C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées;
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur.
Viens, la nuit est obscure et le ciel sans nuage;
D'un éternel adieu saluons ce rivage
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus :
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents;
Sur les flots aplanis Zéphire souffle à peine;
Viens; l'amour jusqu'au port conduira deux amants.

ÉLÉGIE XI

Que le bonheur arrive lentement!
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse!
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse.
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,
Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui;
Mais du présent l'image trop fidèle
Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,
Et sans pitié la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu : délire, jouissance,
Transports brûlants, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance,
J'ai tout perdu; l'amour seul est resté.

LES DÉGUISEMENTS DE VÉNUS

TABLEAU VIII

« Berger, j'appartiens à Diane :
Pourquoi toujours suis-tu mes pas?
Je hais Vénus : fuis donc, profane;
Crains cette flèche et le trépas! »

Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger :
Mais Myrtis, qui la voit si belle,
Sourit, et brave le danger.
Un fossé profond les sépare,
Avec audace il est franchi.
Imprudent! d'un regret suivi,
Le trait vole, siffle et s'égare.
La nymphe de nouveau s'enfuit.
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane asile ordinaire,
Elle entre ; et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grâce pudique,
Irritent le désir naissant.
D'un côté, sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend;
De l'autre, une agate polie
La relève, livrant aux yeux
Les lis d'une cuisse arrondie,
Et des contours plus précieux.
De son sein qui s'enfle et palpite,
Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement,
Un globe est nu : le jeune amant
S'arrête, et des yeux il dévore,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal
Qu'au sommet la rose colore.
Il saisit la nymphe, et sa voix
Pour l'implorer devient plus tendre.
Des cris alors se font entendre;
Le cor résonne dans les bois.
« Malheureux! laisse-moi, dit-elle :
Diane est jalouse et cruelle;

Si je l'invoque, tu péris. »
Malgré la nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse;
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe,
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la nymphe à Myrtis.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

RIVAROL

1754 — 1801

On sera peut-être surpris de voir figurer Antoine Rivarol dans la galerie des poëtes français. Quand il prit la peine de rimer, en effet, ce causeur de génie, ce journaliste plein d'éclat, ne fut guère qu'un parodiste médiocre. Il serait ridicule de prendre au sérieux aujourd'hui la parodie du *Songe d'Athalie*, ou celle du *Récit de Théramène*, ou le dialogue satirique intitulé *le Chou et le Navet*, ou même la *Réponse de la Couleuvre aux éloges que madame de Genlis lui a adressés*. Ces faibles écrits suffiraient pourtant à démontrer que, s'il eût voulu, Rivarol eût pu grimper aisément, comme tant d'autres versificateurs de son siècle, au haut de la petite cime du Parnasse et caracoler avec une gracieuse hardiesse dans les petits chemins de traverse de la poésie. Je ne connais personne, excepté Voltaire, parmi les beaux esprits du XVIIIe siècle, qui eût été capable de trouver, presque sans y songer, les jolis *Vers à une jeune ignorante*.

N'eût-il fait que cette pièce, Rivarol aurait certainement le droit de la placer dans une anthologie. Elle entrera donc dans la nôtre, où elle sera recueillie comme la fille unique d'une muse éphémère, comme une orpheline de bonne maison qu'on reconnaît à son grand air et qu'on adopte, malgré le hasard de sa naissance et de sa destinée. En la recueillant, d'ailleurs, nous ouvrons la porte à une intéressante question d'histoire littéraire. Comment se présente-t-elle isolée? Comment Rivarol, à une époque où l'esprit semblait être l'élément même de la poésie, n'eut-il pas l'ambition de prendre rang parmi les poëtes? Ne serait-il pas possible que, dans son orgueil de patricien de la république lettrée, il n'eût pris secrètement pour maxime la fière devise des Rohan : *Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis?* Tandis que Voltaire

régnait, Rivarol ne daigna point se nommer le prince Florian ou le prince Dorat; il garda son nom de Rohan sans titre : il fut Rivarol.

Était-il noble de race comme il était noble d'esprit et d'allures ? S'appelait-il vraiment le comte de Rivarol ? Descendait-il d'une famille de gentilshommes italiens transplantés en Languedoc, ou faut-il supposer avec ses ennemis et ses envieux qu'il était né Riverot ou Rivarolles, fils d'un aubergiste flétri, ainsi que l'affirme la *Chanson contre M. le comte de Sonnencour :*

> Jadis je tournai la broche;
> Aujourd'hui je suis seigneur?...

Je croirais volontiers que sa qualité de gentilhomme ne parut jamais bien authentique aux grands seigneurs de ce temps-là, qui admettaient pourtant d'assez bonne grâce les armoiries que se donnaient alors les gens d'esprit. Au commencement de la Révolution, dans une société où se trouvait M. de Créqui, Rivarol répétait avec une certaine affectation cette plainte de roi détrôné : « *Nous avons perdu nos droits, perdu notre fortune*, etc. » Sur quoi M. de Créqui répétait à son tour, en murmurant : « *Nous ? nous ?*... — Eh bien, s'écria Rivarol, qu'est-ce que vous trouvez d'extraordinaire dans ce mot ? » Alors M. de Créqui lui dit : « C'est ce pluriel que je trouve singulier. »

La boutade de M. de Créqui explique peut-être la sanglante épigramme de Rivarol contre la noblesse, qu'il comparait à un cadavre :

« Les nobles d'aujourd'hui ne sont plus que les mânes de leurs ancêtres »

Et cette amère définition des lettres royales d'anoblissement :

« Les rois de France guérissaient leurs sujets de la roture à peu près comme des écrouelles, à condition qu'il en resterait des traces. »

Cherche qui voudra chez Rivarol les traces de roture ou les preuves de noblesse : ce qui est certain pour nous, ce qui fut peut-être très-malheureux pour lui, c'est qu'il vint à Paris à l'âge de vingt ans, comme y fût débarqué un jeune hobereau de Gascogne, la tête pleine de vanités, d'instincts et de préjugés aristocratiques. M. de Parcieux, de l'Académie des sciences, le présenta comme son parent à d'Alembert, qui le mit sans doute en relation avec Voltaire.

Être un grand seigneur et un grand homme à la fois, tel fut certainement le premier rêve du jeune Rivarol. Il savait très-bien que Voltaire n'était pas seulement un poëte ; aussi ne lui parla-t-il pas de poésie. Sa première conversation avec l'homme universel, avec le sou-

verain de son siècle, roula sur les sciences, sur les mathématiques, sur l'algèbre. « Eh bien, qu'est-ce que cette algèbre, dit Voltaire, où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux? — Oui, repartit Rivarol, il en est des opérations de l'algèbre comme du travail de vos dentelières qui, en promenant leurs fils au travers d'un labyrinthe d'épingles, arrivent, sans le savoir, à former un magnifique tissu. » Dans une autre conversation, la littérature eut son tour, puisque ce fut, dit-on, sur un défi de Voltaire que Rivarol se mit à traduire l'*Enfer* du Dante. Cette traduction, que Buffon regarde comme l'œuvre d'un créateur, Rivarol ne la considérait lui-même que comme un essai, un exercice, une espèce de gymnastique littéraire. Il s'était mesuré avec Dante, disait-il, comme un jeune peintre qui travaille un instant d'après les cartons de Michel-Ange. Une telle comparaison ne suffit-elle pas de reste pour expliquer les hautes visées de ce grand dilettante qui se prit jusqu'à sa mort pour un homme de génie?

Dans la vie de Rivarol, le but fut toujours suspendu à une distance infinie de l'effort. Métaphysique, littérature, histoire, critique, religion, morale, politique, rien ne fut étranger à ses études, à ses méditations et à ses aspirations, ou, pour être plus exact, à ses rêveries. Il put entrevoir dans ses songes, tantôt la gloire d'un Voltaire, tantôt celle d'un Montesquieu, tantôt la renommée d'un Condillac, tantôt l'influence souveraine d'un Mirabeau. Mais il lui manqua la faculté d'action dans le domaine de la pensée.

Homme de plaisir et de loisir avant tout, il ne travailla de temps en temps que pour donner plus d'attrait aux naturelles saillies de sa chère paresse. Se lever après midi, se coucher après minuit, et du lever au coucher tirer des feux d'artifice avec la poudre fulminante d'un esprit français allumé par la verve italienne, telles étaient les fêtes galantes de ce Lauzun ou de ce Richelieu de la littérature, de ce brillant roué qui, dans le monde de l'activité intellectuelle, n'eut jamais que d'éclatants caprices et pas une féconde passion. Les grandes renommées le tentaient sans lui inspirer d'enthousiasme. Les gloires de passage, les fausses réputations, les mirages de la vogue et de l'engouement le firent toujours sourire de dédain, et quelquefois l'irritèrent jusqu'à le rendre cruel, injuste, impitoyable. Dans les bergeries de Florian comme dans les jardins de Delille, dans la légion des poëtes descriptifs et fugitifs, plus d'une victime saigna sous la griffe royale du lion désœuvré.

L'*Almanach des grands Hommes* dispersa, comme un tourbillon de feuilles jaunies, tous les *Almanachs des Muses et des Grâces*, toutes les

De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi,
Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.
Réponds donc maintenant aux cris des chicorées,
Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées,
Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront,
Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton front.

LE NAVET AU CHOU

J'ai senti, comme toi, notre commune injure;
Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure,
Des oignons irrités j'imite le courroux :
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.
Des mépris d'un ingrat le sage se console.
Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole
Qu'un poëte orgueilleux veut nous exiler tous
Des jardins où Virgile habitait avec nous.
Un prêtre dans Memphis, avec cérémonie,
Eût conduit au bûcher le candidat impie,
Mais le temps a détruit Memphis et nos grandeurs :
Il faut à son état accommoder ses mœurs.
Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous,
Et n'y parle jamais de navets et de choux.
Son style citadin peint en beau les campagnes;
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'opéra, les forêts à Longchamps,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes,
Et, pour nous renonçant au musc du parfumeur,
Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur?
Papillon en rabat, coiffé d'une auréole,
Dont le manteau plissé voltige au gré d'Éole,

C'est assez qu'il effleure en ses légers propos
Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos.
La mode à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes;
Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis;
Et ceux qui pour Janot abandonnent Préville
Lui décernent déjà les lauriers de Virgile.

LE CHOU

Qu'importent des succès par la brigue surpris?
On connaît les dégoûts du superbe Paris.
Combien de grands auteurs dans les soupers brillèrent,
Qui, malgré leurs amis, au grand jour s'éclipsèrent!
Le monde est un théâtre, et, dans ses jeux cruels,
L'idole du matin, le soir, n'a plus d'autels.
Nous y verrons tomber cet esprit de collége,
De ses dieux potagers déserteur sacrilége :
Oui, la fortune un jour vengera notre affront;
Sa gloire passera, les navets resteront!

VERS

A UNE JEUNE IGNORANTE

Vous dont l'innocence repose
Sur d'inébranlables pivots,
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots;
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre et le papier pour cause;
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots

Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos;
Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

RÉPONSE

AUX VERS PRÉCÉDENTS

Cette morale peu sévère
Séduira plus d'un jeune cœur;
Il est commode et doux de n'employer pour plaire
Que ses attraits et sa fraîcheur :
Mais un amant que l'esprit indispose,
Peut-il être constant? Oh! non;
Celui qui, pour aimer, ne cherche qu'une rose,
N'est sûrement qu'un papillon.

FLORIAN

1755 — 1794

« Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massanne, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse émaillent la terre ; le grenadier, l'aubépine exhalent dans l'air des parfums ; un cercle de collines parsemées d'arbres touffus ferme de tous côtés la vallée, et des roches couvertes de neige bordent au loin l'horizon... »

Devenu capitaine de dragons et gentilhomme du duc de Penthièvre, Jean-Pierre Clovis de Florian peignait ainsi la vallée close où s'était passée son enfance ; il enjolivait des plus riantes couleurs son beau pays natal pour en faire l'heureuse Bétique de son Estelle et de son Némorin. Les souvenirs de ses premières années, doucement évoqués par sa molle imagination, venaient sans effort encadrer les tableaux naïfs de ses pastorales : « Je veux, disait-il célébrer ma patrie ; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur ; où, sur de riantes collines semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux ; où, enfin, un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail et aux vices par la gaieté. »

Quand il retraçait presque sans y songer le caractère de ce peuple languedocien de la vallée du Gard, le romanesque auteur d'*Estelle* ne se doutait guère qu'il donnait une idée parfaite de son propre caractère et de son propre esprit. Il fut, en effet, tout à la fois laborieux et

enjoué, spirituel et sensible ; laborieux surtout, et j'insiste sur ce trait parce qu'il est essentiel, parce qu'on ne le remarquerait pas aisément dans la vie si coulante en apparence de ce facile poëte. Florian, ce berger distrait d'innocents troupeaux qui, selon le mot de M. de Thiard, n'ont jamais vu le loup ; Florian, ce rêveur et ce museur allemand croisé d'andalous ; Florian, ce compatriote du paresseux La Fare, ce doux contemplateur de faux vallons et de faux ruisseaux ; Florian était vraiment né avec un fonds de vivacité toute française ! Pendant plus de trente ans, il travailla partout et sans cesse, au château d'Anet ou à Sceaux comme au monastère de la Trappe ; à l'hôtel de Toulouse, dans sa bibliothèque-volière, plus remplie d'oiseaux que d'auteurs, comme dans la maison d'arrêt de Port-Libre, au grincement sinistre des trousseaux de clefs et des verrous.

Cet amour du travail était sans doute chez lui un don de nature, mais c'était aussi un devoir : son discours à l'Académie en fait foi. Amené tout jeune à Ferney, chez son oncle, qui avait épousé une nièce de Voltaire, il ne lui fut peut-être pas inutile de voir à l'œuvre la plus merveilleuse activité d'esprit qui fut jamais. Le jeune Languedocien, avec ses grands yeux noirs et sa voix fraîche, plut tout de suite au vieil enfant de Paris. Voltaire lui fit chanter au clavecin ses couplets à mademoiselle Clairon :

Dans la grand' ville de Paris
On se lamente, on fait des cris...

Il le baptisa Florianet, le caressa, le choya, et lui donna sa bénédiction de patriarche, *in quantùm possum, et in quantùm indiges*. Cette bénédiction patriarcale, qui fut accompagnée plus tard dans une circonstance solennelle de ces deux belles paroles : « God and liberty, » ne communiquait à personne, que je sache, le goût de la servitude ou de la dépendance. Florianet quitta fièrement la maison de Voltaire, comme s'il eût dû être un petit Franklin.

A peine débarqué à Paris, comme son père était sans fortune, il lui fallut entrer dans la maison d'un prince, avec la perspective d'une brillante domesticité. Quoiqu'il eût rencontré le meilleur maître, ce vertueux duc de Penthièvre, le plus honnête homme et le personnage le plus ennuyé de France, Florian aurait bien voulu rompre sa chaîne et courir le monde. Après avoir été page du duc, il refusa presque de rester auprès de lui en qualité de gentilhomme. « Il y a trop longtemps, disait-il, que je suis laquais pour vouloir devenir valet de chambre. »

L'esprit voltairien l'emportait, et peut-être aussi cette vague humeur romanesque, cette rêverie héroïque qu'il tenait de sa mère Gilette de Falgues, Espagnole d'origine, cette singulière nostalgie du pays des romances qui lui faisait dire dans un de ses contes :

> Ce long détail peut-être vous ennuie;
> Passez-le moi, j'aime l'Andalousie.

Les poëtes andaloux ou castillans, du moins par humeur, n'ont jamais été rares en France. Avant de tourner les yeux vers l'Angleterre ou vers l'Allemagne, c'est-à-dire avant ces deux derniers siècles, notre littérature allait volontiers prendre langue en Espagne ou en Italie. Aujourd'hui encore, longtemps après les Scarron, les Corneille, les Le Sage, les Beaumarchais, n'avons-nous pas en France un illustre Castillan, Victor Hugo, un gracieux Andalous, Alfred de Musset, et un vaillant Navarrois allié aux Maures, Théophile Gauthier?

Par le sang et par l'humeur, Florian se sentait le cousin des Cervantes, des Yriarte, des Montemayor. Il les fréquentait, les aimait et les imitait à la française, beaucoup trop librement, c'est-à-dire fort mal. Nouvelles, pastorales, romances, comédies, tout lui plaisait en Espagne, et ces créations poétiques du plus fier génie national, il les exprimait sans façon dans son verre comme de magnifiques oranges ou de beaux citrons, pour en faire je ne sais quelle limonade mélancolique. On adorait alors cette fade liqueur à Paris.

Galatée fut très-goûtée, même en Suisse. Le goût de Florian pour Cervantes n'empêchait pas ce facile esprit d'admirer Gessner. Il offrit sa *Galatée* au bucolique allemand, avec ce joli compliment digne de l'un et de l'autre berger : « J'ai tâché d'habiller la *Galatée* comme vous habillez vos Chloés; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, et j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères. »

Tel était Florian avant que le duc de Penthièvre ne lui eût dit : « Faites des fables! »

Il essaya, comme si c'eût été un jeu, et il réussit. Les fables de La Fontaine nous amusent comme de véritables comédies en plein vent et en pleine nature. Celles de Florian nous divertissent comme des contes de ruelle ou de salon. Entre les deux fabulistes, il y a toute la distance de Molière à Marivaux; mais qui donc, excepté les pédants, ne goûte pas Marivaux? Qui ne se souvient avec plaisir du *Lapin* et de *la Sarcelle?* Qui ne relirait avec agrément *le Singe qui montre la lanterne magique?*

Florian, qui avait publié ses fables en 1792, fut décrété d'accusation en 1793 comme gentilhomme. Il se plaignit doucement sur le chalumeau du berger : « Il avait fait, disait-il, le *Serf du Mont-Jura*, le onzième livre de *Numa*, la fable *des Singes et du Léopard* ; et d'ailleurs, ajoutait-il en manière d'apologue, la fauvette qui chantait auprès des marais de Lerne, lorsque Hercule combattait l'hydre, n'excita point la colère du libérateur. » Mis en liberté après thermidor, il se retira languissant à l'orangerie de Sceaux, où il mourut. C'est là qu'il est enterré.

Florian, hélas ! ne repose pas, comme il l'eût désiré, sous le grand alizier de son village « où les bergères se rassemblent pour danser. »

HIPPOLYTE BABOU.

L'édition la plus complète des œuvres de Florian est celle de 1802, Paris, chez Dufort, 8 volumes.

FABLES

LE LAPIN ET LA SARCELLE

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre, étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance;
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait.
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie!
Ne prolonge pas mon effroi :

Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie ;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »
Disant ces mots, il court, il pleure;
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde et reconnaît... ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle : aussitôt, il pousse un cri de joie;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie; et, par ce souterrain,
Le lapin, tout à coup, entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle; il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre.
Ils n'étaient pas au bout! Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin.
Mes fusils! Mes furets! criait-il en colère;
Aussitôt, fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;

Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes;
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.
« Je ne te quitte point, lui répondit l'oiseau;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi... » La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards : elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui, la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et, jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours digne d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie
Qu'ils se la devaient tous les deux.

LES SINGES ET LE LÉOPARD

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard; je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne,
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah, monseigneur! quelle bonté!
Quoi! votre Altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon Altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis; jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main.
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe, cette fois, devina qui frappait;

Mais il s'en alla sans le dire,
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre les dents :
« Ne jouons pas avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère :
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit, suivons tous sa doctrine;
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;

Il entendit ses cris, son âme fut émue.
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui-dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle, écoutez : à nous deux,
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez :
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

LE CHATEAU DE CARTES

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours :
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait sa mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres, fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différents ? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère murmurant
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

LE PERROQUET

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage :
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,

Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître
Et qu'elle ait voulu profiter.
Enfin, aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et, dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : « Mais parlez donc, beau sire,
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire;
Sans doute vous avez une brillante voix,
Daignez chanter pour nous instruire. »
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
« Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas. »

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... « Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
« Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.

Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir. »

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,
(C'était dans un grand bois), il voit un chat-huant
Entouré de geais, de corneilles,
Qui le harcelaient en criant :
« C'est un coquin ! c'est un impie,
Un ennemi de la patrie !
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons !
Ensuite nous le jugerons. »
Et tous fondaient sur lui : la malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : « Pourquoi ces assassins
En voulaient-ils à votre vie?
Que leur avez-vous fait? » L'oiseau lui répondit :
« Rien du tout. Mon seul crime est d'y voir clair la nuit. »

EXPLICATION

D'UNE MÉDAILLE GRECQUE

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers;
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus;
Et se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Voyez-les s'approcher ensemble du rivage :
L'Amour impatient s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : « Terre! terre!
— Que faites-vous? lui dit sa mère.
— Maman, lui répond-il, j'entre dans mes États. »

LE VOYAGE

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route;
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

FONTANES

1757 — 1821

La piété filiale a exhumé, en 1839, les restes littéraires de M. de Fontanes, et les a pour jamais réunis en deux volumes qui ont pris la forme d'un petit monument. A cette cérémonie touchante avaient été conviés M. de Chateaubriand, M. Roger l'académicien, et M. Sainte-Beuve. Tous les trois rendirent alors un hommage suprême à la mémoire de l'ancien grand maître de l'Université impériale. La dernière édition, qui a paru chez M. Hachette, des œuvres de Louis de Fontanes, contient en effet une notice historique de M. Roger, une étude très-complète de M. Sainte-Beuve, et une magnifique lettre de Chateaubriand. La notice seule conserve les illusions littéraires d'un autre temps.

Ni l'auteur de *René*, ni l'auteur de *Volupté* ne se trompent sur la valeur poétique de l'auteur de la *Chartreuse de Paris* et du *Jour des Morts*. Leurs regrets ont presque la tristesse d'un dernier adieu, que la postérité oublieuse n'entendra peut-être pas.

M. de Chateaubriand se souviendrait à peine du poëte, si son cœur n'était prêt à payer la dette de son esprit : « C'est M. de Fontanes, dit-il, qui encouragea mes premiers essais ; c'est lui qui annonça le *Génie du christianisme ;* c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée ; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides : ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter. » Puis ce sont des lamenta-

tions à faire trembler les étoiles, comme en sait pousser dans sa nuit lumineuse le plus désolé des psalmistes :... « Tout a changé, tout continue de changer : nous voyons venir sur nous avec impétuosité la société nouvelle, comme on voit venir le boulet sur le champ de bataille. Rien de ce qui existe n'existera ; la vieille Europe est tombée avec la vieille monarchie française... J'écoute derrière moi mes souvenirs, comme les bruissements de la vague sur une grève lointaine. En me promenant quelquefois dans les bois, ces vers du *Jour des Morts* me reviennent en mémoire :

> D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
> Me semble murmurer dans la feuille flétrie.

Mais, hélas ! j'ai tant de regrets que je ne sais auquel entendre... Les hommes d'autrefois, en vieillissant, étaient moins à plaindre et moins isolés que ceux d'aujourd'hui : s'ils avaient perdu les objets de leur affection, peu de chose d'ailleurs avait changé autour d'eux ; étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant un traînard dans ce monde a non-seulement vu mourir les individus, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, goûts, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu : il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours... » Cela est fort beau sans doute, mais cela explique-t-il pourquoi les écrits de Louis de Fontanes sont presque oubliés ? Est-ce que la *vieille Europe*, en tombant avec la *vieille monarchie française*, aurait entraîné dans sa chute la gloire littéraire d'un écrivain qui, en 1789, n'avait guère plus de trente ans ? M. Sainte-Beuve n'en croit rien, j'en suis persuadé. Il cherche M. de Fontanes dans le coin de terre où ses vers ont fleuri, et non dans les décombres de la vieille Europe. Il rassemble avec un sourire attristé, parmi les débris d'un esprit délicat, tout ce qu'on peut en sauver, tout ce qu'on peut en faire revivre dans les plus paisibles musées de la poésie.

« A leur date, dit le fin critique, la *Chartreuse* et le *Jour des Morts* déjà un peu passés, mais à maintenir dans la suite des tons et des nuances de la poésie française ; sans date et de tous les instants, les *Stances à une jeune Anglaise*, l'ode *à une jeune Beauté*, ou celle *au Buste de Vénus !* En un mot, le flacon scellé qui contient la goutte d'essence ; voilà ce qui surnage, c'est assez... »

Hélas ! depuis 1839, ces *Stances à une jeune Anglaise*, qui plaisaient à

M. Sainte-Beuve, se sont presque évaporées dans l'air. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une poussière sans couleur et sans parfum. Le peu de vie qui les animait s'en est allé rejoindre dans les limbes les fantômes de la *Chartreuse*, de la *Forêt de Navarre*, de la *Maison rustique*, de la *Grèce sauvée*, de l'*Essai sur l'astronomie*, et des trop fameuses *Stances à M. de Chateaubriand*. Il ne resterait donc à préserver que les odes *au Buste de Vénus* et *à une jeune Beauté?* Nous croyons qu'on peut encore rapprocher de ces jolies pièces les trois suivantes qui nous semblent éclairées du même petit flambeau : « *Au bout de mon humble domaine,* » etc., *à la Fontaine du Vivier*, *à un Pêcheur*. Il serait dommage aussi de ne pas mentionner, par un scrupule de pruderie, la fin d'une *Ode contre l'inconstance* « qu'une convenance rigoureuse a fait retrancher à sa place dans la série des œuvres. » Celle-ci est d'autant plus remarquable qu'elle révèle un certain feu de jeunesse qui n'a donné qu'un éclair.

Jamais existence poétique ne fut moins troublée que celle de Fontanes. Son existence politique et administrative la recouvre malheureusement et la confisque. Le serviteur de Napoléon a fait beaucoup de tort au dévot littéraire. Celui-ci aimait la retraite et le loisir, l'antiquité profane et l'antiquité sacrée, la Bible et l'Iliade, la mythologie et la liturgie. Pour se développer entièrement, il lui eût fallu, d'un bout à l'autre de sa vie, le doux recueillement de sa petite maison de Courbevoie.

Là, sous le buste de Vénus, et en face des flèches gothiques de Saint-Denis, mollement bercé par le flot de la Seine, et pouvant goûter sur son canapé le charme mélancolique des voluptés champêtres, Fontanes aurait peut-être entendu plus souvent au fond de son cœur les vagues confidences de sa muse intime; une muse qui se souvient et qui pressent, qui rêve en silence ou qui parle bas. Les pompes de la vie officielle ont plus d'une fois chassé l'inspiration. Fontanes le savait bien, et il en souffrait aussi vivement qu'il pût souffrir en ce monde, cet homme si modéré, si pondéré, si sage et si disposé à calmer par de bonnes paroles les anxiétés passagères de sa conscience. Quand le grand maître de l'Université officiait aux Tuileries, quand le président du Corps législatif haranguait des porteurs de drapeaux; au milieu de ces devoirs compliqués, pesants, tyranniques, et d'une tyrannie presque incessante, à quoi pouvait songer l'aimable poëte de Courbevoie?

Nous n'appuierons pas davantage sur la situation et les gênes de l'homme officiel. Cet homme-là, d'ailleurs, ne nous plait pas, chez

Fontanes : il est trop savamment équilibré, trop courageux entre deux eaux : nous en dirions peut-être un peu de mal qui rejaillirait sur le poëte. Isolons ce dernier de son despote. Montrons le jeune Fontanes arrivant de Niort à Paris, avec une jolie âme un peu triste, et venant d'un air timide frapper au bercail de la poésie pastorale et sentimentale. Suivons-le chez madame Pauline de Beaumont, où les brusqueries de sa conversation, aussi bien que la vigueur athlétique de sa taille ramassée, lui font donner le surnom de sanglier d'Érymanthe. *Philosophe et chrétien, catholique et tolérant* dans ses écrits, comme l'a très-bien dit M. Roger, il était à notre avis de ceux qui marchent en avant à reculons. Le regard tourné vers le XVIIIe et le XVIIe siècle, il s'en écartait à son insu, du côté du XIXe. Fontanes, ce bon Fontanes, sur la frontière de deux époques et de deux littératures, suivait Chateaubriand dos à dos, en souriant à madame Dufrénoy et menaçant madame de Staël.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres de Fontanes, édition Hachette, 1839. Voir les *Mémoires* de Chateaubriand, l'*Étude* de M. Sainte-Beuve, et la *Biographie universelle* (article de M. Roger).

ODE

Au bout de mon humble domaine,
Six tilleuls au front arrondi,
Dominant le cours de la Seine,
Balancent une ombre incertaine
Qui me cache aux feux du midi.

Sans affaire et sans esclavage,
Souvent j'y goûte un doux repos;
Désoccupé comme un sauvage
Qu'amuse, auprès d'un beau rivage,
Le flot qui suit toujours les flots.

Ici, la rêveuse Paresse
S'assied, les yeux demi-fermés,
Et sous sa main qui me caresse,
Une langueur enchanteresse
Tient mes sens vaincus et charmés.

Des feuillets d'Ovide et d'Horace
Flottent épars sur mes genoux,
Je lis, je dors, tout soin s'efface;
Je ne fais rien, et le jour passe;
Cet emploi du jour est si doux!

Tandis que d'une paix profonde
Je goûte ainsi la volupté,
Des rimeurs dont le siècle abonde
La muse toujours plus féconde
Insulte à ma stérilité.

Je perds mon temps, s'il faut les croire;
Eux seuls du siècle sont l'honneur.

J'y consens, qu'ils gardent leur gloire !
Je perds bien peu pour ma mémoire,
Je gagne tout pour mon bonheur.

A UN PÊCHEUR

Pêcheur, qui des flots de la Seine
Vers Neuilly remontes le cours,
A ta poursuite toujours vaine
Les poissons échappent toujours.

Tu maudis l'espoir infidèle
Qui sur le fleuve t'a conduit,
Et l'infatigable nacelle
Qui t'y promène jour et nuit.

Des deux pêcheurs de Théocrite
Ton sommeil t'offrit le trésor;
Hélas ! désabusé trop vite,
Tu vois s'enfuir le rêve d'or.

Ici, rêvant sur ma terrasse,
Je n'ai pas un sort plus heureux;
J'invoque la muse d'Horace,
La muse est rebelle à mes vœux.

Jouet de son humeur bizarre,
Je dois compatir à tes maux;
Tiens, que ce faible don répare
Le prix qu'attendaient tes travaux.

La nuit vient : vers le toit champêtre,
D'un front gai, reprends ton chemin,

Dors content ! tes filets, peut-être,
Sous leur poids fléchiront demain.

Demain, peut-être, en cet asile,
Au chant de l'oiseau matinal,
Mon vers coulera plus facile
Que les flots purs de ce canal.

- - — —

SUR UN BUSTE DE VÉNUS

Loin de nous, censeur hypocrite
Qui blâmes nos ris ingénus !
En vain le scrupule s'irrite,
Dans ma retraite favorite
J'ai mis le buste de Vénus.

Je sais trop bien que la volage
M'a sans retour abandonné;
Il ne sied d'aimer qu'au bel âge;
Au triste honneur de vivre en sage
Mes cheveux blancs m'ont condamné.

Je vieillis, mais est-on blâmable
D'égayer la fuite des ans?
Vénus, sans toi rien n'est aimable;
Viens de ta grâce inexprimable
Embellir même le bon sens.

L'illusion enchanteresse
M'égare encor dans tes bosquets;
Pourquoi rougir de mon ivresse?
Jadis, les Sages de la Grèce
T'ont fait asseoir à leurs banquets.

Aux graves modes de ma lyre
Mêle des sons moins sérieux ;
Phébus chante, et le ciel admire ;
Mais, si tu daignes lui sourire,
Il s'attendrit et chante mieux.

Inspire-moi ces vers qu'on aime,
Qui, tels que toi, plaisent toujours ;
Répands-y le charme suprême
Et des plaisirs et des maux même
Que je t'ai dûs dans mes beaux jours.

Ainsi, quand d'une fleur nouvelle
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

ANDRIEUX

1759 — 1833

La littérature de l'empire est aujourd'hui classée parmi les antiques; elle est reléguée, à bon droit ou à tort, dans les musées avec les modes du temps, avec les tailles courtes et les turbans; pour beaucoup de médisants contemporains, sa gravité d'emprunt ne résiste même pas à l'examen.

La raison de ce discrédit est facile à concevoir : la littérature de l'empire est, de l'aveu de tous, une littérature de pastiche et de transition; elle est en souffrance et comme étourdie par le bruit qui se fait à côté d'elle, et elle se résigne à être la partie inerte et sacrifiée d'une époque d'action, le revers effacé d'une médaille glorieuse. C'est une littérature honnête et consciencieuse qui a plus de mémoire que d'inspiration, plus de patience que de génie.

En ce temps de grâce, on parle encore grec, voire même latin, mais pour presque tous les poëtes, l'antiquité est moins un culte qu'une superstition. Quant aux modèles étrangers dont on commence à sentir le besoin, on n'en est encore qu'à une contrefaçon. On tient peu à leur conserver leur taille et leur physionomie; on rapetisse le géant; on vernit Shakspeare comme on a monnayé Molière; on corrige Corneille, et tout cela sans grandeur comme sans autorité, avec des minuties scrupuleuses, avec des chicanes de participes qui sentent l'huile et le pédant. C'est, en un mot, le règne des petites audaces de grammaire, des mesquineries épistolaires, des coquetteries du bout de papier, le triomphe de la romance sentimentale et des camaraderies perfides de l'épigramme. Somme toute, ce siècle admire peu, crée encore moins, malgré ses prétentions; il est médiocre dans tous les genres; il n'a ni le scepticisme railleur de son aîné, ni l'enthousiasme chercheur de son

cadet; il n'existe pas par l'ensemble, et c'est tout au plus si, par les individus, il donne prise à la critique.

Sur ce fond un peu pâle de la génération littéraire d'il y a cinquante ans, Andrieux se détache avec une originalité relative. Il y occupe une place honorable ; sa physionomie bonhomme et railleuse est à l'aise entre la sérénité honnête de Ducis et l'enthousiasme austère de madame de Staël. Il n'est point ici question de l'auteur dramatique, dont nous n'avons pas à nous occuper, mais du poëte, qui a toutes les qualités qu'on attachait alors à ce mot : une forme d'une élégance méticuleuse, un vers bien frappé, une recherche constante de l'effet ; de l'esprit et toujours de l'esprit ; quant au sentiment, il n'en est pas question même dans les morceaux qui semblaient le plus l'admettre, comme *la Promenade de Fénelon.*

Ses contes sont des modèles dans un genre spécial. Qui n'a lu, entendu, appris *le Procès du sénat de Capoue, Cécile et Térence* et surtout *le Meunier de Sans-Souci ?* Tous les détails sont charmants ; le trait manœuvré d'une main sûre arrive en plein but. Il semble qu'on voit l'auteur en aiguiser la pointe avec amour, au risque, quelquefois, de la rendre imperceptible. On se représente sans peine l'effet que devaient produire de tels morceaux interprétés par ce charmant diseur, dont on a répété si souvent avec M. Villemain « qu'il se faisait entendre à force de se faire écouter. » Au contraire de beaucoup d'autres, les œuvres d'Andrieux gagnent à être lues ; mais parfois cet esprit quand même laisse désirer autre chose : l'idée ne fait pas défaut, et pourtant ce n'est pas là de l'abondance. A la réserve avec laquelle écrit Andrieux, on serait tenté de croire qu'il est le dépositaire et non le maître de son talent. On voudrait que cette poésie savamment brillante eût plus d'abandon, plus d'individualité émue. On demande une faiblesse, une passion, en un mot, une révélation à cette muse mythologique, dont les pieds didactiques partent toujours parce que, dit spirituellement un moderne, « elle n'est pas là. »

C'est surtout dans un genre opposé que ce manque d'air ambiant se fait sentir, dans ce genre de la romance qui avait tant de vogue alors, et où tenait en germe toute la poésie méditative et sentie de notre siècle. Andrieux l'a abordé aussi, mais avec moins de développement et de bonheur. Sa nature d'aristarque lui interdisait ces sujets qu'on ne peut, quoi qu'on fasse, traiter *avec l'art tout seul.* « *Si vis me flere, flendum est.* » Or Andrieux ne pleurait pas, il souriait trop bien pour cela. La romance de *Charlotte au tombeau de Werther*, que nous discu-

tons parce qu'elle sort de la manière ordinaire du poëte, est un morceau froid et décoloré. Gœthe l'eût désavouée à coup sûr et Ducis lui-même n'en eût pas voulu pour pendant à la romance du Saule qu'il a intercalée dans son essai d'Othello. Quoique le procédé de l'école se fasse sentir dans les deux pièces, il y a un peu plus de vérité et de vie dans la plainte de Desdémone que dans celle de Charlotte.

Le reste du bagage poétique d'Andrieux se compose (et c'est l'accompagnement obligé du temps) de poésies fugitives, d'imitations heureuses d'Horace et de Tibulle, de quatrains, d'impromptus dont le seul mérite était dans l'échange poli qu'on en faisait; de pièces familières, dont l'une se présente au lecteur sous ce titre d'une naïve intimité : « *Couplets pour rendre compte d'un petit voyage entrepris pour affaires de famille.* » On le voit, c'était le beau temps des poëtes. Rien n'était perdu; la moindre bluette avait son intérêt pour le public. Que de volumes, à ce compte, on ferait aujourd'hui avec la desserte de nos talents en renom!

On ne saurait omettre ici les corrections qu'Andrieux avait proposées pour deux tragédies de Corneille, *Polyeucte* et *Nicomède*. Un tel travail ne pouvait rien ajouter ni rien ôter à la gloire du grand tragique; restait l'intention qui pouvait être jugée diversement : qu'Andrieux, avant tout professeur émérite, homme d'érudition et de goût, amoureux de la perfection de la forme par excellence, aidât de ses conseils ses amis d'élite et contribuât, pour sa part de censeur sévère, à l'élégance trop coquette des œuvres de Colin d'Harleville, les lettres ne pouvaient que lui en savoir gré; mais que, dans l'emportement réfléchi de son zèle, il prétendît supprimer dans un poëte tel que Corneille des défectuosités qui, comme ses beautés, appartiennent à la postérité, il y avait là à coup sûr exagération, abus des droits de la critique. Aussi, malgré le tact parfait avec lequel Andrieux s'excusait de déroger à son respect pour l'auteur du Cid, malgré la raison et la langue qui souvent demandaient des changements, le correcteur n'a-t-il pu l'emporter sur la tradition et substituer sa version à celle du maître.

A cette erreur près, et si fondées que soient les restrictions qui précèdent, la part d'Andrieux reste encore enviable. Son principal mérite est de s'être voué courageusement au maintien de principes littéraires qui allaient s'affaiblissant, et d'avoir soutenu, de l'autorité d'œuvres plus distinguées que nombreuses, une foi qui, jusqu'aux derniers jours de sa vie, l'a fait, sans amertume et sans fiel, l'ennemi des novateurs.

Cette rareté même de production vient à l'appui de ce jugement: qu'Andrieux avait plutôt les qualités du critique et de l'érudit que celles du poëte. Aussi, la sûreté de son goût, l'élégance de sa manière d'écrire, et ce talent de diction dans lequel il était passé maître, le désignèrent au choix de l'Académie française, qui en fit son secrétaire. Disons, en finissant, qu'aucun autre ne s'est acquitté de ces fonctions délicates avec plus de zèle, de charme et de distinction.

HENRI DERVILLE.

Œuvres d'Andrieux, 3 vol. Nepveu, 1818, Paris.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI

ANECDOTE

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous, en tout temps, est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir:
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal enfermé sous le verre.
L'homme est bien variable!... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois;
Je l'avouerai sans peine, et ferai plus encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond;
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût non végéter, boire, et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le coteau riant par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Très-bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,

Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerr
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage :
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en
« — Rien du tout; car j'entends ne le vendre à pe
« *Il vous faut* est fort bon; mon moulin est à moi,
« Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
« — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y
« — Faut-il vous parler clair! — Oui. — C'est que je le
« Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile :
Sans-Souci s'obstinait : « Entendez la raison,
« Sire; je ne peux pas vous vendre ma maison :
« Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de na
« C'est mon Potsdam à moi; je suis têtu, peut-être.
« Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
« Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
« Il faut vous en passer; je l'ai dit, je persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.

Frédéric un moment par l'humeur emporté :
« Pardieu! de ton moulin c'est bien être entêté!
« Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre!
« Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
« Je suis le maître. — Vous? de prendre mon moulin?
« Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque à ce mot revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit; et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans,
« Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier;
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie:
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du beau renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince:
On respecte un moulin, on vole une province.

LE PROCÈS DU SÉNAT DE CAPOUE

ANECDOTE TIRÉE DE L'HISTOIRE ROMAINE

Amenant la terreur du haut des Apennins,
Lorsqu'il pouvait dans Rome accabler les Romains,
Annibal triomphant s'arrêta dans Capoue.
On l'a souvent blâmé; quant à moi, je le loue.
Vous savez que Capoue était un lieu charmant,
Un pays de Cocagne où l'on vivait gaiement;
Où chacun, se livrant à sa chère paresse
S'enivrant chaque jour de vin et de tendresse,

Du matin jusqu'au soir, riait, dansait, chantait,
Et puis du lendemain fort peu s'inquiétait.
Que le ciel me conduise en un semblable gîte,
Et je ne pense pas que sitôt je le quitte.
Ne valait-il pas mieux, dans cet heureux séjour,
Passer les nuits au bal, jouer, faire l'amour,
Que de courir le monde, et d'aller à la guerre,
Tout le jour à cheval et couchant sur la terre,
Ou vainqueur ou vaincu, s'estimer un héros?
Ne me dites donc plus qu'au sein d'un doux repos
Annibal ne sut pas user de la victoire;
Il s'y connaissait mieux que vos faiseurs d'histoire;
Les revers sont communs; le succès peut nous fuir;
Et qu'est-ce qu'en user, si ce n'est en jouir?
Mais laissons Annibal, et sa gloire ou sa honte;
Aujourd'hui, mes amis, il faut que je vous conte
Un trait de politique un peu vieux, mais certain;
Il est chez Tite-Live, écrit en beau latin,
Et dans de faibles vers j'essaye à le traduire;
Par les siècles passés notre âge peut s'instruire.
Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux:
L'orgueil, l'ambition, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger.
Le sénat, effrayé, délibère en tumulte:
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte;
On s'arme; on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient. Pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête:

« Avec vous, sénateurs, je fus longtemps brouillé;
« De mes biens sans raison vous m'avez dépouillé,
« Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
« Les périls de l'État, non les fautes des hommes.
« On égare le peuple; il le faut ramener.
« Il est une leçon que je lui veux donner;
« J'ai du cœur des humains un peu d'expérience.
« Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance :
« La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède; il ordonne à son gré.
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place; et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
« A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
« Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
« Ces sénateurs, noircis de cent forfaits divers,
« Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense.
« Je les tiens renfermés, seuls, tremblants, sans défense;
« Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
« Sans livrer de combat, sans courir de danger.
« Contre eux tout est permis, tout devient légitime;
« Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
« Je suis l'ami du peuple; ainsi, vous m'en croirez
« Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits;
« Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
« A qui veut se venger trop souvent il en coûte.
« Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,

« Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
« Ce conseil nécessaire est l'âme de l'État,
« Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre.
« Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre.
« On hait la servitude, on déteste les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
« Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
« Que chacun à son tour, sur la place cité,
« Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité;
« Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
« Il faudra qu'au sénat un autre le remplace,
« Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
« Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
« Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
« Ayant mille vertus, sans avoir aucun vice,
« Et que tout le sénat soit ainsi composé.
« Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion aux voix est soudain adoptée,
Et sans autre examen bientôt exécutée.
Les noms des sénateurs, qu'on doit tirer au sort,
Sont jetés dans une urne; et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius; le cri public m'atteste
« Que tout le monde ici l'accuse et le déteste;
« Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
« Quel homme vertueux devra lui succéder.
« Pesez les candidats, tenez bien la balance.
Voyons, qui nommez-vous? » Il se fit un silence;
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,

Hasarde un nom ; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à l'instant contre lui s'élevèrent.
« Pouvait-on présenter un pareil sénateur?
« Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur. »
Le second proposé fut accueilli de même;
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés...
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
  L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil,
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
« Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
« D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
« Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
« Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
« Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
« D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
« Éteignons nos débats; que le passé s'oublie,
« Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
  On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps.
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstants.
  Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

ÉPIGRAMMES

Certain satirique en colère
Disait un jour, haussant le ton,
Que, de sa main, un sien confrère
Recevrait cent coups de bâton.
« Cent, dit quelqu'un : pourquoi pas mille?
Satisfaites votre courroux;
Donner n'est pas bien difficile,
Quand on est en fonds comme vous. »

« Que de coquins, dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter!
— Morbleu, cessez de plaisanter;
Un railleur m'échauffe la bile.
— Eh bien! soit, je change de style;
Déridez ce front mécontent :
Que de coquins, dans votre ville,
Monsieur Harpin, en vous comptant! »

ANDRÉ CHÉNIER

1762 — 1794

André Chénier est presque notre contemporain. Le siècle où il a vécu, rêvé, chanté, le siècle qui l'a vu mourir d'une si noble mort, n'a pas reçu les confidences de cette âme douce et fière. C'est à notre époque encore voilée, que, du haut de l'échafaud, le jeune poëte a souri et tendu la main. Nous l'avons pieusement retrouvée dans les cendres du foyer de famille, cette lumineuse étincelle de génie qui devait enflammer tout notre ciel poétique. André Chénier, malgré la date de sa naissance et la date de son supplice, André Chénier, ressuscité comme Hippolyte dans sa divine jeunesse, le glorieux et charmant André Chénier nous appartient tout entier : car c'est nous qui l'avons aimé, adopté, honoré, comme un des plus purs et des plus aimables esprits de ce temps.

En lisant et relisant les belles choses mélodieuses qui sont aujourd'hui dans toutes les mémoires, j'ai souvent imaginé avec délices un André Chénier plus vraisemblable et plus vrai que celui de la tradition. Il me semble voir en lui un jeune Chateaubriand, fils de la Grèce, un Eudore né de René dans quelque belle île de l'Archipel, au moment où le grand Breton, rasséréné par le soleil de l'Attique, n'avait pas encore assombri sa pensée au pied du Calvaire. André revenait en France tout à coup, pendant que son père suivait en Palestine le chemin de la Croix, et là, sur ces plages de la Méditerranée, presque aussi belles que les rives du Bosphore, il enseignait divinement à ses aînés, à Lamartine, à Victor Hugo, à de Vigny, à Sainte-Beuve, les merveilles d'une poésie nouvelle, retrempée aux sources de l'antique. L'enfant inspiré, vêtu de

blanc, couronné de lierre, et la main déployée sur la lyre courbe, chantait d'une voix fière et harmonieuse :

> Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
> Jeune et divine Poésie...

Il célébrait en souriant avec toutes les grâces savantes du mode ionien :

> Les arts, fleurs de la vie et délices du monde !

Et chacun écoutait palpitant, ravi, ému jusqu'à l'âme d'une sorte de curiosité sacrée. Lamartine l'admirait sans l'aimer : « Ce n'est qu'un païen, disait-il, en prenant le bras d'Alfred de Vigny, qui se retournait souvent pour voir les beaux plis de la blanche tunique. Victor Hugo tout pensif s'inclina vers Sainte-Beuve, en le priant d'interroger l'enfant grec.— « Laissons-le chanter, écoutons ! » répondit à demi voix Joseph Delorme, qui fit signe à Musset de s'approcher en silence. André se jeta radieux au cou d'Alfred, et chanta quelque temps encore avec une singulière allégresse, jusqu'à l'arrivée d'une espèce de gouverneur morose, Henri Delatouche, qui emmena presque violemment le petit rhapsode à Paris. André disparut dans la poussière du chemin : on ne le revit plus qu'imprimé ! Alors se précipitèrent en foule chez les libraires Lamartine et Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, et vingt autres; mais déjà Sainte-Beuve aux pieds légers, Sainte-Beuve, matinal et furtif, avait dérobé le premier exemplaire du livre. Il savait par cœur tout Chénier, et il l'expliquait couramment à ceux qui l'épelaient encore, ainsi qu'il leur avait expliqué Ronsard et tous les gentils poëtes de la Pléiade.

Ma légende, si vraie qu'elle soit, ne me dispense pas, je le crains, de transcrire ici quelques dates et quelques faits historiques. Revenons au plus vite à l'André Chénier peint par Suvée, au protégé de Lebrun, au frère de Marie-Joseph, à l'ami des Roucher, des Brazais, des Trudaine, des De Pange. Rappelons qu'il est né à Galata, d'un père français et d'une mère grecque. L'enfant prédestiné fut de bonne heure conduit en France, dans ces chaudes contrées du Midi qui relient les Cévennes aux Pyrénées, sous un ciel plein de lumière, le long d'une mer qui se souvient de l'Attique et de la Sicile. « Il commença, dit M. Delatouche, aux bords de l'Aude, dont les souvenirs le charmaient, une éducation toute libre et toute rêveuse. » Une sœur de son père habitait Carcassonne, la ville aux belles eaux et aux grands platanes;

et non loin de là, vers Narbonne, s'étendent la vallée de Diane avec ses landes odorantes, le pays de Minerve, avec ses riches tapis de vigne, avec ses figuiers et ses oliviers. La Muse sicilienne erre en plein soleil par ces beaux lieux : elle y module en liberté cet harmonieux appel que le jeune André a dû entendre, même en Angleterre, même à Paris :

Viens sous ces oliviers, j'ai beaucoup à te dire.

Ce que la belle Muse lui murmura sous les oliviers du Languedoc, André le répéta plus tard dans ses idylles et dans ses élégies, après l'avoir souvent caressé dans ses souvenirs au collége de Navarre, tandis qu'il apprenait la langue de sa mère et traduisait Sapho dans la nôtre. Officier à vingt ans, dans le régiment d'Angoumois, à Strasbourg, il rêva peut-être la gloire militaire, mais ce rêve d'adolescent ne dura pas six mois. Il revint à Paris se plonger dans l'étude avec une telle fièvre, que ses deux amis d'enfance, les frères Trudaine, durent, pour préserver sa santé, l'emmener avec eux en Suisse. Quelque temps après cette excursion, il fit un voyage en Angleterre, à la suite de l'ambassadeur français, M. de La Luzerne. L'Angleterre ne lui fut pas bonne : il la quitta sans regret pour s'en aller, tout frémissant d'enthousiasme poétique, saluer la France de 89.

On connaît le drame si court de son existence politique. Les cœurs de poëte s'enflamment vite, mais ils se resserrent bientôt, et s'aigrissent, dès que la dure main de la nécessité vient brutalement façonner leurs rêves pour leur imposer la forme implacable du fait. André fut une espèce de Télémaque de la Liberté, un Télémaque pastoral qui n'aurait jamais versé une goutte de sang pour mettre le pied en Ithaque. Après avoir coudoyé Roucher dans le *Journal de Paris*, il le rencontra une dernière fois dans la charrette du 7 thermidor. L'entretien des deux poëtes est un beau chapitre de l'histoire littéraire. — « Vous, s'écria Chénier, le plus irréprochable de nos citoyens, un père, un époux adoré! C'est vous qu'on sacrifie! — Vous! répondit Roucher, vous, vertueux jeune homme! on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance! — Je n'ai rien fait pour la postérité, » dit Chénier. Puis, se frappant le front, il ajouta le mot célèbre que la postérité lira éternellement dans son beau regard d'adieu : « *Pourtant j'avais quelque chose là!* » A partir de ce moment, les deux poëtes ne parlèrent plus d'eux-mêmes. Ils choisirent Racine pour suprême consolateur. Quand on les sépara, ils venaient de réciter, en alternant comme deux bergers de l'églogue antique, la pre-

mière scène de la tragédie d'*Andromaque*. Celui qui, le pied sur l'échafaud, rendait un tel hommage au génie de Racine, celui qui avait cru à la Justice sans tache, à la Liberté innocente, celui-là était peut-être un païen naïf, mais il serait injuste de laisser peser sur sa mémoire l'étrange mot de Chênedollé : « Chénier était athée avec délices! »

Athée! Chénier athée! lui qui termine son idylle d'*Innaïs* par cette effusion si touchante:

Morts et vivants, il est encor pour nous unir,
Un commerce d'amour et de doux souvenir,

lui qui, surtout dans son adorable fragment sur *Néère*, célèbre si éloquemment le triomphe de l'Amour sur la Mort :

Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi:
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi;
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira; sur les vents ou sur quelque nuage,
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air...

lui enfin qui avait dans le cœur la religion de toutes les belles allégories, lui qui professait le culte des Muses, et qui poursuivait la Gloire, et qui invoquait la Postérité! Non, l'âme de Chénier se sentit immortelle et divine, quoique défaillante et sensuelle; immortelle comme la justice et la vertu, comme la liberté, comme l'amour, comme la poésie et le génie, comme cette âme vagabonde et frémissante de Néère qui s'élève et descend, qui étincelle et qui parle, au-dessus de toutes les splendeurs de la nature, au delà de tous les élans de l'humanité.

O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère, tout son bien, Néère, ses amours,
Cette Néère, hélas! qu'il nommait sa Néère...

Si ce cri poétique est celui d'un athée, il faut convenir que le *Lac* de Lamartine, en qui se prolonge l'écho de ce grand sentiment, n'est lui-même qu'une éclatante dictée de l'athéisme.

Les poésies d'André Chénier, à part les élégies voluptueuses qui se ressentent de l'influence matérialiste de Parny et de Bertin, toutes ses

poésies, loin d'exprimer le scepticisme, laissent au contraire dans l'esprit une émotion presque religieuse. Rien ne force les poëtes à rimer leur doctrine morale et leur foi. Il nous suffit de sentir en les lisant que le seul mouvement de leur inspiration nous détache de ce monde et nous porte naturellement par delà les nuages, vers ces régions d'harmonie idéale où l'écho violent de la passion devient une pure vibration de l'âme sereine. Jean-Baptiste Rousseau, ou Pompignan, ou Piron lui-même paraphrasant des psaumes, ne sont-ils pas cent fois moins religieux qu'André Chénier dans ses idylles païennes? On pourrait aisément citer, dans notre littérature contemporaine, tel docteur en vers qui, chantant lourdement le monde immatériel, est par sa seule pesanteur cent fois plus matérialiste que les poëtes voluptueux de la Grèce ou de Rome, avec leurs sens frémissants comme le feuillage, avec leur chair lumineuse et transparente comme celle des dieux. L'imagination de Chénier purifie toujours le mirage de ses sens; dès que sa voix retentit, tout s'ébranle dans l'âme, tout se vaporise, tout monte, tout s'envole dans la lumière. Après la lecture du *Jeune malade,* de l'*Aveugle,* de la *Jeune captive,* du *Mendiant,* de la *Jeune Tarentine,* qui ne s'est senti porté à la méditation, au recueillement, à l'extase heureuse, et presque à la prière? Autour de ces œuvres exquises flotte mystérieusement un souffle sacré. La sérénité, la paix, l'harmonie transfigurent à la fois le poëte et le lecteur. Les douleurs humaines s'effacent, les épines fleurissent sur les rochers, la mort est célébrée comme le triomphe et l'ivresse de l'âme affranchie, comme une véritable apothéose :

> Elle a vécu, Myrto, la belle Tarentine!
> . . . .
> Elle est au sein des flots!. . . . .
> Son beau corps a roulé sous la vague marine.
> . . . .
> Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots!
> . . . .
> Néère, ne va pas te confier aux flots,
> De peur d'être déesse! . . . .

Tout a été dit sur les qualités littéraires et sur la poétique de Chénier. On n'a peut-être pas assez insisté sur la souplesse et la variété de son art qui, sans sortir du domaine de la poésie, crée à chaque instant des impressions de peinture, de statuaire, d'architecture, de musique. L'impression qui domine est celle d'une symphonie pastorale. Je ne parle ici que des œuvres où respire l'âme du poëte, et je néglige nécessaire-

ment les épîtres et les satires, quoique les premières soient de charmantes conversations à vol d'oiseau, quoique les satires, par des éclairs d'ironie lyrique, atteignent quelquefois au sublime. *Idem agnus, idem leo!*

Si j'avais à mettre une inscription sous le portrait de Chénier, je me contenterais d'emprunter au poëte ces dix vers imités d'Oppien :

. . . . Comme aux bords d'Eurotas,
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle, en un riche tableau,
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau,
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nérée.
. . . .
L'épouse les contemple; elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux;
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

La Muse d'André Chénier ressemble à cette épouse grecque ; mais si on la regarde de près, on lui trouvera je ne sais quelle gentillesse à la Prud'hon, et quelquefois aussi l'enivrant sourire d'une Joconde.

HIPPOLYTE BABOU.

Les *Poésies complètes* d'André Chénier ont été publiées, en 1840, chez Charpentier. Voir la Notice de Henri Delatouche; consulter aussi l'article intitulé, Régnier et Chénier, (*Critiques et portraits littéraires*), par M. Sainte-Beuve.

LA JEUNE CAPTIVE

Saint-Lazare.

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord,
Je plie et relève la tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance;
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords,
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
    La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
    Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
    Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
    Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
    Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
    Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
    De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
    Chercher quelle fut cette belle;
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
    Ceux qui les passeront près d'elle [1].

[1] Par une des plus bizarres anomalies de la législation compliquée qui régit en France la propriété littéraire, les œuvres d'André Chénier, mort sans postérité il y a près de trois quarts de siècle, ne sont pas encore tombées dans le domaine public; elles sont la propriété exclusive de l'éditeur et d'héritiers collatéraux. Nous ne pouvions donc prendre librement chez lui, comme nous avons

fait pour ses contemporains, *tous les morceaux de premier ordre;* nous n'eussions obtenu que la permission de donner quelques spécimens insuffisants de cet admirable talent et de ce génie novateur. Or, comment et de quel droit choisir entre tant de chefs-d'œuvre? Plutôt que de donner une injuste exclusion à telle ou telle partie du glorieux héritage, nous croyons devoir renvoyer simplement le lecteur à l'édition des poésies complètes d'André Chénier, qui, sans doute, est déjà entre ses mains. — Si nous citons la pièce qui précède et qui est le titre de gloire le plus populaire de notre poëte, c'est que, ayant paru, pour la première fois, un an après la mort de l'auteur, dans un journal littéraire du temps, *la Décade philosophique*, elle échappe, par la date de sa publication, aux termes du décret de l'an XI, qui confère aux éditeurs des œuvres posthumes d'un écrivain les mêmes droits qu'aux écrivains vivants. (*Note de l'éditeur*).

DESORGUES

1763 — 1808

Joseph-Théodore Desorgues est né en 1763 à Aix, en Provence, de Jean-Pierre Desorgues, avocat distingué et magistrat de cette ville. La vie de Desorgues n'est guère connue que par des anecdotes ; on sait néanmoins qu'il étudia la médecine dans sa jeunesse et qu'il était assez bon latiniste pour avoir commencé une traduction des *Satires* de Juvénal, que la vigueur de son talent peut faire regretter. Les poésies en langue italienne que l'on trouve en grand nombre parmi ses œuvres prouvent une connaissance, et, mieux, une intelligence très-remarquable de cette langue.

Comme poëte, Desorgues mérite une attention particulière en ce qu'il a été plus que tout autre le chantre inspiré de la Révolution : Nodier l'appelait le premier des poëtes lyriques de la Révolution française, ce qui implique qu'il le mettait au-dessus de Lebrun et de Marie-Joseph Chénier. Les hymnes qu'il composa pour les fêtes nationales de l'Enfance, de la Liberté, etc., ont été imprimées et réimprimées dans les recueils du temps avec une multiplicité qui témoigne de leur succès. Celui que nous citons, le plus remarquable de tous assurément et qui fut chanté solennellement à la fête du 20 prairial an III, sur la musique de Gossec, a été longtemps et faussement attribué à Joseph Chénier. Voici la cause de cette erreur, accréditée en dernier lieu par M. Charles Labitte dans la *Notice* placée en tête des œuvres choisies de l'auteur de *Charles IX*. Chénier, le poëte officiel, le poëte en titre des fêtes républicaines, avait été effectivement chargé de composer les vers de l'hymne à l'Être suprême. Mais on était déjà près du 9 thermidor ; Robespierre crut sentir dans une des strophes du poëte conventionnel quelque chose de l'animosité sourde qui devait, un mois plus tard,

éclater contre lui. Il décida que les strophes de Chénier seraient rejetées, et leur fit substituer celles de Desorgues dont le rhythme s'adaptait à la musique déjà composée.

M. Beuchot a donné, dans la *Biographie universelle,* la liste complète des œuvres imprimées et inédites de Théodore Desorgues. Il en est qu'on serait embarrassé de citer ailleurs que dans un répertoire de bibliographie ; non pas que Desorgues doive être précisément classé dans la catégorie des écrivains *dangereux :* l'immoralité de quelques-uns de ses écrits tient à une tout autre cause qu'au libertinage. Desorgues, je l'ai dit, était l'incarnation poétique des idées de la Révolution. Il était non-seulement le chantre, mais le croyant, et le croyant très-convaincu, de cette bizarre et impie religion de l'Homme, dont le peintre David réglait sérieusement le cérémonial. C'est de bonne foi qu'il croyait le Dieu des chrétiens détrôné par l'Être suprême, et les vertus théologales remplacées par la Raison, la Justice et la Liberté. C'est naïvement, et par une conséquence logique, que, divinisant l'homme, il célébrait comme sacrements les sentiments et les passions de la nature humaine. Hélas! qui adore les passions de l'homme est bien près d'adorer ses vices! Et c'est ainsi que Desorgues, épris de l'antiquité, en perdant le sens du christianisme perdit sa plus humble et sa plus grande vertu, la chasteté. Il s'en faut du reste que toutes ses œuvres soient entachées de cet épicurisme imperturbable qui était le fonds de sa philosophie. Ses poëmes *les Transtévérins*, *Rousseau* ou *l'Enfance*, *les Deux Italies*, *le Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, etc., peuvent être lus sans danger, et se liraient même avec plaisir, si le dogmatisme révolutionnaire ne venait trop souvent distraire l'esprit du lecteur de l'intérêt poétique. Les préfaces en prose et les notes ajoutées à ces divers poëmes sont curieuses à lire pour l'historien et le philosophe, en ce qu'on y surprend en pleine possession d'elles-mêmes l'étrange philosophie et l'étrange théodicée dont je parlais plus haut. Mais le vrai talent de Desorgues était le talent lyrique. Desorgues était un enthousiaste, une bouche, un clairon : il avait le génie de l'ode, et ceux qui prendront la peine de rechercher dans les recueils du temps ses hymnes et ses chants patriotiques ne trouveront rien à rabattre de l'éloge de Charles Nodier.

J'ai dit que la biographie de Desorgues était toute dans les anecdotes : Desorgues était bossu, bossu comme Ésope, par devant et par derrière, et peut-être était-ce par hygiène qu'il couchait, comme le rapporte Beuchot, dans un hamac ; peut-être aussi était-ce pour se

consoler qu'au rapport du même biographe il encombrait son appartement de magots et de grotesques. Sa gibbosité n'était pas moins célèbre que son talent. Lebrun, son ennemi, a écrit contre lui plus de vingt épigrammes où la *bosse* revient toujours. Il est vrai que Desorgues avait pris les devants par ces quatre vers dont aucune des épigrammes de Lebrun n'égale l'amertume :

> Oui, le fléau le plus funeste
> D'une lyre banale obtiendrait des accords ;
> Si la peste avait des trésors,
> Lebrun se serait fait le chantre de la peste.

Tous les contemporains de Desorgues s'accordent à dire qu'il était mordant, incommode, agressif; la malice du bossu! Cette malice lui attira quelquefois d'autres disgrâces qu'une épigramme de Lebrun. Une chanson satirique, qu'il composa contre le premier consul, le fit enfermer à Charenton, où, *aussi sain d'esprit*, dit Nodier, *que peut l'être un poëte lyrique*, il mourut le 3 juin 1808, âgé de quarante-cinq ans.

Charles Asselineau.

HYMNE

SUR LE CULTE QU'IL FAUT RENDRE A L'ÊTRE SUPRÊME

Dieu puissant, par tes dons tu prouvas ton essence;
Tu n'as point dans un temple exilé tes grandeurs :
La nature partout proclame ta présence,
Et te grava dans tous les cœurs.

Le Persan t'adora dans tes brillants ouvrages;
Sous des noms différents, sous divers attributs,
L'Arabe, l'Indien, sur leurs féconds rivages,
T'offrirent les mêmes tributs.

Tu n'en as pas besoin, ta grandeur les rejette;
Ton culte est la vertu, tes lois sont tes bienfaits ;
En recevant tes dons, l'homme acquitte sa dette :
Jouir, c'est remplir tes décrets.

Les tyrans sous leurs traits nous offraient ton image;
De leur haine ils chargeaient ton indulgente loi :
Ils aspiraient l'encens, ils recueillaient l'hommage
Que l'homme élevait jusqu'à toi.

Dans le ciel, dans ton temple, ils plaçaient leurs complices,
Par des hymnes pieux consacraient leurs fureurs,
Et dans un nouveau monde à de nouveaux supplices
Ils livraient tes adorateurs!

Et l'homme a pu fléchir sous un joug si barbare!
L'homme par tes bienfaits éclairé tant de fois :
Avait-il donc besoin d'Olympe ou de Tartare
Pour adorer tes saintes lois?

La paix de l'innocent, la pâleur du coupable
Qui devant la vertu baisse en tremblant les yeux,
Attestent ta bonté, ta justice implacable,
Autant que l'enfer et les cieux.

De ces rêves sacrés dissipe l'imposture,
Des crimes du pontife on ne t'a point puni;
Grand Dieu ! quand des tyrans nous purgeons la nature,
Nos lois ne t'en ont point banni.

Ton culte de nos droits affermit la conquête,
L'erreur ne borne plus ton temple illimité,
Le bonheur d'un grand peuple est ta plus belle fête,
Et ton dogme, l'Égalité.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER

1764 — 1811

Après avoir parlé d'André Chénier, on éprouve quelque difficulté à parler de son frère cadet Marie-Joseph. C'est comme si on quittait tout à coup les ombres d'un bois sacré pour recevoir en plein visage la lumière insolente de la place publique. Il y a donc, se dit-on, un personnage théâtral, bruyant, fastueux, oratoire, un clubiste naïf, un tribun gonflé, un charlatan convaincu, un favori des multitudes criardes, qui a porté ce doux nom de Chénier? On se rappelle alors que des deux frères, le plus ignoré pendant longtemps, ce fut celui dont la gloire durera toujours, et le plus fameux, celui dont le souvenir est aujourd'hui presque effacé. L'auteur de *Charles IX*, de *Henri VIII*, de *Caïus Gracchus*, de *Calas*, de *Fénelon* et de *Timoléon*, ce soi-disant homme de génie qui promettait si généreusement l'immortalité au fier et modeste André, le triomphateur populaire d'autrefois serait à peu près oublié maintenant, s'il n'était protégé par la Muse rayonnante qui inspira la *Jeune Tarentine* et la *Jeune captive*.

Je sais bien qu'on a joué *Tibère* au Théâtre-Français en 1843; je me souviens aussi qu'un écrivain estimable, érudit, et quelquefois spirituel, a tenté, dans la *Revue des Deux Mondes*, avec une singulière passion, de relever le buste de Marie-Joseph à la hauteur de celui d'André : mais quoique je professe une grande estime pour *Tibère*, quoique les intentions de M. Charles Labitte me semblent excellentes, je ne puis me résoudre à considérer Marie-Joseph Chénier comme une des illustrations de la poésie française. A part quelques exceptions que je signalerai dans ses œuvres, tout en lui révèle le rhéteur et le versificateur plutôt que le poëte. Le personnage politique lui-même ne me

plaît pas, ni le caractère de l'homme, en dehors de son talent. Le portrait de Marie-Joseph a été fait, à plusieurs années d'intervalle, par deux femmes célèbres qui l'avaient bien connu, Mme Roland et Mme de Staël. Je me mets à l'abri derrière ces grands noms pour donner une idée de la physionomie que j'essaye de retracer :

« Chénier, dit Mme Roland, dont je ne connaissais que des vers assez durs et sa triste pièce de *Charles IX,* faible par les caractères qui pouvaient être si grands, mauvaise par le style, bonne par l'intention, Chénier fut appelé à la Convention. Il y a loin d'un poëte à un législateur... J'ai vu Chénier quelquefois; je me souviens que Roland le chargea de dresser le projet d'une proclamation du Conseil dont il lui donna l'idée. Chénier apporta et me lut ce projet ; c'était une véritable amplification de rhétorique déclamée avec l'affectation d'un écolier à *voix de Stentor*. Elle me donna sa mesure. On peut faire des vers et porter dans un autre genre de travail la justesse d'un bon esprit ; mais Chénier voulait encore être poëte en écrivant de la prose et de la politique. Voilà, me dis-je, un homme mal placé et qui n'est bon dans la Convention qu'à donner quelques plans de fêtes nationales !... »

Malgré la rancune d'une âme girondine contre le montagnard ami de Danton, la vérité perce avec éclat et avec finesse. Oui, même en poésie, je reconnais la *voix de Stentor* et *l'homme mal placé* qui fait de la littérature officielle et décorative. Citons à présent l'opinion de madame de Staël :

« Chénier, malgré tout ce qu'on peut reprocher à sa vie, était susceptible d'être attendri, puisqu'il avait du talent, et du talent dramatique... C'était à la fois un homme violent et susceptible de frayeur; plein de préjugés, quoiqu'il fût enthousiaste de la philosophie ; inabordable au raisonnement quand on voulait combattre ses passions, qu'il respectait comme ses dieux pénates. Il se promenait à grands pas dans la chambre, répondait sans avoir écouté, pâlissait, tremblait de colère lorsqu'un mot qui lui déplaisait frappait tout seul ses oreilles, faute d'avoir eu la patience d'entendre la fin de la phrase. C'était néanmoins un homme d'esprit et d'imagination, mais tellement dominé par son amour-propre, qu'il *s'étonnait* de lui-même, au lieu de travailler à se perfectionner... »

Cet *étonnement* de Narcisse drapé, ou cette présomption d'artiste applaudi, Chénier la garda tout entière, jusqu'au moment où les haines politiques, ramassant dans la fange une abominable calomnie, lui crièrent, par la voix de Morellet : « Sultan Chénier, auriez-vous

rapporté de Constantinople les mœurs des Ottomans, qui croient ne pouvoir régner qu'en étranglant leurs frères ? » Les Michaud, les André Dumont, et après eux de vils gazetiers ou libellistes répétèrent si obstinément cette affreuse accusation que Marie-Joseph se vit un instant dans sa glace avec le front de Caïn. L'indignation l'inspira : il écrivit, sous la dictée de sa conscience, l'éloquent dithyrambe de la *Calomnie*, où l'on peut relire encore avec plaisir ces vers touchants :

Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
. . . .
Auprès d'André Chénier, avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir.
. . . .
O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits ;
Là, souvent tu verras près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Le mouvement est pathétique sans doute ; il témoigne hautement en faveur des bons sentiments de Chénier : mais où est la poésie, où est le style, où est le talent ? M. Charles Labitte, en dépit de sa thèse, a laissé malgré lui échapper cet aveu : « le talent ferme, sensé, mordant, sobre de Chénier, n'éclata que très-tard, après les plus dures épreuves, dans le malheur, dans la maladie, dans la mort. » Rien n'est plus exact et plus juste. Il fallut que Chénier fût accusé de fratricide, qu'il fût renversé par les événements de son estrade oratoire, qu'il vît triompher à la fois les vieilles idées de religion et de monarchie, qu'il assistât au couronnement de Napoléon, à l'avénement de Chateaubriand, au retour triomphal de l'abbé Delille, pour que son vrai talent de satirique fît frémir d'un beau mouvement les lourdes draperies de sa robe de rhéteur. Le voltairien théâtral se dérida : il éclata de rire, et sa gaieté vindicative porta bonheur à son esprit. *Le docteur Pancrace*, l'*Épître à Jacques Delille*, et surtout les *Nouveaux saints* sont encore de très-jolis pamphlets, animés par une verve pétulante. Chénier qui, jadis, avait de sa propre autorité réconcilié après leur mort Voltaire et Rousseau,

. . . .
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevrez tous deux l'encens qui vous est dû.
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie...

Chénier reprenait en main la cause du XVIIIᵉ siècle contre les nouveaux convertis et les nouveaux apôtres, contre Mᵐᵉ de Genlis, contre Morellet,

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose;

contre le dévot La Harpe,

Le grand Perrin-Dandin de la littérature;

et enfin contre M. de Chateaubriand, l'auteur déjà célèbre du *Génie du christianisme*. Rien n'est plus amusant que la harangue de madame Honesta, le pieux discours de Chactas et la pédante oraison du grand Perrin-Dandin. C'est du Voltaire franc, vif, léger et poignant. Mais déjà Marie-Joseph attristé par la maladie, par la perte de sa place d'inspecteur des écoles centrales, et par la nécessité de solliciter le souverain qu'il détestait, Marie-Joseph étudiait les anciens tragiques, et concentrait son esprit sur la figure de Tibère. Son élégie trop vantée, la *Promenade*, n'a d'autre mérite aujourd'hui que celui des allusions historiques. *Tibère* restera comme un beau moulage de Corneille exécuté par un élève de Voltaire, et quoique la postérité ne soit pas disposée à mépriser Chateaubriand, elle rira toujours de bon cœur en lisant le discours de Chactas dans les *Nouveaux saints*.

HIPPOLYTE BABOU.

Œuvres anciennes et œuvres posthumes de M.-J. Chénier, chez Guillaume, Paris, 1824-25. Cette édition renferme une Notice de Daunou et une Notice d'Auger. Voir les *Études littéraires* de Charles Labitte, Paris, Joubert.

LE DOCTEUR PANCRACE

SATIRE

ADRIEN.

Pancrace, mon cher maître ! ô vous, à qui je doi
Ce ton lourd et guindé que vous vantez en moi ;
Vous, devenu modèle en cet art, que j'admire,
D'écrire sans penser, de parler sans rien dire ;
Régent dans vos discours, régent dans vos écrits,
Vous nous enseignez tout sans avoir rien appris !
Mascarille eut ce don ; mais, ô divin Pancrace !
De Trissotin premier si recherchant la trace,
Sur les pas du second ma genéreuse ardeur
Des sources du Bathos sonda la profondeur,
Prêtez à votre élève une oreille facile,
Et n'intimidez point ma jeunesse docile.
On me siffle partout, quand vous me protegez.
Sur les sifflets, mon cher, j'ai de grands préjugés.
L'esprit fort a parfois ses moments de scrupule ;
Et, malgré l'habitude, on craint le ridicule.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Ah ! mon pauvre Adrien, l'ai-je bien entendu ?
Tu parles de sifflets ! ton courage est perdu.
N'as-tu pas sous les yeux plus d'un vaillant modèle ?
Je ne te parle pas du petit Lacretelle,
Des Michauds, des Beaulieux, des Perlets, des Crétots,
Des absurdes Fantins, populace des sots ;
Je ne te cite point Langlois, ni Baralère,
Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière
Subalternes faquins qu'honore le sifflet ;
Mais regarde Suard, contemple Morellet :
Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose ;

Suard, jadis censeur, et censeur très-royal,
Affrontant les mépris d'un public déloyal,
Du lecteur incivil bravant les apostrophes.
Valets inquisiteurs, et garçons philosophes,
Ne les a-t-on pas vus, dans ce double métier,
Hués, sifflés tout vifs, durant un siècle entier?
Au tombeau de Cotin sitôt qu'il vont descendre,
Par souvenir encore, on sifflera leur cendre.
A ce bruit importun, prompts à s'effaroucher,
Un moment dans la lice ont-ils daigné broncher?
Imite leur courage, et fournis ta carrière.
Le coursier de l'Élide, accusant la barrière,
Ne sait pas s'informer, dans ses nobles travaux,
Si la route est pénible et s'il a des rivaux;
Les crins épars, il vole, et, respirant la gloire,
Il dévore le champ, le but et la victoire!

ADRIEN.

En style poétique on peut avoir raison;
Mais achevons, docteur, votre comparaison.
Entre ces beaux coursiers le vaincu fait retraite,
Sifflé par la canaille et pleurant sa défaite,
Tandis que le vainqueur par Pindare est chanté.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Et par Paulin Crassous n'es-tu donc pas vanté?
Paulin dit qu'en nous deux Montesquieu ressuscite.

ADRIEN.

Près de ce nom célèbre il est vrai qu'on nous cite;
Je l'entends tous les jours proclamer en bon lieu,
Notre prose ressemble aux vers de Montesquieu.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Eh bien! connais-toi donc : pour savoir te connaître,
Analyse Pancrace, et vois quel est ton maître!
Devenu dans un greffe émule des Césars,
Et par deux procureurs formé dans les beaux-arts,

J'argumente, j'instruis, je professe, j'indique;
Je suis du grand Bacon l'arbre encyclopédique;
De Moitte et de Julien je conduis le ciseau:
De Renaud, de Vincent j'anime le pinceau;
Méhul auprès de moi fait un cours de musique,
Et j'apprends à Garat quelque métaphysique.
Un drame intéressant fait-il pleurer Paris?
Je dis : BAILLEZ, PUBLIC; et sur-le-champ j'écris.
Bonaparte, suivant des routes immortelles,
A l'aigle des Germains vient d'arracher les ailes.
L'ingrat! Il m'avait plu; je le formais de loin;
A le morigéner j'ai mis un tendre soin;
Je voulais lui montrer l'art savant des retraites,
Comme quoi l'on est grand, surtout par des défaites:
Au fond, de ma doctrine il était convaincu;
Mais il est si jaloux, qu'il a toujours vaincu.

ADRIEN.

Il a tort: nous voulions opérer des merveilles;
Nous avons confondu nos travaux et nos veilles,
Châtié le sénat rebelle à nos décrets,
Des tribunaux futurs prononcé les arrêts;
Et, la verge à la main, menant le Directoire,
Calomnié l'armée, et jusqu'à la victoire.
Je vois tous nos efforts; je cherche nos succès:
En France, par malheur, on est un peu Français.
J'entends souffler sur nous le vent de la satire.
Nous admirons Suard, et Suard nous admire;
Charlemagne, pour nous, est prêt à s'enrouer,
Fonvielle, en son patois, osera nous louer;
Souriguière pourra nous chanter dans la rue;
Michaud, Villiers, Ferlus, imbécile cohue,
Auprès de notre gloire inhumant la raison,
Feront de nos écrits la funèbre oraison;
Enfin l'ogre Dumont, de sa louange impure
Lancera contre nous l'insupportable injure;

Mais par nos prôneurs même un bon mot répété
Compromet tout à coup notre immortalité.
De l'hébreu Josué vous savez l'aventure,
Et la trompette sainte, et la cité parjure,
Qui vit, aux sons guerriers du céleste instrument,
S'écrouler ses remparts étonnés justement.
Telles sont, cher docteur, les armes d'un poëte.
Nous sommes Jéricho, les vers sont la trompette.
Jacques, le grand cousin, dans la lune immortel,
Ici-bas d'un tréteau s'était fait un autel :
Le voilà, par malheur, déterré dans sa niche ;
La satire, en riant, lui lance un hémistiche ;
L'autel est renversé ; les traits accusateurs
Percent le dieu burlesque et ses adorateurs.
Le parti de l'ennui n'aura jamais d'empire :
Les lecteurs sont toujours du parti qui fait rire,
Et surtout dans Paris, où le public léger
De mode et de héros est si prompt à changer.
Le bel esprit du jour n'était qu'un sot la veille ;
Tel s'endort applaudi, que le sifflet réveille.
Craignons pour nous, docteur, un pareil guet-apens :
Si la mode arrivait de rire à nos dépens !
On nous trouve ennuyeux.

LE DOCTEUR PANCRACE.

C'est pure calomnie.

ADRIEN.

On bâille en nous lisant.

LE DOCTEUR PANCRACE.

On bâille par envie.

ADRIEN.

Vous connaissez l'envie?

LE DOCTEUR PANCRACE.

Oh ! beaucoup.

ADRIEN.

On le dit :
Mais en la connaissant, que de monde en médit !
Jusqu'au moine Gallais, tout fuit ce monstre étique,
A la dent venimeuse, au regard frénétique,
Au ton dur et tranchant, au cuir jaune et tanné,
Au visage hideux, long, sec et décharné,
Au front chauve, aux yeux creux, rougis de pleurs de rage.

LE DOCTEUR PANCRACE, *à part.*

S'il n'était pas si sot je croirais qu'il m'outrage.
Haut.
Halte-là !

ADRIEN.

Qu'avez-vous ?

LE DOCTEUR PANCRACE.

Tu fais tout mon portrait.

ADRIEN.

Si, quand on peint l'envie, on vous peint trait pour trait,
Il n'en faut accuser ni peintre ni modèle :
La faute en est aux dieux qui vous *firent* comme elle.
De ses coups toutefois vous n'êtes pas exempt :
On vous accorde en tout l'art frivole et pesant
D'enter de nouveaux mots sur de vieilles idées,
D'agiter longuement des choses décidées,
D'affecter un jargon qui commence à s'user,
Et de disséquer tout sans rien analyser.
On dit qu'en un journal, nommé d'économie,
Journal fort estimé pour les cas d'insomnie,
Vous êtes seulement économe d'esprit ;
Enfin, si j'en croyais maint discours, maint écrit,
On trouverait chez vous, en dernière analyse,
L'insolence et l'ennui, l'orgueil et la sottise.
Passe pour l'insolence, on l'excuse aujourd'hui ;
Mais on n'absout jamais du grand péché d'ennui.

Dirai-je tout, mon maître? Un noir chagrin me ronge :
Je ressemble à Macbeth poursuivi par un songe.
Si conter le passé c'est conter l'avenir,
Et si prophétiser c'est se ressouvenir,
J'annonce aux nations la prochaine disgrace
Et d'Adrien l'élève, et du maître Pancrace.
Je vais, sans divaguer, et c'est beaucoup pour moi,
Vous réciter un fait qui me glace d'effroi;
Il est vrai : je le tiens d'un professeur d'histoire.
Un jour Gille et Pierrot, revenant de la foire,
Aux deux bouts du Pont-Neuf placèrent deux tréteaux.
Les passans, ébahis, lisent leurs écriteaux :
On s'ameute. Pierrot disait : « Courez la ville,
« Vous n'y pourrez trouver qu'un bel esprit : c'est Gille.
« Chacun reçut du ciel un talent différent,
« Mais tout devient petit devant Gille le Grand. »
Gille, sur l'autre bord, criait d'un ton capable :
« *Rien n'est grand que Pierrot, Pierrot seul est aimable.* »
On les croit sur parole; et tout le peuple sot
Va du grand homme Gille au grand homme Pierrot;
Chez tous deux à la fois voilà l'argent qui roule.
Advint qu'un vieux routier, moins nigaud que la foule,
Lui dit : « Braves badauds, sifflez-moi si j'ai tort;
« Mais pour vous escroquer ces coquins sont d'accord;
« Je vous les garantis de grands hommes de foire. »
Tout fut dit : l'on brisa leurs boutiques de gloire.
Je vois, cher co-penseur, vos sourcils se froncer :
Sur ce fait à loisir il faudra co-penser.

LE DOCTEUR PANCRACE, *d'un ton très-auguste.*

Jeune homme! Et c'est ainsi que l'honneur vous anime!
Après un long espoir quel ton pusillanime!
Du nom de Montesquieu n'êtes-vous plus jaloux?
Gille, qui n'est pas moi, Pierrot, qui n'est pas vous,
Peuvent-ils inspirer ces frayeurs enfantines?
Votre esprit s'endort-il au milieu des *ruines*?

J'osai vous accorder, sur vos premiers écrits,
Des lettres de grand homme au *Journal de Paris;*
Je m'écriai, charmé de votre noble audace,
« Je serais Adrien, si je n'étais Pancrace. »
Et quand, par mon appui, vous marchez mon égal;
Quand Lémerer en vous reconnaît son rival,
Lémerer, éditeur et seul propriétaire
Des célèbres journaux imprimés sous Tibère;
Assiégé tout à coup de soupçons ennemis,
Vous fuyez les honneurs qui *vous furent promis!*
Ah! ne résistez plus à votre destinée!
Imprudent! chaque aurore avance la journée
Qui du jeune Adrien doit faire un sénateur;
Le lendemain verra Pancrace directeur.
Lacretelle l'a dit : S'il paraît un peu bête,
C'est qu'il parle avec poids et du ton d'un prophète.
O mon fils, mon élève, ou mon maître en jargon,
Profond comme un jeune homme et chaud comme un barbon,
Caressant tous les jours ta morgue didactique,
Si j'ai fait à plaisir un Cotin politique,
Deviens plus grand que moi pour me récompenser!
Vainement les sifflets osent nous menacer;
Affirmons et crions; les badauds sont crédules;
Sous un large manteau cachons nos ridicules;
Gardons-nous de jaser de Gille et de Pierrot :
Ces noms nous resteraient; on nous prendrait au mot.
Si chacun rit de nous, jurons de n'en pas rire,
De nous vanter l'un l'autre, et même de nous lire :
Pour l'amour de la gloire il faut faire un effort.

ADRIEN, *touché jusqu'aux larmes.*

J'y consens, cher docteur..., mais lire est un peu fort.

LE CHANT DU DÉPART

HYMNE DE GUERRE

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière;
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats;
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil,
Le peuple souverain s'avance;
Tyrans, descendez au cercueil.
La République nous appelle;
Sachons vaincre ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La République, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher, quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers, elle n'est plus à vous:
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHŒUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La République, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous aux champs de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

La République, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu;
Le lâche, accablé d'ans, n'a point connu la vie.
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans :
Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfants.

CHŒUR DES ENFANTS.

La République, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La République, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

La République, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant Dieu, nous jurons à nos frères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La République, etc.

PETITE ÉPITRE A JACQUES DELILLE

Marchand de vers, jadis poëte,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez : Paris accourt.
Eh! vite, une triple toilette :
Il faut unir à la cornette

La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile;
Mettez des mouches à Milton:
Vantez-nous bien, du même style,
Et les émigrés et Caton;
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus;
Bravez les tyrans abattus,
Et soyez aux gages des autres.
Vous ne nous direz plus adieu;
Nous rendons les clefs de saint Pierre:
Mais, puisque vous protégez Dieu,
N'outragez plus feu Robespierre.
Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices;
Il eût été votre héros,
S'il eût donné des bénéfices.

Virgile, en de riants vallons,
A célébré l'agriculture;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature;
Soyez encor l'homme des champs,
Suivant la cour, suivant la ville.
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville,
Et les fiers jets d'eau de Marly,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilly.
Des princes un peu subalternes
Des grands seigneurs un peu modernes
Ont aujourd'hui les vieux châteaux;
N'importe : le ciel vous fit naître
Trop bas pour aimer vos égaux,
Trop vain pour vous passer de maître.

Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chêne indompté
Que ne peut courber la tempête;
Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois :
Les serins chantent dans les cages.

LA PROMENADE

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah! lorsque la nature à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré
Sans ranimer mon front pâle et décoloré;
Du moins auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poëte implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux! temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolants, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Égayaient mes destins ignorés de l'envie.

Le soleil affaibli vient dorer ces vallons;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.

Oh! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil! lieu favori! lieu saint pour les poëtes!
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage; et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.

. . . .
. . . .
. . . .

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers;
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : «Viens, tes amis ne sont plus sur la terre;
Viens; tu veux rester libre, et le peuple est vaincu.»
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie;

Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années,
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages;
Là, quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là, prononcez l'adieu; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

ANTOINE-VINCENT ARNAULT

1766 — 1834

C'est un bonheur pour la gloire d'Arnault qu'il ait vécu dans un temps de révolution, qu'il ait été deux fois exilé, et ensuite persécuté non plus dans sa personne, mais dans ses ouvrages, ce qui, pour un poëte, est le plus cruel genre de persécution. Ce supplice, la seconde Restauration l'infligea à Arnault.

Né à Paris, avec les dispositions les plus heureuses pour les lettres et le plus vif désir d'être écrivain, Arnault eut le bonheur de rencontrer, aux portes de la vie, des visages souriants et protecteurs, des gracieusetés d'accueil dont le reflet est resté dans son premier ouvrage, la *Promenade à Montreuil.* De ces sourires, le plus doux fut celui de la comtesse de Provence, femme du futur roi Louis XVIII. Cette princesse avait voulu faire du poëte de vingt ans le secrétaire de son cabinet, puis, se laissant tout à fait prendre aux charmes de son talent naissant, elle lui avait donné une pension. La pension ne fut jamais payée, il est vrai, le comte de Provence ayant refusé de la ratifier; mais Arnault n'en acquitta pas moins sa dette de reconnaissance, et la *Promenade à Montreuil* célébra en prose et en vers la *bienfaisance* de la comtesse, dont les jardins favoris avaient déjà eu l'honneur d'être chantés par Delille :

> Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

Arnault, dans un aveuglement d'ambition louable, se crut alors destiné à succéder à Voltaire sur la scène tragique, comme Racine avait succédé à Corneille. Son début fut heureux. Le succès immérité de *Marius à Minturnes* n'était pas fait pour ouvrir les yeux au jeune poëte. Les événements, les malheurs et les disgrâces s'en chargèrent par la suite. La royale famille des Bourbons rendit ainsi deux services éminents au

talent d'Arnault. D'abord la protection de la comtessse de Provence fit épanouir précocement son talent à l'âge où l'on ose si peu, et ensuite le cruel exil que maintint, à son retour, le roi en 1815, montra au poëte sa véritable vocation, le genre où il devait exceller : la fable satirique, l'apologue mordant et philosophique.

La Révolution, dans ce rôle de persécutrice, avait précédé la Royauté, car en 1792 Arnault fut exilé. Sa qualité d'homme de lettres le fit rappeler un an après. Pourquoi la Révolution n'eut-elle pas aussi pour Chénier cette pitié dédaigneuse? Le premier exil d'Arnault lui inspira des vers mélancoliques, dont quelques-uns peuvent passer pour ce qu'il a écrit de plus touchant. La pièce adressée à mademoiselle Contat, où se trouve cette jolie strophe :

Ami de la tranquillité,
Je ne suis ni guerrier ni prêtre;
J'ai fait quelques héros, peut-être,
Mais je ne l'ai jamais été;

et la pièce intitulée *A Quelqu'un qui me réveillait*, qui doit être citée tout entière pour l'éloquente mélancolie du ton, auraient dû éclairer Arnault sur lui-même et le détourner à jamais de faire des tragédies. Si quelqu'un fut alors complice de son aveuglement à ce sujet, ce fut, on peut le dire, le général Bonaparte à qui le poëte fut présenté.

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte, et on sait assez le goût de l'empereur pour les tragédies. Aussi, lorsque le protégé du premier consul se vit envoyé en Italie, il s'empressa, pour complaire, d'écrire la tragédie des *Vénitiens*, et ce ne fut pas la dernière. De plus en plus honoré de l'estime et de l'amitié de Napoléon, qu'il aida même à faire le 18 brumaire, Arnault, par esprit de reconnaissance, écrivit encore *le Roi et le Laboureur*, en 1802, et enfin *Germanicus* en 1807. Il était alors chef de la division de l'instruction publique au ministère de l'intérieur. Il devint plus tard conseiller et secrétaire de l'université.

Napoléon ne demandait plus de tragédies : il demandait au monde la paix avec la soumission. Arnault, qui s'ennuyait d'arpenter la scène tragique, comme son maître se fatiguait de courir l'Europe à cheval, lui répétait le conseil déjà donné après la paix de Campo-Formio :

Aucune gloire désormais
Ne vous sera donc étrangère?
Et vous savez faire la paix,
Comme vous avez fait la guerre.

Mais la fatalité et l'entêtement des rois entraînèrent l'empereur, tandis qu'Arnault, plus heureux, plus maître de lui enfin, put laisser tomber le sceptre tragique et, tout à son aise, faire de la satire sous le nom de fables.

C'était sa voie : il eut le bon esprit de ne la plus quitter dès qu'il y fut entré. On voit l'importance qu'il mettait à réussir dans ce genre par l'introduction dont il fit précéder son recueil entier en 1825. Il définit l'apologue, il en cherche les origines, il en fait l'histoire détaillée. Il voit un peu des fables partout, il en découvre dans la Bible : il cite tout entière la parabole de Nathan à David après l'enlèvement de la femme d'Uri. En un mot, dans son enthousiasme et son amour, il *se trompe ;* il confond la parabole avec l'apologue, le conte avec l'apologue, l'allégorie avec l'apologue. Il critique Phèdre, Ésope et Lokman. Il rend justice à Lamotte Houdar, tout en lui reconnaissant un défaut, le ton dogmatique, et il ne s'aperçoit pas qu'il a lui-même ce défaut. Il dit fort bien que Florian a le naturel et non pas la naïveté qui est le principal mérite. Mais quelle naïveté? celle de La Fontaine? De celle-là Arnault n'en veut pas, parce qu'il ne veut point être imitateur. Il s'en garde comme du feu, de peur de tomber dans la niaiserie, comme beaucoup d'autres. Il répète le mot de Fontenelle pour se consoler : *C'est par bêtise que le bonhomme se croit inférieur aux anciens.* Cette bêtise, c'est tout le génie du *bonhomme.* Mais Arnault ne veut pas être bête. Il sait qu'il n'a que du talent, et le génie de La Fontaine le met tellement en garde qu'il songe à créer un genre. Il veut faire des fables; instruire en amusant, moraliser, gronder, être éloquent à ses heures, simple, naturel, familier, accessible à tous les esprits, — et n'être pas naïf. Ce serait imiter. Il y réussit.

Il se vante fort justement de n'avoir emprunté aucun de ses sujets, excepté celui de *la Statue renversée* qu'il a lu il ne sait où, et celui de deux fables russes, du fabuliste Krillof, qu'il a traduites, dit-il consciencieusement, pour plaire à une belle dame.

Il cite encore, afin d'être complet, une règle d'Aristote qui n'admet pour personnages des fables que les animaux. En cela, Arnault croit devoir contredire Aristote au nom de La Fontaine. Mais peut-être, malgré cette contradiction et le génie du *bonhomme,* le prodigieux esprit critique du philosophe grec a-t-il raison.

On penche à le croire en lisant quelques fables d'Arnault dans lesquelles il abuse évidemment de la permission qu'il s'octroie à lui-même de faire parler toute sorte d'objets inanimés. Il suffit de lire les

titres : *la Pièce de bœuf, les Deux Pincettes, le Coup de fusil, le Tas de neige et le Tas de boue,* etc. Il y a des objets auxquels l'esprit le plus simple se refuse absolument à accorder la faculté de parler. Passe pour les arbres et les fleurs, mais les *tables* et les chaises, c'est trop moderne et trop absurde.

Les quatre premiers livres des fables avaient été publiés quand la seconde Restauration, courroucée de ce que Arnault avait accepté la députation dans les Cent-Jours, l'exila et poussa son malheureux esprit de vengeance jusqu'à rayer son nom de la liste des membres de l'Institut dont il faisait partie depuis 1799. Arnault se retira à Bruxelles, et là, justement aigri, triste, désespéré, mais tenant en main de quoi se venger des cours, il composa ses quatre derniers livres. On peut juger de l'état de son âme par ce qu'il dit dans son introduction, en se reportant à cette triste époque. « J'ai cherché dans les lettres des distractions à mes malheurs ; peut-être n'ai-je fait que m'occuper de mes malheurs en m'occupant des lettres, » et il ajoute : « Puissent mes dernières fables ne pas trop se ressentir de cette triste préoccupation ! » Du reste, tout en restant fidèle à ses premières adorations, à Napoléon, à M. de Fontanes, aussi disgracié, il protesta toujours contre toute accusation de personnalités satiriques dans ses fables. Il le fit simplement, mais avec ce ton de hauteur et de mépris que suggère une bonne conscience indignée.

On reconnaît pourtant bien l'exilé dans ces quatre derniers livres. *Les Chiens qui dansent, et les Chiens qui ne dansent pas ; le Hanneton,* dont les derniers vers renferment une satire politique des plus hardies ; *le Sermon du curé,* dont il faut citer ces vers :

Un préjugé sublime, une erreur pitoyable,
Peut tourner au profit de la société ;
Il est bon que Rollet tremble en riant du diable,
Et César en pensant à la postérité ;

les Sabots de Polichinelle, etc. : autant de satires, autant de pièces dont l'unique défaut est de vouloir passer pour des fables.

Les premiers livres n'avaient pas cette âpreté. Ils ne renfermaient guère que de bons conseils, des vérités inoffensives, un peu d'enfantillage aussi et parfois de l'insignifiance, comme le *Colin-Maillard* dédié à la femme du poëte, et *les Blés et les Fleurs,* très-agréable pièce offerte à M. de Fontanes.

Dans tout le recueil et presque dans chaque livre, on trouve, il faut

le dire, au moins une fable parfaite. *L'Écureuil qui tourne dans sa cage, et le Chien qui tourne la broche* est du plus pur et du plus correct dans le genre. Quelques-unes brillent par la concision : *l'Arbre et le Jardinier; le Zèbre.* Dans d'autres, l'auteur revendique à juste titre le droit d'être éloquent dans un genre familier. Lisez *la Plume et l'Épée.* Il a le don parfois des moralités courtes et qui se retiennent facilement; ainsi finit *le Cerf-Volant* :

> La cause de notre grandeur
> Peut l'être aussi de notre perte;

et parfois le don des débuts naïfs :

> Vous connaissez Minet : c'est un chat fort honnête.

C'est en lisant ces pièces parfaites que l'on regrette la présence dans le recueil de morceaux qui vraiment n'appartiennent à aucun genre, tels que : *Un Tour de roue, les Souliers neufs, le Cocher de fiacre.* Arnault envoya son recueil complet, en mars 1819, du fond de l'exil, à M. de Humboldt, avec une dédicace vraiment fort éloquente et digne de l'homme à qui elle s'adressait. Ce qui fut le plus admiré tout d'abord, le plus lu, le plus récité, le plus traduit même, ce fut *la Feuille.* Tout le monde connaît ces vers :

> Où va la feuille de rose
> Et la feuille de laurier.

Encore une fable qui n'en est pas une, mais qui est une petite élégie ou idylle, εἰδύλλιον, disaient les Grecs, faite de main de maître. On ne voulut pas croire qu'elle était d'Arnault. Beaucoup de gens songèrent alors à se l'attribuer, cette feuille détachée de l'album d'une charmante femme. Des descendants de madame de La Sablière prétendirent l'avoir retrouvée dans un grenier, parmi des papiers du temps où le *bonhomme* couchait dans la maison. La Belgique s'émut. Un Belge, à ce propos, fit des vers, une sorte de compliment de condoléance adressé à M. Arnault, et ces vers belges, il faut le dire, étaient écrits en bon français. L'auteur était M. Plaschaert, à qui Arnault eut grande reconnaissance. Hélas! le poëte n'avait pas songé à faire inscrire cet enfant à la municipalité. On lui déféra le serment. Il jura que l'enfant lui appartenait; on le lui laissa.

En 1819 eut lieu le rappel d'Arnault en France. Le duc de Richelieu s'y était constamment opposé, convaincu que l'État n'avait pas de plus dangereux ennemi : le ministre alléguait une fable qui avait été composée deux ans avant la proscription de l'auteur.

On ne peut passer sous silence quelques-unes des pièces d'Arnault intercalées dans ses poésies mêlées : et d'abord la pièce à madame ***.

La rose humide et vierge encore,
Que l'aube embellit de ses pleurs,
N'est pas plus fraîche que les fleurs
Que votre pinceau fait éclore.

Les Questions, pièce fort connue, qui renferme des refrains si ingénieux :

. . . .
Me demander si je crois au bonheur,
C'est me demander si je rêve.
. . . .
Me demander si j'aime encor Daphné
C'est me demander si j'existe.

Et la pièce à Brunette, *la Petite Chienne de Sophie :*

En amant elle traite un chien;
En chien, c'est l'amant qu'elle traite.

On en pourrait citer encore une, entre autres : *à Une dame, en lui envoyant les Amours de Psyché*, pièce spirituelle et fort habilement tournée.

Nous avons vu quel début heureux la reconnaissance fit faire à Arnault. Il faut lire, dans la *Promenade à Montreuil*, les vers du Cygne. Pour des vers de vingt ans, c'est une pièce rare. Le style sent beaucoup l'époque, mais le fard n'y exclut pas le naturel. C'est encore dans cette *Promenade* que se trouvent les couplets du *Vin :*

Dans les grappes de la treille
Le sang divin pénétra,
Et de sa teinte vermeille
Son nectar se colora.
Aux doux transports qu'il fait naître
Quand on le boit tour à tour,
Pourrait-on le méconnaître?
C'est le pur sang de l'amour.

Le jeune poëte traduisait l'Allemand Ramler, mais il traduisait bien.

Rentré à l'Académie française en 1829, Arnault en devint le secrétaire perpétuel en 1833. Il écrivit encore la *Vie politique et militaire de Napoléon, les Souvenirs d'un sexagénaire*, et mourut. C'était un médiocre poëte tragique, un bon fabuliste, non un *fablier*, malheureusement! un écrivain correct, élégant et spirituel. Ce fut encore un honnête homme, et je remarque que je finis souvent ainsi en parlant de nos chers poëtes français.

VALERY VERNIER.

Œuvres d'Arnault, 1825; chez Bossange, Paris.

FABLES

—

PROLOGUE

Amis, dans la riante plaine
Qu'Ésope ensemença jadis,
J'ai ramassé quelques épis
Après Phèdre, après La Fontaine.

Récolte d'un pauvre glaneur,
Ces épis ne sont pas superbes :
Ce sont des brins, et non des gerbes,
Qu'on trouve après le moissonneur.

N'importe, et Dieu me le pardonne!
Quand je vois mon petit trésor,
Je me trouve assez riche encor,
Et je n'ai rien pris à personne.

Sans rivaliser ses travaux,
De Jean j'adoptai le système :
Je me dois le peu que je vaux;
Je suis moi, comme il est lui-même.

« Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce, »
A dit cet esprit excellent,
Dont je n'ai pas suivi la trace.

De l'avis c'était profiter.
J'écris d'après mon caractère ;
Bonhomme, en voulant t'imiter,
J'aurais craint de te contrefaire.

LE COLIMAÇON

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille,
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste :
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

LES ÉPONGES

L'éponge boit, c'est son métier;
Mais elle est aussi souvent pleine
De l'eau fangeuse du bourbier
Que de celle de la fontaine.
Docteurs qui, dans votre cerveau,
Logez le vieux et le nouveau,
Les vérités et les mensonges;
J'en conviens, vous retenez tout :
Mais, aux yeux de l'homme de goût,
Ne seriez-vous pas des éponges?

L'AIGLE ET LE CHAPON

On admirait l'oiseau de Jupiter,
Qui, déployant ses vastes ailes,
Aussi rapide que l'éclair,
Remontait vers son maître aux voûtes éternelles.
Toute la basse-cour avait les yeux en l'air.
« Ce n'est pas sans raison qu'un grand dieu le préfère!
S'écriait un vieux coq; parmi ses envieux,
Qui pourrait, comme lui, laissant bien loin la terre
Voler en un clin d'œil au séjour du tonnerre,
Et d'un élan franchir l'immensité des cieux ?
— Qui? reprit un chapon; vous et moi, mon confrère.
Moi, vous dis-je. Laissons les dindons s'étonner
De ce qui sort de leurs coutumes :
Osons, au lieu de raisonner.
D'aussi près qu'il voudra, verra Jupin tonner
Quiconque a du cœur et des plumes. »
Il dit, et de l'exemple appuyant la leçon,
Il a déjà pris vol vers la céleste plaine :
Mais c'était le vol du chapon.
L'enfant gâté du Mans s'élève, et, comme un plomb,
Va tomber sur le toit de l'étable prochaine.
On sait que l'indulgence, en un malheur pareil,
N'est pas le fort de la canaille :
On suit le pauvre hère, on le hue, on le raille;
Les plus petits exprès montaient sur la muraille.
Le vieux coq, plus sensé, lui donna ce conseil :
« Que ceci te serve de règle ;
Raser la terre est ton vrai lot;
Renonce à prendre un vol plus haut,
Mon ami, tu n'es pas un aigle. »

LE HANNETON

« Tu bourdonnes, n'es-tu pas libre ? »
Disait un écolier au hanneton fâché
D'avoir toujours un fil à la patte attaché.
Ainsi parlait Octave à ses sujets du Tibre.
Ainsi naguère encor j'entendais raisonner
D'honnêtes gens, qui tous n'étaient pas sur le trône.
La liberté pour eux c'est un fil long d'une aune,
Au bout duquel on laisse un peuple bourdonner.

LE CACHET

Sur la cire brûlante imprimons une image;
Elle s'y fixera d'autant plus fortement
Que le cachet, si mou dans le premier moment,
En se refroidissant se durcit davantage.
Leçon pour nous : par un outrage
Avons-nous blessé notre ami,
Et du mal dont il a gémi
Voulons-nous effacer jusqu'à la cicatrice;
Qu'au plus tôt il soit réparé,
Avant qu'en son cœur ulcéré
L'amitié se refroidisse.

LE CHAT

Vous connaissez Minet, c'est un chat fort honnête,
Il est franc comme un dogue et doux comme un mouton ;
Les rats seuls exceptés, chacun l'aime et le fête.
L'autre jour, cependant, avec un gros bâton
J'ai vu Gros-Jean tomber sur cette pauvre bête ;
Et pourquoi, s'il vous plaît? Un coup de trop, dit-on,
A ce bonhomme avait tourné la tête,
Et Gros-Jean n'a pas le vin bon.
Un homme, un ange, en conscience,
A moins eût perdu patience.
A la main qui frappait sans rime ni raison
Sur sa peau blanche et délicate,
Tout hors de lui, Minet, en quittant la maison,
Finit par rendre un coup de patte.
Gros-Jean tout aussitôt de s'écrier : « Ingrat !
D'un si bon maître étais-tu digne ?
Vous le voyez, le scélérat,
Quand on l'assomme, il égratigne. »

LA FEUILLE

« De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon

« Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. »

CHÊNEDOLLÉ

1769 — 1833

Il est impossible de ne pas estimer et de ne pas aimer Chênedollé : c'est un esprit élevé, une imagination enthousiaste et sympathique, une conscience pure, une âme céleste. Mais la volonté, qui est l'aile du génie, manqua toujours à ce poëte inquiet, chaste, platonique, et précieusement timoré jusque dans ses hardiesses. On l'avait surnommé le corbeau, dans cette volière de madame de Beaumont où celle-ci avait pris elle-même le surnom d'hirondelle. On aurait mieux fait de l'appeler le cygne gris ou le cygne malade.

Charles-Julien-Pioult de Chênedollé naquit en Normandie, près de Vire, au pays des Basselin et des Vauquelin. Au printemps de 89, un des plus beaux du siècle, il avait à peine vingt ans, et, tout enivré de *la Nouvelle Héloïse,* il s'en allait rêveur et frémissant de poésie à travers les florissantes campagnes de l'Arcadie neustrienne, sans songer le moins du monde que les tempêtes de la Révolution allaient éclater. Les événements de sa vie étaient alors une lecture de Rousseau, de Gessner, de Buffon, de Bernardin de Saint-Pierre. Tout entier à ses livres, il ne les fermait jamais que pour se recueillir dans l'intime contemplation de la nature, et donner ainsi à ses impressions littéraires une atmosphère lumineuse et embaumée. Chênedollé avait une profonde tendresse, un besoin d'admirer et d'aimer, qui le livraient d'avance à des mélancolies de femme, à des oisivetés de Séraphin enivré d'harmonie. Que lui importait d'écrire ? Il lisait. Que lui importait de chanter ? Il écoutait dans son âme ravie les plus belles inspirations du génie humain. Une véritable candeur champêtre l'invitait aussi au divin nonchaloir de l'esprit. Les travaux des champs occupaient ses yeux, pendant que son âme songeait ou dormait. Il s'intéressait d'ail-

leurs comme un enfant de laboureur ou de berger aux moindres détails de l'éternel poëme rustique :

« Rien ne me plaît, disait-il, comme de voir un atelier de moissonneurs dans un champ; j'aime à voir les jeunes garçons se hâter et défier les jeunes filles qui scient encore plus vite qu'eux ; j'aime à entendre le joyeux babil des moissonneurs... J'aime à voir labourer, semer, planter, tailler, émonder les arbres, aménager les forêts. Je jouis du blé vert, et j'en jouis en moisson. En mars, je ne connais rien de beau, de riant, de magnifique, comme un beau champ de blé qui rit sous les premières haleines du printemps... »

Celui qui avait de tels goûts unis à de telles impressions aurait pu être, en France, le roi de la poésie pastorale. A quoi tient-il donc que Chênedollé n'ait pas été un Théocrite, un Virgile, un Burns? Les événements, plus forts que son indolence, les grandes amitiés plus fortes que sa volonté, les entraînements de la sympathie, et les servitudes spontanées de l'admiration le détachèrent malheureusement de son Arcadie normande. Il voyagea tout dépaysé à travers Paris, et le mouvement de l'émigration l'ayant entraîné à Hambourg, à Berlin, à Coppet, il vit successivement Rivarol, Klopstock, madame de Staël. « Venez, lui dit Rivarol, nous mettrons votre esprit en serre chaude, et tout ira bien. » Chênedollé entra sans défiance dans la serre chaude de Rivarol, il reçut les coups de lumière de ce soleil tournant, il en fut ébloui, noyé, et pour ainsi dire desséché. Les deux années qu'il passa auprès de l'auteur de *l'Almanach des grands hommes* lui furent à mon avis beaucoup plus funestes qu'utiles; beaucoup d'idées étrangères firent invasion dans sa tête, beaucoup de rêves sublimes y vinrent décourager les inclinations naturelles : Rivarol eut sur son intelligence l'autorité despotique d'une *maîtresse adorée et redoutée*. Chênedollé fit le *Génie de l'homme* par ordre, avec le saint tremblement de la plus craintive admiration. Il se croyait fécondé, il était dévoré : « Tant d'idées nouvelles, dit-il, ne pouvaient tomber en moi sans y fermenter sourdement. Semblable à ces terres fortes qui, avant de porter des fruits ou des moissons, gardent longtemps les germes qui leur sont confiés, mon esprit se saturait en secret de tout ce qu'il devait s'approprier un jour. Ce fut Rivarol qui me suggéra l'idée de mon poëme du *Génie de l'homme*. Un soir, il rentrait chez lui, après avoir dîné chez le juif Cappadoce; il était fort gai, et son imagination était montée sur un ton très-élevé. Nous parlâmes poésie ; et dans un moment de verve, étant mécontent des vers de Voltaire et de Le Brun sur le système du monde, il s'écria :

Voici ce qu'on aurait dû dire là-dessus. Et tout à coup il trouva quelques belles paroles sur le mouvement des astres et la grande économie des cieux. Ces images me frappèrent tellement que deux jours après je les rapportai en vers à Rivarol, qui en parut extrêmement content, et qui me dit qu'il fallait entreprendre le poëme de la nature, poëme qui avait été manqué deux fois dans notre langue par Le Brun et Fontanes. Dès ce moment, l'ouvrage fut comme arrêté dans ma tête, et devint la principale occupation de ma pensée. » Bon Chênedollé! Il rimait au clair de lune les capiteuses improvisations de l'éblouissant causeur, et très-naïvement il se croyait, pendant quelques heures, un grand poëte.

Comment n'aurait-il pas cru par instants à son génie, lorsque Rivarol s'applaudissait en lui par-dessus Le Brun et Voltaire, lorsque plus tard, à Coppet, madame de Staël s'écriait: « Vos vers sont hauts comme les cèdres du Liban! » C'est dans ces moments d'illusion qu'il courait chez un critique pour lui dire à bout portant ces incroyables paroles: « Point de plaisanterie, Monsieur, ma poésie est de la poésie sérieuse! » Mais le bon sens du Normand le ramenait souvent à l'humilité: « Quand je lis des hommes comme Gœthe, Schiller, Klopstock, Byron, je sens combien je suis mince et petit. Je le dis, dans la sincérité de mon âme et avec la plus intime conviction, je n'ai pas la dixième partie de la pensée, du talent et du génie poétique de Gœthe. » Touchant aveu, malgré le comique de la proportion fixée *au dixième*, entre l'auteur du *Génie de l'homme* et l'auteur de *Faust!*

M. Sainte-Beuve qui, on peut le dire, en publiant par extraits dans la *Revue des Deux Mondes* le journal de Chênedollé, a révélé l'âme même et l'histoire intime du poëte, remarque justement que Chênedollé a eu ce malheur de paraître attardé en poésie, lorsqu'il avait eu au contraire des pressentiments poétiques. *Le Génie de l'homme*, achevé en 1802, ne fut publié qu'en 1807: *les Études poétiques*, dont la plupart avaient été composées en Allemagne, à l'époque de l'émigration, ne parurent qu'en 1820, après les premières méditations de Lamartine. « Eh! que me fait la gloire? » s'écriait quelquefois Chênedollé. Cette exclamation, qui est bien sincère, car elle trahit une faiblesse, explique très-bien pourquoi, malgré son talent, Chênedollé semble disparaître de l'histoire littéraire et n'appartenir désormais qu'à la légende dorée de la poésie.

HIPPOLYTE BABOU.

LE CLAIR DE LUNE DE MAI

Nec candida vultum luna negat.

Au bout de sa longue carrière,
Déjà le soleil moins ardent
Plonge, et dérobe sa lumière
Dans la pourpre de l'occident.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs;
Et le soir aux pieds de rosée
S'avance en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante
Le coteau devient plus obscur,
Et la lumière décroissante
Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô lune désirée!
Monte doucement dans les cieux,
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux.

Amène la brise légère
Qui, dans l'air, précède tes pas,
Douce haleine, à nos champs si chère,
Qu'aux cités on ne connaît pas!

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée,
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant!

Descends, comme une faible aurore,
Sur des objets trop éclatants,
En l'adoucissant pare encore
La jeune pompe du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
Prête un demi-jour enchanté,
Et blanchis ces vermeilles roses
De ta pâle et molle clarté!

Et toi, sommeil, de ma paupière
Écarte tes pesants pavots!
Phébé, j'aime mieux ta lumière
Que tous les charmes du repos.

Je veux dans sa marche insensible,
Ivre d'un poétique amour,
Contempler ton astre paisible
Jusqu'au réveil brillant du jour.

LE TOMBEAU DU JEUNE LABOUREUR

Ma vie à peine a commencé d'éclore,
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.

Il n'est plus ce robuste et jeune laboureur
Qui, doté d'une force antique,
Des plus ardents chevaux maîtrisait la fureur,
En dirigeant le char rustique.

Par un bruit imprévu ses chevaux effrayés
L'ont foulé sous leur pied rapide;
Son corps, dans des sentiers trompeurs et mal frayés,
Tomba sous la roue homicide.

A la fleur de ses ans, par la mort arrêté,
Il dort sous la tombe jalouse,
Avec les longs regrets de la jeune beauté
Qu'il crut s'attacher pour épouse.

Voilà le tertre vert, humble et froid monument
Où reposent ses tristes restes;
C'est là qu'il attendra l'éternel jugement,
Caché sous ces gazons modestes.

Pour lui tout n'est plus qu'ombre, et sous le vieil ormeau,
Où se rassemblait la jeunesse,
On ne le verra plus des danses du hameau
Guider la bruyante allégresse.

Plus d'amours! désormais ses yeux ne verront pas
Briller au ciel ces jours de fête,
Où la vierge des champs, pour orner ses appas,
De bluets couronnait sa tête.

On ne le verra plus, sous un soleil brûlant,
Des vastes prés moissonner l'herbe;
Ou, sous l'œil embrasé d'un ciel étincelant,
D'un bras nerveux lier la gerbe.

On ne le verra plus conduire un char poudreux
Aux flancs du coteau difficile,
Et, le fouet à la main, des chevaux vigoureux
Guider la vitesse indocile.

Le voilà pour jamais dans la tombe endormi!
Touchés d'un soin pieux et tendre,
En vain, ses compagnons, pleurant leur jeune ami,
De larmes ont mouillé sa cendre.

Bientôt de leurs regrets, par le temps dispersés,
Fuira le décevant mensonge;
Ses jours, de leur mémoire à la longue effacés,
N'y seront plus que comme un songe.

Ah ! quand l'homme est plongé dans la nuit sans réveil
Où tout court, et s'éclipse et tombe,
Il n'a plus pour amis que les feux du soleil,
Qui, le soir, brillent sur sa tombe !

LE DERNIER JOUR DE LA MOISSON

Illius immensæ ruperunt horrea messes.

J'ai vu de la moisson superbe
Le soleil couronner la fin;
Joyeuse, à la dernière gerbe
La grange vient d'ouvrir son sein.

Là, dans une enceinte profonde,
Repose le riche froment
Qui pour deux ans assure au monde
Un intarissable aliment.

Grondez maintenant, noirs orages !
Foudres, tonnez du haut des cieux !
L'homme en paix rit de vos ravages,
Il est sûr des présents des dieux.

Des Hyades l'urne effrénée
Peut s'épancher de l'aube au soir;
Sur nos sillons d'une autre année
Elle fait descendre l'espoir.

Orage ! à tes fières haleines
Cérès a commis son trésor;
Et tes eaux feront dans nos plaines
Des nouveaux épis germer l'or.

LEMERCIER

1771 — 1840

Népomucène Lemercier fut un enfant sublime. A l'âge de seize ans, il était applaudi au théâtre par la reine Marie-Antoinette; à l'âge de vingt-cinq, il avait les suffrages du public tout entier. Génie surabondant et incomplet, coureur infatigable d'aventures littéraires, novateur en ébullition perpétuelle, il fut sous le Directoire et le Consulat une espèce de Lemierre agrandi, qui marqua vigoureusement sa trace au débouché de toutes les avenues qui mènent du XVIII[e] au XIX[e] siècle. Quoique très-attaché à la tradition classique, il poursuivit en tout sens l'inconnu et le nouveau, tantôt avec une inquiétude nerveuse, tantôt avec une décision clairvoyante et virile. « Le génie fait sa langue, » disait-il, et les épigraphes de ses œuvres prouvent qu'il ne craignait ni les difficultés ni les injustices : *Me raris juvat auribus placere... incedo per ignes !*

De ses innombrables tentatives qui le firent plus souvent siffler qu'applaudir, il ne reste aujourd'hui que deux pièces de théâtre et deux poëmes : *Agamemnon* et *Pinto*, les *Métamorphoses* et la *Panhypocrisiade ;* mais la plupart de nos illustres contemporains arriveront certainement avec moins de titres devant la postérité. Lemercier n'a jamais douté du jugement de l'avenir. Il y comptait comme sur une récompense méritée, car ce conquérant n'ignorait aucune de ses conquêtes. Vers la fin de sa carrière, il se mêla sans doute quelque amertume à ses espérances de gloire durable. Ceux qui, profitant de ses efforts, avaient tout à coup élargi son domaine, il les regardait comme des usurpateurs, au lieu de les avouer pour héritiers. Si l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto* entendait dire que les romantiques étaient ses enfants : « Oui, répliquait-il avec malice, des enfants trouvés ! » Oubliant

à cette époque, oubliant naïvement qu'il avait été lui-même traité de fou, de bizarre, de burlesque, par les sots critiques de l'Empire, il refusa constamment sa voix d'académicien à Victor Hugo qui lui succéda pourtant à l'Académie. Deux heures avant sa mort, Lemercier, voulant résumer sa vie en quatre mots, composa d'un seul trait son épitaphe :

Il fut homme de bien et cultiva les lettres.

L'épitaphe est originale; elle ne ment pas. Lemercier fut en effet, pendant cinquante ans, un homme de lettres et un homme de bien. Ajoutons encore, ce qui ne gâte rien, qu'il fut aussi un brillant causeur: « Savez-vous, disait un jour Talleyrand, quel est l'homme de France qui cause le mieux ? C'est Lemercier. »

A la Malmaison, chez la gracieuse créole qui devait être l'impératrice Joséphine, chez madame Tallien, chez madame Pourrat, chez madame de Staël, on était du même avis que Talleyrand. Dans son discours de réception à l'Académie, M. Victor Hugo a très-heureusement peint les succès de Lemercier sur le mobile théâtre de la vie mondaine. « Il étudia, dit-il, et partagea, en souriant parfois, les mœurs de cette époque du Directoire qui est, après Robespierre, ce que la Régence est après Louis XIV; le tumulte joyeux d'une nation intelligente échappée à l'ennui ou à la peur; l'esprit, la gaieté et la licence, protestant par une orgie, ici contre la tristesse d'un despotisme dévot, là contre l'abrutissement d'une tyrannie puritaine. M. Lemercier, célèbre alors par la tragédie d'*Agamemnon*, rechercha tous les hommes d'élite de ce temps et en fut recherché. Il connut *Écouchard-Lebrun* chez *Ducis* comme il avait connu *André Chénier* chez *madame Pourrat*. *Lebrun* l'aima tant qu'il n'a pas fait une seule épigramme contre lui. Le duc de *Fitz-James* et le prince de *Talleyrand*, *madame de Lameth* et *M. de Florian*, la duchesse d'*Aiguillon* et *madame Tallien*, *Bernardin de Saint-Pierre* et *madame de Staël* lui firent fête et l'accueillirent; *Beaumarchais* voulut être son éditeur, comme vingt ans plus tard *Dupuytren* voulut être son professeur. Déjà placé trop haut pour descendre aux exclusions de partis, de plain-pied avec tout ce qui était supérieur, il devint en même temps l'ami de *David* qui avait jugé le roi et de *Delille* qui l'avait pleuré. »

Était-ce simplement le feu de la jeunesse, ou l'entraînement frivole de l'époque, ou le goût du plaisir qui le poussaient au milieu de ces sociétés si différentes dont il était l'idole? Non, la curiosité de l'observateur, l'instinct du philosophe et du moraliste y avaient aussi leur

grande part, et ce qui le prouve, c'est l'empressement avec lequel Lemercier saisissait au vol les idées flottantes de la conversation pour les réaliser dans ses écrits. Le poëme des *Métamorphoses* et le drame de *Pinto* furent, pour ainsi dire, le résultat d'un défi ou d'une gageure. « Dans une conversation, comme il devait y en avoir beaucoup sous le Directoire, raconte M. Charles Labitte[1], on en vint un jour à parler de ces admirables camées, de ces bas-reliefs romains, de ces petits groupes grecs que désavouerait la noble chasteté de l'art moderne, mais où le génie antique, par ses formes pures et achevées, a su trop souvent consacrer des rêves effrénés sous l'apparence de la volupté la plus suave. Le cabinet de Naples était déjà créé. Un interlocuteur affirma que la poésie serait rebutante si elle reproduisait de semblables images, et qu'il était impossible d'arriver, en termes convenables et sans être grossier, à un résultat pareil. Lemercier releva le défi... » Toutes les hardiesses lui plaisaient. Il interpella Minerve en beaux vers, et la sage déesse lui donna permission de scandaliser les Thermidorines :

Minerve! as-tu flétri ces maîtres du Parnasse,
Qui chantèrent des dieux les plaisirs clandestins?
As-tu puni Phébus, que charmait leur audace,
Et qui joignit son luth à leurs chants libertins?

Parle!. . . . .

— « Non, me dis-tu, je hais cette âpre tyrannie
Qui s'arme injustement d'hypocrites rigueurs;
Les transports de l'esprit n'accusent point les cœurs.
Je ris des fictions où se plaît le génie.

. . . .

Ainsi parle Minerve : elle fuit, et ma voix
Célèbre en liberté, sur les monts d'Aonie,
Bacchus, Amour, ses feux, ses erreurs et ses lois.

Cela dit, les *Quatre Métamorphoses* parurent; non pas sur les monts d'Aonie, mais dans tous les salons parisiens. Beaumarchais fut enchanté de ce poëme. Il voulut en être le parrain, en proclamant cyniquement que c'était un dernier service qu'il voulait rendre à la morale. Ce fut lui qui exigea que la première des deux éditions fût in-quarto. « Cela, disait-il, forcera toutes les belles lectrices à la franchise; elles ne pourront le cacher si vite sous le chevet. » Lemercier ne signa pas son œuvre. Quelques hommes circonspects lui gardèrent rancune

[1] Voy. ses *Études littéraires*.

du plaisir qu'il leur avait causé. De bienveillants prophètes lui annoncèrent solennellement qu'il avait compromis son avenir. « Qu'avez-vous fait ? lui dit Rœderer, vous ne serez jamais de l'Académie. » Lemercier n'avait pas trente ans. Il pouvait attendre encore et toujours oser. Après le scandale des *Métamorphoses*, il donna aux hypocrites et aux pusillanimes le scandale de *Pinto*, une œuvre qui, en ce temps-là, aurait dû l'éloigner bien plus de l'Académie que son poëme païen. Voici à quelle occasion il composa cette pièce singulière, aussi neuve par l'idée que par la forme. Je citerai une seconde fois M. Charles Labitte, qui a traité fort spirituellement la partie anecdotique de la vie de Lemercier. « Dans un cercle aimable où l'on distinguait la duchesse d'Aiguillon, madame de Lameth, et la fille de Beaumarchais, madame de Larue, on affirmait un soir que le *Mariage de Figaro* était la dernière innovation possible. Le jeune poëte osa s'opposer au sentiment général, et soutenir contre la banalité étroite de cette opinion, et avec une hardiesse alors unique, que l'imitation de la nature dans tous ses modes était inépuisable, infinie. Poussé à bout, il accepta même la gageure, et promit de lire bientôt un ouvrage composé d'éléments encore inconnus au théâtre. Telle fut la singulière origine de cette œuvre d'où aurait daté la rénovation de la scène française, s'il n'eût été coupé court aux hardiesses par la régularité de l'Empire. »

La *régularité de l'Empire*, ainsi que le remarque justement M. Labitte, coupa court aux hardiesses de Lemercier, dont la destinée fut interrompue, les relations brisées, le génie déconcerté pour jamais, et le caractère aigri jusqu'à la plus violente amertume. Au sortir du Directoire, on le sait, Lemercier avait été l'hôte bienvenu de la Malmaison, l'enthousiaste et l'ami du jeune général Bonaparte, en qui le poëte rêvait plutôt un Solon qu'un Alexandre. Bonaparte aima-t-il réellement Lemercier ? M. Victor Hugo l'a cru il y a vingt ans : « A la Malmaison, le premier consul, avec cette gaieté d'enfant propre aux vrais grands hommes, entrait brusquement la nuit dans la chambre où veillait le poëte et s'amusait à lui éteindre sa bougie, puis il s'échappait en riant aux éclats. » C'étaient des jeux charmants sans doute ; mais je ne sais pourquoi ils me rappellent la plus profonde et la plus jolie fable de Florian : *Les Singes et le Léopard*. Au reste, les Mémoires du temps sont parfaitement d'accord avec mon fabuliste : « M. Lemercier, dit Bourrienne, était un de ceux qui venaient le plus fréquemment à la Malmaison, et que madame Bonaparte voyait avec le plus de plaisir. Quant à Bonaparte il lui faisait beaucoup d'amitié, mais il ne l'aimait pas. Sa

qualité d'homme de lettres, de poëte, jointe à une franchise polie, à un républicanisme doux, mais inflexible comme tous les principes qui sont le résultat d'une conviction, tout cela était plus que suffisant pour expliquer l'inimitié de Bonaparte. Il craignait M. Lemercier et sa plume; et le chef de l'État, comme cela lui arriva plus d'une fois, jouait le rôle de courtisan en flattant l'écrivain; et certes, il n'y aurait pas mis tant de procédés, s'il eût pu espérer de ranger M. Lemercier au nombre des poëtes qui allaient de temps à autre chez Fouché, et plus tard, chez le duc de Rovigo, recevoir des gratifications de cinquante et de cent louis, ce qui ne faisait pas toujours un louis par bassesse. »

Ni menaces ni caresses ne purent entamer l'inflexible conviction du républicain, si modéré qu'il fût, et si doux qu'on le jugeât. Méléagre avait été le camarade de Vendémiaire, comme on disait alors; Lemercier s'était laissé décorer par le général Bonaparte : il tourna le dos à l'Empereur, quand celui-ci prétendit se l'attacher par des libéralités sonnantes ou par des dignités honorifiques. Lemercier renvoya même sa décoration à M. de Lacépède, dès qu'on prescrivit un nouveau serment. Le billet qu'il fit remettre alors au futur souverain mérite d'être cité : « Au citoyen premier consul : — Bonaparte, — car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que les titres qu'on vous fait; vous m'avez permis de m'approcher assez de votre personne pour qu'une sincère affection pour vous se mêlât souvent à mon admiration pour vos qualités; je suis donc profondément affligé de ce qu'ayant pu vous placer dans l'histoire aux rangs des fondateurs, vous préfériez être imitateur. Mes sentiments particuliers, plus que votre autorité, me font, à dater de ce jour, une obligation de me taire..., etc. »

Il se tut, de gré ou de force. Le gouvernement impérial suspendit, interdit, censura ou entrava ses pièces. L'administration, par de savants délais, mit presque à néant la fortune du poëte. Napoléon traitait alors Lemercier de *fanatique*, et celui-ci lui répondait vertement par ce quatrain :

Un despote persan appelait fanatique
Un sage Athénien soumis seul au devoir :
Qui de nous l'est le plus, dit l'homme de l'Attique?
J'aime la liberté, comme toi le pouvoir.

La guerre était déclarée, et, comme toujours, le plus faible en payait les frais. Ainsi se vérifiait le mot que la belle Thermidorine, que

madame Tallien avait dit, sous le Directoire, à l'auteur d'*Agamemnon* : « Lemercier, vous vous ruinez follement pour la liberté. » Cette noble folie valut d'ailleurs au galant homme qui en était atteint les témoignages les plus glorieux de dévouement et d'amitié. « Mon cher Plaute, lui disait madame de Staël, je veux devenir votre banquier... avez-vous besoin de vingt ou trente mille francs?... J'en ai fait autant, en émigration, pour Mathieu de Montmorency. » Thénard et Dupuytren, deux savants, offrirent aussi leur bourse au poëte, qui s'excusa de refuser; il continua d'écrire. Lemercier était alors membre de l'Institut, et, comme tel, obligé de figurer aux Tuileries, à certains jours de réception solennelle. En 1812, il se trouva ainsi face à face avec l'Empereur qui l'interpella directement : « ... Et vous, Lemercier, quand nous donnerez-vous quelque chose? — Sire, j'attends. » Réponse presque tragique, ajoute M. Labitte à qui nous empruntons cette anecdote : « Mot trop vrai, car le rôle littéraire de Lemercier, dès l'Empire, semble une longue attente, et quand le moment vint, il était déjà bien tard. » Le novateur découragé avait près de quarante-cinq ans, à la chute de Napoléon. Après trente ans de luttes et de tentatives diverses, que pouvait donner encore son génie? La gloire de Chateaubriand éclipsait déjà toutes les autres; les premières lueurs de la pléiade romantique s'annonçaient. Lemercier mit en ordre un étrange poëme qu'il avait composé sous le Consulat, la *Panhypocrisiade*, et le publia l'année même où parurent au jour les poésies inédites d'André Chénier.

Pour soutenir la comparaison avec les idylles antiques et les élégies du poëte renaissant, il eût mieux valu réimprimer les *Quatre Métamorphoses* que livrer aux discussions la *Panhypocrisiade*. Dans le premier de ces deux poëmes, sauf quelques réminiscences du mauvais goût classique du XVIIIe siècle, on voit éclater, en effet, et quelquefois avec une nouveauté frappante, le sentiment qui a inspiré *Lydé, l'Oaristys, l'Aveugle, le Jeune Mendiant*. Il y a peut-être, chez Lemercier, moins de grâce pénétrante et d'harmonie intime, une initiation moins profonde et moins savante à tous les mystères sacrés de la Muse païenne. Mais pourtant quelle franche allure a sa poésie, quelle couleur pittoresque elle revêt en marchant! Les dieux et les déesses d'Homère se meuvent à l'aise dans cette œuvre désintéressée où l'on ne sent pas un instant le souffle de l'esprit chrétien. Les nymphes de Diane bondissent, dans leur fière nudité, autour d'Endymion. Diane elle-même, Diane aux pieds de chèvre, entraîne à sa suite, dans une course folle, le jeune berger de Carie :

Sur un char attelé de panthères agiles,
De lynx obéissants et de tigres dociles,
Bacchus guide l'Amour. . . . .
Le lierre, sur son front, en guirlandes sacrées,
Joint sa feuille ondoyante à des grappes dorées;
Il boit le doux nectar. . . . .

L'ivresse divine des sens change Jupiter en aigle, et Vulcain en tigre. Voici Ganymède frémissant dans les serres qui portent la foudre :

L'Ida de ses gazons rajeunit la verdure,
Le lotos, l'hyacinthe, et mille tendres fleurs...
Soulèvent mollement la couche parfumée,
Qu'environne aussitôt une nue enflammée...

Voici Vénus tremblante, évanouie, baignée de larmes,

Nue, aux pâles rayons de Diane indignée,

qui charme du spectacle de ses douleurs les sauvages emportements du tigre Vulcain :

Il gronde, mord, déchire, et s'enivre de pleurs;
Sa langue les recueille, et flatte avec rudesse
Son beau col offensé de son âpre caresse.

Voici enfin la plus noble et la plus belle de ces créatures païennes de Lemercier, la fille de Pandion, Érigone, qui tombe vaincue et pâmée dans les bras tortueux et puissants de la Vigne-Bacchus :

Déjà ses vêtements, jetés sur la verdure,
Ont voltigé loin d'elle, et sa seule parure
Est le voile ondoyant de ses cheveux épars.
La treille insidieuse a tenté ses regards;
Imprudente ! elle court à ses fruits attirée,
Et par sa prompte course, et ses feux altérée,
S'abreuve à ses raisins, et pend à ses rameaux...

La Métamorphose de Bacchus est la plus belle des quatre. Il y règne d'un bout à l'autre je ne sais quel délire païen, fait pour épouvanter une âme chrétienne. André Chénier eût admiré, j'en suis sûr, cette danse furieuse de Ménade enivrée. Mais qu'eût-il pensé de

la *Panhypocrisiade ou Spectacle infernal du seizième siècle,* cette œuvre toute moderne, dédiée à Dante, où, selon le mot de Victor Hugo, l'homme est donné par Dieu en spectacle au démon? Victor Hugo, qui l'a bien étudié, ne parle de ce poëme qu'avec stupeur : « Cette *Panhypocrisiade,* dit-il, est tout ensemble une épopée, une comédie et une satire, sorte de chimère littéraire, espèce de monstre à trois têtes qui chante, qui rit et qui aboie. » Chimère, si l'on veut, mais la chimère est admirable. On n'en jugeait point ainsi en 1819. Charles Nodier persifla impitoyablement le *Monstre* dans le *Journal des Débats,* et pourtant, çà et là, comme si le génie étouffait les risées, un élan involontaire d'admiration rendait hommage à la plus étrange et à la plus neuve des conceptions littéraires de ce siècle : « Il y a dans cette œuvre, disait le jeune journaliste des *Débats,* tout ce qu'il fallait de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles, et, à côté de cela, tout ce qu'il fallait d'inspiration pour fonder une grande réputation littéraire. Ce chaos monstrueux de vers étonnés de se rencontrer ensemble rappelle de temps en temps ce que le goût a de plus pur, ce que la verve a de plus vigoureux. Tel hémistiche, tel vers, telle période, ne seraient pas désavoués par les grands maîtres. C'est quelquefois Rabelais, Aristophane, Lucien, Milton, *disjecti membra poetæ,* à travers le fatras d'un parodiste de Chapelain... Ouvrez le livre, vous avez retrouvé l'auteur d'*Agamemnon,* et l'on peut se contenter à moins. Une page de plus, et vous aurez beau le chercher, vous serez réduit à dire comme le bon abbé de Chaulieu : *C'est quelqu'un de l'Académie.* »

Oui, Rabelais et Aristophane, Lucien et Milton errent avec éclat dans ce poëme ; mais la grande figure poétique (et c'est une figure du XVIe siècle) qu'évoque le plus souvent la Muse de la *Panhypocrisiade,* c'est celle de l'auteur des *Tragiques,* celle d'Agrippa d'Aubigné. Lisez en effet le *Dialogue du connétable de Bourbon et de la Conscience,* l'*Entretien de la Fourmi et de la Mort,* la *Plainte du Chêne abattu par des soldats,* la *Dispute de Luther et du Diable,* la *Conversation de Rabelais et de la Raison,* mille autres fragments d'une incontestable grandeur, vous y reconnaîtrez l'âme même de ce poëte épique qui fait agir et parler les Allégories et les Fantômes, les Plantes, les Animaux, les Pierres, et les pures abstractions de l'esprit, comme des êtres visibles et mobiles, ayant tous dans le regard une parcelle de la vie humaine et divine.

On n'analyse pas, on ne tente pas d'analyser un ouvrage comme la *Panhypocrisiade,* mais il est essentiel d'en dégager la pensée. Or, la

pensée du poëte, la voici : « Tout est hypocrisie en ce monde, la Gloire, le Pouvoir, l'Amour. » Le sage de l'Ecclésiaste avait dit : « Tout est vanité. » Les philosophes de l'Encyclopédie, répétant ou développant La Rochefoucauld, s'étaient écriés : « L'Égoïsme est le principe universel. » Spectateur de révolutions inouïes, Lemercier voyant l'Égoïsme sous le masque se dresser à chaque secousse des foules, a imaginé de promener partout sa lanterne magique, et de faire lire en lettres de feu sur tous les masques de l'Humanité ce mot effrayant et comique : « Hypocrisie ! » De là sa comédie infernale, qui est la comédie humaine élevée jusqu'à l'épopée. Depuis l'apparition des *Tragiques*, aucun poëme français, j'ose le dire, n'a eu la valeur poétique et philosophique de la *Panhypocrisiade*.

HIPPOLYTE BABOU.

FRAGMENTS

DU POËME INTITULÉ : *LA PANHYPOCRISIADE*

LA FOURMI ET LA MORT

LA FOURMI.

Où fuirai-je? ô désastre! Ah! tout tombe en poussière...
Quel gouffre ensevelit ma nation entière?
Eh quoi! la terre, hélas! ébranlant ses soutiens,
Engloutit nos travaux, nos familles, nos biens....
Ciel! protége la cime où je fuis la tempête;
O mort! épargne-moi : cruelle mort, arrête!
Je suis seule échappée aux abimes ouverts....
Prétends-tu qu'avec moi finisse l'univers?

LA MORT.

Que dis-tu, faible insecte, et quelle est ta pensée?
Toute ta république à jamais renversée
Changera seulement ton étroit horizon;
L'ordre de l'univers en souffrira-t-il? Non.

LA FOURMI.

Ah! Dieu qui fit pour nous l'ombre, la clarté pure,
Les eaux, les fleurs, les fruits, et toute la nature,
Ne t'a pas commandé de nous exterminer.

LA MORT.

Le Dieu, qui fit vos jours, m'a dit de les borner.
Ce Dieu fit tout pour vous comme pour chaque race
Dont la foule innombrable arrive au monde et passe.

LA FOURMI.

O triste Mort! fléau de la création!

LA MORT.

Moi! je la reproduis par la destruction.
Chaque individu meurt, l'espèce est éternelle :
Je dois les frapper tous, et ne puis rien sur elle.
Quand je viens les saisir, Dieu, qui sait bien pourquoi,
Ne voit pas que la mort ait rien de triste en soi.

LA FOURMI.

Ainsi donc, sans pitié tu m'ôteras la vie,
Comme à ce peuple, hélas! tu l'as déjà ravie!
Eh! qu'avions-nous besoin d'établir nos maisons,
D'y nourrir nos enfants à l'abri des saisons,
Et de tant signaler notre active industrie,
Nos politiques lois, nos soins pour la patrie?

LA MORT.

Ces mœurs sont votre instinct jusqu'au temps du trépas;
Par elles vous viviez, ne les déplorez pas.

LA FOURMI.

Après l'ébranlement de tout notre hémisphère,
Des êtres tels que nous restent-ils sur la terre?

LA MORT.

Pauvre fourmi! le choc a brouillé ton cerveau.
A quelques pas d'ici cherche un abri nouveau.
Tes yeux y trouveront des peuplades semblables
A celle qui périt sous un monceau de sables:
Bientôt, vers le butin courant par millions,
Elles vont t'enrôler en leurs noirs bataillons.

LA FOURMI.

Quel pouvoir a, du sol agitant la surface,
Subverti nos états et la terrestre masse?

LA MORT.

Le pied d'un animal, et non le bras d'un Dieu,
Renversa votre empire en traversant ce lieu.

LA FOURMI.

Quel colosse puissant!

LA MORT.

Ce colosse superbe
N'est qu'un cheval mortel, qui foule et qui paît l'herbe.
Aveugles l'un pour l'autre et d'instinct séparés,
Vous existez ensemble et vous vous ignorez :
Il échappe à tes yeux par sa grandeur extrême ;
Ta petitesse aux siens te dérobe de même.
Ainsi tant d'animaux, diversement produits,
Sont au gré du hasard l'un par l'autre détruits.
Tour à tour l'un de l'autre utile nourriture,
A tous également je les livre en pâture;
Et, les cédant sans choix aux rongeants appétits,
L'aigle est en proie aux vers, et les forts aux petits.
Te souvient-il d'un monstre à tes yeux si terrible,
Au long dos écaillé d'émeraude flexible,
Ce lézard, dont la gueule effrayait vos cités?
Un serpent en dîna dans ses trous écartés.
Ce pivert, qui dardait une langue affilée
Sur votre colonie à sa faim immolée,
Fut mangé d'un vautour; et son sanglant vainqueur
Fut pris d'un épervier qui lui rongea le cœur.
Cet ennemi si prompt, ignoré de ta vue,
Craint d'autres ennemis dont la serre le tue.
Tous vivent de carnage; et, rebelles au sort,
Tous, quand vient leur instant, se plaignent de la mort.

LA FOURMI.

Ces créatures-là n'ont pas des destinées
Si tristes que la nôtre et sitôt terminées.

LA MORT.

Étonne-toi bien moins de tes destins si courts,
Que de naître si faible, et de compter des jours.

Effet prodigieux de la toute-puissance,
Qui, d'organes si fins protégeant l'existence,
Défend à mille chocs de rompre les ressorts
Par qui ton cœur palpite en un si frêle corps !
Que peut contre mes dards ta fragile cuirasse?
Comment affermis-tu ton regard dans l'espace,
Et respires-tu l'air, souvent pernicieux
Au plus robuste oiseau né pour braver les cieux?
Ne murmure donc plus si ton destin s'arrête.
L'herbe qui maintenant te porte sur son faîte
Doit-elle autant durer que ce chêne au long bras,
Grand être encor vivant, que tu ne connais pas?
Ce géant des forêts va sous ma faux encore
Gémir, atteint des coups d'un être qu'il ignore;
Cet être enfin, c'est l'homme, orgueilleux animal,
Et des lieux qu'il parcourt tyran le plus fatal.

La Mort avait parlé : du creux de l'arbre antique,
Un hibou fit ouïr son cri mélancolique :
Au présage annoncé par sa sinistre voix,
Le chêne à part se dit, en langage des bois :

LE CHÊNE.

Malheureux arbre ! en moi quel tumulte s'élève?
Je sens que vers mon cœur se retire ma séve :
Mes membres ont tremblé, comme ils tremblent souvent
Du frisson qui les glace à l'approche du vent.
Cependant la fraîcheur et la paix m'environne
Nul choc ne m'avertit qu'il pleuve ni qu'il tonne.
De tous les points divers de l'espace éthéré
La nuit souffle sur moi l'air le plus épuré.
Quel noir pressentiment m'épouvante, me glace?
M'annonce-t-il ma fin? moi, dont l'antique race

A peuplé l'univers de tant d'arbres fameux ?
La nature me dit que je suis grand comme eux :
En mon accroissement nul voisin ne m'arrête;
Je sens loin de mon tronc se balancer ma tête;
Je sens mes bras des cieux mesurer la hauteur,
Et mes pieds des enfers sonder la profondeur.
Ah! qu'importe? la mort va m'entraîner peut-être...
Sais-je comment, pourquoi, je commençai de naître?
Sais-je comment, pourquoi, sitôt je périrai ?
Immobile sur terre, en moi seul retiré,
Je ne vois ni n'entends; aucune voix n'exhale
Le trouble qui saisit mon âme végétale;
Mais sensible aux objets qui me viennent saisir,
Non moins que la douleur j'éprouve le plaisir.
Cent hivers, m'arrachant ma robe de verdure,
M'ont déjà fait subir leur piquante froidure,
Et, glaçant mes rameaux comprimés et roidis,
Ont chargé de frimas mes membres engourdis :
Mais lorsque du printemps les ailes caressantes
Revenaient protéger mes feuilles renaissantes,
Quel charme de sentir sa main me délivrer,
Ma séve plus active en mes veines errer,
La force déployer mes tiges vigoureuses,
Le germe entrer au sein de mes fleurs amoureuses,
Et, se multipliant par mille extrémités,
Rapporter à mon cœur toutes leurs voluptés !
Quelle douceur je goûte à boire la rosée,
Et les sucs de la terre à mes pieds arrosée,
Lorsque des chauds étés les feux étincelants
Brûlent ma chevelure et dessèchent mes flancs !
Dans le recueillement du nocturne silence,
De mon secret sommeil paisible jouissance,
Que semblent respecter le mouvement des airs
Et les hôtes nourris sous mes ombrages verts,
J'attends l'heure où, partout, les chantres de l'aurore
Font tendrement frémir mon écorce sonore.

Si j'ai peine à dompter les vents et leurs fureurs,
Des torrents, de la pluie, affreux avant-coureurs;
Si la foudre, sur moi gravant des cicatrices,
M'a déjà de la mort annoncé les supplices;
N'ai-je donc pas, ô Dieu! sujet de redouter
La perte des plaisirs qu'elle viendra m'ôter?
Encor plein de verdeur, mon feu va-t-il s'éteindre?
Je jouis de la vie; ô Mort! je dois te craindre.

Il dit : on aperçoit quelques soldats épars.

. . . .

(*Chant II.*)

LE CHAMP DE BATAILLE DE PAVIE [1]

UN OFFICIER.

Cachons dans ces fossés les pertes de la guerre,
Tôt, dépouillez ces morts. Vite, qu'on les enterre :
Sur le nez de chacun un peu de sable mis,
Nous ne penserons plus qu'ils furent nos amis ;
Et demain, oubliant les fureurs de la veille,
Avec leurs meurtriers nous viderons bouteille.

UN SOLDAT.

Comme ils nagent ensemble en un bain de leur sang!
Colonel si brutal, et si vain de ton rang,
Un coup de sabre a donc, rabattant ton ivresse,
A côté d'un goujat étalé ta noblesse.

DEUXIÈME SOLDAT.

Camarade, je tiens son brillant compagnon :
D'un prince ou d'un évêque était-il le mignon?

[1] Gagnée, comme l'on sait, par Charles-Quint sur François Ier.

Sa maîtresse!... Oh! madame, en votre lit paré,
La blancheur de sa peau plus douce que l'hermine...
Qu'aperçois-je? Un portrait gardé sur sa poitrine...
Avait-il ce cœur froid, ce teint décoloré?
Pourquoi souriez-vous sur ce cadavre blême?
Songez-vous qu'en ce lit vous dormirez vous-même?
Tendre ami, cède-moi médaillon et bijou!
Un fat n'a pas besoin de briller en ce trou.

TROISIÈME SOLDAT.

Laisse, laisse à l'écart ce jeune capitaine.
Fouillons l'autre; sa poche est d'argent toute pleine!
Cet avare en nos mains va payer son écot.

QUATRIÈME SOLDAT.

Amassait-il pour vivre? Il n'est plus : qu'il fut sot!

UN OFFICIER.

Hélas! entre ces morts, hélas! cherchez mon père!

DEUXIÈME OFFICIER.

Ah! déterrez mon fils!

TROISIÈME OFFICIER.

Ah! retrouvez mon frère!

DEUXIÈME OFFICIER.

Sur ces ravins sanglants apportez un flambeau...
Ta mère de ses mains te broda ton manteau;
Tes jeunes sœurs, mon fils, de ton honneur éprises,
Tracèrent alentour de touchantes devises...
Avançons... je frémis... Ah! ce tronc mutilé...
C'est lui! ciel!... Où sa tête a-t-elle donc roulé?
Triste père! Oh! des ans mensongère promesse!
Vieux, je vis; et tu meurs en ta verte jeunesse.

QUATRIÈME OFFICIER.

Retourne ce grands corps sur le ventre étendu,
Soldat, lave le sang sur ses traits répandu...

Reconnais Castriot à cette noble marque...
Le coup que des Français lui porta le monarque
Fera voler son nom jusque dans l'avenir ;
Sous le glaive d'un roi qu'il est beau de finir!
Ce héros n'est pas fait pour engraisser la plaine,
Parmi les os des gueux, pressés à la douzaine :
Les siens iront blanchir sur un tombeau doré,
De la niche d'un saint ornement admiré.
Les passants y liront, ne fût-il en sa vie
Qu'un ivrogne effronté, qu'un brigand, qu'un impie :
« Ci-gît un chevalier plein de foi, sobre, humain ;
« Qui, sous Pavie, est mort d'une royale main. »
Quant à ces fantassins, miliciens imberbes,
Leurs corps, fumier des champs, se lèveront en gerbes.

UN BLESSÉ.

Oh! que votre pitié termine mes destins!

AUTRE BLESSÉ.

O Dieu! mon flanc ouvert vomit mes intestins!

AUTRE BLESSÉ.

O cuisante douleur de ma plaie embrasée!

AUTRE BLESSÉ.

O perte de ma jambe en ses deux os brisée!

CHIRURGIENS-MAJORS.

Tranchez ces membres-ci, — trépanez ces gens-là.
Leurs langes sont tout prêts ; leurs brancards, les voilà!
Des soins des hôpitaux sommes-nous donc avares?
Sont-ils si malheureux? les rois sont-ils barbares?

UN SOLDAT.

Entre ces buissons, moi, loin de tout envieux,
Dépouillons de ce mort les habits précieux.
Plus brillant qu'un prélat devant une chapelle,
Son cramoisi, brodé d'un fil d'or en dentelle,

Est d'un velours trop beau pour un enterrement.
Riche aubaine! à son doigt reluit un diamant!
Lâche-moi cet anneau... Mordieu! comme il résiste!
Avec un doigt de moins un mort n'est pas plus triste :
Coupons ce doigt soudain; la bague le suivra...
Oh! diantre!... il rouvre l'œil... est-ce qu'il me verra?

SAINT-POL.

Où suis-je?... Prête-moi ton secours charitable,
Mon ami, ce bienfait te sera profitable...
Je suis Saint-Pol.

LE SOLDAT.

Saint-Pol! le favori du roi!

SAINT-POL.

Ami, cache mon nom! je me livre à ta foi
Ote-moi ces joyaux; crains qu'on ne m'emprisonne
Avec tous ces captifs que le vainqueur rançonne.
Va, ta fortune est faite.

LE SOLDAT.

Ah! j'agis pour l'honneur :
Mon seul désir était de sauver Monseigneur.

CLÉMENT MAROT.

Toi, qui de ce combat augurais un miracle,
Le vainqueur sous ses pieds t'a foulé sans obstacle,
Aveugle Bonnivet, qui, l'esprit à l'envers,
Fis la guerre aussi mal que tu parlas de vers;
Apollon t'a puni de railler ma vaillance :
Que ne vois-tu mon bras percé par une lance!...
Quel homme dans ce coin entends-je soupirer?
C'est un pauvre sergent, hélas! près d'expirer.
Combien de coups de feu? combien de coups de pique?
Quel diable animait donc ta valeur frénétique?

LE MOURANT.

La gloire de me battre, et l'espoir d'arriver
Dans un poste éminent où je veux m'élever;
L'honneur d'être connu dans le rang des grands hommes.

CLÉMENT MAROT.

Tu l'as bien acheté : dis comment tu te nommes.

LE MOURANT.

Mon nom... mon nom...

CLÉMENT MAROT.

Achève...

LE MOURANT.

Ah! malheureux!... je meurs.

L'ARTILLEUR ET LE SONNEUR

Sur les bords où François[1] a reçu la clarté,
L'urne de la Charente arrose une cité
Qui retentit au bruit d'une fête publique :
Là ne circule pas un concours magnifique,
Mais un bon peuple, ému du retour de son roi,
Et sautant de plaisir, sans trop savoir pourquoi.
Des seuls peintres flamands les riantes magies
Du lustre des couleurs relèvent ces orgies,
Et charment, à l'éclat de rayons purs et vrais,
L'œil le plus dédaigneux de leurs naïfs portraits :
Van Ostade et Téniers, en grotesques images,
Animeraient la joie échauffant les visages;

[1] François Ier, l'un des héros du poëme.

Le seuil des cabarets couronné de lauriers,
Le tambourin pressant la Danse aux pas grossiers,
Les claques et les ris des fécondes commères,
Les baisers hasardeux rendant les filles mères,
Les Entelles du port, les Darès villageois,
Lutteurs qui d'une meute excitent les abois,
Par le jus de Cognac leur face réjouie,
Leurs combats égayés et leur vue éblouie,
Les guirlandes aux murs tapissés en dehors,
Et les châsses des saints découvrant leurs trésors.
Là, mettant dans un broc sa raison à l'épreuve,
Près d'un sonneur ivrogne un artilleur s'abreuve.

L'ARTILLEUR.

Au bon retour du roi! je l'ai bien canonné.

LE SONNEUR.

Au bon retour du roi! moi, je l'ai bien sonné.

L'ARTILLEUR.

Vos joyeux carillons, au milieu de la nue,
Semblent du Dieu du ciel chômer la bienvenue.

LE SONNEUR.

Nos cloches ont tinté pour Dieu seul autrefois,
Ensuite pour les saints, maintenant pour les rois :
Aussi, dit le curé, l'église dégénère.

L'ARTILLEUR.

Entends sur le rempart gronder notre tonnerre :
Jadis il ne rendait honneur qu'au souverain.
En tous lieux aujourd'hui nous promenons son train,
Et brûlons aux moineaux une poudre inutile
Pour le moindre faquin, gouverneur d'une ville.

LE SONNEUR.

Mieux vaut de coups en l'air produire un vain fracas,
Que de carillonner de lugubres trépas.

Le canon et la cloche ont ce rapport ensemble
Qu'à leur bruit, tour à tour, on s'égaye ou l'on tremble.

L'ARTILLEUR.

Ce jour par l'un et l'autre a droit d'être fêté.
Vive notre héros!... Un coup à sa santé!

LE SONNEUR.

Buvons!... on va bientôt nous soulager des tailles.

L'ARTILLEUR.

Buvons!... nous n'aurons plus qu'à plumer des volailles.

LE SONNEUR.

Blé, vin, chair et poisson, se donneront pour rien.

L'ARTILLEUR.

Tout allait mal; le roi fera tout aller bien.

LE SONNEUR.

Pintons en son honneur!

L'ARTILLEUR.

Verse, mon camarade!

LE SONNEUR.

Trinquons pour ce grand prince!

L'ARTILLEUR.

Encore une rasade!

LE SONNEUR.

Encor! Jamais, mordieu, je ne l'ai tant chéri.

L'ARTILLEUR.

Encor! Jamais mon cœur ne fut plus attendri.

LE SONNEUR.

Au diantre les lourdauds qui me brisent mon verre...
Quel vacarme!

L'ARTILLEUR.

Arrêtez !... Ils m'ont roulé par terre.

LA FOULE DES HABITANTS.

Gare! gare! — C'est lui! — De ce côté... — Par là...
C'est lui qui passe! — Eh non! — Oui. — Le roi! — Le voilà,
Rangez-vous! place! place! — Holà! ciel! — Je rends l'âme,
Au voleur!... — Insolent, respectez une femme!...
— On m'étouffe!... — Poussons! enfonçons!... — Je le voi!
Vivat! — Je suis rompu, mais j'ai bien vu le roi.
— Moi, j'en étais tout proche. — Et moi, je puis vous dire
Qu'il a toutes ses dents; car nous l'avons fait rire.
— Moi, j'ai donné, reçu mille coups tour à tour...
— Moi, je suis tout en sang... — Vivat! ô le beau jour!

(*Chant VII*e.)

EXTRAIT

DU POËME INTITULÉ : *LES QUATRE MÉTAMORPHOSES*

BACCHUS

J'ai vu, ma voix l'atteste à la postérité,
Bacchus chantant son hymne en un bois écarté;
Ménades et Sylvains s'instruire à ses merveilles;
Faunes aux pieds de bouc redresser leurs oreilles.

Évoé! quel transport d'allégresse et d'effroi
Fait tressaillir mon sein et mon cœur plein de toi?
Joyeux Bacchus, épargne, épargne à ma faiblesse
Du thyrse redouté l'atteinte vengeresse!
Que je puisse à loisir chanter ton nom divin,
Les ruisseaux d'un lait pur, et les sources du vin,
Et les trésors du miel, larcin fait aux Dryades,
Et les emportements des fougueuses Thyades!

Venu des bords du Gange, où son char conquérant
Porta ses lois, son culte et sa gloire en courant,
Bacchus vint dans Athène enseigner ses mystères.
Il fuit du Cithéron les rochers solitaires,
Qui, troublés par les cris des filles d'Agénor,
De hurlements sacrés retentissent encor.

Palès, Faune et Priape, Égipans et Bacchantes,
Nymphes des eaux, des bois, Satyres, Corybantes,
Les flambeaux, ou le thyrse, ou la coupe à la main,
De leur foule bruyante inondent le chemin.

Les uns mêlent leurs cris aux chansons phrygiennes,
Et la flûte sonore aux danses lydiennes;
D'autres frappent les airs et les monts reculés
Du son des chalumeaux à leur haleine enflés.
Là, du Céphise au loin s'ébranle le rivage
Aux longs accents aigus que pousse un cor sauvage,
Et des cercles d'airain sous les coups résonnants
Le bruit se fait entendre à mille échos tonnants.

Là, folâtre une nymphe, elle court et lutine
De cent Amours riants une troupe enfantine;
Ils trempent tour à tour leurs flèches dans le vin.

Ici, de pampres verts se couronne un Sylvain.
Plus loin, en se roulant, la Ménade enivrée
Montre de doux appas sous une peau tigrée
Qui revêt son épaule et flotte au gré des vents,
Cachant ses ongles d'or en de longs plis mouvants.

L'onagre appesanti porte le vieux Silène;
A pas lourds et tardifs il descend dans la plaine.
Les nymphes, enlaçant leurs thyrses en berceau,
Ombragent de son corps l'immobile fardeau.
De ses yeux incertains la flamme est presque éteinte;
Et les bourgeons vermeils dont sa figure est peinte
En allument les traits doucement égayés
Par les vapeurs du vin où ses sens sont noyés.

Sur un char attelé de panthères agiles,
De lynx obéissants et de tigres dociles,
Monstres que de Bacchus les charmes ont soumis,
Le dieu guide l'Amour, le Plaisir et les Ris.
Le lierre, sur son front, en guirlandes sacrées,
Joint sa feuille ondoyante à des grappes dorées;
Il boit le doux nectar, et, dans un calme heureux,
Contemple en souriant son cortége nombreux.

« Vous, qu'en son vol rapide entraîne la victoire,
« Hommes et demi-dieux, compagnons de ma gloire,
« Annoncez mes bienfaits aux Grecs assujettis,
« Dans ces murs que Minerve et Neptune ont bâtis :
« Immortelle cité, dont la splendeur naissante
« Promet tant de grands noms à sa Clio puissante;
« Athène, asile heureux des vertus et des arts,
« Où se forgent les traits d'Apollon et de Mars.
« Courez, faites mugir ses palais, ses portiques.
« Que son peuple aux transports des chants dithyrambiques
« Réponde par les cris d'une sainte fureur.
« Triomphez par les jeux, et non par la terreur.
« N'allumez dans ces murs que la torche des fêtes.
« Que Vénus et ses fils proclament nos conquêtes,
« Et que, par mille échos soit au loin renvoyé
« Le nom du dieu Bacchus et le cri d'Évoé ! »

Il dit : son char s'arrête, et des vierges craintives,
Tendres fleurs qu'Ilissus vit naître sur ses rives,
Et qu'Athène enfermait dans ses murs florissans
De son roi Pandion apportent les présens.

De ces jeunes beautés qui marchent en silence,
Vers l'aimable Bacchus la plus belle s'avance.
C'est la fille d'Icare, Érigone, qu'Amour
Doit au joug du vainqueur enchaîner sans retour.

La pudeur fait briller, en tous ses traits modestes,
L'éclat pur de son teint sous des roses célestes,

Et sa virginité, frêle et rare trésor,
Aux yeux de ses amans l'enorgueillit encor.

Elle approche en tremblant, offre au dieu son hommage :
Un sceptre, un vase d'or, industrieux ouvrage,
A Vulcain par Cécrops autrefois enlevé.

Sur le riche métal son art n'a point gravé
La faux du vieux Saturne, ou le dieu de la guerre,
Les Pléiades versant leurs urnes sur la terre,
Ni le cours orageux de mille astres errants;
Mais les combats de Gnide et ses jeux différents,
Et, sous les pampres verts d'une treille fleurie,
La Ménade livrée à sa douce furie,
Et, sous l'asile épais de feuillages touffus,
De deux amans cachés les seuls pieds aperçus,
Et Vénus endormie, et l'Amour et les danses,
Que la flûte champêtre anime à ses cadences.

Bacchus reçut le vase, et, d'Érigone épris,
Voulut que de ses dons un baiser fût le prix.
Elle baissa les yeux, et ses traits s'animèrent;
De son front virginal tous les lis s'enflammèrent.

Athènes cependant voit en groupes épars
Ses nombreux citoyens sortis de ses remparts.
Le sage Pandion, qui paraît à leur tête,
Vient présider lui-même aux pompes de la fête;
Lui-même, aux yeux des Grecs, sur les trépieds dorés,
Brûle, en l'honneur du dieu, les parfums consacrés;
Choisit dans ses troupeaux, jeune et riche espérance,
Un bouc, signe fécond d'amour et d'abondance;
Le frappe de la hache, et le porte, luttant,
Aux autels, dont le feu le dévore à l'instant;
Et de vin et de lait versant un doux mélange :
« Puissant fils de Sémèle, ô dieu de la vendange!
« Viens étaler la pourpre et l'or de tes raisins.
« De tous soins dégagé, libre de noirs chagrins,

« L'homme chante l'ivresse où ton nectar le noie,
« Et respire l'audace, et l'amour, et la joie.
« Tu règnes au delà des fleuves et des mers.
« C'est toi qui, t'égarant sur les sommets déserts,
« Des prêtresses en foule à ta suite hurlantes,
« Enlaces les cheveux de couleuvres sifflantes.
« C'est toi, quand des géants l'orgueil ambitieux
« Menaça Jupiter et l'empire des cieux,
« Qui, lion rugissant, vainquis par ton courage
« Rhétus, que déchiraient tes ongles et ta rage.
« Ami des chants de paix et des cris belliqueux,
« Tu te plais dans la guerre et tu chéris les jeux;
« Et lorsqu'au noir séjour, dont il garde l'entrée,
« Te reconnut Cerbère à ta corne dorée,
« Ses aboyantes voix grondèrent sans courroux,
« Et de sa triple langue il flatta tes genoux.
« Nos chants, nos saints transports, accueillent ta présence.
« Aimable Dieu, souris au peuple qui t'encense;
« Qui remplit de ton nom les airs, les monts, les bois,
« Et célèbre, en buvant, tes combats et tes lois. »

. . . .

Mais déjà le vin coule et réveille les Ris.
La Folie est leur guide; elle entraîne à grands cris,
En cercles voltigeants, les Danses turbulentes;
Et, la torche à la main, mille folles Bacchantes,
L'œil ardent, le sein nu, tout en proie à leurs feux,
Égarent sur les monts leurs transports et leurs jeux.

Érigone paraît, folâtre au milieu d'elles,
Bondit à sauts légers, et les pieds ont des ailes.
Tantôt graves et lents, tantôt vifs et pressés,
Ses pas se balançaient par les Grâces tracés.
Ses voiles se jouaient : ainsi le vent agile
Fait voler des guérets la dépouille fragile.

Où s'emporte Bacchus? Il s'élance, elle fuit;
Il l'atteint, elle échappe; il revole et la suit.

Surprise, elle palpite et se dispute encore
A la main qui l'outrage, à l'œil qui la dévore.
Son désordre embellit son timide courroux.
Livre-t-elle son sein pour ravir ses genoux?
Ses genoux sont trahis quand son sein se dérobe.
De ses voiles légers, de sa flottante robe,
Les larcins et l'audace alarment tous les plis :
Ils défendent en vain sa pudeur et ses lis.
Tantôt un prompt effort la soustrait à l'injure :
Tantôt elle s'irrite et souvent le conjure.
Il la serre, il la presse, il l'entraîne et l'abat :
Elle crie, et se glisse, et se roule, et combat.
Mais tout à coup, du dieu fuyant la main trompée,
Plus prompte qu'une biche à Céphale échappée
Qu'assaillissent longtemps et les chiens et les traits,
Elle court et s'enfonce dans d'épaisses forêts.

Silène, au loin couché, dormait sous de vieux chênes.
Un nectar bu la veille avait enflé ses veines;
Sa couronne tombait pendante sur son sein;
L'anse d'un vase usé s'échappait de ses mains.

Les Bacchantes dansant bientôt l'environnèrent;
De guirlandes leurs mains à l'envi l'enchaînèrent,
Et, troublant le sommeil à ses yeux dérobé,
Peignirent tous ses traits du noir sang de Thisbé.
Il les voit et sourit à leur gaîté folâtre.

. . . .

Cependant vous livrez mille tendres combats,
Faunes! la terre au loin retentit sous vos pas,
Et les Grâces en chœur, conduites par la Danse,
De l'un et l'autre pied la frappent en cadence.

Que devint Érigone? En des lieux écartés
Elle fuyait Bacchus à pas précipités.
Elle s'arrête au seuil d'une grotte isolée :
Une source en jaillit, fuyant dans la vallée

Entre mille cailloux où babillent ses flots ;
Asile de fraîcheur, et d'ombre, et de repos.
Ses rocs sont tapissés d'une vigne rampante
Qui défend son entrée, et s'élève, et serpente
En rameaux, en festons riches de pourpre et d'or.

Fuis, Érigone, fuis : Bacchus te suit encor
C'est lui qui, te cachant un piége et son visage,
S'est revêtu d'écorce et couvert de feuillage.

La nymphe, qui l'ignore, à des zéphyrs discrets
Croit, seule et sans péril, confier ses attraits.
Déjà ses vêtements, jetés sur la verdure,
Ont voltigé loin d'elle, et sa seule parure
Est le voile ondoyant de ses cheveux épars.
La treille insidieuse a tenté ses regards.
Imprudente ! Elle court à ses fruits attirée,
Et, par sa prompte course et ses feux altérée,
S'abreuve à ses raisins, et pend à ses rameaux.

Mais tel qu'on voit le lierre embrasser les ormeaux,
Telle aussitôt la vigne, amante d'Érigone,
De ceps entrelacés l'enchaîne et l'environne.

Elle veut rompre alors les invincibles nœuds
Dont la pressent partout les pampres amoureux ;
Et cédant aux liens où Bacchus la resserre,
Tour à tour elle pleure et rit dans sa colère :
Et vaincue, et pâmée, un obstacle plus doux
Entre les bras du dieu captive son courroux.

———

DÉSAUGIERS

1772 — 1827

On a souvent dit que Désaugiers était le plus gai de nos chansonniers. Aujourd'hui encore, ceux qui regardent Béranger comme un poëte morose, considèrent son devancier comme l'unique et le dernier représentant, en ce siècle, de cette belle humeur épanouie qu'on est convenu d'appeler la vieille gaieté française. N'y a-t-il rien d'exagéré dans cette opinion? Désaugiers est-il réellement plus gai à relire ou à chanter que son glorieux successeur? Ce qui est certain, c'est que la gaieté, si elle ne fut pas toujours sa muse, fut du moins la fée de son berceau, et l'inséparable compagne de sa vie. L'ami de Laujon naquit, pour ainsi dire, dans une volière; tout le monde chantait à Fréjus, dans la maison paternelle, et du matin au soir le jeune Tonin, comme on le nommait, n'avait qu'à laisser tinter ses oreilles pour trouver naturellement sur ses lèvres les plus joyeux refrains. Doué d'une physionomie heureuse, il avait plu tout d'abord à l'évêque de Verdun, M. de Villeneuve, un de ses compatriotes, qui lui jeta fort sérieusement une soutane sur les épaules. Après six semaines de séminaire, le petit abbé en révolte déboutonna lestement sa robe noire pour la jeter aux orties. Le voilà sur le pavé de Paris, comme autrefois Boufflers sur le chemin du Roi. Il tourne sans hésiter le dos à l'Église, et s'en va tout d'un trait à la Comédie.

Sur ces entrefaites, sa sœur s'étant mariée à un créole, il quitte la France en pleine Terreur, la France héroïque et funèbre, et, muni de sa gaieté qui frissonnait à Paris, il accompagne le jeune couple à Saint-Domingue. Là, peut-être, il lui sera permis de se divertir et de s'ébattre

et d'amuser librement ses hôtes naïfs, qui ne sont pas encore devenus de sérieux patriotes. A peine débarqué, en effet, le jeune Tonin fit merveille. Nous avons de lui une lettre datée du 21 janvier 1793, où il raconte lui-même son bonheur et son succès. — « J'ai fait des prodiges, dit-il, soit dit sans me flatter. Je me suis surpassé en gaieté, je ne dirai pas et en esprit, mais je puis dire qu'on m'en soupçonne beaucoup. J'ai été enjoué, galant, plaisant, et j'ai fait fortune... Les demoiselles ont commencé à m'éplucher... Elles m'ont d'abord fait mille questions, auxquelles j'ai répondu avec une justesse qui m'étonne quand j'y pense. Elles ont été forcées de quitter la partie, et ce succès m'a enhardi à un point extrême. On m'a fait chanter et toucher du piano. Je ne me suis pas fait prier. Nous étions à chaque repas vingt personnes à table, et j'ai eu le talent de les faire toutes rire. Bref, quand il a été question d'aller au Borgne, on ne voulait plus me laisser aller, et on a fait tout ce qu'on a pu pour reculer ce *funeste* départ. »

Ces heureux débuts furent tout à coup assombris par de terribles événements. L'insurrection des noirs éclata, d'un bout à l'autre de l'île, et le jeune Désaugiers fut sur le point d'être fusillé. Il se tira de danger, à force de gaieté, comme il le raconte lui-même dans la préface de son premier volume de chansons : « Permettez-moi de payer à la gaieté, ma généreuse libératrice, un hommage que l'ingratiude la plus noire pourrait seule lui refuser... C'est elle qui, me tendant une main secourable sous un autre hémisphère, adoucit pour moi les périls et les horreurs d'une guerre dont l'histoire n'offrira jamais d'exemple; c'est elle qui me consola dans les fers où me retenait la férocité d'une caste sauvage; c'est elle enfin qui, m'environnant de tous les prestiges de l'illusion, me fit envisager d'un œil calme le moment où, pris les armes à la main par les cannibales, condamné par un conseil de guerre, agenouillé devant mes juges, les yeux couverts d'un bandeau qui semblait me présager la nuit où j'allais descendre, j'attendais le coup fatal... Une maladie cruelle fit bientôt renaître pour moi de nouveaux dangers... J'allais périr,... quand la gaieté, mon inséparable compagne, soulevant d'une main le voile de l'avenir, me montra de l'autre le beau ciel de ma patrie... Momus me souriait au bruit des grelots; Bacchus agitait à mes yeux le myrte et le pampre, un jeune enfant semblait m'inviter à me joindre à lui par son regard malin et les pas légers qu'il formait au son d'une flûte et d'un tambourin; Thalie elle-même me présentait son masque riant... Je n'y résistai pas... Je voguai vers la France,... et la gaieté, devançant notre vol rapide, me conduisit enfin

à ce port tant desiré, etc... » La gaieté qui l'avait poussé en Amérique le ramena donc à Paris; la gaieté le fit chansonnier, chef d'orchestre, *impresario* d'une troupe ambulante, auteur dramatique, directeur du Vaudeville, et membre du Caveau moderne, dont il fut vingt ans le président; la *gaieté* enfin l'étendit sur le lit de douleur où il subit l'opération de la taille, à laquelle il succomba. Désaugiers devait bien un hymne à la gaieté, puisque la gaieté avait charmé sa vie et causé sa mort.

Cet hymne figure encore dans ses œuvres, et vraiment il ne se peut rien de moins gai au monde que l'hymne de Désaugiers à la gaieté. On en jugera par les vers suivants qui sont les plus gais de la pièce :

De la gaieté le doux attrait
Embellit jusqu'à la sagesse;
De l'enfance elle est le hochet
Et le bâton de la vieillesse.

Franchement, il n'y a pas là de quoi rire. J'ai relu avec courage tout le recueil du joyeux chansonnier, et je suis demeuré tout surpris de sa mélancolie et de ma tristesse. Chansons *sur des mots donnés*, chansons *proverbes*, chansons *à manger*, chansons *à boire*, chansons *parodies*, chansons de circonstance, couplets de facture et vaudevilles, tout cela, finalement, me semble glacial, malgré les *flon-flon*, les *toc-toc*, les *zon-zon*, les *pan-pan*, les *fron-fron*, les *tin-tin* du refrain. Pour m'expliquer l'enthousiasme qu'ont excité jadis ces fadaises, j'ai besoin de me rappeler que Désaugiers, très-bon acteur et très-bon mime, jouait pour ainsi dire ses chansons, et que la meilleure part de son succès revient en somme à ses collaborateurs musiciens, aux auteurs anciens et nouveaux de ses *airs connus*, tels que : *la Dansomanie; le Bouffe et le Tailleur; une Fille est un oiseau; Préville et Taconet; Gai, gai, mariez-vous; Je suis Madelon Friquet; Ah! le bel oiseau, maman; la Catacoua*, etc. Quand on songe que ces bouts-rimés chantants ont été composés après les scènes tragiques de la Révolution, au retentissement européen des victoires de l'Empire, en face de cette tribune de la Restauration où la liberté reprenait si éloquemment la parole, on est confondu de tant d'innocence et de tant d'inanité. L'esprit de Désaugiers est aussi vide et aussi éventé que celui du plus frivole émigré de Coblentz. Je sais bien que cet insouciant bout-rimeur n'a jamais aimé les idées de son temps : mais comment ne les a-t-il pas attaquées? Je n'ignore pas que son féal royalisme lui a valu les bonnes grâces de Louis XVIII et de

Charles X : mais où donc trouver la trace de ses passions royalistes? A-t-il seulement inventé un nouveau *Vive Henri IV* pour les *ultra?* Non, Tonin Désaugiers n'est qu'un Boufflers d'arrière-boutique, un épicurien de comptoir ou de bureau qui, de ses voyages en Amérique, n'a pas rapporté de plus belle découverte que la suivante :

J'ai par terre et sur l'onde,
Visité l'étranger;
Dans tous les coins du monde
Où j'ai pu voyager,
J'ai vu boire et manger;...

qui, de son contact avec les événements et les hommes, n'a retiré pour règle de sa vie que cette maxime de philosophie et de morale :

Aimons bien, buvons bien, mangeons bien.

S'il a bien aimé ou bien mangé, je ne pourrais le dire; mais quand on relit le *Pan-pan bachique*, le *Délire bachique* et le *Carillon bachique*, on serait tenté de soutenir qu'il n'a jamais su boire : car ce n'est certes pas un fin gourmet qui, ayant à célébrer les grands vins, alignerait froidement tant de petits vers plats :

Le mâcon m'invite,
Le beaune m'agite,
Le bordeaux m'excite,
Le pomard me séduit;
J'aime le tonnerre,
J'aime le madère, etc.

Jamais un buveur d'eau a-t-il plus indévotement chanté Bacchus?

Les seules chansons de Désaugiers qui méritent un souvenir, sont précisément celles où ne se trahit aucune prétention à la gaieté : *la Treille de sincérité, les Inconvénients de la fortune, Consolations de la vieillesse,* et surtout *le Pour et le Contre,* où l'on sent, dans toute la sincérité d'un aveu involontaire, le regret et l'amour de la vie chez un épicurien qui va s'éteindre et qui salue tristement d'un dernier adieu ces trois belles choses terrestres :

L'épi, la rose, et la grappe!

Mais, en vérité, je donnerais tout cela, et sans la plus légère hésitation, non pas pour une des grandes chansons de Béranger, mais pour quelques-uns de ces vifs et charmants couplets de jeunesse qui ont pour titre : *le Roi d'Yvetot*.

HIPPOLYTE BABOU.

Chansons complètes et poésies diverses de Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers, nouvelle édition, avec une préface de M. A. de Bougy. Paris, Delahaye, 1858.

CHANSONS

LE POUR ET LE CONTRE

Mourons, mes amis, mourons!
  Dans la vie
  Tout ennuie;
Mourons, mes amis, mourons,
Le plus tôt que nous pourrons.

Venir au monde tout nu,
Rêver ou fortune ou gloire,
Partir comme on est venu,
Voilà toute notre histoire.
Mourons, mes amis, mourons, etc.

Cependant, bon appétit,
Bonne cave, bonne chère,
Bonne fortune et bon lit
Ne se trouvent que sur terre...

Vivons, mes amis, vivons!
  Fuir la vie,
  C'est folie;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.

Mais la vie est un jardin
Où l'homme, épris d'une rose,
N'y peut toucher, que soudain
Un peu de sang ne l'arrose.
Mourons, mes amis, mourons, etc.

. . . .

. . . .
. . . .

Mais un maudit charlatan,
Suivant la mode commune,
Peut, avant qu'il soit un an,
Nous tuer dix fois pour une.
Mourons, mes amis, mourons, etc.

Mais au ténébreux manoir,
Quand, par miracle, on échappe,
Il est si doux de revoir
L'épi, la rose et la grappe!
Vivons, mes amis, vivons, etc.

. . . .
. . . .

Deux cents ans sont un peu longs;
A cet âge rien ne tente.
Mais sitôt que nous aurons
De cent vingt-cinq à cent trente. . ,

Mourons, mes amis, mourons;
Dans la vie
Tout ennuie.
Mourons, mes amis, mourons,
Le plus tard que nous pourrons.

LA TREILLE DE SINCÉRITÉ

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Cette treille miraculeuse,
Dont la vertu tient du roman,
Passa longtemps pour fabuleuse
Chez le Gascon et le Normand ;
Mais des garants très-authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin,
Que son raisin des plus antiques
Existait sous le roi Pépin.
Nous n'avons plus cette merveille, etc.

Un docteur, qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin et fut tenté ;
Puis, de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix ;
« C'est, dit-il (le diable m'emporte !)
Le trentième depuis un mois. »
Nous n'avons plus cette merveille, etc.

Un auteur, sous son frais ombrage
Lisant un poëme fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage,
L'humectait d'un raisin nouveau.
« Çà, lui dit-on, un tel poëme
Vous a coûté six mois et plus ?
Non, reprit-il à l'instant même,
Il m'a coûté cinquante écus. »
Nous n'avons plus cette merveille, etc.

Sous la treille, un petit Pompée
Criait aux badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
Quels coups de sabre j'ai donnés!
Quels coups de fusil, quels coups... » Zeste,
Il mord la grappe là-dessus,
Et poursuit, d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »
Nous n'avons plus cette merveille, etc.

. . . .
. . . .

Mais hélas! par l'ordre du prince,
Ce raisin justement vanté,
Un jour, du fond de sa province,
Près du trône fut transplanté.
« Pauvre treille, autrefois si belle,
Que venais-tu faire à la cour? »
L'air en fut si malsain pour elle,
Qu'elle y mourut le premier jour.

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE

AIR : Adieu paniers, vendanges sont faites.

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu bonheur! (*bis*).

Je bâille comme un grand seigneur...
Adieu bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète;
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos;
Adieu repos ! (*bis*).
Et je suis surchargé d'impôts...
Adieu repos !
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,
Sut charmer ma jeune saison,
Adieu Suzon ! (*bis*).
Je dois te fermer ma maison...
Adieu Suzon !
Ma fortune est faite.

. . . .

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité;
J'entretiens seul la Faculté;
Adieu santé ! (*bis*).
Hier, trois docteurs m'ont visité...
Adieu santé !
Ma fortune est faite.

Vous qui veniez dans ma chambrette
Rire et boire avec vos tendrons,
Qui souvent en sortiez si ronds;
Adieu lurons ! (*bis*).
Quand je serai gueux, nous rirons;
Adieu lurons !
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette
Chez moi venir ducs et barons;
Lyre, il faut suspendre tes sons;
        Adieu chansons ! (*bis*).
Mon suisse annonce, finissons !
        Adieu chansons !
    Ma fortune est faite.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Cet ouvrage formera quatre volumes. Chaque volume embrassera dans le détail et dans l'ensemble une des quatre principales périodes de notre littérature, savoir :

Tome Ier. — Première Période : Du XIIe au XVIe siècle.

Cette période, qui s'étend depuis les origines de la langue, c'est-à-dire depuis le XIIe siècle jusqu'à la Renaissance, renferme toute la littérature du moyen âge. Trois écrivains d'une érudition spéciale et déjà connus par de remarquables travaux publiés dans la *Bibliothèque elzévirienne*, se sont partagé cette tâche difficile. C'est un travail entièrement neuf sur des époques mal connues, quoique très-dignes d'être étudiées. M. L. Moland s'est chargé des XIe, XIIIe et XIVe siècles, M. A. de Montaiglon du XVe, M. d'Héricault de la première partie du XVIe. Plusieurs de nos plus célèbres poëtes : Villon, Charles d'Orléans, Marot, font partie de ce volume.

Tome II. — Deuxième Période : De Ronsard à Boileau.

Cette période, qui va du poëte inaugurateur de la Renaissance classique au législateur du Parnasse moderne, comprend un grand nombre de chefs-d'œuvre de notre poésie. Il suffit, pour en signaler toute l'importance, de citer les noms de Ronsard, de Vauquelin de La Fresnaye, de d'Aubigné, de Théophile, de Saint-Amand, de Corneille, de Voiture, de la Fontaine, etc.

Tome III. — Troisième Période : De Boileau à M. de Lamartine.

C'est la période de la littérature classique proprement dite. Elle va de l'auteur de l'*Art poétique* jusqu'à l'illustre poëte de qui date, suivant l'expression de M. Sainte-Beuve, l'affranchissement de la muse moderne. Dans cette période, la moins riche peut-être de toute notre littérature, le lecteur trouvera quelques poëtes d'un grand mérite, inconnus ou méconnus, tels que Lemierre et Lemercier, sans compter les grands poëtes : Voltaire, André Chénier, etc.

Tome IV. — Quatrième Période : Les Contemporains.

A l'exception des trois ou quatre poëtes, les plus célèbres et les mieux connus, pour lesquels notre choix a été limité par des droits de propriété qu'il nous a fallu respecter, ce volume renferme la fleur des poésies les plus remarquables de ce siècle. Tous les poëtes distingués de notre temps y sont représentés par leurs meilleures œuvres.

Pour faciliter l'intelligence des textes antérieurs au XVe siècle, une traduction, aussi littérale que possible, est placée en regard de chaque vers. A partir du XVe siècle, une annotation consciencieuse aplanit toutes les difficultés que peut offrir la langue de ces vieux poëtes, jusqu'à la fin du XVIe siècle. Enfin nous avons joint aux notices, quand il y avait lieu, un sommaire bibliographique indiquant au lecteur tous les travaux déjà publiés sur le même sujet, qui méritent d'être consultés.

Ce recueil complet des chefs-d'œuvre de la poésie française offre, en quatre tomes, la fleur de plus de mille volumes.

Les deux premiers tomes paraîtront en juin, le troisième en août, le quatrième en octobre 1865.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT 3 FR. 50 C.

Il a été tiré quelques exemplaires sur beau papier vergé collé au prix de 15 fr. le vol.

Imp. génér. de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.